

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1947

DIRECTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

Protohistoire et Antiquités nationales. — R. LANTIER, membre de l'Institut, conservateur en chef du Musée des Antiquités nationales.

Archéologie grecque et romaine. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

COMITÉ

Civilisations du Paléolithique. — Abbé BREUIL, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Archéologie égyptienne. — P. MONTET, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

Civilisations d'Asie. — Dr G. CONTENAU, conservateur en chef honoraire du Département des Antiquités orientales au Musée du Louvre.

Architectures antiques. — R. VALLOIS, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Arts plastiques de la Grèce. — P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, membre de l'Institut, directeur d'études à l'École des Hautes Études.

Épigraphie et Institutions grecques. — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Épigraphie latine. — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur en chef honoraire des Musées de France. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

Histoire et Antiquités romaines. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut.

Archéologie africaine. — L. LESCHI, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.

Religions orientales. — F. CUMONT, membre de l'Institut.

Archéologie et histoire byzantine. — P. LEMERLE, professeur à l'École pratique des Hautes Études, Paris.

Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur en chef au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.

SECRÉTARIAT

Secrétaire de la rédaction. — Y. BÉQUIGNON, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER Charles PICARD

MEMBRES DE L'INSTITUT

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XXVIII

JUILLET-DÉCEMBRE 1947



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1947

TOUS DROITS RÉSERVÉS

DIONYSOS COMBATTANT LE GÉANT

Un stamnos attique à figures rouges, récemment reconstitué au Musée du Louvre avec divers fragments Campana, porte un épisode de la Gigantomachie rarement représenté.

H. : 0 m. 34. D. : 0 m. 325. Brisé et incomplet. Il manque le pied.

A) *Dionysos combattant un géant*. — Dionysos s'avance à gauche, vêtu d'un chitôn, et d'un himation dont un long pan couvre le bras gauche étendu. Il tient de ce côté un canthare. Son bras droit brandit un thyrses, la pointe en avant. Son adversaire est à demi écroulé, la jambe droite repliée sous le corps, déjà légèrement penché en arrière. Il est armé en hoplite et se protège d'un bouclier, dont l'épiséme est une tête de loup¹. Son bras droit, tendu et levé en arrière, est armé d'un quartier de roc. Un serpent, placé sous l'anse, menace le géant par derrière (fig. 1-2).

B) *Poseidon combattant un géant*. — La représentation est assez mutilée. Poseidon s'avance nu, une draperie sur le bras gauche qui tient un rocher. Le dieu est également armé du trident, qu'il pointe en avant vers le bas. Face à lui, le géant tombe en arrière sur sa jambe droite pliée. Il est vêtu en hoplite et armé de la lance qu'il dirige de son bras droit, replié au-dessus de sa tête. Un daim est figuré sur son bouclier. L'espace sous l'anse est occupé par un casque corinthien à long cimier.

L'exécution, assez belle, n'est cependant pas l'œuvre d'un

1. Cf. la coupe de Douris, C. V. A. *Baltimore*, II, pl. XI.



Fig. 1. — Stamnos attique du Musée du Louvre :
Dionysos combattant un géant.

maître¹. En dépit de certains traits caractéristiques du dessin, l'auteur du vase ne se laisse pas identifier avec certitude parmi les peintres de son époque, c'est-à-dire des années

1. Il y a des erreurs assez grossières : par exemple, l'adversaire de Dionysos a le torse dessiné de face, alors qu'il est vu en réalité de dos.



Fig. 2. — Stamnos attique du Louvre :
Le serpent de Dionysos attaquant un géant.

précédant immédiatement 480. Les visages, au nez retroussé, évoquent assez ceux du peintre d'Eucharidès. L'ensemble de la composition présente surtout une nette parenté avec les œuvres du peintre de Syleus.

Le thème de Poseidon combattant un géant est très banal. Dionysos, au contraire, apparaît rarement dans la Giganto-

machie pendant toute la période archaïque et classique. On ne peut guère relever, jusqu'à la métope du Parthénon¹, qu'une vingtaine de représentations connues de ce motif, la plupart figurant sur des vases :

- | | |
|----------|--|
| 550-540 | 1) Canthare, fig. noires, Acropole (fr.) : Hartwig, <i>B. C. H.</i> , XX, 1896, p. 367, pl. VII, 1. |
| 540-530 | 2) Coupe à bandes, fig. noires, Acropole (fr.) : Staïs, <i>Eph. Arch.</i> , III, 1886, col. 83, pl. VII, 1 ; Graef, n° 1638, c, pl. 84. |
| 535-530 | 3) Amphore, fig. noires, British Museum B 253 : <i>C. V. A.</i> , IV, III H e, pl. 62, 3. |
| Vers 530 | 4) Frise du trésor de Marseille à Delphes (fr.) : Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière, <i>Fouilles de Delphes</i> , IV, 2, p. 52, n° XXIV, f. 16. |
| 525 | Frise Nord du trésor de Siphnos. <i>Ibid.</i> , p. 96, pl. XV, <i>doux</i> . |
| 515 | 5) Coupe, fig. rouges, British Museum E 8 : Gerhard, pl. 84-85 ; Beazley, <i>A. R. V.</i> , p. 40, n° 71 (Oltos). |
| 510-505 | 6) Fronton Ouest du temple d'Apollon à Delphes (fr.) : Ch. Picard et P. de La Coste-Messelière, <i>Fouilles de Delphes</i> , IV, 3, p. 28-31, f. 5 et 7. |
| Vers 500 | 7) Métope du temple F à Sélinonte (fr.) : J. Hulot et G. Fougères, <i>Sélinonte</i> , 1910, p. 291. |
| 500 | 8) Amphore, fig. noires, Collection Oppermann : Froehner, <i>Musées de France</i> , 1872, pl. VII. |
| 500-490 | 9) Amphore, fig. noires, Berlin F 1865 : Gerhard, pl. 63, 1. |
| 480 | 10) Stamnos, fig. rouges, Louvre Camp. : fig. 1-2. |
| — | 11) Kyathos, fig. rouges, Berlin 2321 : Gerhard, pl. 50, 1, 3-4 ; Beazley, <i>A. R. V.</i> , p. 217, n° 2. (Manière du peintre de Panaitios.) |

1. Métope II de la face Est : C. PRASCHNIKER, *Parthenonstudien*, 1928, p. 150-151, f. 90-91, p. 192, f. 119.

- 480 12) Coupe, fig. rouges, Cabinet des Médailles 573 :
Luynes, *Description...*, 1840, pl. 19-20 ;
Beazley, *A. R. V.*, p. 274, n° 1. (Peintre
de la Gigantomachie de Paris.)
- 13) Stamnos, fig. rouges, British Museum E 443 :
Gerhard, pl. 64 ; *A. J. A.*, 1916, p. 147-
148 ; *C. V. A.*, III, III 1 c, pl. 23, 3 ;
Beazley, *A. R. V.*, p. 186, n° 23. (Peintre
de Tyszkiewicz.)
- 480-470 14) Cratère à volutes, fig. rouges, Acropole (fr.) :
Staïs, *Eph. Arch.*, III, 1886, pl. 7, 3 ;
Graef, n° 760, pl. 65 ; Beazley, *A. R. V.*,
p. 362, n° 16. (Peintre de Pan.)
- 14 bis) Stamnos, fig. rouges, Orvieto 1044 :
C. V. A., *Musei Umbri, Orvieto* I,
pl. 9, 1, 2, 10, 1-4. Beazley, *A. R. V.*,
p. 443, n° 1. (Peintre du lécythe de
Yale.)
- 470-460 15) Amphore, fig. rouges, Léninegrad 5577 : *A. A.*,
1930, p. 34 ; Beazley, *A. R. V.*, p. 943.
(Peintre de Nikon.)
- 16) Amphore, fig. rouges, British Museum E 303 :
C. V. A., V, III 1 c, pl. 53, 3 ; Beazley,
A. R. V., p. 431, n° 4. (Peintre de Provi-
dence.)
- 460 17) Canthare, fig. rouges, Boston 98.932 : Hop-
pin, *R. F.*, II, p. 51. (Potier Hiéron) ;
Beazley, *A. R. V.*, p. 550, n° 1. (Peintre
d'Amymone.)
- 460-450 18) Skyphos, fig. rouges, Bruxelles Bibl. Royale :
Froehner, *Musées de France*, pl. VI ;
Beazley, *A. R. V.*, p. 337. (Peintre de
Bologne 228 ?)
- 19) Cratère en calice, fig. rouges, Léninegrad 765 :
Inghirami, pl. 117 ; Beazley, *A. R. V.*,
p. 417, n° 2. (Peintre Blenheim.)

- 460-450 20) Cratère en calice, fig. rouges, Bologne 286 :
 Webster, *Niobidenmaler*, 1935, pl. 7 ;
 Beazley, *A. R. V.*, p. 417, n° 3. (Peintre
 Blenheim.)

Vers 445 21) Métope II, frise Est, du Parthénon.

En dépit du petit nombre d'exemplaires, échelonnés sur une centaine d'années, il n'apparaît pas impossible de retracer l'évolution du type de Dionysos combattant le Géant.

Le combat de Dionysos, d'abord simple épisode de la Gigantomachie de type archaïque, à nombreux personnages, devient rapidement un motif isolé. Il ne fait que suivre en cela l'évolution du thème de la Gigantomachie, né en Attique vers 550¹, puis fractionné en une série de duels isolés, comme ceux de Zeus, d'Athéna ou de Poseidon. Mais, outre sa rareté à toutes les époques, il présente presque toujours certains traits singuliers qui méritent de retenir l'attention. Dionysos, en effet, dieu des forces de la nature, ne combat pour ainsi dire jamais seul. Il est le plus souvent assisté d'animaux, fauves ou serpents, et de végétaux, comme le lierre, qui ne sont pas de simples attributs, mais jouent un rôle effectif dans la lutte².

On peut distinguer trois types principaux de combats. Les deux premiers se situent avant le début du ve siècle.

A) Dionysos est un combattant ordinaire, qui ne se distingue en rien de ses compagnons (n°s 1 ?, 2 et 3). Mais son adversaire est assailli par une série d'animaux féroces, principalement des fauves (n°s 1-3, 6), et aussi un chien (n° 1) et un serpent (n° 2) ;

B) Dionysos, vêtu d'un chiton long, combat avec ses seules armes (n°s 4, 7 et 8)³ ;

C) Dionysos, et c'est là le type « classique », lutte à peu près uniquement avec des armes « impropres à la guerre »⁴,

1. PAYNE, *Necrocorinthia*, 1931, p. 142.

2. Comme les lions du char de Cybèle, sur la frise Nord du trésor de Siphnos.

3. Ce type se retrouve sur une hydrie étrusque à fig. noires de Marseille, Musée Borély 3098, par le peintre de Micali (vers 490 : BEAZLEY, *La Raccolta B. Gugliemi*, p. 79, n° 57, p. 82). Sur la coupe d'Oltos (n° 5), Dionysos est court vêtu.

4. Cf. EURIPIDE, *Ion*, v. 216-218.

thyrses, animaux, végétaux, soit qu'il les tienne en main, soit que, plus que jamais, des animaux sauvages combattent à ses côtés. Dans cette bataille indirecte, qui peut revêtir plusieurs aspects assez différents, l'attitude de Dionysos est de moins en moins combative.

a) Tous les moyens sont employés concurremment par Dionysos pour abattre son adversaire (nos 11, 13, 14, 14 *bis*, 18)¹;

b) Dionysos menace et enveloppe son adversaire de lierre (nos 12, 19 et 20) ;

c) Seul le serpent intervient et suffit à terrasser l'adversaire de Dionysos (nos 10, 15, 16 et 17). C'est le groupe le plus homogène. Le type en est donné par le stamnos Campana.

La métope du Parthénon est l'aboutissement logique de cette évolution. La figure de Dionysos est, comme sur les plus récents vases à figures rouges, d'un type calme, assez peu dynamique ; la panthère et le serpent combattent pour le dieu, qui n'est armé que du thyrses.

Ainsi, jusqu'au bout, Dionysos est assisté d'étranges auxiliaires, qui, non seulement aident le dieu dans sa lutte, mais s'engagent souvent, si l'on peut dire, à sa place. Plus que des attributs de Dionysos, ne sont-ils pas une manifestation, une personification du dieu lui-même ? Qu'on se rappelle ses métamorphoses entre les mains des pirates tyrrhéniens. C'est un dieu multiforme et magicien, usant d'armes mystérieuses, en apparence inoffensives, comme le thyrses, ou le lierre étouffant le géant de ses rameaux (n° 12). Mais la figuration la plus curieuse est celle du serpent, qui, parfois, sans intervenir, et par sa seule présence, paralyse et met à mort l'adversaire de Dionysos². Le fait est particulièrement net sur le stamnos Campana (fig. 2) ; c'est pourquoi il méritait d'être signalé.

F. VILLARD.

1. Le n° 9 est un type de transition.

2. Les relations entre Dionysos et le serpent viennent d'être évoquées à nouveau par M. Ch. PICARD, à propos du culte de Dionysos en Orient : *B. C. H.*, 1946, *La triade Zeus-Héra-Dionysos dans l'Orient hellénique, d'après les nouveaux fragments d'Alcée*.

LE SITE ANTIQUE D'OLBIA PRÈS D'HYÈRES (VAR)

Quand le site d'Olbia près d'Hyères (Var) n'avait pas été encore identifié, des historiens locaux¹ ont signalé la présence, à Saint-Pierre de l'Almanarre, sur le rivage du golfe de Giens (fig. 1)², de deux murs « cyclopéens » au-dessous d'un étage romain : le mur *AB* de notre plan (fig. 2), qui, visible encore en 1855, aurait été détruit depuis, si l'on en croyait Poitevin de Maureillan³, et le mur *CD*, encore visible au début de ce siècle (Poitevin), et que représente sans doute la photographie peu utilisable donnée par M. Clerc, *Massalia*, I, p. 261, fig. 63, mais qui a disparu depuis déjà de nombreuses années derrière plusieurs mètres de broussailles, actuellement inextricables sans main-d'œuvre spéciale. Il ne restait de ces murs, ni relevé graphique détaillé, ni description bien précise, aucune fouille n'ayant du reste été menée en profondeur ni méthodiquement.

1. A. DENIS, deux rapports, adressés au Comité des Monuments historiques sur les fouilles de 1845-1846 : cf. *Hyères ancien et moderne* (s. d.), p. 509 sqq. ; Colonel POITEVIN DE MAUREILLAN, *Pomponiana*, 1907, où l'on trouve le plan des ruines dressé en 1865 par l'architecte de la ville d'Hyères J.-B. Maurel, et complété par Poitevin. — Sur Olbia, la notice de GOESSLER, *P.-W.*, s. v. ad. n. 7, col. 2424-2429 (1936-1937), est plus complète que celle de M. CLERC, *Massalia*, I, 1927, p. 259-262. — On supposait depuis longtemps (déjà A. DENIS, *l. l.*) que les ruines romaines de l'Almanarre représentaient la station navale de *Pomponiana*, connue par l'*Itinéraire Antonin*. S'il est possible que *Pomponiana* ait occupé le site même d'Olbia, c'est en vérité maintenant l'identification d'Olbia qui est sûre, et celle de *Pomponiana* qui reste hypothétique.

2. Sur cette figure, lire (au S.-E. du Mont-des-Oiseaux) : Saint-Pierre-des-Horts.

3. *Pomponiana*, p. 23-24.

C'est vers l'époque où l'on a cessé de voir les pierres « cyclopéennes » (?) de ce site, que l'emplacement de la colonie

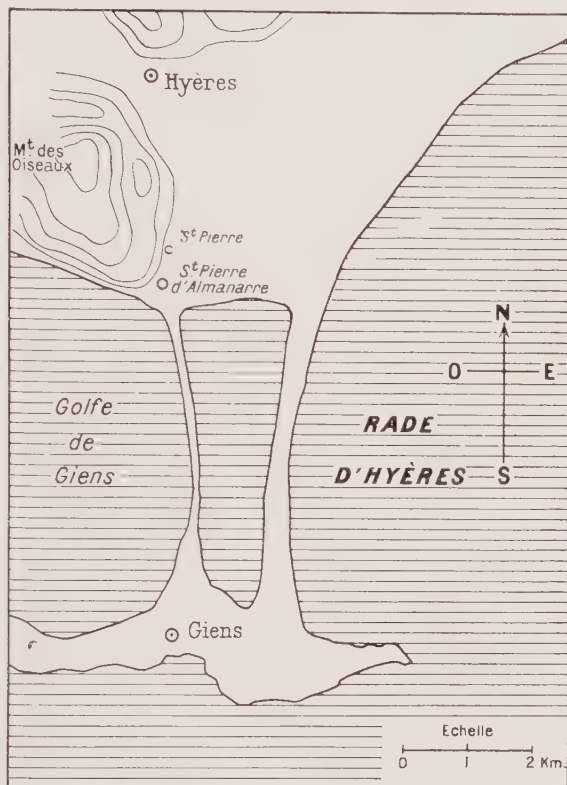


Fig. 1. — Le site d'Olbia.

marseillaise d'Olbia a été définitivement fixé à Saint-Pierre de l'Almanarre, grâce à la découverte, dans la région *R* de notre plan (fig. 2), d'une base de statuette portant l'inscription¹ : *GENIO . VICINIAE . / CASTELLANAE . OL*

1. Publiée par H. DE GÉRIN-RICARD, *REA.*, XII, 1910, p. 73. Cette base est au Musée d'Hyères. La gravure peut dater du III^e siècle. — On rapprochera une marque d'amphore, reproduite par POITEVIN DE MAUREILLAN, *Pomponiana*, p. 37 : M. V. F. OLB. (le fragment n'a pas été conservé ; *ibid.*, p. 38). — Notons qu'on a trouvé sur le site une bonne quantité de monnaies massaliotes : cf. POITEVIN, et encore H. DE GÉRIN-RICARD, *Bulletin archéologique de Marseille*, 1927, p. 333.

BIENSIUN . L(UCIUS) RUPIL(I)US / IACCHUS .
D(ONO) D(EDIT) C(UM) S(UIS) .

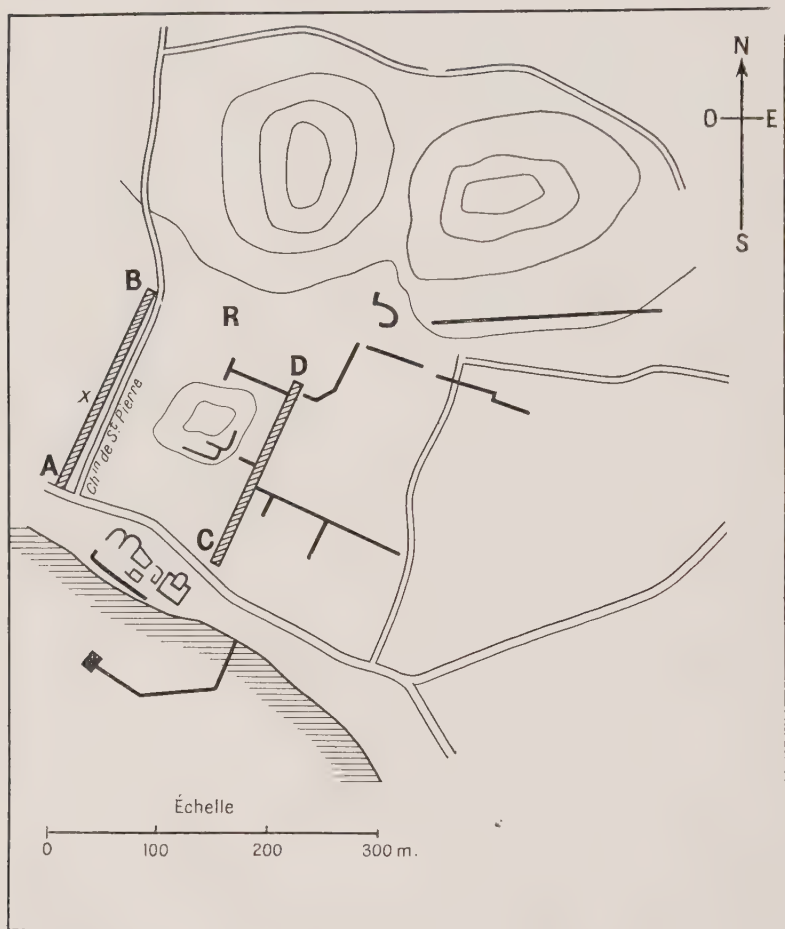




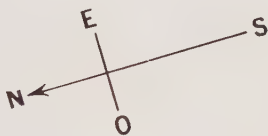
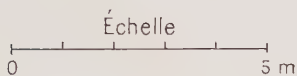
Fig. 2. — Le site d'Olbia.

 Murs AB et CD, autrefois signalés comme « cyclopéens », et aujourd'hui invisibles, sauf en x (sondages de 1943). —  Constructions romaines aujourd'hui presque toutes invisibles. Lire : Saint-Pierre-des-Horts.

A M. Rochard, économe de l'Établissement climatique de Pomponiana, revient tout le mérite d'avoir fait dégager, en 1943, et maintenu au jour, dans le parc de cet Établissement,

une partie du mur *AB* (en *X*, fig. 2, 5-13), qui passait pour détruit (?)¹. Les soucis de la guerre et de l'après-guerre (évacuation de la côte, difficultés de réinstallation dans une région sinistrée) ont empêché qu'il fût rendu compte plus tôt de ce sondage.

Plan



Élévation



Fig. 3. — Plan et élévation des assises dégagées.

Un talus large de ± 5 m., dominant d'1 m. le chemin de Saint-Pierre-des-Horts et de 2 m. 50 le parc de l'*Établissement climatique*, constitue, sur plus de 100 m., au Nord et à partir du croisement du chemin de Saint-Pierre-des-Horts et de la route qui suit le bord de la mer, la limite Est de la propriété. A 50 m. environ du croisement, ce n'est encore que sur une longueur d'une quinzaine de mètres, et avec une profondeur variable, mais qui atteint deux fois la crépisse, que l'on a ouvert le talus. On a mis au jour ainsi des assises (fig. 3), qui ne peuvent

1. Cf. *supra*, n. 2.

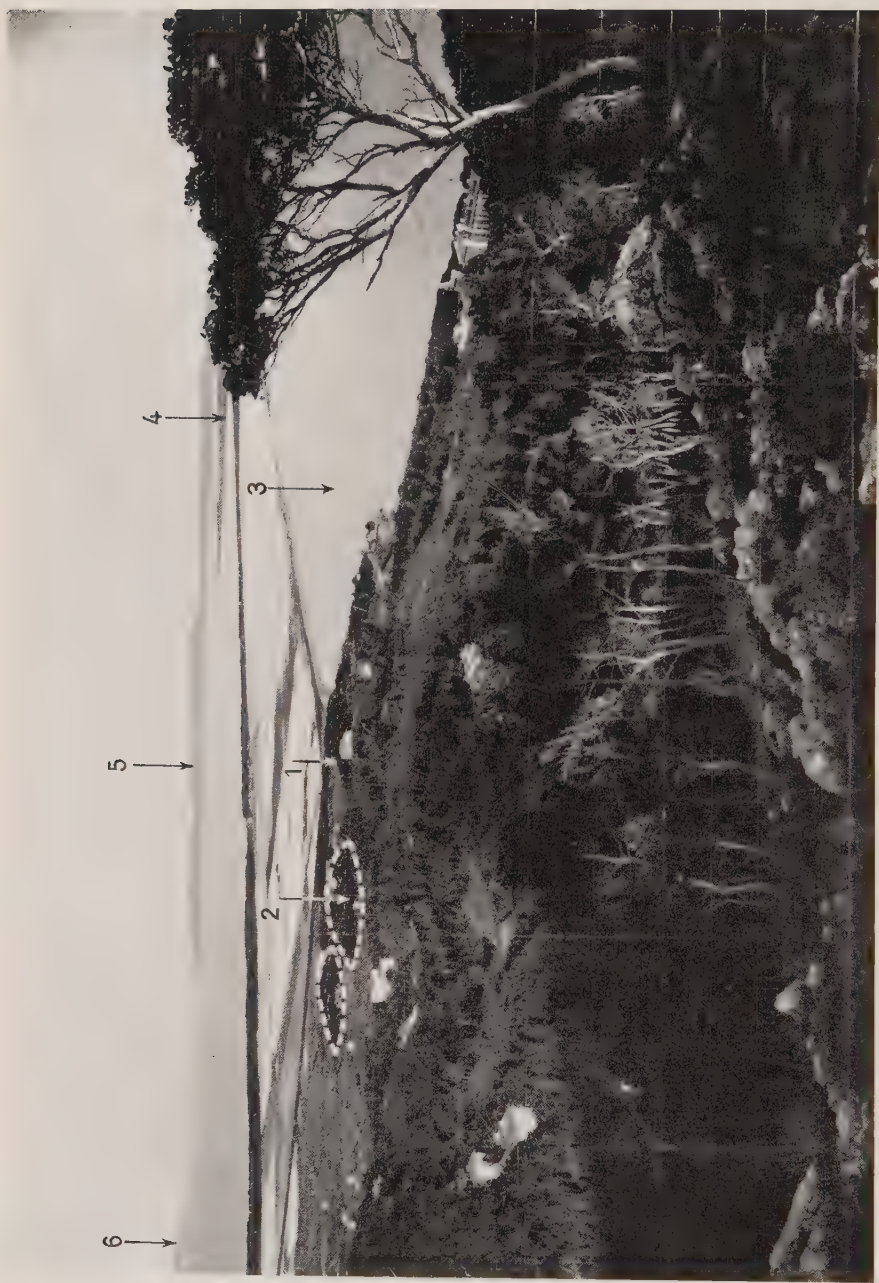


Fig. 1. — Photographie prise du Pic-des-Oiseaux (ὄρος Ὀλβίων, Etienne de Byzance, *s. v.* Ὀλβία) ;
1. sondage ; 2. butte Ouest d'Olbia ; 3. golfe de Giens ; 4. presque île de Giens ; 5. île de Porquerolles ; 6. île de Port-Cros.



Fig. 5. — La presqu'île de Giens, vue du Nord.



Fig. 6. — Site d'Olbia, vu du Sud.



Fig. 7-10. — Le mur dégagé (cf. fig. 3).

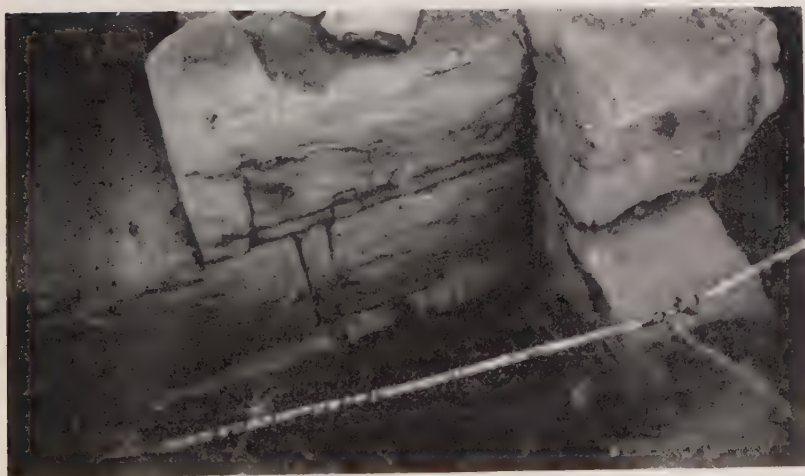
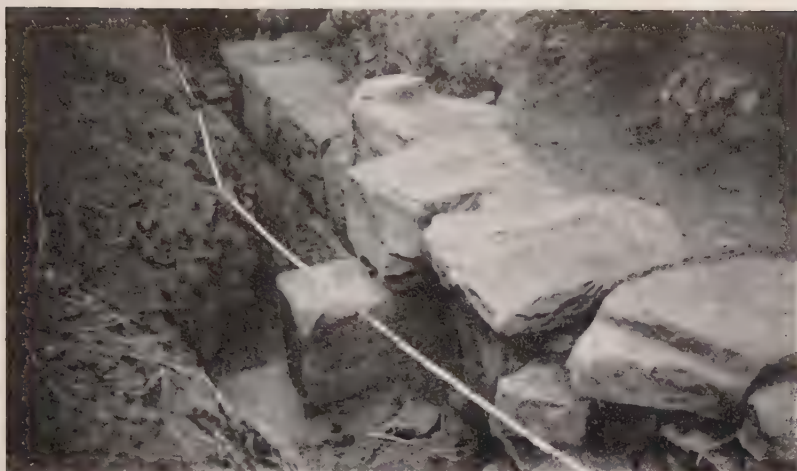


Fig. 11-12. — Mur antique d'Olbia (cf. fig. 3).

guère représenter que le parement Ouest d'un mur, dont l'autre face est à chercher au bord même de la route, un blocage remplissant l'intervalle¹. Au Sud, le parement tourne à angle droit



Fig. 13. — Mur antique d'Olbia.

vers l'Ouest : amorce d'une dent de crémaillère ? d'une tour plutôt² (d'une porte peut-être ?). La figure 3 et les photographies qui suivent laissent apercevoir les caractères de la construction ; appareil à joints vifs assez régulier, avec décrochements d'assises, toutefois ; bossages grossiers ; trait de pose sur *crépis* ; trous de pince profonds.

1. Cf. ci-dessous, la comparaison avec ce que nous pouvons savoir du mur CD.

2. Cf. p. 21.

On comparera ces vestiges avec la description que Poitevin de Maurellan¹ a laissée du rempart *CD* : « Ce reste d'enceinte qu'on peut suivre sur une longueur d'environ 80 m. est formé de deux murs parallèles de 1 m. 50 d'épaisseur, séparés l'un de l'autre par un chemin de ronde de 4 m. de largeur, avec tours circulaires de distance en distance ; les fondations de trois de ces tours sont encore visibles². » Encore que le mur *CD*, que doit représenter la photographie donnée par M. Clerc, *Massalia*, I, p. 261, fig. 63 (appareil polygonal), ne semble point de la même technique que notre mur *AB* (mais le polygonal et les assises régulières ne sont pas chronologiquement incompatibles, etc.), il est aisé d'admettre que nous possédons le tracé des remparts Est et Ouest d'une petite place forte. Notons que si nous prolongeons les droites *AB* et *CD*, elles seront chacune de leur côté parfaitement tangentes à l'une des deux buttes jumelles (celle de l'Ouest) de notre figure 2³. On pourrait croire que la muraille englobait l'une des deux buttes⁴ : la ville d'Olbia eut été alors plus étendue, par exemple, que celle qui fut fondée par les Marseillais à Emporion⁵. Si l'on admettait au contraire que le lieu fort d'Olbia se limitait au simple quadrilatère *ABCD*, il apparaîtrait de même forme et approximativement de même importance qu'Emporion, précisément, dont le quadrilatère n'atteignait pas 600 m. de circuit. Nous inclinerions volontiers vers cette seconde hypothèse, qui dès maintenant rendrait compte de quelques ressauts de terrain que l'on observe, là où l'on peut attendre un mur *AC* et un mur *BD*. De toute façon, les remparts de l'Almanarre répondent bien à la conception qu'on

1. *Pomponiana*, p. 66.

2. Le plan de Maurel (complété par Poitevin), que nous reproduisons, fig. 2, est assez peu exact.

3. La muraille d'appareil polygonal qu'Audiffret a signalée en 1848 (texte cité par M. CLERC, *Massalia*, I, p. 260-261) serait « circulaire ». Faut-il entendre qu'elle faisait le tour de la butte Ouest ? (ou des deux buttes ?). Les indications données par Audiffret sont moins précises encore que celles des érudits locaux (cf. p. 12, n. 1).

4. Cf. n. 3.

5. Cf. *Title-Live*, XXXIV, 9, et (d'après P. Paris) M. CLERC, *Massalia*, p. 276.

peut se faire, d'après Strabon, des quatre « ἐπιτειγίσματα » Tauroention, Olbia, Antipolis, Nicaia) que les Marseillais ont élevés contre les Salyens et les Ligures des Alpes ... pour avoir la mer libre »¹. Les vestiges retrouvés du mur *AB* pourraient dater, *par exemple*, du iv^e siècle av. J.-C.² (les fortifications d'Olbia ne seraient-elles pas contemporaines de celles de Saint-Blaise³ ?). Naguère M. Clerc admettait que les colonies marseillaises avaient été fondées entre 480 et 350...⁴

Des recherches méthodiques menées sur le site d'Olbia, encore presque inexploré, pourraient se révéler, croyons-nous, très fructueuses ; il y a grand intérêt à pousser en profondeur, et à élargir, une fouille dont les premiers résultats, on le voit, sont engageants. Notre documentation photographique montre ici l'aspect général du site antique (fig. 4), et l'état du tronçon de mur rendu aux vues (fig. 5-13).

Hyères, le 20 décembre 1946.

Jacques COUPRY et Félix DESCROIX.

1. STRABON, IV, 1, 5 : 3, 9.

2. M. R. Vallois nous fait bien remarquer que, si la technique répond en effet à cette date, le iv^e siècle ne peut représenter pourtant qu'une limite chronologique supérieure, une limite inférieure restant naturellement fort malaisée à déterminer.

3. Sur la date du iv^e siècle proposée pour les remparts de Saint-Blaise, cf. H. ROLLAND, *REA.*, XLV, 1943, p. 84. Les murs de Saint-Blaise présentent des décrochements d'assises assez semblables à ceux de notre muraille. — A Olbia, la place forte grecque dut devenir le *castellum romanum* (cf. ci-dessus, la dédicace au Génie de la *vicinia castellana Olbiensium*). L'appareil « romain » surmontant l'appareil « hellénique » (cf. M. CLERC, *Massalia*, I, p. 261, fig. 63 daterait, pensons-nous, du Bas-Empire.

4. M. CLERC, *Massalia*, I, p. 241 et s.

NOUVEAUX MONUMENTS ANTIQUES DE LA BULGARIE

Les travaux archéologiques exécutés pendant la guerre et les découvertes fortuites ont fait reparaitre en Bulgarie, dans la région de Plovdiv, divers monuments. Nous les signalons ci-après.

A) *Monuments inscrits*. — 1. Plaque carrée de marbre, dont le bord supérieur ainsi que l'angle gauche inférieur manquent ; la partie conservée est elle-même brisée en deux : haut. 0 m. 55, larg. 0 m. 51, épais. 0 m. 07 ; hauteur des lettres 0 m. 022 ; bon travail. Sur le champ creux (larg. 0 m. 41, prof. 0 m. 01) est représenté, en relief, un banquet funèbre (*cena funebris*) (fig. 1).

Sont conservés : le lit, sur pieds profilés, avec le matelas ; une femme, demi-couchée à droite, sans tête, accoudée de son bras gauche sur un oreiller brodé de franges ; le vêtement comporte un chiton à manches courtes (jusqu'aux coudes), et un himation, dont le bout replié sur l'avant-bras gauche, aboutit à une houppe et pend hors du lit ; devant le lit, se trouve une petite table ronde à trois pieds stylisés en forme de pattes de lion, réunis au milieu par un cercle ; sur cette table, de gauche à droite — probablement — : un oiseau rôti, une grappe de raisin, du pain, et dessus — une grenade (?) coupée, des poires et des pommes. Sur le cadre inférieur — une inscription en trois lignes, que l'on peut lire ainsi :

Παξίλλης τόδε σῆμα θεουδέος | εἶδος ἀρίστης
καὶ γενεὴν παίδων | παισὶ λοχυσασμένης.

Ligatures : 1 l. — O et Σ ; 2 l. — N et A.

A l'extrémité inférieure, des deux côtés de la plaque, sont creusés deux trous carrés, qui servaient probablement à la



Fig. 1. — Banquet funéraire.

fixation. La plaque provient des restes d'un village ancien disparu, se trouvant à l'Ouest et tout près du village actuel de Tzalapitza, arrondissement de Plovdiv.

2. Angle gauche inférieur d'une statuette de marbre, probablement consacrée à Asclépios (?) ; haut. 0 m. 18, larg. 0 m. 185, épais. 0 m. 03 ; épaisseur de la plinthe 0 m. 05, et hauteur des lettres de 0 m. 01 à 0 m. 03 (fig. 2). Sont conser-

vés : à gauche, un tronc d'arbre autour duquel un serpent est enroulé ; la jambe droite, nue, du dieu, fléchie au genou. D'après la position du pied conservé de la jambe gauche,



Fig. 2. — Ex-voto à Asclépios.

le dieu a dû être de face, retenant le serpent de sa dextre.

Sur le cadre, en bas, l'inscription suivante :

Βρίνκαινος¹ εὐχαρι —
στήριον.

Ligatures : 1 l. — N et K ; 2 l. — H et P.

3. Petite plaque votive en marbre, arrondie en haut, de face ; haut. 0 m. 165, larg. 0 m. 11, épais. 0 m. 02 ; hauteur

1. Sur ce nom thrace, cf. TOMASCHEK, *Die alten Thraker*, II₂ — Βρινκάζερης ;
ERN. KALINKA, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, 1906, 34 : Βρινκάζεις ; Βρινκάζεις.

des lettres 0 m. 006 (fig. 3). La déesse représentée est vêtue d'un long chiton plissé, doublement serré, avec manches jusqu'aux coudes ; elle a un voile sur la tête ; de sa main droite,



Fig. 3. — Ex-voto à la déesse Daeira.

elle tient une patère sur un autel rustique, carré ; dans sa main gauche, elle tient un sceptre. Le type est celui qui est donné ordinairement à la déesse Héra ; mais l'inscription, significative, nous avertit que nous avons ici, par une aubaine assez rare¹, une représentation de la déesse *lhrace* Daeira, souvent assimilée à Héra, et dont le culte avait été transféré à Éleusis avec celui d'Eumolpos et des Eumolpides. Elle était apparentée au Styx. Les cérémonies qu'on faisait en son honneur auprès d'Athènes attestent certaine rivalité de la déesse avec Dé-

méter, dont on fermait le temple lorsqu'on officiait pour Daeira.

Il est regrettable que le type iconique de la déesse ne soit pas ici plus spécialisé ; au moins voit-on mieux qu'il n'y a pas de raison particulière pour croire à la présence de Daeira elle-même, comme déesse assise tenant des roseaux (?), sur un

1. Je remercie M. Ch. Picard qui a bien voulu attirer mon attention là-dessus, et me donner les renseignements ici utilisés ; sur Daeira, cf. aussi, notamment, O. KERN, *P. W.*, s. v., qui, *Relig. d. Griechen*, 1, 1926, p. 294-295, s'était trop hâté du moins de suivre L. Curtius (cf. ci-après) pour certaines interprétations.

relief d'Éleusis, *Athen. Mill.*, 20, 1895, p. 245, pl. 5. Les objections n'avaient pas manqué à l'exégèse hardie de L. Curtius : cf. *Festschrift P. Arndt*, 1925, p. 44-47.

Sur le cadre, l'inscription suivante :

en haut,	Δασίρα
en bas,	Σίκους εὐχὴν.

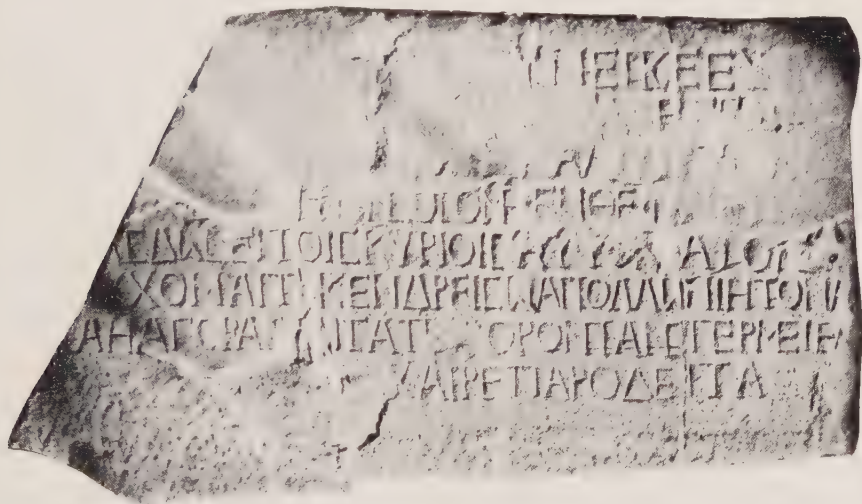


Fig. 4. — Inscription d'un sarcophage de Plovdiv.

Ligature : 1^{re} l. I et P ; 2 l. H et N.

Les monuments nos 2 et 3 proviennent de l'arrondissement de Plovdiv ; la localité précise à laquelle ils ont appartenu reste incertaine.

4. Poids de bronze, en forme de sphère aplatie ; sur l'une de ses surfaces horizontales, sont gravés des signes quantitatifs ; haut. 0 m. 027, diam. 0 m. 033 ; le poids pèse aujourd'hui 160 gr. 2 (fig. 4). C'est ici une mesure romaine de poids demi-livre (semis) — c'est-à-dire, 6 onces, ce que prouvent les signes en question, équivalant à 163 gr. 68, d'après les mesures contemporaines. La différence de 3 gr. 48, qu'on trouve entre la pesanteur inscrite et la pesanteur actuelle, peut

être expliquée par l'usure dans l'emploi, ou bien par un dommage subi lors de la découverte¹. Le document provient du village Arnaoutito, arrondissement de Stara-Zagora.

NOUVEAU MONUMENT DU DIEU THRACE Κενδρεισός.

En juillet 1942, creusant une tranchée pour la canalisation de Plovdiv, dans la rue « Patriarche-Euthyme », vis-à-vis de l'hôtel « l'Obedinena Bălgaria », des ouvriers rencontrèrent à 3 m. 50 de profondeur une grande dalle de syénite qui prenait toute la largeur de la tranchée. Ils la mirent en pièces pour la faire sortir. Lorsqu'on l'eut exhumée, on constata que le côté opposé, sur lequel elle était couchée, portait une inscription. Après avoir recueilli les treize morceaux pour reconstituer le texte, je remarquai que cette plaque était un des longs côtés d'un sarcophage de syénite, déjà brisé auparavant (fig. 4). Sur la partie supérieure est encore conservée la rainure, qui servit à fixer le couvercle du sarcophage. Les mesures, dans l'état actuel, sont les suivantes : haut. 0 m. 80, long. 1 m. 50, ép. 0 m. 20 ; hauteur des lettres, de 0 m. 055 à 0 m. 06. Par suite des cassures subies par la dalle, comme, du reste, par le sarcophage lui-même auparavant, l'inscription gravée sur huit lignes se trouve considérablement endommagée. La partie conservée pourrait se compléter et se lire de la manière suivante :

.....]ίστου Νεικεύ[ς.....

κατεσ[εύασεν...

οὐδενός]ἄλλο[υ ἔχοντος τὴν

ἐξουσίαν ἀνοῖξαι τὴν σορὸν ἢ ἐνθεῖν[αι ἄλλον·

ὁ δὲ τολμήσ[ας δώσει τοῖς Κυρίοις Αὐτοκράτορ[σιν...

.....]εὔχομαι τῷ Κενδρεισῷ² Ἀπόλλωνι ἢ τὸν ἀ[ν-

οῖξαν]τα ἢ ἀγοράσ[α]ντα τὴν σορὸν πανσπερμεῖ ἐ[ξο-

λέσθαι.....]. Χαῖρε παροδεῖτα.

1. Pour les poids romains, ronds et carrés, trouvés en Bulgarie jusqu'ici, voir : Dim. TSONTSCHEW, *RA.*, 1940, 202-209 ; *Arch. Jahrb.*, 1942, col. 52 sqq. ; T. GERASSIMOW, *Bull. Inst. Arch. bulgare*, XIV, 292 sqq.

2. Pour le dieu thrace Κενδρεισός identifié à Apollon — Ἀπόλλων Κενδρεισός, Ἀπόλλων Κενδρησηγός ; sur ses monuments jusqu'ici connus et pour l'interprétation

Ligatures : l. 4 — N et H ; l. 5 — W et Σ ; l. 7 — N et Π ; N et Σ ; Π et E ; M et E.

Il est clair que le mort pour lequel on a fait le sarcophage était originaire de l'une des villes portant le nom de Nicaea (Νεικαεύς au lieu de Νεικαιεύς) ; très probablement de celle d'Asie Mineure, sans que nous puissions toutefois déterminer d'une façon positive de laquelle des villes connues sous ce nom il s'agit au juste, dans ce cas. Il y a eu d'autres immigrants de Nicée à Serdica et à Nicopolis ad Istrum¹.

L'expression Κυριοί Αυτοκράτορες employée ici au pluriel indique, vraisemblablement, qu'il s'agit de la gestion du trésor impérial² sous le gouvernement simultané de co-empereurs, tels que furent, p. ex., Marc-Aurèle et Lucius Verus, Septime-Sévère et Caracalla, etc. D'après les particularités graphiques

de son nom, sur la φυλή des Κενδρισεῖς, les Κενδρείσεια Πύδια, cf. ECKHEL, *Doctrina numorum veterum*, II, 43 ; IV, 437 sq. ; DUMONT-HOMOLLE, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, Paris, 1892, 57^b ; Th. REINACH, *REG.*, XV, 1902, 33 ; B. PICK, *ÖJh.*, VII, 1904, 38 ; HAMPEL, *Arch. Ertesítő*, 1911, 410 ; *CIA.*, III, 129 ; *CIG.*, II, 2049 ; ADLER, *RE.*, XI, 171 ; JOKL, *Eberts Reallex.*, XIII, 286 ; *AEM.*, XVII, 51 ; XVIII, 109, n° 1 ; XIX, 231 ; V. DOBROUSKY, *Sbornik*, XVI-XVII, 68 sq., n° 11 ; XVIII, 772, n° 78, 807^a ; *AA.*, 1912, 538 ; G. I. KAZAROW, *Sbornik*, XVIII, 1901, 658 ; *AB.*, XVI, 1913, 208 ; *Contributions à l'histoire antique de Sofia* (bulg.), 1910, 80, n° 16 ; *Monuments antiques de Bulgarie* (bulg.), *BSA.*, VII, 1919-20, 6 ; *Le sanctuaire du Cavalier thrace près du village Diinikli*, *ABNMpl.*, 1925, 132 sqq. ; *Contributions à l'histoire de l'antiquité* (bulg.), 1920, 126 sqq. ; *Arch. für Religionswiss.*, IX, 288 ; *RE.*, VI, A, 502 et 503 ; *Suppl. Bd.*, III, 1142 ; *SEG.*, III, 534 ; *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien*, 1938, 793 ;

KALINKA, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, 1906, 101 u. 102 ; *BSA.*, VII, 1919-20, 152 ; R. CAGNAT, *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*, I, 727 ; MATEESCU, *Ephem. Dacor.*, I, 240 ; A. STEIN, *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia*, Sarajevo, 1920, 105 f. ; Dim. DETCHEV, *AUSFPh.*, VIII, 4, 18 sqq. ; N. MOUCHMOV, *Les monnaies antiques de Plovdiv* (bulg.), *Annuaire Bibl. Mus. Plovdiv*, 1924, 469-475 ; *Les monnaies antiques de la presqu'île balkanique* (bulg.), 1912, 304 ; J. TODOROV, *Le paganisme de la Moesie Inférieure* (bulg.), 60, n. 2 ; M. APOSTOLIDIS, *Θρακικά*, 6, 1935, 28, 29, 31 et 41 ; 7, 1936, 155 ; *Signification de Philippopolis et ses noms antiques*, *Ann... Plovdiv*, 1926, 93 sqq. ; Chr. M. DANOV, *AB.*, XXX ; *RE.*, XIX, 2255 u. 2257 ; T. GERASSIMOV, *BIA.*, VIII, 176 sqq. ; XIII, 330 sqq. ; *RA.*, 1944, XXII, 6, 152 ; G. MIHAÏLOV, *La langue des inscr. gr. en Bulgarie* (bulg.), Sofia, 1940, 13 sqq. ; *ibid.*, 1943, 22 et 37 ; *BIA.*, XV, 1946, 193 ; L. ROBERT, *Rev. philol.*, 1929, 153 ; *Et. anatoliennes*, p. 120 (corrections) :

1. *AEM.*, X, 242 ; XV, 214, 220 ; *Sbornik*, XVIII, 726 et 776, nos 18 et 85.

2. Pour la caisse impériale, cf. *DA.*, 1142 sqq. ; *RE.*, VI, 2385 ff. ; une inscription de Plovdiv : DUMONT-HOMOLLE, *l. l.*, 341, n° 57^c ; R. CAGNAT, *l. l.*, 735.

de l'inscription, nous pouvons supposer que le texte remonte à la seconde moitié du II^e siècle ou au commencement du III^e.

L'expression πανσπερμεῖ qui se rencontre rarement — « avec toute sa postérité » — rappelle le langage des malédictions de l'Ancien Testament, où la punition prescrite s'étendait aux enfants et aux petits-enfants.

Jusqu'à présent, nous connaissons de Plovdiv huit inscriptions — également gravées sur des sarcophages, dans lesquelles on rencontre le mot ἡ σορός¹.

Comme on le voit, c'est l'Ἀπόλλων Κενδρεῖσός ou Κενδρισός, connu à côté de l'Ἀπόλλων Κενδρησηγός ou Κενδρεισηγός d'après les inscriptions, que nous rencontrons ici.

Cela confirme l'opinion admise jusqu'à présent, que Κενδρεῖσός ou Κενδρισός est le dieu thrace plus tard identifié avec Apollon, lorsque les Thraces tombèrent sous l'influence grecque².

D. TSONTCHEV.

1. V. DOBROUSKY, *Sbornik*, XVI-XVII, 118, 26 ; XVIII, 773, 81 ; DUMONT-HOMOLLE, *l. l.*, 341, 57^e ; 342, 57^m ; ERM. KALINKA, *l. l.*, 323-326 et 336 ; M. APOSTOLIDIS, *ABNMP*, 1930, XVII et XVIII ; Θρακικά, 6, 1935, 9, 67, 68, 69, 70 et 75 ; 7, 1936, 124 ; G. SEURE, *BCH.*, XXV (1901), p. 311, n° 4 ; R. CAGNAT, *l. l.*, I, 734 et 735.

2. [Pendant la correction des épreuves, nous apprenons que cette partie du travail de M. D. Tsontchev paraît aussi dans les *Oesterr. Jahresh.*, 35, 1943 (*Neuentdeckte Inschr. aus Südbulgarien ; Beiblatt*, col. 109 sqq.). L'envoi fait à Vienne en 1942 avait été cru, par l'auteur, disparu dans un incendie ; mais il a été retrouvé, comme on voit.] [La Réd.]

ARPENTAGE ANTIQUE EN NORMANDIE

I. — *Sur quelques tracés gallo-romains*

Parmi les traits originaux de la civilisation rurale romaine, on doit assurément compter l'essor d'une technique presque scientifique en matière d'arpentage. Les soldats conquéraient le monde méditerranéen, les juristes fixaient les droits de ses habitants, les *agrimensores* venaient mesurer les terres pour y asseoir l'impôt, les cadastrer, et les allotir afin d'y installer des colons romains. Le résultat du travail de ces arpenteurs romains intéresse depuis longtemps les archéologues. C'est ainsi que l'on a mis en évidence d'indiscutables traces de centuriation — la forme la plus parfaite revêtue par l'arpentage dans les lotissements coloniaux — en Italie du Nord et dans la province d'Afrique, tandis que des marques un peu moins assurées en étaient découvertes en Rhénanie, en Suisse, en Angleterre. A l'étonnement des chercheurs, rien ne semblait avoir survécu en Gaule, sans que l'on ait pu justifier cette absence par une explication satisfaisante¹. Seul, récemment, A. Déléage² a révélé quelques indices, peu significatifs, en faveur de l'existence d'un arpentage antique le long de la *Via Agrippa*, entre Chalon et Beaune³. L'étude du cadastre

1. A. GRENIER, *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*, Paris, 1931, in-8°, VI, 2^e partie, p. 19 et 692.

2. A. DÉLÉAGE, *Le réseau des chemins ruraux dans la plaine chalonnaise et la centuriation romaine* (Mém. de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Chalon-sur-Saône, XIX, 1910, p. 144-151).

3. Mais voir la conclusion sceptique de l'auteur : A. DÉLÉAGE, *La vie économique et sociale de la Bourgogne au Haut Moyen âge*, Mâcon, 1941, in-8°, p. 144-146.

romain de la Gaule, fondée sur des textes théoriques, manque encore d'un solide exemple d'application pratique.

Examinant, dans les plaines normandes, le site et le plan d'un certain nombre de paroisses du ^x^e siècle¹, nous avons été frappés d'un ensemble de faits concordants, qui ont rendu très probable à nos yeux l'hypothèse d'une survivance des lignes d'arpentage et des délimitations foncières de l'époque gallo-romaine. On nous permettra même de faire observer que ces traces nous ont paru plus convaincantes que les indices, sur la foi desquels Montagu Sharp et Haverfield² ont fait admettre l'existence de vestiges d'arpentage antique en Grande-Bretagne. Le lecteur jugera de la valeur de nos arguments.

C'est un fait bien connu³ que « dans la pratique romaine les grandes routes servent de base au cadastre et à ses mensurations ». Aussi avons-nous orienté notre enquête vers les régions où le réseau routier romain paraît bien conservé, vers celles principalement où l'on relève des tronçons de route rectilignes sur une certaine longueur : là, en effet, l'ingénieur romain paraît avoir fait œuvre nouvelle, avoir créé de toutes pièces une ligne directrice du paysage rural, au lieu de se borner, comme il le fit souvent, à adapter à des besoins nouveaux des tracés hérités de la voirie gauloise. L'ensemble des plaines qui, d'Argentan et de Falaise, s'étendent jusqu'à la mer en passant par Caen, est de toute la Normandie la région qui répond le mieux à ces conditions. Les chemins anciens s'y sont remarquablement bien conservés⁴. Que les

1. Avant cette date, par suite des destructions opérées par les Vikings dans les archives de la province, les textes font défaut.

2. *English historical. Rev.*, 1918.

3. A. GRENIER, *loc. laud.*, VI, 2^e partie, p. 12-13.

4. Sur la voirie romaine de cette zone, on consultera la bibliographie dressée par le D^r R.-E. DORANLO, *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, XXXVI, 1924-1925, p. 196-260 et surtout p. 217-219, que l'on complètera surtout par trois travaux du même auteur : *Les voies antiques du Lieuvin* (*Annuaire normand*, XCIV, 1927, p. 82-89) ; *Les voies antiques de Bayeux... à Rouen dans leur traversée du Bessin* (*Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, XLVIII, 1940-1941, p. 547-557) ; *Les origines de Falaise et les voies antiques de la région* (*Ibid.*, XLIX, 1942-1945, p. 99-138), et par la note du C^t H. NAVEL, *La voie romaine de Vieux à Lisieux* (*Ibid.*, XXXVI, 1924-1925, p. 471-476).

voies antiques aient servi de lignes directrices, en une certaine mesure, pour l'établissement de tout un réseau de voies de communication, l'existence (bien connue dans toute la Gaule) de voies parallèles venant doubler les voies principales à une certaine distance suffirait à le prouver. Trois cas, au moins, d'un tel parallélisme ont été relevés au centre de la Normandie ; ils ont d'ailleurs souvent embarrassé les archéologues, amenés à hésiter entre deux tracés pour une même voie. Le premier a été relevé par A. de Caumont, un peu à l'Est de Lisieux, le long de la voie Lisieux-Condé-sur-Iton¹ ; le second a égaré tous les érudits jusqu'au Dr Doranlo sur le véritable tracé des voies Bayeux-Rouen et Bayeux-Caudebec entre la Seulles et l'Orne² ; le troisième se constate le long de la voie Vieux-Jort-Exmes, entre Jort et Trun. Leur présence nous a incité à étudier avec une attention particulière le réseau des chemins ruraux aux abords de ces voies³ ; le long des deux dernières, cette enquête a été fructueuse.

*
* *

Entre la Seulles et l'Orne (fig. 1), les deux tronçons parallèles que nous venons de signaler (Bayeux-Rouen par Reviers, Tailleville et Ouistreham et Bayeux-Caudebec par Basly Périers et Port⁴) ne sont pas les seuls qui suivent une même orientation : les limites communales séparant d'une part Plumetot, Hermanville et Colleville (au Nord), d'autre part Mathieu, Périers et Beuville (au Sud), jalonnent un tracé intermédiaire et rigoureusement parallèle. Perpendiculairement à ces deux voies, une demi-douzaine de chemins plus ou moins importants. L'impression d'un quadrillage systéma-

1. A. DE CAUMONT, *Statistique monumentale du Calvados*, t. V, Caen, 1867, in-8°, s. v. Saint-Julien-de-Mailloc, canton de Livarot.

2. DORANLO, *art. cité*, *Bull. Soc. Antiq. Norm.*, 1940-1941.

3. Nous nous sommes, dans chaque cas, reporté au plan cadastral dressé sous le premier Empire dans les cantons qui nous intéressent, ainsi qu'aux dossiers de délimitations de communes (Arch. dép. Calvados, série P).

4. Port : hameau de la commune de Bénouville (Calvados, canton de Douvres), où est située l'église de Bénouville, et tête d'un ancien bac sur l'Orne.

tique se dégage. C'est alors qu'il devient indispensable de recourir à des mesures précises : l'écartement des deux voies, légèrement variable, car elles font quelques ondulations (comme il est naturel à un chemin de plaine qu'aucune haie,

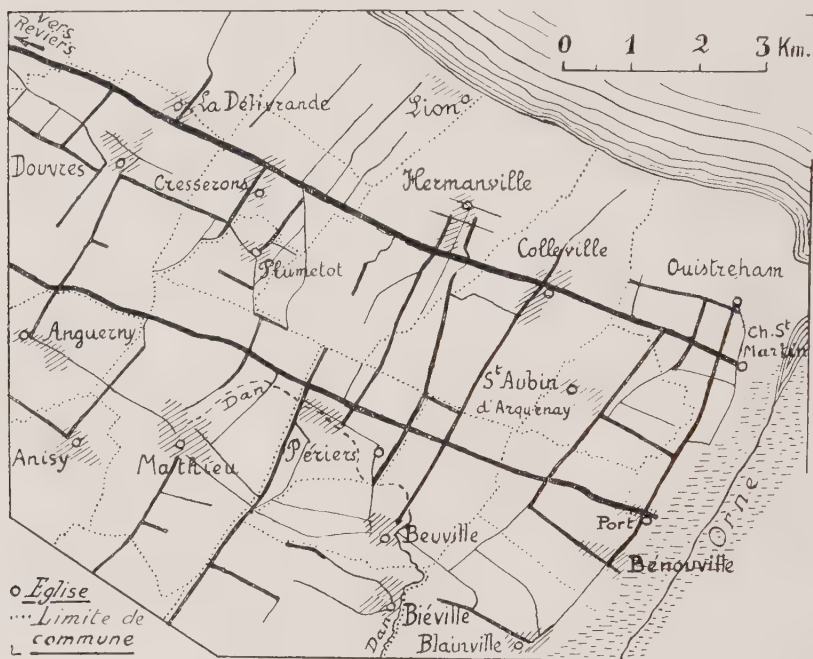


Fig. 1. — Arpentage antique en Normandie
(ici, et sur les figures suivantes, on a renforcé les tracés les plus démonstratifs).

aucune plantation ne retiennent dans ses divagations), se tient entre 2.800 m. à l'Ouest et 2.700 m. à l'Est. La limite communale suit la voie du bac de Port à une distance de 670 m. (à l'Ouest) à 590 m. (à l'Est). Enfin, à 2.850 m. à peu près au Sud de cette première limite, et parallèlement à elle, en court une seconde, séparant Beuville (au Nord) de Biéville (au Sud). L'ensemble des deux communes de Beuville et de Périers forme d'ailleurs un carré à peu près régulier dont les côtés, sensiblement égaux (2.850 m. et 2.950 m.), respectivement perpendiculaires aux deux voies romaines, limitent

un espace de 782 hectares ; l'église de Périers, absolument isolée, occupe à peu près le centre.

Comparons ces chiffres à ceux qu'exigerait l'hypothèse d'une centuriation romaine régulière : la centurie est un côté de 710 m. de côté (en chiffres ronds) ; un espacement de 2.800 m. environ, tel que celui que nous venons de constater entre les voies parallèles — comme aussi l'un des côtés de l'ensemble Périers-Beuville — correspond en gros à la largeur de 4 centuries. Pour représenter un ensemble régulier de 16 centuries, Beuville et Périers devraient avoir exactement 805 ha. ($= (2.837^m,60)^2$) : on en compte en réalité 782 ; si vers l'angle Sud-Ouest les limites ont été quelque peu modifiées, la précision, de l'ordre de 3 %, reste très satisfaisante et vraisemblablement au-dessous de l'erreur moyenne qu'autorisent les méthodes d'arpentage anciennes et modernes.

Relevons de même les chemins perpendiculaires à la voie du bac de Port. Si, prenant pour origine le point de rencontre des communes de Colleville, Saint-Aubin, Bénouville et Beuville, nous marchons vers l'Ouest en suivant la limite communale, nous rencontrons des chemins perpendiculaires au bout de 760 m., 1.470 m., 2.200 m., 2.940 m., alors que dans un système absolument régulier ces chemins devraient être rencontrés au bout de 710, 1.420, 2.130, 2.840 m. : la coïncidence est, en somme, satisfaisante. Elle vaut bien d'être notée, puisque nous la constatons sur le même terrain pour la quatrième fois.

Les voies romaines paraissent donc avoir ici non seulement commandé le tracé du réseau des chemins, mais encore la configuration des anciennes paroisses. Elles sont de véritables rues d'églises ; sur la voie Reviers-Ouistreham, nous rencontrons successivement : l'église de Reviers, fort ancienne (elle est dédiée à saint Vigor, évêque de Bayeux, et Reviers apparaît dans la Vie de ce saint, texte du ix^e siècle) ; puis les sépultures anciennes de Saint-Ursin, cimetière de l'ancienne paroisse de Courtisigny, disparue au xiv^e siècle¹ (on notera

1. Voir R. DORANLO (*Bull. de la Soc. préhistorique française*, 24 déc. 1914). — Nous devons beaucoup sur la question de cette ancienne paroisse à un travail

ce nom en *-acus*) ; Tailleville et son église dédiée à saint Martin ; la Délivrande, siège d'un sanctuaire de la Vierge que certains indices permettent de tenir pour très ancien, sans doute en relations avec l'ancienne limite des *Viducasses* et des *Bajocasses*, qui passait en ce lieu¹ ; les bourgs de Cresserons et d'Hermanville ; et surtout l'église de Colleville ; la voie enfin atteint l'Orne dans la commune d'Ouistreham, tout près d'une chapelle Saint-Martin². Sur la voie Basly-Port se présentent l'église de Basly et celle de Bénouville, située au hameau de Port, que traversait jadis la limite communale de Bénouville et d'Ouistreham ; non loin de cette dernière, A. de Caumont³ cite une très ancienne chapelle, entourée d'un cimetière peut-être mérovingien, chapelle dont les paysans rapportaient qu'elle avait jadis été commune aux trois paroisses voisines d'Ouistreham, Saint-Aubin-d'Arquenay et Bénouville. On remarquera que sur la voie précédemment étudiée, les églises de Courtisigny (aujourd'hui disparue) et de Tailleville étaient situées comme à dessein à la limite de plusieurs terroirs : c'est qu'on dut parfois installer le centre religieux de préférence sur la voie même, au point de rencontre des paysans de plusieurs domaines contigus. En tout cas, la seule présence de ces églises et de ces cimetières très anciens tout au long des voies atteste l'influence directrice de celles-ci sur l'habitat et la configuration des paroisses, qui dérivent, comme on sait, des domaines de l'époque mérovingienne, héritiers eux-mêmes des *fundi* gallo-romains. Tout permet donc de croire à un lotissement du sol remontant très haut : considération qui prête un certain appui à notre hypothèse d'un arpentage antique.

inédit de M. l'abbé Alix, obligeamment communiqué par M. R.-N. Sauvage, archiviste en chef du Calvados.

1. R.-N. SAUVAGE, *Les limites de la cité des Viducasses* (*Bull. de la Soc. normande d'Ét. préhistoriques*, XIII, 1905, p. 186-191, à la p. 188) ; — *La Basse-Normandie gallo-romaine* (*LXXV^e Congrès archéol. de France*, Caen, 1908, II, p. 502-515).

2. Michel BÉZIERS, *Mémoires pour servir à l'état historique... du diocèse de Bayeux* (éd. *Soc. Hist. Norm.*), t. III, Rouen, 1894, in-8°, p. 311.

3. A. DE CAUMONT, *l. l.*, t. I, p. 499.

Reste une objection ; signalons-la, bien que nous croyons peu à son importance. Sauf exceptions (notamment dans le Nord-Est de la commune de Beuville et dans le Sud de celle de Bernières), les limites des quartiers de terre — des « delles » — se montrent assez indifférentes à l'orientation des chemins anciens. Mais l'établissement de ces limites nous paraît assez récent (*contra* : Doranlo, dans les deux derniers des articles cités) : il leur arrive trop souvent de se montrer d'une totale indifférence à l'égard des ruines et voies antiques les mieux attestées par les reconnaissances archéologiques. Qui voudra s'en convaincre n'aura qu'à examiner le cadastre de Berthouville, Eure, canton de Brionne, l'antique *Caneilonum*, si bien exploré par le R. P. de La Croix.

Ainsi, il ne semble pas trop imprudent de parler d'une centuriation, plus ou moins régulière¹, ou simplement d'arpentage antique pour cette région qui couvre une douzaine de communes : la voie Basly-Port aurait joué le rôle de *decumanus*, un chemin perpendiculaire quelconque celui de *kardo* ; dans ce cas, la voie Reviers-Ouistreham serait le quatrième *linearis* Nord, la limite communale entre Périers et Colleville pourrait être le premier *linearis* Nord, quelque peu déplacé, la limite Sud de Beuville occupant l'emplacement du troisième *linearis* Sud ; et l'on aurait quatre alignements parallèles au *kardo*².

*
* *

Les autres terroirs que nous soumettons à l'attention du lecteur offrent des quadrillages tout aussi frappants, mais plus limités et d'une régularité assurément moindre.

1. N'oublions pas que des traces d'une centuriation fondée, non plus sur une unité de 710 m., mais sur 740 m., que nos chiffres admettraient, semblent avoir été relevées en Rhénanie, vers Cologne (GRENIER, *l. l.*, VI, 2, p. 16).

2. Un dernier obstacle à cette conception doit être écarté en quelques mots : le système de la centuriation n'est appliqué, en principe, qu'aux colonies et aux grands domaines impériaux ; mais, outre que rien ne nous interdit de croire à l'existence d'un *saltus* impérial bordant la mer, on a des raisons de penser que certaines cités indigènes ont suivi leur exemple (GRENIER, *l. l.*, VI, 1, p. 21).



Fig. 2. - Arpentage antique en Normandie (cf. fig. 1).

Ce sera d'abord la région qui s'étend à l'Est de la Dive entre Jort et Trun (fig. 2). La voie romaine Vieux-Exmes, fort reconnaissable, est doublée par un chemin exactement parallèle passant par Louvagny, Barou, Les Moutiers-en-Auge et Louvières-en-Auge. Une douzaine de chemins et de limites paroissiales les coupent perpendiculairement. Deux territoires communaux, Louvagny et Vicques, forment des rectangles presque exactement construits sur ces deux directions : de même que tout à l'heure sur la côte, le réseau paraît avoir en une certaine mesure commandé la naissance des cadres paroissiaux. La voie elle-même portait les églises de Jort¹, de Vicques² et de La Chapelle-Souquet ; sa parallèle, celles de Louvagny (encore un nom en *-acus*), de Barou, des Moutiers et de Louvières. Les faits ont donc la même physionomie que tout à l'heure. Mais les mesures sont moins concordantes : rares sont les chemins espacés de 710 m. ; les deux voies elles-mêmes sont distantes de 1.500 à 1.600 m. environ. Toutefois, certains chemins perpendiculaires présentent un espacement plus régulier : le chemin de Montreuil-la-Cambe à Mandeville est à 705 m. du chemin de La Chapelle-Souquet à Mandeville par la cote 81, la commune des Moutiers a 2.110 m. de façade sur la voie ; un chemin et une limite y coupent la voie à 680 m. de distance, enfin et surtout dans la commune de Vicques un chemin et deux limites sont respectivement situés à 730 m. Nord, 740 m. Sud et 1.400 m. Sud de l'église. Mais ne nous laissons pas trop abuser par ces chiffres ; les autres sont trop irréguliers.

Un réseau tout à fait analogue se retrouve à une dizaine de kilomètres plus à l'Ouest, immédiatement au Nord de Falaise, où deux chemins exactement parallèles courent de Vaton et de Versainville vers Ouilly-le-Tesson et Assy (fig. 3).

1. Le bourg a plusieurs fois révélé aux fouilleurs d'abondants débris antiques ; son église, dédiée aux saints Gervais et Protais, patrons de la cathédrale de Sées, pourrait être une très ancienne filiale de cette cathédrale, consacrée, comme c'était l'usage primitif, au même patron que son église-mère.

2. Située dans la « pièce Saint-Germain » du cadastre jusqu'en 1784 ; voir A. DE CAUMONT, *l. l.*, II, p. 384.

Quentin de Tassilly et celui qui relie Tassilly et Olendon. Un peu plus au Sud, les territoires des anciennes communes de Soulangy, Saint-Loup-Canivet et Saint-Pierre-Canivet (les deux premières sont aujourd'hui réunies), forment des bandes, exactement perpendiculaires aux chemins anciens, d'une largeur à peu près régulière qui varie entre 650 m. et 760 m. Les églises elles-mêmes paraissent alignées le long du chemin le plus occidental à des intervalles correspondant à peu près à des multiples de 710 m. : si l'on prend pour origine l'église de Saint-Quentin, celle de Tassilly se trouve sur un chemin à 1.350 m. au Sud, celle de Soulangy à 2.800 m., celle de Saint-Loup à 3.600 m., celle de Saint-Pierre à 4.250 m., celle enfin d'Aubigny à 5.700 m. (ces distances mesurées à vol d'oiseau ; le chemin en réalité n'est pas absolument rectiligne). On notera d'autre part les noms en *-acus* qui jalonnent cette route : Oully, Assy, Tassilly, Soulangy, Aubigny : ils dénotent d'anciens *fundi* gallo-romains ; et l'on n'aura garde d'oublier que Saint-Quentin et Vaton, points d'aboutissement de la branche la plus occidentale, sont des sites antiques : dans le second, les fouilles de F. Galleron ont révélé l'existence d'une vaste *villa*. L'hypothèse d'une cadastration antique ayant imposé les lignes directrices de la topographie locale n'est donc point dépourvue de quelque vraisemblance.

Voici donc trois cas, qui paraissent assez suggestifs, d'arpentage antique dans la plaine de Caen et de Falaise. En est-il d'autres en Normandie ? Ce n'est assurément ni dans les pays de bocage, ni dans le Pays d'Auge que nous pourrions en déceler ; les tracés des voies antiques, presque partout effacées, n'y peuvent être que très hypothétiques : on ne saurait donc les prendre pour base de mensurations précises¹. Notre atten-

1. C'est pourquoi nous croyons devoir observer le plus grand scepticisme à l'égard des hypothèses peu précises de M. André MEYNIER (*Champs et chemins de Bretagne*, in *Assoc. Guill. Budé, Conférences universitaires de Bretagne*, 1943, p. 161-178), qui croit (p. 176 et fig. 3, p. 173) retrouver un quadrillage romain le long des voies rayonnant autour de Rennes.

tion doit bien plutôt se tourner vers les autres plaines normandes, auxquelles nous consacrons la seconde partie de ce travail.

*
* *

Voilà donc un certain nombre de cas indiscutables où les chemins ruraux et les limites des paroisses, devenues les communes rurales, ont été tracés en fonction des voies romaines et forment un réseau orienté parallèlement et perpendiculairement à celles-ci. Les voies romaines ayant progressivement perdu, depuis le ^x^e siècle, au moins leur importance économique, une telle division du sol, présentant de remarquables caractères de régularité, ne saurait évidemment être postérieure à cette époque. On ne connaît en aucune région de traces d'un arpentage systématique du sol à l'époque franque. Force est donc de remonter à l'époque gallo-romaine, et certains des chiffres, que nous avons relatés, y incitent vivement. Constatation à première vue bien surprenante en une région si proche de la mer et qui a, sans nul doute, subi bien des invasions depuis le ^{iv}^e siècle : celles des Saxons, prolongées sans doute par un établissement stable dans le Bessin, puis et surtout celles des Normands. Mais, souvenons-nous des autres pays où l'on a pu déceler des traces de centuriation : rien alors n'est plus inadmissible dans l'hypothèse de cette survivance, car on en a constaté d'aussi inattendues dans la banlieue de Tunis, terre bouleversée par tant de barbares, des Vandales aux Turcs, vers Cologne et Bâle, sur la route des Francs et des Alamans, voire même (les exemples proposés sont infiniment moins démonstratifs) dans certaines régions de cette Grande-Bretagne, où la trace de Rome a été si promptement effacée. Il est vrai que ces exemples ne concernent guère que des réseaux de chemins, tandis qu'en Normandie nous avons cru retrouver davantage : le plan de certaines paroisses (Beuville et Périers ; Louvagny et Vicques) y garde un souvenir direct de la répartition du sol à l'époque romaine ; c'est une survivance beaucoup plus essentielle¹, attestant le

1. Mais on ne saurait pousser plus avant : en aucun cas, à notre connaissance,

maintien sur un même terrain des traditions rurales. Voilà qui ne coïncide pas précisément avec une des thèses les plus courantes de l'historiographie normande, celle qui représente la Neustrie transformée en une « table rase » par les ravages des Vikings¹.

Ainsi, dans certains endroits des territoires des cités de la II^e Lyonnaise², les sites des villages, les limites des paroisses, les tracés des chemins paraissent découler directement d'une nouvelle division du sol imposée à l'époque impériale : cette remarque n'est peut-être pas sans intérêt pour l'histoire générale de la Gaule romaine.

II. — *La Civilas Eburovicum*

a-t-elle conservé des traces d'arpentage antique ?

Dans l'étude ci-dessus, nous avons suggéré la possibilité d'interpréter certains tracés géométriques du réseau routier et des limites paroissiales dans les plaines bas-normandes comme la lointaine survivance d'un arpentage gallo-romain. Nous croyons utile de signaler l'existence d'un quadrillage rural tout à fait analogue, en Haute-Normandie cette fois, à travers la vaste plaine, à peine ondulée, qui s'étend au Sud d'Évreux et que l'on désigne habituellement par le nom de « Campagne de Saint-André ».

De même que dans la Plaine de Caen, le point de départ

les limites des champs et des parcelles ne sauraient être amenées à coïncider sur une grande étendue avec un plan d'ensemble antique. Les quartiers groupant les parcelles en lanières de la plaine de Caen portent d'ailleurs un nom qui paraît indiquer une origine bien postérieure à l'époque romaine, celui de *delle*, qui est d'origine sûrement germanique (scandinave, ou plutôt saxonne).

1. Nous avons déjà tenté de montrer combien peu les textes historiques justifient cette assertion ; voici qu'à son tour l'archéologie agraire lui ferait obstacle : voir L. MUSSET, *Notes pour servir d'introduction à l'histoire foncière de la Normandie...* (*Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, XLIX, 1942-1945, p. 7-97).

2. On remarquera qu'il s'agit de régions éloignées des chefs-lieux, proches au contraire des limites des cités : la voie Bayeux-Port était coupée par la frontière des *Bajocasses* et des *Viducasses* ; les deux autres régions alléguées dans le Calvados sont aux confins de l'évêché de Sées — l'antique cité des *Esuvi* — et des évêchés de Bayeux et de Lisieux.

de nos recherches a été l'examen du réseau routier, particulièrement bien conservé en cette région comme d'ailleurs sur toute l'étendue du plateau d'argile à silex d'entre Chartres et Rouen¹. Le parallélisme de deux itinéraires anciens reliant Évreux ou le Vieil-Évreux à Dreux (et au delà jusqu'à Chartres) a été dès longtemps signalé ; sa signification a été l'objet d'une vive controverse depuis qu'a été reconnue son importance pour la question du Vieil-Évreux². Les archéologues, en effet, se sont efforcés, sans aboutir à des résultats décisifs, de fixer la succession chronologique de ces deux chemins et, grâce à cet intermédiaire, celle de leurs points de départ : Évreux pour le plus occidental, le Vieil-Évreux pour l'itinéraire oriental. La solution de la question du Vieil-Évreux doit être plutôt cherchée, et paraît avoir été trouvée par M. Baudot, dans une fouille profonde du site même de cette localité. Seule importe pour nous cette constatation que, pendant une période allant au moins du milieu du I^{er} siècle après J.-C. au milieu ou même à la fin du III^e siècle, Évreux et le Vieil-Évreux ont dû coexister et qu'aucun argument décisif ne permet d'exclure pour les deux itinéraires parallèles un usage simultané assez prolongé.

1. Sur les voies antiques de l'Eure, voir la bibliographie dressée par le D^r R. DORANLO dans le *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, XXXVI, 1924-25, p. 220, que l'on complètera par la revision d'ensemble de M. BAUDOT, *Le réseau routier antique du dép. de l'Eure (Normannia, 1932, p. 339-363)*. Une nouvelle mise au point cartographique se trouve dans un récent travail du même auteur : *Le problème des ruines du Vieil-Évreux* (*Gallia*, 2, 1944, p. 191-206, fig. 1 et 2, p. 199 et 200) ; il faut désormais substituer ce tableau, à la fois plus détaillé et plus prudent dans l'emploi du qualificatif « voie romaine », à celui de J. MATHIÈRE, *La civitas des Aulerci Ebuovices à l'époque romaine*, Évreux, 1925, in-8°, carte en fin de volume, reproduite dans A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, VI, 2^e partie, 1, fig. 144, p. 432.

2. Cf., outre les articles de M. BAUDOT cités à la note précédente, Alfred HERMIER, *Des origines d'Évreux, Mémoire sur un vieux chemin qui conduisait de Rouen à Chartres et à Orléans en passant par le Vieil-Évreux* (*Annuaire de l'Eure*, 1932, p. 797-802), réédité sous une nouvelle forme (p. 27 et suiv.) dans A. HERMIER, *La ville gallo-romaine de Mediolanum Aulercorum, capitale des Aulerques Ebuoviques, Considérations sur son emplacement* (Évreux, 1936, in-8°, 40 p.). L'écho de la discussion s'est prolongé dans la *Chronique gallo-romaine de la Rev. des Ét. anciennes*, XXXVIII, 1936, p. 39, et XXXIX, 1937, p. 128.

M. Hermier a noté la régularité de l'écartement de ces deux chemins, depuis Prey au Nord jusque vers Dreux. Mesurée sur les cadastres, cette distance, à la hauteur de Grossœuvre et de Jumelles, varie de 1.400 à 1.450 m. et dans la commune des Authieux de 1.450 à 1.550 m. (brusquement, vers Gratheuil, tout en conservant un parallélisme à peu près exact, les deux chemins ont un écartement de 2.100 m., qui reste proche de ce chiffre jusque vers Dreux). Ainsi, sur une dizaine de kilomètres, de Prey à Gratheuil, sans tenir compte des oscillations de détail qu'affectent toujours les chemins de plaine, voici deux chemins exactement parallèles, séparés par une distance moyenne de 1.450 m. : chiffre déjà digne en soi d'un certain intérêt, car singulièrement proche des 1.420 m. qui représentent le côté de deux centuries régulières juxtaposées. Mais l'examen des régions avoisinantes est extrêmement significatif, comme l'on s'en convaincra en regardant le croquis (fig. 4) joint à la présente étude. Contrairement à l'impression que laisse la lecture des travaux de M. Hermier, dont les recherches ont été exclusivement orientées vers le problème du Vieil-Évreux, ces deux chemins parallèles ne sont pas isolés : les chemins ruraux de la région de Prey-Saint-André-Coudres dessinent un quadrillage en mailles régulières, formé de parallèles et de perpendiculaires aux deux voies d'Évreux à Dreux. On a l'impression d'un arpentage ayant adopté la voie Évreux-Dreux ou le « chemin des rouliers » — l'un des noms sous lesquels le cadastre connaît la route du Vieil-Évreux à Dreux — pour *decumanus*, puis ayant construit sur celui-ci un *kardo* qui serait peut-être le plus net des nombreux chemins perpendiculaires : ce « chemin de Paris » des cadastres de Bailleul et des Authieux, qui passe à quelque distance au Nord des trois villages de Bailleul, des Authieux et de Saint-André, ou bien le chemin ancien de Grandvilliers à Chavigny, Saint-André et Merey, tenu par M. Baudot pour une voie antique.

Certaines des mailles de ce quadrillage sont d'une extrême régularité ; l'une d'entre elles s'est même imposée à l'attention des géomètres du cadastre : lorsqu'en 1837, ils levèrent le plan

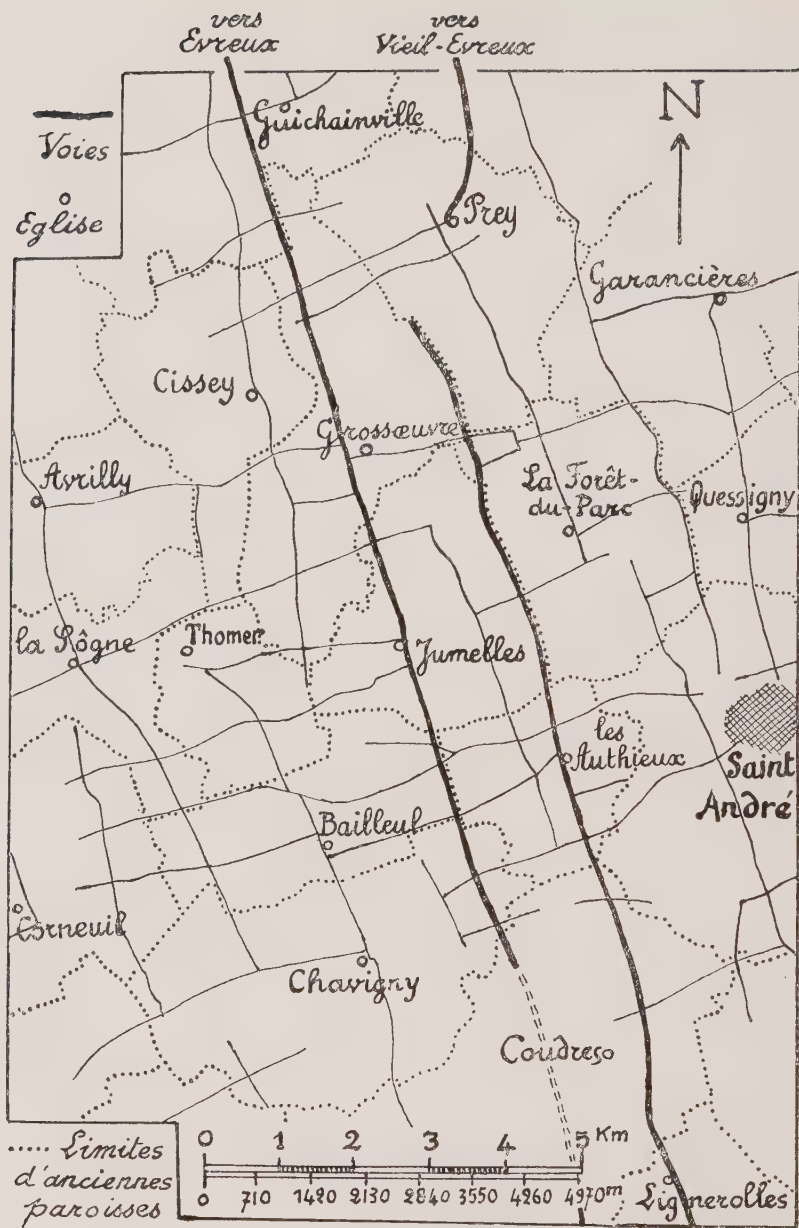


Fig. 4. — Région au Sud d'Évreux.

de la commune de la Forêt-du-Lac (canton de Saint-André), ils constituèrent la section A de cette commune avec le rectangle à peu près parfait que limitent à l'Est le chemin d'Évreux à Saint-André, à l'Ouest le chemin des rouliers¹, au Nord le territoire de Prey, au Sud le chemin de Jumelles au Parc, toutes directions exactement parallèles ou perpendiculaires à celle de la voie Évreux-Dreux. Il est vrai que, contrairement à ce que nous avons constaté dans les plaines de Caen et de Falaise, aucune circonscription paroissiale ancienne n'affecte la forme d'un rectangle régulier. Seule approchait quelque peu de ce schéma l'ancienne commune du Bailleul (avant son union à Chavigny, en 1845) ; notons au passage que son église était dédiée à saint Martin. Mais nombreux sont les villages anciens qui sont établis en des points significatifs du réseau : Grossœuvre et Jumelles (au carrefour d'un important chemin perpendiculaire vers Thomer) le long de la voie Évreux-Dreux, — les Authieux et l'église de Lignerolles (isolée loin du village et dédiée à saint Martin) sur le chemin des rouliers, — la Forêt-du-Parc et Saint-Georges-des-Champs (unie aujourd'hui à Saint-André) sur une parallèle orientale qui s'éloigne de 2.100 à 2.400 m. de ce dernier chemin, — Bailleul et Chavigny sur une parallèle occidentale distante de 1.750 à 1.950 m. de la voie Évreux-Dreux : cette série est assez impressionnante, malgré l'irrégularité de certains écartements. Plus significative encore est l'étude des chemins qui viennent couper perpendiculairement la voie Évreux-Dreux. Prenant pour origine le carrefour du premier de ces chemins, légèrement au Nord de l'église de Grossœuvre, nous trouvons un premier chemin perpendiculaire au bout de 1.400 m., un second — au carrefour s'élève l'église de Jumelles — au bout de 2.800 m., un troisième quand nous avons parcouru 4.350 m., un quatrième — sur lequel s'élève l'église des Authieux — à 5.100 m., un sixième

1. La façade de ce rectangle sur le chemin des rouliers mesure exactement 2.150 m. (bien proche de $710 \times 3 = 2.130$ m.), l'autre côté du rectangle ayant environ 1 km.

enfin à 6.500 m. Dans l'hypothèse d'une centuriation régulière, les écarts seraient : 1.420, 2.840, 4.260, 4.970, 6.390 m. ; le début des deux séries au moins est remarquablement concordant.

Notre intention n'est pas d'insister davantage sur ces mensurations ; l'examen de la carte suffira. Mais il est indispensable — pour permettre l'attribution d'une date aussi ancienne que celle que nous proposons à ce réseau de chemins —, d'examiner brièvement quels ont été les destins de toute la région à l'époque médiévale.

Aujourd'hui encore l'extrémité nord-occidentale de la forêt d'Ivry atteint les portes de Saint-André, tandis que les ultimes tentacules de la forêt d'Évreux environnent Avrilly. Entre ces deux grands massifs boisés, notre région constitue un isthme relativement étroit : une douzaine de kilomètres seulement. Ne serions-nous pas en présence d'un territoire de défrichement relativement récent ? L'existence parmi les hameaux de noms, tels que Autrebois (commune Grossœuvre), Le Bois-Hébert (commune Jumelles), Le Bois-Rault (comm. Bailleul), Le Bois-Périer (comm. Chavigny), La Ville-du-Bois (comm. Corneuil), — celle, parmi les paroisses, des noms de La Forêt-du-Parc¹ et de Grossœuvre², est assez impressionnante. Au cœur de notre région, à Jumelles, une charte de 1201³ cite « trecentas acras... *nemoris* et terre versus *longum Exartum* ». Sommes-nous donc en une région récemment encore forestière ? Et cependant les toponymes d'origine celtique ou gallo-romaine paraissent abonder⁴. Parmi les premiers se classent peut-être Bailleul⁵, sans doute Ardennes

1. Nom d'ailleurs récent, qui a supplanté au XII^e siècle le vocable ancien de Picturivilla.

2. Un composé de *silva* à coup sûr, que ce soit *grandis silva*, comme les graphies du XII^e au XIV^e siècle le font croire et comme pense Aug. VINCENT, *Toponymie de la France*, Bruxelles, 1937, in-4°, § 665, ou *grossa silva*, comme l'admet Aug. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, Paris, 1920-1929, in-8°, § 686.

3. B. N. Ms. lat. 5464 (2), n° 39 : Chartes de La Noe.

4. Voir MATHIÈRE, *l. l.*, p. 257-258, que nous complétons.

5. LONGNON, *l. l.*, § 154 ; A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, 2^e éd., Paris, 1928, in-12, p. 100 et 180 ; — contra, VINCENT, *l. l.*, § 783.

(commune Chavigny et, dans le canton de Damville, commune Coulonges). Les seconds sont représentés surtout par une foule de toponymes en *-acus* : Avrilly, Chavigny, Cisse, Quessigny, peut-être Prey. De son côté, le médiocre inventaire archéologique de L. Coutil¹ signale la trouvaille à Jumelles, vers 1825, de sarcophages et d'objets romains, aux Authieux d'un trésor monétaire du Bas-Empire et de plaques de ceinturon franques. Les églises, elles aussi, paraissent souvent anciennes (cf. les églises Saint-Martin de Lignerolles, Cisse, Bailleul, Avrilly, Coudres, et les églises Saint-Germain de Marcilly, Saint-Loup² de Chavigny, Saint-Éterne des Authieux tous patrons très vraisemblablement antérieurs au *xie* siècle) au milieu de cette zone plus ou moins boisée. Voilà donc une région qui semble avoir été assez densément peuplée à l'époque gallo-romaine et au Haut Moyen âge, puis avoir été envahie par la forêt ou la « brousse » à une certaine époque du Moyen âge. Il faut, d'ailleurs, noter que nous n'avons pour notre secteur aucune trace d'une entreprise de défrichement, telle que celle qui agrandit aux dépens de la forêt d'Ivry le village de Saint-Laurent-des-Bois³ et qui fut menée par les moines de Saint-Taurin d'Évreux⁴. L'examen des anciens plans donne une impression concordante : à Saint-Laurent précisément, un plan de 1777, conservé aux Archives départementales de l'Eure (II, Pl. 156), révèle aussitôt à un œil averti le terroir né d'un défrichement, avec ses parcelles fort étroites et allongées, rayonnantes à partir de l'église ou, au contraire, l'enveloppant en couches concentriques ; à la fin du *xviii*^e siècle,

1. L. COUTIL, *Département de l'Eure, Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne*, IV, arrondissement d'Évreux, Paris et Évreux, 1921, in-8°).

2. Et non Saint-Laud (cf. abbé J.-B. MESNEL, *Les saints du diocèse d'Évreux*, t. III, *saint Laud, saint Éterne*, Évreux, 1915, in-8°, p. 38).

3. Comme pour La Forêt-du-Parc, il s'agit d'un vocable récent : le nom primitif, jusqu'au milieu du *xiii*^e siècle, était *S. Laurentius de Campania*, qui indique un état de choses tout opposé, — ce qui confirme (comme pour La Forêt-du-Parc) nos hypothèses.

4. Acte de 1071-1112, édité par Aug. LE PRÉVOST, *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure*, Évreux, 1862-1869, in-8°, t. III, p. 136.

la répartition du sol garde nettement l'empreinte de l'entrepris de défrichement médiévale : ainsi, phénomène exceptionnel en Normandie, les parcelles des tenanciers se succèdent souvent encore d'une extrémité à l'autre du quartier, selon un ordre immuable, ramenant au même rang le même paysan, encadré des mêmes voisins. Rien de tel, au contraire, dans le plan ancien de Bailleul (Arch. dép. de l'Eure, II, Pl. 53), sur lequel les limites mêmes des quartiers de terre sont régulièrement parallèles ou perpendiculaires aux directions des chemins anciens que nous avons étudiés. Il est évident que s'il y a eu défrichement dans cette dernière région, il ne saurait avoir été de même nature qu'à Saint-Laurent-des-Bois.

N'oublions pas que nous sommes, à proximité de la frontière franco-normande, dans une zone d'insécurité prolongée, qui dut sans cesse être traversée par des raids et des expéditions de toutes sortes, avant qu'eût été établie par les ducs normands la barrière des forteresses de l'Eure et de l'Avre, à la fin du x^e siècle et au début du xi^e (Ivry sous Richard I^{er}, Tillières sous Richard II) ; nous ne sommes pas loin de ce *viculus* de *Rescolium* qui fut, sous Richard II, uni à Saint-Georges[-Motel] : *viculus cum aecclesia bellis assiduïs ad nichilum pene deducitur*, déclare en guise d'oraison funèbre le rédacteur du Cartulaire de Saint-Père de Chartres¹. De même, un texte de la seconde moitié du xi^e siècle (1060-1103) cite la *terram de Chesigne* (= Quessigny, canton de Saint-André) *que deserta et absque habitatore manebat*². Nous sommes dans ces marches où, en raison des guerres perpétuelles, le concile de Lillebonne de 1080³ autorisait l'habitat dans les cimetières — protégés par une paix spéciale : or, vers 1080 précisément, l'habitat dans les cimetières paraît normal au rédacteur d'une

1. Ed. B. Guérard, I, p. 92. — Le commentaire de ce passage par Marc Bloch, *Ann. d'Hist. sociale*, VIII, 1945, p. 28, est inadéquat, par suite d'une erreur de date.

2. L. DEBIDOUR, *Essai sur l'histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Taurin d'Évreux* (Recueil des trav. de la Soc. libre d'Agric... de l'Eure, 6^e sér., t. V, 1907, p. 1-158, à la p. 45, n. 3), d'après *Gallia christiana*, t. XI, instr., col. 138 sqq.

3. Ed. DOM BESSIN, *Concilia Rotomag. provinciae*, p. 67.

charte qu'édite Aug. Le Prévost¹ et qui concerne Bailleul, au cœur même de notre région. Ainsi, nous nous représentons volontiers l'histoire de ce coin de terre selon le schéma suivant : une colonisation assez dense accompagnée d'un arpentage du sol à l'époque gallo-romaine, une exploitation qui se prolonge à l'époque franque ; interviennent alors les Normands, leurs campagnes incessantes contre les Français (et nous savons qu'en Evrecin, ces derniers, parfois, ne furent pas moins dévastateurs que les Vikings)² ; une insécurité totale en résulte ; de nombreux villages sont détruits près de l'Eure ; plus à l'intérieur les villages végètent péniblement, conservent néanmoins leurs églises. Entre ces églises, quelques-uns des vieux chemins subsistent, mais la campagne retombe en friche et ne sera entièrement remise en culture qu'aux XII^e et XIII^e siècles. Est-ce abuser de la bienveillance du lecteur que lui proposer une telle reconstitution, un peu hypothétique sans doute, de cette page obscure de l'histoire d'un coin du sol normand ?

LUCIEN MUSSET.

1. Aug. LE PRÉVOST, *l. l.*, t. I, p. 160.

2. *Annales Bertiniani*, anno 878 ; passage commenté par L. LEVILLAIN, *Essai sur le comte Eudes ... (Le Moyen âge, XLVII, 1937, p. 174, n. 2) : « Imino ... Ebroicensē civitatem usurpans multas deprædationes circumcirca in illis regionibus exercebat, insuper et Eiricum [= Uticum ?] more Normannorum deprædari præsumpsit. »*

VARIÉTÉS

I

L'Arc des Changeurs, à Rome

M. Massimo Pallottino, professeur d'archéologie à l'Université de Rome, vient de consacrer un somptueux ouvrage¹, dont le luxe est un courageux défi à la misère des temps, à ce curieux édifice, ciselé comme un bijou, qui, dans un angle de la place Sta Maria-in-Cosmedin, à l'ombre de l'Arc de Janus, au flanc de S. Giorgio-in-Velabro, complète un des paysages les plus chargés de souvenirs de la Rome antique et médiévale. L'Arc des Changeurs, dédié à Septime Sévère et à sa famille, en 204, par les *argentari* et les négociants en bœufs du *forum boarium*, était, comme tant des plus fameuses reliques de la Ville Éternelle, à la fois très connu et mal connu. Les archéologues ne lui accordaient, à propos d'autre chose, qu'un regard distrait ; on aurait pu croire qu'ils se ralliaient au jugement, d'une si amusante désinvolture, que Stendhal portait sur lui dans ses *Promenades* : « Mais que nous importe la description d'un monument médiocre élevé à de misérables despotes ? » C'est à peine si, depuis le début de ce siècle, on pouvait se reporter à l'excellent, mais bref article de M. Madaule, publié en 1924 dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome*, et qui, tout en proposant, sur la signification historique de l'Arc des Changeurs, des aperçus qui, après vingt-deux ans, ont conservé toute leur valeur, laissait nécessairement de côté beaucoup d'aspects, et particulièrement les aspects artistiques, de la question. Cette fois, c'est une étude complète que M. Pallottino nous présente — complète en ce qui concerne tant la documentation figurée (dessins et gravures inspirés par l'Arc des Changeurs depuis la Renaissance, plans des différentes faces, vues photographiques des ensembles et des détails) que l'analyse descriptive et l'étude stylistique des formes architectoniques et des reliefs, tant l'examen de l'inscription dédicatoire que l'identification des personnages représentés, et en

1. Massimo PALLOTTINO, *L'Arco degli Argentari (I Monumenti Romani, a cura del R. Istituto di Studi Romani, II)* ; Rome, Danesi, 1946 ; in-4°, 145 p., 60 fig. et 16 pl.

général tous les problèmes qui se posent au sujet d'un monument dont M. Pallottino souligne avec raison la singularité.

Aux archéologues d'abord, cette publication fournira ample matière à réflexions et à comparaisons. Aucun texte de l'antiquité ni du Moyen âge ne fait mention de l'Arc des Changeurs. Les sources littéraires et figurées, que M. Pallottino passe en revue en commençant, ne permettent pas de remonter au delà du ^{xiv}^e ou du ^{xv}^e siècle. Mais dès lors les témoignages se multiplient : allusions des humanistes, dessins, gravures et compositions d'une fantaisie souvent trompeuse, de Giuliano da Sangallo, Cherubino Alberti, Piranèse, etc., qui enrichissent le livre d'une illustration entièrement inédite. Pourtant, quand il surgit enfin à la lumière de l'histoire, l'Arc des Changeurs est déjà aussi délabré qu'on le voit maintenant. L'achèvement de la façade de S. Giorgio-in-Velabro, avec son campanile et son portique, lui avait porté, entre le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècle, un coup irrémédiable. Le pilier droit, engagé dans le mur de l'église dont il ne fut détaché qu'en 1871, y avait perdu la plus grande partie de sa décoration de marbre ; l'un des panneaux inférieurs fut alors déplacé et encastré sur le pilier gauche de la face postérieure, originellement lisse.

Tel néanmoins qu'il apparaît de nos jours, tel que le voyaient, au ^{xvii}^e siècle, Nardini et Bellori, les premiers antiquaires qui s'en soient méthodiquement occupés, tel enfin que la science moderne peut le reconstituer dans son état primitif, l'Arc des Changeurs est pour ainsi dire un *apax* dans l'histoire de l'architecture, et plusieurs tendances contradictoires s'y combinent d'étrange façon. On l'appelle communément *arc* ; mais la désignation est impropre : les piliers latéraux soutiennent à angle droit une architrave horizontale, et, en l'absence d'une voûte, le terme plus général de *porte* seul conviendrait. L'exclusion de toute ligne courbe semble à première vue contraire au tempérament romain. De ces portes isolées, de structure rectangulaire, il n'y a pas d'exemple en Italie ; on les rencontre parfois dans les paysages de la peinture hellénistico-romaine, où M. Rostovtseff leur a donné le nom de « portes sacrées ». L'unique monument réel avec lequel un rapprochement étroit soit possible est la porte de Sitt-ar-Roum en Syrie, surmontant une tombe du ⁱⁱ^e siècle ap. J.-C. Non moins caractéristique, d'autre part, est le développement anormal des piédestaux, aujourd'hui aux trois quarts enterrés, sur lesquels l'arc était comme suspendu ; les cinq statues qui le couronnaient (Septime-Sévère, Julia Domna, etc...) en accentuaient encore l'élan vertical. Par là il assumait lui-même, outre sa fonction de porte, un caractère de piédestal, qui permet de le rattacher aux bases votives à double colonne étudiées par Bourguet, Nilsson, qu'on retrouve, non seulement à Délos et à Delphes, mais encore en Syrie comme monuments funéraires. Étant donné les liens qui unissaient les Sévères et la Syrie, M. Pallottino est fondé à supposer que l'Arc des Changeurs est l'œuvre d'un architecte oriental, qui se serait inspiré de traditions vivantes dans son pays, mais opposées à la conception romaine de l'arc monumental. En tout cas, les documents qu'il met si clairement à notre disposition constituent un objet d'étude dont les discussions

en cours sur les origines de l'arc de triomphe, sur l'évolution des bases votives à double colonne, sur les portes sacrées elles-mêmes ne manqueront pas de profiter.

Ces formes architectoniques, d'une simplicité qui est presque pauvreté, intéressaient beaucoup moins en elles-mêmes celui qui les a conçues que la décoration exubérante à laquelle elles devaient servir de support ; et cette prédominance non classique de l'ornementation sur la structure, que fait ressortir, entre autres choses, le contraste entre la nudité des piédestaux et la surcharge décorative des piliers, confère à l'Arc des Changeurs, porte en miniature, l'aspect moins d'un monument d'architecture que d'un coffret précieux. Ici encore, l'analyse minutieuse que fait M. Pallottino des éléments de la décoration répandue sur les bases, les plates-bandes et les chapiteaux des piliers, sur la frise et la corniche de l'entablement, sur les caissons du soffite, l'amène à des conclusions importantes. Avec E. Fiechter (dans les *Röm. Gebälke* de Töbelmann, 1923, p. 88 sqq., à propos de l'entablement) il reconnaît dans ce témoin de l'art sévérien à ses débuts une reprise de thèmes flaviens, un retour au « baroquisme » de la fin du 1^{er} siècle, dont l'époque des Antonins avait entravé l'essor en lui préférant une sobriété de goût classiciste ; celle-ci survit encore parfois dans des œuvres contemporaines comme l'Arc de Septime-Sévère au Forum, tandis que les tendances « baroques » s'affirment (par exemple, denticules de la corniche reliés par des anneaux) sur les Thermes de Caracalla et le Septizonium, dédié sur le Palatin en 203 dans une ambiance déterminée par les constructions de Domitien. L'Arc des Changeurs, érigé l'année d'après, serait à cet égard dans la dépendance du Septizonium. D'ailleurs, à ces réminiscences flaviennes, M. Pallottino tient pour vraisemblable que des influences syriennes (Aphrodisias, Baalbek) se soient mêlées.

Quant aux reliefs figurés, gravement endommagés au Moyen Âge, mais plus encore, tout de suite après leur mise en place, par les *damnationes memoriae* qui ensanglantèrent les règnes de Septime-Sévère et de Caracalla, ils avaient déjà fait l'objet de nombreux travaux. Nous noterons néanmoins, dans la publication de M. Pallottino, plusieurs nouveautés remarquables, en particulier son interprétation des grands panneaux intérieurs : à gauche, le couple impérial sacrifiant, Septime-Sévère, dont la coiffure, avec quatre boucles parallèles sur le front, exprime l'assimilation du prince à Sérapis (*L'Orange, Ber. über d. VI. intern. Kongress f. Archäol.*, 1940, p. 195 sqq.), Julia Domna, qui porte bien, quoi qu'on ait dit, le caducée de la main gauche, et qui, elle aussi, apparaît sous les traits d'une divinité, *Felicitas*, selon l'hypothèse de M. Madaule, ou plutôt, croit M. Pallottino, en tant que *Mater castrorum*, *Fortuna Redux* ou *Felix*. À côté d'eux, un personnage plus petit, martelé, était d'habitude identifié avec Plautille. M. Pallottino suggère avec une grande vraisemblance que c'était en réalité Géta, âgé alors de quatorze ans, et faisant fonction de *camillus*. Plautille aurait été figurée sur le panneau opposé, avec Caracalla, là où l'on avait coutume de placer Géta. Il y aurait encore, dans tout ce chapitre, beaucoup d'observations et de rapprochements

à relever : bornons-nous à signaler de très pénétrantes considérations sur la signification générale de ces compositions, où se reflète la mystique politico-religieuse de l'époque : plus encore que par leurs intentions militaires et triomphales, sensibles dans la représentation de l'impératrice proclamée *Mater castrorum*, du groupe des soldats romains et des prisonniers barbares sur l'un des panneaux de flanc, des enseignes prétoriennes sur les plates-bandes de la façade, et peut-être du Génie de la *corona muralis* à la droite de l'entablement, M. Pallottino est frappé par le contenu dynastique et religieux de la figuration. Dynastique, car l'édifice avait été évidemment dressé à la gloire de tous les membres de cette famille impériale dont il soutenait les statues et dont il célébrait l'éphémère concorde ; religieux, car, outre la présence d'*Hercules defensor*, l'un des *dii pairii* des Sévères, à la gauche de l'entablement, c'est le thème du sacrifice et des opérations cultuelles — libation, présentation de la victime devant l'autel, immolation — qui inspire la plus grande partie des grands et petits panneaux. Reprenant donc une suggestion de M. Madaule, utilisant toute la littérature qui depuis vingt ans, a renouvelé le problème des Jeux Séculaires, et spécialement les recherches de M. Gagé, il pose en terminant la question des rapports qui, inévitablement, ont dû exister entre les reliefs de l'Arc des Changeurs et les *Ludi* de cette même année 204. Sa réponse est prudente et nette : dans l'état actuel de notre documentation, il lui paraît possible, mais indémontrable, que les scènes représentées sur les piliers se réfèrent directement au rituel des Jeux Séculaires ; mais il lui semble également certain qu'une préoccupation si manifeste dans le choix des sujets sacrés ne peut s'expliquer que par l'atmosphère religieuse du moment, et qu'elle a été déterminée sous l'impression des grandes cérémonies qui venaient de se dérouler.

Il reste un point, cependant, sur lequel nous ne pouvons être tout à fait d'accord avec M. Pallottino. Après avoir présenté, de l'inscription dédicatoire, plusieurs fois martelée et modifiée après la mort de Plautien, préfet du prétoire, de Plautille et de Géta, la plus vraisemblable restitution, il propose pour la dernière ligne, elle-même remaniée, où s'énonce la qualité des dédicants, une interprétation séduisante, mais difficilement admissible.

Dans la rédaction primitive, on lisait :

Argentari et negotiantes boari huius loci deuoti numini eorum.

Le mot *loci*, encore visible sous le grattage et la surcharge, a été remplacé par trois mots en caractères plus petits, *loci qui inuehent*, ce qui donne comme texte définitif :

Argentari et negotiantes boari huius loci qui inuehent deuoti numini eorum.

Tous les historiens jusqu'ici laissaient au v. *inuehere* son sens habituel d'« importer » : « les négociants en bœufs importateurs ». Traduction qui toutefois restait énigmatique, car on ne comprend pas la raison de cette correction, et qui se heurtait à certaines difficultés : d'abord l'emploi déconcertant du futur *inuehent*, dans lequel M. Madaule se résignait à reconnaître une erreur du lapicide

pour *inuehant*. M. Pallottino fait remarquer, en outre, que la place des deux mots ajoutés, *qui inuehent*, après *huius loci*, semble indiquer qu'ils se rapportent aux *argentari* en même temps qu'aux *negotiantes boari*, et, postulant qu'il n'existait entre les deux collègues aucun autre lien que de voisinage au *forum boarium*, il revendique pour *inuehere* une signification qui convienne aussi bien à l'activité bancaire qu'au commerce de la viande : on ne peut dire que les *argentari* fissent de l'importation.

C'est pourquoi il recourt à une autre interprétation du v. *inuehere* : « verser, payer ». *Inuehere* serait un synonyme d'*inferre*, qui est le terme propre pour désigner les paiements faits à la caisse d'un collège ; et si *inuehere*, absolument, n'est pas attesté, *conferre*, sans objet, en revanche est fréquent. *Inuehere* = *inferre* = *conferre*. Il traduit donc : « tous les banquiers et les négociants en bœufs de cet endroit qui voudront verser leur quote-part ». Le futur, sur lequel M. Pallottino demeure incertain, trouverait son explication dans l'hypothèse où le devis primitif des dépenses ayant été dépassé, les deux collègues dédicants auraient dû faire un second appel à la générosité des *sodales*.

Mais, tout bien pesé, *inuehere* ne peut vouloir dire « payer », malgré un passage de Cicéron qui ne doit pas faire illusion : *tantum in aerarium pecuniae inuexit* (*De off.*, II, 22, 76) : c'est de la *praeda* de Paul-Émile qu'il s'agit. Ce « versement d'argent » n'est pas un versement ordinaire. *Inuexit*, « il apporta », exprime de manière concrète l'arrivée par mer du trésor de Persée et la remontée du Tibre d'Ostie à Rome. *Quem*, écrit ailleurs Cicéron (*De fin.*, V, 24, 70) *Tiberina descensio festo illo die* (24 juin, fête de Fors Fortuna, *trans Tiberim ad miliarium I et VI*) *tanto gaudio affecit, quanto L. Paulum, cum regem Persen captum adduceret, eodem flumine INVECTIO* ? En fait, le sens d'« importer » s'impose ici comme dans Pline, *N. H.*, XVIII, 17, 45 ; XXIX, 1, 8, 24 (*inuehi peregrinas merces*) ; cf. *inuectio* = « importation », opposé à *exportatio* (*Cic., de off.*, II, 3, 13), *inuecticius* = « importé » (*Plin., N. H.*, X, 41, 79), *inuector* = « importateur » (*Symm., ep.*, X, 27). Et si quelque hésitation subsistait, sous prétexte que les *negotiatores* sont d'habitude considérés comme des marchands en gros pratiquant toujours le commerce d'importation, en sorte que *qui inuehent* dans cette acception fait pléonasme, l'objection est réfutée par les trois inscriptions d'Ostie récemment publiées (*Epigraphica*, I, 1939, p. 38 = *Ann. épigr.*, 1940, 64-66) qui révèlent l'existence d'un *collegium uinariorum inportatorum negotiantium*, pourvu d'un local dans le temple du *forum uinarium*. Nous avons affaire, sans aucun doute, aux *negotiantes boari inportatores*.

Au surplus, la nécessité où les dédicants se sont trouvés, quelque temps après la rédaction de la première inscription, de la compléter par l'addition de *qui inuehent*, prouve que l'idée d'importation n'était pas suffisamment marquée dans *negotiantes boari*, et qu'à un moment donné il a paru indispensable d'insister ; on s'est vu dans l'obligation de limiter à une partie seulement d'entre eux le bénéfice moral qui résultait, d'abord pour l'ensemble, de l'érection du monument, ainsi

que les privilèges et immunités dont, unis aux *argentari*, ils avaient voulu remercier l'empereur.

En fait, pour se représenter la valeur de cette restriction introduite après coup, il est hors de doute qu'il faille replacer l'Arc des Changeurs, si riche déjà de signification artistique, dynastique et religieuse, dans le cadre de l'œuvre économique et sociale des Sévères, réformateurs des collèges, réorganisateurs de l'annone. La réglementation du commerce, les charges et réquisitions qu'ils imposèrent aux corporations ne purent pas ne pas affecter la prospérité et l'indépendance des *boari*. Ce n'est pas, à notre avis, par les vicissitudes intérieures du collège, mais par l'ingérence de l'Etat dans leur fonctionnement que les choses doivent s'expliquer. Les bienfaits du prince ont été réservés, dans une seconde phase de sa politique, à ceux qui, parmi les marchands de bœufs, pratiquaient l'importation.

Qu'on nous permette de verser au débat un passage de l'*Histoire Auguste* (*Alex. Sev.*, 22, 7), qui, si l'on hésite à le mettre en relation directe avec la correction qui *inuehent*, apporte en tout cas — car le fait sans doute s'est reproduit plusieurs fois — quelque lumière sur ce qui a pu se passer : *Cum utilitatem populus Romanus ab eo peteret, interrogavit per curionem quam speciem carum putarent : illi continuo exclamauerunt, carnem BUBULAM atque porcinam. Tunc ille non quidem utilitatem proposuit, sed iussit ne quis suminatam occideret, ne quis lactantem, ne quis uaccam, ne quis damalionem, tantumque intra biennium uel prope annum porcinæ carnis fuit et BUBULAE, ut, cum fuisset octiminutalis libra, ad duos unumque utriusque carnis libra redigeretur.*

Le *forum boarium* était normalement alimenté par les troupeaux de la Sabine et de l'Ombrie, qui devaient arriver à Rome par la *via Salaria* et la *via Flaminia*, mais aussi par ceux de la Campanie, de la Lucanie et même de la Sicile, d'où ils étaient importés par bateaux (H. Jefferson Sloane, *Industry and commerce of the city of Rome*, 1938, p. 29 et 127). Déjà sous Domitien (*Suet.*, 9), un édit avait défendu d'abattre les bovins. Lampride nous fait connaître un second édit du même ordre, datant d'Alexandre Sévère (222-235) : promulgué une vingtaine d'années après la dédicace de l'Arc des Changeurs, il a pu, pendant le laps de temps jugé nécessaire pour la reconstitution du cheptel, priver les *boari* des ressources de l'élevage dans l'Italie centrale ; il leur a fallu faire venir de plus loin, de Sicile par exemple, ou de Lucanie, de quoi ravitailler provisoirement leurs marchés. « Négociants en bœufs », ils ont dû, pour continuer leur activité, changer leur raison sociale et se déclarer « négociants en bœufs importateurs ».

Le futur *inuehent*, en ce cas, pourrait s'interpréter, sans recourir à l'hypothèse d'une erreur, comme l'*engagement* pris par le collègue menacé de se conformer aux termes de l'édit : *ne quis bouem occidat, nisi qui inuehent*, disait en substance cet édit. La transcription littérale, temps compris, viendrait de la docilité empressée avec laquelle les *negotiantes boari*, qui *inuehent* s'inclinèrent. Et quant au fait que, par leur place, ces deux derniers mots semblent — est-ce bien sûr ? —

se rapporter aussi aux *argentari*, il est possible que dans des juxtapositions comme celles-ci, certaine communauté d'intérêts financiers ait renforcé les liens de bon voisinage.

Jacques HEURGON.

II

Le palais de Théodoric-le-Grand, à Galeata

Des fouilles effectuées en octobre-novembre 1942 par l'Institut archéologique allemand de Rome¹ ont permis de dégager, en fondations, un palais de Théodoric, sis à Galeata (province de Forlì) dans la haute vallée du Bidente (aujourd'hui Ronco). L'existence de ce palais était déjà connue par la Vie de saint Hilarus²; on y apprend le différend qui s'éleva entre le saint abbé et le roi des Ostrogoths, devenu odieux à la population par suite des lourdes charges qu'imposait à tous la construction de ce palais. En outre le souvenir du palais restait dans le nom d'un lieu-dit : « ep palaz der re »³. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que Théodoric eût choisi ce site qui, comme le montre la publication allemande, était un lieu d'étape, *mansio*, à une journée de voyage de Ravenne et à une demi-journée de *Forum Livii* (Forlì), situé dans une grande région de chasses (on a retrouvé dans les parages d'innombrables défenses de sanglier, sans doute trophées de ce grand chasseur qu'était Théodoric), et dans une vallée que le roi aimait⁴. Tout laissait donc prévoir que le travail de la pioche serait fructueux.

Et de fait, il le fut. La campagne de fouilles a dégagé, outre les substructions du palais un certain nombre de colonnes de différentes grosseurs et des fragments de mosaïques. Le palais avait été construit sur l'emplacement occupé jadis par un édifice de la fin de l'époque républicaine, puis par une villa du II^e siècle. Il se composait d'un vaste bâtiment (34 m. × 14 m.), sans doute à deux étages, vu l'importance des fondations. Il donnait sur une cour bordée de communs par un portique que, nous le verrons, on doit vraisemblablement reconstituer à deux étages à cause des différences de taille entre les colonnes conservées. L'intérieur était partagé en deux dans le sens de la largeur; il comportait un vestibule et un *triclinium* allongé, avec

1. Seul un rapport provisoire, dû à S. Fuchs, a paru : A. A., 57, 1942, col. 259-277.

2. *Acta Sanctorum*, mai, III, 15^e jour, éd. Carnandet, p. 473.

3. A. A., 57, 1942, col. 261.

4. Il y fit par exemple refaire l'aqueduc de Trajan (A. A., 55, 1940, col. 387 et sq.). En outre, on a retrouvé à Meldola (vallée moyenne du Ronco) une grande salle à abside avec plancher en mosaïque, datant de l'époque de Théodoric. On a proposé (A. A., 56, 1941, col. 395-8) d'y voir une construction de Théodoric lui-même. Mais il ne semble pas vraisemblable qu'il se soit fait construire une villa à quelques kilomètres seulement de son palais de Galeata. On doit sans doute y voir plutôt la résidence de quelque seigneur de la cour ostrogothe, ami lui aussi de la chasse.

niche rectangulaire centrale, flanqué de deux piécettes dont l'une était la cuisine (on y a retrouvé maints tessons d'une poterie grossière). A côté du palais, une forteresse était destinée à protéger le bâtiment central¹.

Ces découvertes sont venues heureusement compléter le peu que nous savions de l'architecture civile des Ostrogoths. Autant en effet sont nombreux et importants les édifices religieux dus à Théodoric, qui parent encore Rome et Ravenne, autant les bâtiments civils contemporains restent aujourd'hui mal connus : les palais devaient, en effet, de par leur caractère profane, bien moins résister aux destructions et, de fait, il ne reste pas grand'chose de ces « admirables palais »² chantés par tous les panégyristes du grand barbare. Si nous laissons de côté trois palais de Théodoric seulement signalés par des témoignages littéraires : les palais de Vérone³, de Pavie⁴ et de Palazzuolo⁵, nous ne connaissions jusqu'ici par des découvertes archéologiques que le seul palais de Ravenne⁶.

La comparaison entre les édifices de Ravenne et de Galeata semble devoir être instructive. Elle nous permet d'abord d'imaginer le portique qui formait la façade du palais de Galeata sur la cour, d'après la façade du palais de Ravenne, telle que nous la représente une célèbre mosaïque de San Appollinare Nuovo⁷ : on y voit un portique de douze colonnes corinthiennes, dont les quatre colonnes centrales s'avancent pour former un porche et soutiennent un fronton, les huit colonnes latérales supportant un second portique qui constitue au premier étage une sorte de loggia.

Mais la comparaison est encore plus importante pour déterminer le style du palais de Galeata. Nul ne songerait à nier en effet le caractère romano-byzantin du palais de Ravenne. Quelques faits pris au hasard le montreront assez : l'abondance des portiques ; la présence d'un *triclinium* à triple abside ; la richesse et le nombre des mosaïques ; la corniche du fronton qui se courbe pour former des arcades ; la forme même des colonnes et des chapiteaux⁸ ; le rôle important joué

1. Cf. restitution d'ensemble due à F. Krischen, fig. 3, col. 269-270 de la publication.

2. CASSIODORE, *Chronica*, 1339, *M. G. H.*, *Chronica minora*, II, p. 160, éd. Mommsen : « consurgunt admiranda palatia ».

3. Anon. Vales, 71, *M. G. H.*, *Auct. Antiquissimi*, IX, éd. Mommsen, p. 324.

4. *Ibidem*. Cf. aussi PAULI, *Historia Langobardorum*, II, 27, *M. G. H.*, *Script. rerum langob.*, éd. Waitz, p. 87.

5. AGNELUS, *Liber Pontificalis*, 37, *M. G. H.*, *Script. rerum langob.*, éd. Waitz, p. 303. Je ne trouve mention de ce petit palais (*palatium modicum*) dans aucune des études consacrées aux palais de Théodoric.

6. On négligera évidemment l'édifice appelé traditionnellement « Palais de Théodoric » (sur lequel, cf. en dernier lieu, *A. A.*, 55, 1940, col. 388). Sur les fouilles du véritable palais de Théodoric, cf. GHIRARDINI, *Monum. ant.*, 24, 1916, col. 737-841, avec plans pl. I et II.

7. La reproduction de cette mosaïque se trouve dans toutes les études consacrées à l'art byzantin. Cf. aussi, en dernier lieu, *A. A.*, 57, 1942, fig. 5, col. 275-6.

8. Sur le caractère byzantin de ces colonnes et de ces chapiteaux, cf. TOESCA, *Storia dell'arte italiana*, I, p. 141.

par les tentures qui cachaient l'intérieur du palais¹. Tous ces traits trouvent des parallèles, soit dans les palais byzantins, soit dans les grands palais de Dioclétien et de Constantin, ébauche et déjà préfiguration des palais byzantins : on peut remarquer, par exemple, de grandes ressemblances avec le palais de Spalato² ou avec les palais de Constantin à Arles, Trèves, et Constantinople³.

Dès lors, si l'on se rappelle aussi le caractère byzantin des grandes églises construites par Théodoric, ainsi que de son mausolée⁴, on est disposé par avance à admettre aussi le style byzantin du palais de Galeata. On n'en est que plus étonné de voir l'auteur de la publication affirmer que le palais nouvellement découvert présente de nombreuses analogies avec les palais conservés des rois germaniques⁵.

Étudions donc plus à fond la théorie de Fuchs : il a cru établir le caractère germain de ce palais en le comparant au palais « wisigoth » de Santa Maria de Naranco, qui présente en effet à première vue un plan vaguement semblable : une grande salle flanquée de deux chambrettes. Mais n'oublions pas que ce palais, prétendu wisigoth, est en réalité l'œuvre de Ramire I (842-50), qu'il est donc postérieur de plus de trois siècles et demi au palais de Galeata et qu'il est considéré comme « le monument type de l'architecture asturienne »⁶. Quelle est la part de l'apport wisigoth dans cette civilisation asturienne ?⁷. Elle est bien faible sans doute au point de vue architectural et il ne semble pas d'une bonne méthode de se fonder sur un rapprochement si fragile pour affirmer le caractère germanique du palais de Galeata. D'ailleurs l'étude attentive des deux plans accuserait des différences autrement suggestives que les ressemblances entre les deux édifices : absence de portique et de vestibule à Naranco, présence, au contraire,

1. L'interprétation de RICCI, *Guida di Ravenna*, 5^e éd., p. 98, qui y voit une addition postérieure, due à la « damnatio memoriae » du règne arien de Théodoric et destinée à cacher les portraits des grands personnages de la cour qui y auraient été représentés, ne nous semble pas à retenir. Il doit s'agir de ces βαλῆα ou κορτίναι, signalés si souvent dans le *Livre des Cérémonies* : les courtines de la porte des Excubites (cf. EBERSOLT, *Le grand palais de Constantinople*, p. 36, n. 1) ; le velum des portes d'argent (*ibid.*, p. 83, n. 5) ; le velum de la porte de l'Onopodion (*ibid.*, p. 47), etc.

2. Par ex. les arcades reposant sur des colonnes et non sur des piliers, ou l'architrave s'arrondissant en archivoltte (cf. HÉBRARD et ZEILLER, *Spalato*, p. 160). Or ces traits sont justement ceux qui annoncent l'architecture byzantine (ZEILLER, *Byzantion*, 2, 1931, p. 565 et sq.).

3. Le triclinium à triple abside, qui se retrouvera dans le palais de Byzance, est déjà dans le palais de Constantin à Trèves (cf. DURM, *Handb. der Architektur*, II, fig. 582).

4. Inspiré en grande partie du mausolée de Dioclétien (cf. HÉBRARD et ZEILLER, *Spalato*, p. 175). Ce que dit HAMPE, *Herrschergestalten des deut. Mittelalters*, p. 15-6, sur le caractère germain de son ornementation n'est guère convaincant ; il reconnaît d'ailleurs la prépondérance de l'influence « romano-syrienne ».

5. *L. L.*, col. 265.

6. MARQUÉS DE LOZOYA, *Historia del arte hispanico*, I, p. 280.

7. Fuchs a le tort de suivre l'opinion partielle de HAUPT, *Die älteste Kunst insbesondere die Baukunst der Germ.* (cité col. 265, n. 1), qui s'écrit avec un enthousiasme discutable : « Wir sehen hier eine alt germanische Königshalle, und zwar die letzte und einzige. Ein Fund ohnegleichen ! » (p. 205).

de ces contreforts si typiques de l'architecture asturienne ; nous sommes bien loin, certes, du palais ostrogoth.

Ajoutons que les Espagnols viennent de découvrir un palais datant vraiment d'époque wisigothique¹, puisqu'il s'agit du palais que Léovildig éleva dans la ville de Récopolis, fondée en 578 en l'honneur de son fils Récard². Or il est constitué d'une longue salle partagée en deux nefs par une colonnade axiale ; les murs sont flanqués de tours ; donc, aucune ressemblance avec le palais de Galeata, qui permette d'établir un type de palais germanique.

Nous sommes ainsi, amenés à abandonner l'hypothèse de Fuchs pour revenir à la vision que l'histoire nous présente du roi des Ostrogoths : il répudie ses origines barbares ; il se veut Romain (n'est-ce pas ainsi qu'on peut expliquer son immense tâche de bâtisseur ?) ; il désire que son royaume rivalise de splendeur avec cette Byzance, où il fut jadis comme otage et qui a émerveillé son âme de jeune homme. Et pour cela, il fait venir des artistes byzantins ; il leur confie l'exécution de tous ses plans. On voit d'ailleurs mal comment il aurait pu faire appel à des Germains : « Les Germains, étrangers à la vie urbaine, ignoraient tout de l'architecture »³. C'est à Rome, et surtout à Byzance, que Théodoric dut demander les secrets de leur art.

Pierre LÉVÊQUE.

1. Non encore publié.

2. JOHANNIS BICLARENSIS, *Chronica M. G. H., Chron. Minora*, II, éd. Mommsen, p. 215. — ISIDORI, *Historia Gothorum*, p. 288, même éd. — Recopolis est situé dans la province de Guadalajara, sur un bras du Tage (cf. *Enciclopedia universal ilustrada*, s. v.).

3. HALPHEN, *Les Barbares*, p. 75.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Ad memoriam : PAUL VOUGA (1880-1940).

Avec Paul Vouga, dont nous venons d'apprendre si tardivement la disparition l'archéologie préhistorique a fait une perte cruelle. Né à Marin, près de Neuchâtel, le 4 juin 1880, Paul Vouga avait fait ses études secondaires à l'Académie de Neuchâtel et pris ses grades à l'Université de cette ville, où il devait être appelé, en 1910, à enseigner l'archéologie, en même temps qu'il assurait la direction du musée et du service des fouilles.

Il fit ses premières armes aux côtés de son père, Émile Vouga, en continuant l'exploration de la célèbre station de La Tène. Chargé de faire connaître les résultats des fouilles, effectuées de 1907 à 1917, il fut amené à élargir singulièrement le cadre qui lui avait été tracé, à étendre ses investigations aux recherches anciennes. En 1923, il produisit un remarquable ouvrage : *La Tène. Monographie publiée au nom de la Commission des fouilles de La Tène* (Leipzig, Hiersemann, in-4°). L'étude du matériel recueilli le conduisit à proposer une interprétation nouvelle, et à reconnaître, à La Tène, non plus un poste de douane, mais un entrepôt fortifié occupé militairement de 250 à 58 avant l'ère.

Ce livre aurait suffi, à lui seul, pour assurer la réputation d'un archéologue ; mais Paul Vouga devait donner encore d'autres preuves de sa maîtrise, en s'attaquant au problème de la chronologie des palafittes suisses. L'*Indicateur d'antiquités suisses* (1929, nos 2 et 3) donnait sa nouvelle *Classification du Néolithique lacustre suisse*, établissant la continuité de la civilisation entre le Néolithique moyen et l'Énéolithique. Or ces cultures étaient nettement différentes de celles qui se développèrent pendant le Néolithique ancien, et il ne pouvait être question d'une évolution entre ces deux phases distinctes. Il allait être donné à Paul Vouga de découvrir le premier gisement appartenant au Néolithique ancien, sous le blanc-fond de la palafitte d'Auvernier (*Le Néolithique lacustre suisse. Recueil des travaux de la Faculté des Lettres. Neuchâtel*, 1934).

R. L.

Nécrologies de savants allemands.

Au cours des dernières années, des notices ont signalé, au hasard de nos informations, la mort de nombreux savants allemands¹. Il est possible de compléter brièvement ce nécrologe. Hermann Wolfgang **Beyer** (1888-1943) était professeur d'Histoire de l'Église et d'Archéologie chrétienne à Leipzig ; on lui devait, notam-

1. E. Bethe, 1945, II, 123-124 ; W. Buttler, 1942-43, I, 135 ; W. Doerpfeld, 1941, I, 71-73 ; H. Dragendorff, 1942-43, I, 40-41 ; H. Koethe, 1946, II, 90-91 ;

ment, *Der syrische Kirchenbau*, Berlin, 1925, et, avec Lietzmann, *Die jüdische Katakomba der Villa Torlonia in Rom*. Berlin-Leipzig, 1930. — Johannes **Böhlau** († 1940, à 80 ans), était directeur des collections archéologiques de Cassel ; sa dissertation s'intitulait *Quaestiones de re vestitaria Graecorum* (Weimar, 1884) ; ensuite, il s'était, de bonne heure, consacré à des recherches en Asie Mineure, d'où il tira son ouvrage *Aus ionischen und italischen Nekropolen* (Leipzig, 1908) ; à partir de 1902, il fouilla à Larisa sur l'Hermos, dont la publication (avec l'aide de K. Schefold) se fit pendant la guerre : *Larisa am Hermos, I. die Bauten*, Berlin, 1940 ; *II, III. Die Kleinfunde*, Berlin, 1942¹. — Ernst **Fabricius** (8 sept. 1857, Darmstadt, 22 mars 1942), ancien professeur à Fribourg, avait d'abord fait des recherches sur les inscriptions relatives à l'architecture grecque ; sa dissertation, *De architectura graeca, commentationes epigraphicae* (Berlin, 1881) n'a pas perdu de son intérêt ; l'auteur étudia ensuite la Skeuothèque de Philon (*Hermes*, XVII, 1882) et le théâtre grec d'après Vitruve (1891) ; il avait travaillé aux fouilles de Pergame et contribua à la publication des *Allerlütmer von Pergamon* (VIII, 1 et 2 ; 1890, 1895) ; il fit des recherches à Lesbos et à Samos (au tunnel d'Eupalinos) ; en Crète, où pendant plusieurs séjours, il poursuivit le dégagement et le déchiffrement de l'inscription de Gortyne, commencés par Halbherr (Cf. *Neue Jahrbücher f. Antike u. d. Bildung*, 1941, 161 sqq.) ; avec Trendelenburg, il publia un travail sur la Crète (1897) et un autre sur Thèbes (Fribourg, 1890.) Membre de la commission du *Limes*, il rédigea pour la R. E. de Pauly-Wissowa les articles *Städtebau der Griechen* (3 A, 1982 sqq.), *Limes* (13, 572 sqq.) *Limitatio* (13, 672 sqq.) et, dans les *Abhandlungen* de Heidelberg (1924), il écrivit une étude sur la *Lex Mamilia Roscia Peducaea Alliena Fabia*. — O. von **Falke**, directeur général des Musées de Berlin († 1942), était l'auteur de nombreuses monographies et d'utiles répertoires : *Der Dreikönigenschein des Nikolaus von Verdun in Kölner Domschatz* (1911), *Das Rheinische Steinzeug* (Berlin, 1908), *Der Mainzer Goldschmuck der Kaiserin Gisela* (Berlin, 1913), *Kunstgeschichte der Seidewebeerei* (Berlin, 1913), Catalogue des collections des majoliques Pringsheim (1915-1922), des *Deutsche Porzellanfiguren* (1919), des anciennes faïences de Berlin (1923), des meubles allemands du Moyen âge et de la Renaissance (1924). — **Kurt Gebauer**, assistant à l'Institut archéologique allemand d'Athènes, est mort le 18 décembre 1942, à 34 ans. Il avait travaillé aux fouilles du Céramique et fait des recherches dans la région d'Épidaure (d'où sa communication au Congrès de Berlin en 1939, sur les *Prähistorische Versuchsgraben in Kandia und Iria*, *Bericht*, pp. 299-304) ; il avait publié, avec R. Eilmann, le volume du *Corpus Vasorum* consacré à l'Antiquarium de Berlin (1938). — **Otto Kern** (14 fév. 1863-31 janv. 1942) était professeur émérite à Halle depuis 1931 ; sa dissertation *De Orphei, Epimenidis, Pherecydis thegoniis, quaestiones criticae* (Berlin, 1888) marquait le début d'études nombreuses et pénétrantes sur la religion grecque, qui devaient s'achever par l'ouvrage en trois volumes *Die Religion der Griechen* (Berlin, 1926-1938) ; mais l'auteur s'était révélé bon épigraphiste et on lui devait la publication des inscriptions de Magnésie du Méandre (Berlin, 1900), le tome IX, 2 des *Inscriptiones Graecae*, où il avait réuni tous les textes de Thessalie connus en 1908 ; c'était enfin, comme le supposent ses derniers travaux, un

W. Technau, 1946, II, 90-91 ; L. Weber, 1942-43, II, 73 ; W. Weeck, 1942-43, I, 135.

1. *Rev. arch.*, 1947, 1, p. 240 sqq. (J. Pouilloux).

voyageur qui n'hésitait pas à faire part de ses impressions et du résultat de ses enquêtes menées sur place, *Bei den München auf dem Athos* (Hambourg, 1898), et *Nordgriechische Skizzen* (Berlin, 1912). — Walther **Kolbe** (Warnow, Poméranie, 28 juillet 1876-1943), professeur à Fribourg, débuta par une dissertation *De Atheniensium re navali quaestiones selectae* (Berlin, 1899) ; il fut un épigraphiste de grand mérite ; entre autres études, il a publié dans les *Abhandlungen* de Göttingue (1908, n° 10), une chronologie des archontes athéniens de 293-2 à 31-0 ; son voyage en Messénie, dont il donna les résultats en 1905 (Berlin), le préparait à la publication du tome V, 1 des *Inscriptiones Graecae* (Laconie, Messénie et Arcadie). Au Congrès de Berlin, il avait publié un rapport sur une enquête faite à l'Acropole et relative au mur pélasgique (*Bericht*, pp. 344-346). — Daniel **Krencker** (1874-1942), professeur émérite d'histoire de l'architecture à la Technische Hochschule de Berlin, avait pris part à l'expédition de O. Puchstein et Schultz à Baalbek, à Palmyre et en Syrie et Transjordanie ; en 1905, il faisait partie de la mission archéologique envoyée à Assour, et en 1906 fouillait à Boghaz-Keui ; il dirigea les fouilles de Trèves en 1912 et revint faire des recherches à Ankara et à Aizani avec M. Schede ; on lui doit, entre autres, de bonnes études sur les temples romains en Syrie (Berlin, 1938, avec Zschietzschmann), sur le temple d'Ankara (Berlin, 1936, avec Schede) ; il publia aussi un *Boghasköi* (Leipzig, 1912), une enquête sur les *Altere Denkmäler Nord Abissiniens* (Berlin, 1913) ; on consultera, au sujet des fouilles de Trèves, le t. I (Augsbourg, 1929) : *Die Triererkaiserthermen*. Au récent Congrès de Berlin, il avait fait une communication sur l'église de Saint-Siméon le Stylite à Kal'at Sim'an, parue dans les *Abhandlungen* de Berlin (*Ph. H. Kl.*, 1939, n° 4). — Le célèbre historien de l'histoire de l'Eglise, Hans **Lietzmann** (1874-1942) était professeur à Berlin et présida la section de l'art antique récent au Congrès de Berlin ; sans énumérer ici ses travaux, fort nombreux, il suffira de rappeler les études sur Apollinarius de Laodicée (Tubingue, 1904), le *Handbuch zum Neuen Testament* (Tubingue, 1906-1911), les lettres de l'apôtre Paul (Tubingue, 1910), la Vie de St-Siméon le Stylite (Leipzig, 1908), et l'*Histoire de l'Eglise ancienne*, dont une traduction française en trois volumes, revue par l'auteur, a été publiée à Paris (1936-1941) ; il dirigeait la collection des *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen* publiée à Bonn (170 volumes parus), les *Studien zur spätantiken Kunst*, et les *Tabulae in usum Scholarum* ; son volume *Petrus und Paulus in Rom* avait paru en 2^e édition (1927). — Friedrich **Münzer** (1867-1943) était professeur d'histoire ancienne à Munster ; ayant débuté par une dissertation *De gente Valeria*, 1891, il publia les *Monnaies antiques de Thrace* (Berlin, 1912) et les *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien* (Stuttgart, 1920). — Walter **Otto** (30 mai 1878-Breslau-Munich, 1^{er} nov. 1941) était professeur d'histoire ancienne à Munich ; sa dissertation, *Die Organisation der griechischen Priesterschaft im hellenistischen Aegypten* (Breslau, 1903, parue à Leipzig, 1904), fut reprise dans ses *Priester und Tempel im hellenistischen Aegypten* (Leipzig, 1905-1908) ; il fit paraître aussi un *Herodes, Beitr. zur Gesch. des letzten jüdischen Königshauses* (Stuttgart, 1913), d'où son article *Herodes* dans la *R. E. Pauly-Wissowa* (Suppltd 2) ; il avait pris, en 1921, la direction de la nouvelle édition du *Hdb.* de Iwan von Müller, dans lequel il assurait personnellement la publication du *Handbuch der Archäologie* ; seul le premier volume est paru. Ceci ne l'empêchait pas de poursuivre ses études antérieures, puisqu'il fit paraître successivement ses *Beiträge zur Seleukidengeschichte des 3. Jh.* (1928), *Zur Geschichte d. Z. des 6. Ptolemäers* (1934) et *Zur Geschichte des Niederganges des Ptolemäerreiches* (1938). — Gerhart **Rodenwaldt** (Berlin, nov. 1886-Berlin, 1945),

était professeur à l'Université de Berlin et fut président de l'Institut archéologique allemand. Si ses travaux de début, *Qua ratione Pompeiani in componendis parietibus uti sint* (Diss. Halle, 1908), publié ensuite en allemand (Berlin, 1909), l'avaient tourné d'abord vers l'art romain, dont il présida la section au Congrès de Berlin (il fit paraître, dans les *Abhandlungen* de Berlin, 1935, n° 3 une étude sur le *Stilwandel* dans l'art des Antonins, et un volume *Kunst vom Augustus*, Berlin, 1942, où il reprenait une étude publiée dans *Die Antike*), il n'avait pas négligé l'art grec, puisqu'on lui doit une étude sur les portraits grecs à la fin de l'antiquité (76^e *Winckelmannsprog.*, Berlin, 1919), *Das Relief bei den Griechen* (Berlin, 1923), une étude sur une métope de Mycènes dans la *Corolla Curtius* (Stuttgart, 1937, p. 63 sqq.), et aussi un volume sur *Olympie* dont la traduction française parut à Paris (1936); l'un de ses derniers ouvrages était consacré à l'art archaïque de Corcyre, *Korkyra, archaische Bauten und Bildwerke* (2 vol., Berlin, 1939-1940); en 1942, le 102^e *Winckelmannsprog.* donnait une étude sur Goethe et l'antiquité : *Goethes Besuch im Museum Maffeiianum zu Verona*. Il avait rédigé le 3^e volume de la *Propyläen-Kunstgeschichte*; il était l'un des principaux animateurs de *Gnomon*; ses études, tant dans le *Jahrbuch* que dans les *Mitteilungen* d'Athènes et de Rome, ne sauraient être énumérées ici. — Ernst **Rupprecht** (1910-23 juillet 1941), Dozent à l'Université de Cologne, avait publié *Die Schrift vom Staate der Athener*, *Klio*, Beiheft 40, Leipzig, 1939. — Johannes **Sieveking** (Hambourg, 6 juillet 1869-20 septembre 1942). Directeur du musée des antiques à Munich, avait débuté par une dissertation sur la corne d'abondance chez les Romains (Erlangen, 1895); il avait étudié le portrait romain, le relief romain et l'ornementation romaine, estimant que l'art romain n'était pas une survie de l'art hellénistique, mais qu'il avait son originalité propre; il s'occupa aussi du portrait grec; là les résultats de ses recherches parurent sous forme d'articles, notamment dans les *Münchener Jahrbücher*, les *Röm. Mitteil.*, le *Jahrbuch* et les *Oest. Jahreshefte*; les volumes d'ensemble qu'il publia se rapportent aux collections dont il avait la garde : *Die königliche Vasesammlung zu München* (avec R. Hackl, Munich, 1912), *Die Niobiden* (avec Buschor, *Münch. Jahrb.*, 1912), les Bronzes de la collection Lœb (Munich, 1913), les Bronzes, terres cuites et vases de la Collection Lœb (Munich, 1930); citons encore *Fünfzig Meisterwerke der Glyptothek* de Munich (avec C. Weickert), dans les *Mélanges* offerts à Wolters, dans les *Jahresber. f. Altertumswissenschaft*, 275, 1941, 49 sqq. Dans la *Corolla Curtius* (p. 89 sqq.), il avait publié *Ein Korooplasten-Einfall*. — Carl **Schuchhardt** (1858-1943), ancien Directeur des musées de Berlin, avait, dans sa jeunesse, pris part aux travaux sur le Mur de Trajan dans la Dobroudja; il avait participé aux fouilles de H. Schliemann et aux recherches de Pergame. — Paul **Strack** (1914-4 août 1941), professeur à Kiel, avait publié en 1930 des *Untersuchungen zur Geschichte der Kaiser Nerva, Trajan und Hadrian* (Diss. Halle); il reprit peu après ce travail, qui devint le premier volume d'une série : les *Untersuchungen zur Röm. Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts* avaient atteint le tome 3 en 1937; en 1938, il faisait paraître une étude sur l'État augustéen, relative à la question du principat (dans les *Probleme der augusteischen Erneuerung*, avec Burck, Oppermann et Herbig, Francfort-sur-le-Mein). On lui devait aussi un article dans les *Neue Deutsche Forschungen*, *Abl. Alte Geschichte* (Berlin, 1935). — Adolf **Trendelenburg** (1843-1941)¹, qui bénéficia d'une longévité nestorienne, avait

1. *Arch. Jahrb.*, 56, 1941, col. 780.

cessé de publier depuis longtemps, mais ce silence ne fera pas oublier ses études sur la sculpture, *Der Museumrelief einer Marmorbasis aus Halikarnass* (Berlin, 36^e *Winckelmannsprogramm.*, 1876), *Die Gigantomachie des Pergamenischen Altars* (Berlin, 1884), *Die Laokoongruppe und der Gigantenfries des Pergamenischen Altars* (Berlin, 1884), d'autres recherches sur le grand autel de Zeus à Olympie (Berlin, 1902) et ses *Phantasiai* (70^e *Winckelmannsprogramm*, Berlin, 1910). Les derniers travaux parus se rapportaient à Olympie, *Pausanias Hellenika* (Berlin, 1911) et *Pausanias in Olympia* (Berlin, 1914). Y. BÉQUIGNON.

Un nouveau crâne paléolithique.

D'importants fragments d'un crâne humain fossile ont été mis au jour dans la grotte de Fontéchevade (commune de Montbron, Charente), au cours des fouilles du présent été. Déjà explorée par plusieurs préhistoriens, la grotte avait fait connaître des industries s'étageant du Moustérien au Magdalénien.

En 1937, j'avais entrepris des recherches dans le talus, jusqu'alors ignoré, et recueilli une industrie très grossière à éclats, en contact avec une faune tempérée chaude, caractérisée par la présence de *Rhinoceros Merck.*, *Dama sp.*, *Cuon*, *Testudo græca*. Le dépôt présente une épaisseur maxima visible de 7 mètres environ sur le talus; à l'intérieur de la grotte, il passe sous les niveaux précédemment reconnus, dont il est séparé par un plancher stalagmitique extrêmement résistant. Cette industrie, en tout point semblable à celles des plus anciens niveaux de La Micoque (Dordogne) et du Castillo (Santander, Espagne), a été reconnue comme *tayacienne* par M. l'abbé H. Breuil.

Le 16 août 1947, une calotte crânienne, accompagnée d'outils tayaciens, a été trouvée, bien en place dans la couche du talus, à une profondeur de 2 m. 30 de la surface. Au voisinage immédiat était une dent de *Rhinoceros Merck*. Bien que le crâne soit partiellement engagé dans sa gangue, un examen attentif permet de reconnaître, en connexion anatomique l'existence d'une partie importante du frontal, les deux pariétaux et un morceau du temporal gauche. Parmi les fragments détachés, il y a probablement une partie de l'occipital. Malheureusement l'arcade sourcilière manque, mais son absence est en partie compensée par le fragment d'un second crâne, trouvé à une distance d'environ 2 m. 50 dans le même horizon, comportant la glabelle et une partie de l'orbite gauche.

Il est encore prématuré de formuler une opinion au sujet du type humain découvert à Fontéchevade. On remarquera cependant que les parties frontales n'offrent aucune indication permettant de supposer l'existence d'un *torus suborbitalis* massif, caractéristique de l'Homme de Néanderthal.

Germaine HENRI-MARTIN.

Sur un rhyton mycénien de Rhodes.

M. L. Laurenzi avait publié, peu de temps avant la guerre¹, un curieux rhyton mycénien de Rhodes, avec des figurations animales, parmi lesquelles il a cru pouvoir faire remarquer la première représentation d'un sanglier. M. P. Demargne, — qui reprend dans la *REG.*, un précieux *Bulletin archéologique* pour les *Civili-*

1. *Memorie dell' Istituto storico archeologico di Rodi*, 2, 1938, p. 49-54, et pl. 42.

sations préhelléniques¹ — a donné une reproduction du vase², mais il a signalé sans observation l'interprétation proposée.

Or si la forme du rhyton peut à la rigueur expliquer que les « quadrupèdes », représentés « (sangliers ?) » aient été figurés debout, on remarque qu'ils ont des jambes et des pieds humains ; d'autre part, ce qui constituerait les pattes antérieures, tendues en avant comme des bras humains, est resté fort rudimentaire, formant, là où la figuration est visible, une sorte de fourche rigide à extrémité factice. De plus les « animaux » semblent, à la manière des « démons à carapace », en action religieuse ; ils étendraient, plus ou moins leurs membres antérieurs, l'un vers un calice à deux anses, l'autre vers un disque à manche, éventail ou miroir.

Devra-t-on éviter de penser qu'il pourrait s'agir — plutôt que de « sangliers » qui ne ressemblent guère à des porcs sauvages — de danseurs masqués, costumés avec une hure, pour une cérémonie religieuse ? Ils ont la taille relativement mince, ce qu'on a déjà observé pour les « démons à carapace » (R. Dussaud, *Iraq*, 6, 1939, p. 61). Ce n'est pas là un indice très favorable à l'hypothèse de L. Laurenzi. — E. Herkenrath (*AJA.*, 41, 1937, p. 411-423) avait déjà proposé, ainsi qu'on sait, de considérer comme des officiants masqués, recouverts d'une peau de bête, les personnages qu'on interprétait plus traditionnellement comme démons. Il y a certes des difficultés à cette exégèse, trop générale, surtout en ce qui concerne les « démons à carapace », précisément à cause de cette « carapace ». Mais ici, les caractères conventionnels de la représentation des « sangliers » (longue queue en spirale, pattes (?) arrière) appellent à nouveau l'attention. On sait que des « danseurs », masqués en animaux, prenaient part au culte en Mésopotamie. Je l'ai rappelé ici même à propos du cachet pré-aryen d'Harappa (*Rev. arch.*, 1938, 2, p. 15-16)³. Ch. P.

Les chapiteaux à doubles protomés de griffons perses, à l'Apadana de Persépolis.

M. André Godard, Directeur du Service des antiquités en Iran, a envoyé à l'Académie des Inscriptions (*CRAI*, 1946, p. 260 sqq.) un intéressant rapport sur ce qui a été fait à Persépolis, successivement, depuis le départ d'Hertzfeld (fin 1934), puis après celui de M. Erik Schmidt, représentant de l'Oriental Institute of the University of Chicago (1939).

Détachons de ce compte rendu la mention d'un chapiteau à double protomé de griffon perse (fig. 1-2), qui, nous dit-on, « devrait originairement surmonter l'une des colonnes de l'Apadana, mais fut refusé par les constructeurs et enterré dans la cour de l'édifice » (*I. L.*, p. 269). Est-ce sûr ? Les photographies jointes au rapport, et que nous reproduisons, montrent qu'il s'agit peut-être plutôt pour ce document — non d'une tentative de réparation, comme le croit M. A. Godard — mais d'un état d'inachèvement, fort explicable par comparaison avec les célèbres chapiteaux de l'Apadana de Suse au Louvre. Le scellement à queue d'aronde visait plus ou moins à assujettir latéralement une pièce ajoutée, avec l'une des pattes et peut-être l'articulation indiquée des ailes⁴. Le chapiteau n'a été peut-être nullement mis au

1. *REG.*, 58, 1945 (paru en 1947) ; cf. p. 228 sqq.

2. *REG.*, *I. L.*, p. 248, fig. 1.

3. Cf. la frise de Ninive, *Rev. arch.*, *I. L.*, p. 8, fig. 3 : époque d'Assurnazir-pal : les prêtres, danseurs costumés en lions, laissent voir des jambes et des bras humains.

4. Au vrai, l'usage du scellement ainsi fait, latéralement, reste inattendu et

rebut, contrairement à ce qu'on nous dit ; le fait que « des fragments du même type jonchent encore le sol de l'Apadana » atteste que *toutes les colonnes* devaient être surmontées des mêmes doubles *protomés*, dont nous entrevoyons maintenant le dispositif et le type. C'est M. A. Godard qui fait remarquer que « la langue et le fond de la gueule des monstres étaient généralement peints en rouge ». Les deux

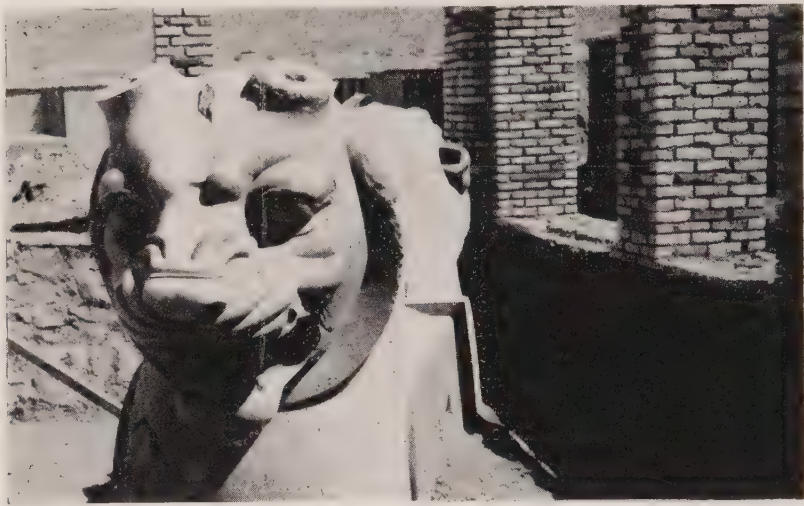


Fig. 1. — Griffon perse de l'Apadana de Persépolis.

cornes étaient taillées à part, *rajustées aussi*. Le rictus du mufler est rendu avec une force saisissante, ainsi que l'entrebâillement des mâchoires et le frémissement des lèvres. On notera les grosses protubérances entre les yeux exorbités.

Comme les taureaux agenouillés de l'Apadana de Suse, les griffons perses géminés de Persépolis encadraient des poutres ; leur dos servait de surface portante. La place de la poutre est visible entre les deux cous des deux monstres symétriques, au lit d'attente aplani.

Ch. P.

inhabile. Mais l'inconvénient de l'ajustement, au point de vue de la solidité, était atténué par l'effet du soutien inférieur. — Pour la restitution, on disposait du dessin de Flandin et Coste, *Perse Ancienne*, pl. 93, et de celui des montants du trône royal à Nakch-i-Roustem (*ibid.*, pl. 177). Ces deux documents ont été reproduits par G. Perrot (PERROT-CHAPIEZ, *Hist. de l'Art*, 5, 1890, p. 491, fig. 311 et p. 514, fig. 324). G. Perrot en avait induit fâcheusement que le griffon des chapiteaux à double *protomé* devait être un unicomne (cf. *Rev. arch.*, 1947, I, p. 86). Le document A. Godard prouve à l'évidence qu'il n'en est rien.

Les Choéphores d'Eschyle, ou l'Iphigénie en Tauride d'Euripide ?

M. C. Anti vient de reprendre (*Dioniso*¹, N. S., vol. 2, avril 1947, p. 124-136, et fig. 4, pl. 12) la question de l'interprétation du cratère de la nécropole syracusaine « del Fusco », trouvé en 1915 par P. Orsi. Il s'inscrit en faux contre l'in-



Fig. 2. Griffon perse de l'Apadana de Persépolis.

terprétation devenue traditionnelle depuis une publication de Biagio Pace (*Monum. antichi*, 28, 1923, p. 523 sqq., pl. I)². La scène représentée ne serait pas celle d'Oreste et d'Electre (avec Pylade et une canéphore), près du tombeau d'Agamemnon. Au vrai, rien ne l'attestait, et la partie négative de la critique de M. C. Anti porte expressément : les représentations que nous avons du tombeau d'Agamemnon sont très différentes, et il n'y a rien sur le vase de Syracuse qui évoque même une nécropole ; la canéphore n'est pas une « Choéphore » ; la femme assise, nonchalante, sur un autel, et qui ressemble, je l'ai dit ailleurs au moins par sa pose, à la Suppliante Barberini³, n'est nullement évocatrice de l'ardente Electre : elle ne manifeste ici

1. *Bollettino dell' Istituto nazionale del dramma antico*, Siracusa. Nous annonçons, bien volontiers, la réapparition de cette intéressante publication.

2. Elle a été suivie par L. SÉCHAN, *Etudes sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, 1926, p. 93, pl. I (à la p. 92), et par P. WUILLEUMIER, *Rev. arch.*, 1931, I, p. 234, sqq. ; cf. p. 236, fig. 1. Même exégèse dans A. D. TRENDALL, *Paestan pottery*, 1936, p. 7, n. 1 ; A. LESKY, *P. W., RE.*, 18, 1939, s. v. *Orestes*, col. 991 ; P. E. ARIAS, *CVA.*, Siracusa, IV, E, 1941, p. 3 sqq. et pl. 2.

3. *La sculpt. gr. Période classique*, II, 2, p. 694-695. J'avoue que j'avais tiré argument du cratère syracusain pour nommer Electre. La démonstration de

ni trouble, ni deuil ; *sa robe est fleurie*. Ceci accordé, s'agit-il mieux de l'*Iphigénie en Tauride* ? M. C. Anti le pense. Il fait, de la colonne ionique qu'on voit, l'abrégé d'un temple, et il suggère qu'à l'autel (sur lequel, non sans désinvolture, elle est assise !) il faudrait voir Iphigénie, prêtresse (?). La scène serait celle des vers 769-780 d'Euripide, au moment où Oreste va comprendre qu'il a devant lui sa propre sœur.

Mais je suis moins sûr que M. C. Anti de l'importance à donner au bâton de voyageur d'Oreste. — Ce serait ici (?) une *skytale* (σκυτάλη), rouleau sur lequel on enroulait les messages d'État, à Sparte. C'est peut-être beaucoup imaginer. Euripide parle d'une lettre, mais non de cet instrument, accessoire de 2^e Bureau. Je voudrais faire remarquer, d'autre part, que la colonne qui localiserait la scène, « abrégé de temple », nous dit-on, n'est peut-être pas tellement symbolique. Le peintre du cratère de Syracuse travaillait ses illustrations en série, comme M. P. Willeumier l'a bien vu¹ ; il a remplacé à peu près la même colonne ionique dans une scène de la Dolonie, qui n'a pas toujours été reconnue², et qui certainement se passait en plein air, en pleins champs. Ce qui est grave surtout, et M. C. Anti n'a pas manqué de le soupçonner, c'est que nous n'avons pas ici, en Oreste et Pylade, des *prisonniers*, conduits en scène désarmés : ils ont gardé la lance et l'épée, fort ostensiblement ! On voit aussi une canéphore qui, en bonne règle, devrait être absente (v. 725 sqq.)³. On fera donc bien, peut-être, de rester réservé sur la nouvelle hypothèse, comme sur l'ancienne.

Ch. P.

La tête d'Ensérune.

D'après M. Fr. Poulsen, qui m'en avertit amicalement, la tête d'Ensérune (*Rev. arch.*, 1946, II, p. 158, fig. 1-2), pourrait être, non pas un Platon, mais un Sophocle du type III (cf. J. J. Bernoulli, *Griech. Ikonogr.*, I, 142, fig. 27-28 ; Arndt-Bruckmann, *Griech. u. röm. Porträts*, 31-32 et 774-775 ; *Acta archaeol.*, 14, 1943, p. 73 et fig. 9, 11, 13).

Du Sophocle en question, il existe plusieurs autres répliques (Berlin, Louvre — sur un double hermès —, Copenhague, Londres, Rome-Capitole). Le document d'Ensérune, malgré ses mutilations, paraît être l'un des meilleurs.

Il est certain que les deux types — Sophocle, Platon — ont été très voisins, attribuables au point de départ, l'un et l'autre, à Silanion, qui, comme tous les sculpteurs, a fait reparaître d'une tête à l'autre, ses habitudes techniques, et même certaines conventions de structure. J'avais été attentif, mais pas assez sans doute, à la manière dont les cheveux, à Ensérune, sont traités sur le front : elle correspond plus ou moins aussi aux types connus du « Sophocle » (?) de Berlin (cf. K. Schefold *Die Bildnisse der antiken Dichter*, 1943, p. 72-73), ce qui eût pu déterminer l'identification en un sens autre que celui que j'avais tout d'abord proposé. Je le reconnais volontiers.

Ch. P.

M. C. Anti m'engagerait à ne point tant accorder, sinon à la comparaison plastique, qui reste justifiée, du moins à l'identification, chancelante.

1. *L. l.*, ci-dessus, n. 2.

2. Ni par B. Pace, ni par P. Willeumier, ni par P. E. Arias ; cf. en dernier lieu, Ch. PICARD, *CRAI*, 1942, p. 244-246.

3. Les explications que tente M. C. Anti pour légitimer ces particularités de la peinture ne m'ont pas paru fort convaincantes.

Le Serapeion ptolémaïque d'Alexandrie.

Dans son étude sur les cultes égyptiens à Délos¹, P. Roussel avait exprimé le regret que le Serapeion ptolémaïque d'Alexandrie fût si mal connu, monument capital. La déconvenue était d'autant plus fâcheuse que le Serapeion de Memphis — exploré dans des conditions défectueuses, avec des méthodes aujourd'hui périmées — n'est pas, non plus, très propice à l'étude.

On est heureux d'apprendre² que des fouilles anglaises pratiquées par M. Alan Rowe pendant la guerre, commentées par lui et par l'helléniste expert qu'est M. A. J. B. Wace, ont remédié de façon précieuse aux lacunes de notre connaissance, pour le Serapeion alexandrin.

En 1943 et 1945, plusieurs séries de tablettes de fondation bilingues (grec et égyptien hiéroglyphique) ont été découvertes en divers axes de la construction : notamment à l'angle S.-E. de l'enceinte (1943), à l'angle S.-E. du Serapeion ptolémaïque proprement dit (1945). Les dépôts sacrés devaient être primitivement disposés, comme en Orient, à Mari ou ailleurs — à chacun des quatre angles du bâtiment ou de l'enceinte, mis ainsi sous la protection divine. Le 28 oct. 1945, quand on a trouvé le dépôt de fondation de la petite chapelle d'Harpocrate, ce dispositif a été vérifié ; on a reconnu aussi qu'il devait y avoir eu partout primitivement une *double série* de tablettes, deux fois *dix* en principe, à chaque angle. Deux fois, on en a trouvé ensemble dix en un même point : en 1943, en 1945³. — Elles répétaient en règle la formule dédicatoire du *téménos* et du *naos*, sans donner de date d'une précision absolue, ce qu'on regrette. Une tablette intacte, semble-t-il, du dépôt n° 1 du temple d'Harpocrate (P. Jouguet, *I. L.*, p. 686) utilise un formulaire grec plus développé, mais non pas plus exactement chronologique. Cette inscription date du moins la consécration du petit temple (8 m. 80 × 5 m.), du temps de Ptolémée IV. Il y a là la preuve que les Lagides venus de Grèce, dynastie macédonienne, s'étaient adaptés tour à tour, hors de leur pays, à des rites de fondation que nous connaissons surtout en Orient⁴. La précaution d'écrire la dédicace sur or, argent, bronze (une fois), *cinq fois sur verre opaque*, et aussi sur faïence (?) verte, sur plaquette en limon du Nil (une fois), répond à des soucis de conservation matérielle, mais aussi, et plus encore, à un rituel officiel qu'on eût aimé retrouver.

Le *téménos* hellénistique, distingué du *naos* dans les inscriptions, était vaste (173 m. 70 long., sur 76 m., larg.)⁵. L'identité de Sérapis avec Osor-Hapi est encore confirmée par les textes égyptiens. La date de consécration initiale est le règne de Ptolémée III Evergète, probablement dans les premières années (247-222).

Les renseignements ainsi acquis, de source on ne peut plus directe, sont importants, et pour l'introduction du culte de Sérapis à Alexandrie (cf. Tacite, *Hist.*, IV, 84), et pour la question de la date du chef-d'œuvre de Bryaxis. Il paraît établi

1. *Les cultes égyptiens à Délos, du III^e au I^{er} s. av. J.-C.*, 1916, *Introd.* Le Serapeum d'Alexandrie, sous sa forme romaine remaniée, est décrit par Aphthonius et Rufin. Il a été détruit en 391 ap. J.-C.

2. Cf. P. JOUGUET, *CRAL.*, 1946, p. 680 sqq. Un rapport détaillé de M. Alan Rowe a paru dans les *Ann. Serv. Ant. Egypte*. Il ne nous est pas encore connu.

3. Angle S.-E. de l'enceinte, angle S.-E. du Serapeion proprement dit.

4. Ch. PICARD, *CRAL.*, 1946, p. 679.

5. Il y a eu agrandissement à l'époque romaine ; l'enceinte en *opus incertum* devait mesurer alors 237 m. × 107. Tout le sanctuaire fut remanié ; selon M. A. J. B. Wace, à l'époque d'Hadrien (portail monumental, *oikos* voûté, portiques à étages).

que Ptolémée III n'a pas été l'initiateur ; il a seulement installé plus dignement un culte qui devait remonter à Ptolémée I^{er} Soter, (306-284). C'est le seul moyen que nous ayons de conserver et d'expliquer la tradition relative à l'intervention de Bryaxis, qui travaillait déjà au Mausolée d'Halicarnasse en 350, connu dès alors comme grand maître, on le sait.

Faut-il appeler *mausolée*, ou autel, la plus importante construction établie au cœur même du *téménos*, les temples étant adossés au petit côté Nord ? On en discute déjà. Il sera non moins intéressant de voir ce que les découvertes anglaises apportent à notre connaissance de la Bibliothèque du Serapeion hellénistique. U. Wilcken¹ a pensé qu'elle avait fourni des prototypes pour les statues de savants et penseurs de l'exèdre du Serapeion de Memphis ; or il y avait à Memphis un Démétrios de Phalère, dont Serapis passait pour avoir guéri la cécité, un Pindare, un Homère, un Protagoras, peut-être un Hésiode, un Aratus (O. Brendel, *Röm. Mitt.*, 51, 1936, p. 3) ; ces statues-portraits, qui n'étaient sans doute que des reprises d'après les modèles alexandrins, voient confirmer leur date, jugée justement déjà assez tardive².

Ch. P.

Sur une statuette magique alexandrine (?).

M. l'abbé E. Drioton a publié en 1942 (*BIFAO*, 41, 1942, p. 71-81) une petite statuette de femme (haut. 0 m. 083), en frite émaillée, qui est adossée à une stèle-pilier cintrée en haut et porte au dos, sur deux lignes, des hiéroglyphes malhabiles : un charme d'amour égyptien, d'époque gréco-romaine. La figurine est, dit le savant commentateur, un « faux ancien sorti de l'atelier d'un coroplaste gréco-romain, qui a voulu travailler dans le style pharaonique ». Mais notons que le type évoquerait aussi, *mutatis mutandis*, p. ex., la célèbre Dame d'Auxerre, statue crétoise du Louvre. Le « charme » d'amour inscrit s'adresserait, d'après M. E. Drioton, à un des « esprits des morts (νεκυδαίμονες) qui ont joué, nous dit-on justement, un si grand rôle dans la magie égyptienne de basse époque. Ce serait le *daimôn* que représenterait la femme : mais pourquoi ici un démon *féminin* ? Il semble qu'un rapprochement avec l'idylle de Théocrite, *les Magiciennes* (éd. Ph. E. Legrand, *Bucol. gr.* I, 1925, p. 94 sqq.) résoudre l'énigme, en un sens proche et plus satisfaisant. Théocrite s'inspirait d'un mime de Sophron : Ταῖ γυναῖκες αἰ τᾶν θεῶν φαντι ἐξελᾶν. Toute l'action de Simaitha et de sa comparse Thestylis, dans Théocrite, a pour objet, non seulement d'« enchaîner » l'amant méchant (βαρὺν εὖντα φίλον καταδήσομαι ἄνδρα : v. 3), mais à cet effet, d'évoquer la déesse Hécate, déesse des morts. On veut que la lune brille (v. 10-11) ; on attend qu'Hécate rôde aux carrefours, ce qui fait aboyer les chiens (v. 35-36). — A mon avis, c'est cette auxiliaire divine de la magie nocturne que représente la petite statuette égyptienne en frite, et c'est à elle que s'adresse l'invocation, dont M. E. Drioton transpose ainsi lui-même en grec, la teneur :

Ἀνάστα ὦ ἀνάδελφον ὃν ἂν ἐμβλέπω, ἵνα συνέρχῃται μοι, ἐπειδὴ προσκυνῶ τὸ πρόσωπόν σου.

1. *Arch. Jahrb.*, 32, 1917, p. 160 sqq.

2. P. ex. par K. SCHEFOLD, *Die Bildnisse der ant. Dichter*, 1943, p. 191, n. 1 ; 209 (ad 108, 3).

La *proskynésis* pourrait difficilement se rapporter à l'un des νεκροάιμονες¹, et l'impératif ἄνυστα est en rapport possible avec le lever de la lune, qui, dans l'enchantement de Simaitha, marque le début attendu de la cérémonie magique.

Ch. P.

Amycos et les Dioscures ?

Dans la Salle 5 du Musée des Thermes à Rome, on a rapproché aujourd'hui — sinon groupé — la statue de bronze colossale d'un jeune athlète debout appuyé sur sa lance (n° 192², trouvé en 1884), et la statue du Pugiliste assis découverte en même temps (n° 194) près de la rue appelée aujourd'hui du 4-novembre : dans les fondations projetées pour l'ancien théâtre national, aujourd'hui *Casa dell' Aviatore*.

On sait que le personnage debout, et qui devait être appuyé sur une lance, a passé tour à tour pour un Persée de Macédoine, un Alexandre Théos, un Démétrios I^{er} de Syrie, un Alexandre Balas, ou même un Lucullus, un Sylla ; ce qui prouve qu'il était hasardeux de lui attribuer une identification iconographique, ou même une ressemblance. A son tour, Miss Phyllis L. Williams (Mme K. Lehmann), le ramène au temps des héros. Elle a développé une ingénieuse hypothèse³, qui associerait les deux figures dans un groupe Amycos et les Dioscures. — Groupe à trois (on restitue Castor), bien pacifique, au vrai, où le pugiliste assis (Amycos) siégerait au centre, entouré symétriquement de [Castor] et de Pollux, qui ont pourtant plutôt l'air de Dioscures à la lance, et ne portent ni l'un ni l'autre (?) le ceste, dont Amycos est armé. C'est vers Pollux, son adversaire et bientôt son vainqueur, que le roi des Bébryces dirigerait sa vue, devrait-on croire.

On a de longue date utilisé le pugiliste assis dans des groupes. Wanderer,

1. « Simple mortelle », dit E. Drioton, de la statuette. Eût-elle eu droit, ainsi, à l'adoration de son visage, si l'on adopte l'interprétation même du savant égyptologue ? Adorer la *face sainte de la Lune*, avant et après Plutarque, était beaucoup plus attendu ; après la scène de magie, c'est à Séléné que Simaitha refait ses confidences ; c'est à elle qu'elle adresse à voix basse ses incantations. — Je ne vois pas d'objection à tirer du fait que Ἀνύστα est, dans l'ancienne civilisation égyptienne, l'ordre qu'on adressait aux morts pour les tirer du trépas. Cela n'empêche pas qu'on puisse de même évoquer Séléné-Hécate. Φαῖνε κελόν, lui dit Simaitha ; le bel éclat de Séléné garantira le succès du charme (v. 11) ; et Hécate apparaissant, la φαρμακεύτρια de Théocrite fait devant elle sa proxynèse (v. 14) : Χαῖρ' Ἐκάτα δασπλήτι ! Le fait que la statuette magique n'a pas ici d'attribut, sauf la bandelette dont elle doit enchaîner l'amant, n'a pas d'inconvénient à l'époque gréco-romaine ; cela ne prouve pas qu'il ne s'agisse pas d'une déesse-lieuse. — Dans une étude sur les noms propres imprécatoires, parue au BIFAO, t. 40, 1941, p. 117 sqq., Mlle Guentch-Ogloueff reproduit et signale au passage (p. 127 sqq.) le sommet d'une stèle de conjuration du Musée de Hanovre (anc. Collect. Von Bissing ; cf. Blok, *Acta Orientalia*, 12, p. 97-113). L'imprécation pourrait être dirigée contre les occupants perses en Égypte, selon le dernier commentateur. Remarquons qu'au-dessous du Seth enchaîné à un billot, sous la garde de Sekmet, sont figurés là une tortue et un lézard. La Simaitha de Théocrite se propose d'employer le lézard écrasé (Ph. E. Legrand : salamandre), dans un breuvage magique qu'elle destine à son amant (Φαρμακ., v. 58). Comme en Grèce, en Afrique, le lézard, la tortue avaient mauvaise renommée et servaient pour les sorcelleries, les conjurations.

2. Du nouveau Guide de Salvatore AURIGEMMA, *Le terme di Diocleziano*, paru en 1946.

3. *AJA.*, 49, 1945, p. 330-347.

dès 1898¹, y voyait le lutteur Cleitomachos, Thébain, se reposant au cours de son match contre l'Égyptien Aristonichos, épisode noté par Polybe (XXVII, 9, 7-13), et daté vers 200 av. J.-C. — Mais E. Petersen² fit remarquer que la position assise constituait une objection sérieuse à cette exégèse.

Est-ce qu'on ne pourrait pas renouveler ici une telle critique ? Même en invoquant Théocrite (*Idylle* XXII, *Hymne aux Dioscures*), ce que Mme K. Lehmann ne manque pas de faire, il est difficile, après un débarquement colonial, d'imaginer aussitôt une scène aussi tranquille et aussi bien balancée que celle qu'il faudrait restituer à la vue (cf. la fig. 11, *AJA.*, *I. L.*, p. 342).

Sans examiner ici plus au fond l'hypothèse — à plus forte raison, sans la condamner trop vite — je me borne à quelques constatations matérielles, ou de style. Le « Dioscure » conservé à Rome n'est pas porteur du ceste, ce qui est inattendu, car Pollux l'a encore sur la Ciste Ficoroni, quand il lie à l'arbre le Bébryce vaincu ; et ce Dioscure a tout l'air d'un Doryphore³. Le Pugiliste des Thermes est nu, ce qui convient à un pugiliste, si l'on veut ; mais peu, du moins, au roi des Bébryces. Théocrite lui donne une peau de lion (v. 51-52). On voit sur la Ciste Ficoroni, que Pollux vainqueur l'a dépouillé de ses vêtements, et même de ses chaussures. D'autre part, Mme K. Lehmann ne cite pas l'article d'A. Salatch, *Mél. Glotz*, II, 1932, p. 823-826, et elle semble en avoir ignoré l'existence. Par cette note, M. A. Salatch visait à faire connaître le Pugiliste des Thermes comme la statue décrite en vers par le moine Christodoros, dans son *Ekphrasis*, v. 228-240, des collections de statuaire du Zeuxippos, à Constantinople. Si M. A. Salatch avait eu raison — mais la preuve n'est pas faite, car Christodoros ne dit même pas si la statue était assise ou debout ! — il résulterait de l'identification que les Anciens ignoraient déjà le nom du Pugiliste (Philon, Philammon, Milon de Crotone, propose successivement Christodoros). En tout cas, *on l'exposait bien seul et non dans un groupe*.

Le plus grave est, peut-être, qu'on doit hésiter à reconnaître — du « héros » debout des Thermes, au « Pugiliste » assis du même musée — le même style, le même travail, comme il eût convenu pour un groupe. Aussi bien, on sait encore que le Pugiliste assis porterait la signature d'Apollonios, fils de Nestor, au témoignage — bien difficilement vérifiable aujourd'hui, je viens de nouveau d'en tenter l'épreuve — de M. Rhys Carpenter⁴. Il serait donc œuvre attique.

Or l'athlète debout paraît plutôt lysippique, et il est difficile de le séparer d'une ambiance de stylistique sculpturale plutôt sicyonienne. Ch. P.

Autour du Banquet des Sept Sages.

Une mosaïque découverte à Apamée par la Mission archéologique belge, et qui, en raison des circonstances, n'a pas retenu toute l'attention qu'elle méritait, a été brièvement signalée et reproduite pendant la guerre (H. Lacoste, *L'Antiq.*

1. *Philologus*, 57, NF., XI, 1898, p. 1-17.

2. *Röm. Mitt.*, 13, 1898, p. 93-95 ; cf. H. LECHAT, *REG.*, 12, 1899, p. 204.

3. On objectera que c'est le Dioscure pugiliste qui s'est peut-être perdu ! On objectera aussi que le combat n'était peut-être pas commencé. Reste qu'on s'étonne du calme des adversaires.

4. *Mem. Amer. Acad. Roma*, 6, 1927, p. 133-136, pl. 49-51.

classique, 10, 1941, pl. 9, fig. 10, à la p. 120, et pour la tête de Socrate, pl. 1, *ibid.*)¹.

Socrate² préside au centre — septième « sage » ! — un *Symposion*, une Cène, où les têtes des six autres convives dessinent une ligne un peu incurvée, si bien qu'on pourrait penser ici aussi à un dispositif de *stibadeion*, en *sigma* lunaire (Ch. Picard, *CRAI.*, 1944, p. 127 sqq.).

Malheureusement, l'avant de la scène a disparu, et tout le premier plan, qui devait être fort intéressant, est perdu ainsi pour nous. La mosaïque du Banquet a été trouvée dans l'édifice romain que recouvrit le complexe de la Basilique de l'Est. De là venait aussi la mosaïque des Thérapiéides³. L'encadrement des deux tableaux est le même⁴.

Le rapprochement s'impose, comme l'a vu K. Schefold, avec les mosaïques des « Sept Sages » de Torre Annunziata (Naples) et de la Villa Albani (Rome), d'une part ; avec la mosaïque de Cologne, précédemment au Wallraff Richartz Museum, d'autre part⁵. — Les mosaïques de Naples et de Rome dérivent d'un prototype hellénistique : un tableau, selon K. Schefold ; mais on eût dû penser aussi à la possibilité d'un *pinax* « pittoresque », ce que le fond suggère bien : notamment d'après le motif de l'arbre, dont une branche nue cherche ici à passer par-dessous l'entablement d'un piédestal distyle couronné de vases sacrés. M. H. Lacoste n'a pas fait le rapprochement, qui s'imposait, du « Socrate » d'Apamée avec celui de la mosaïque de Cologne (K. Schefold, *l. l.*, n° 8) ; encore que le Socrate du Wallraff Richartz Museum, tout aussi conventionnel que l'autre, n'ait pas même conservé l'indice réaliste de la calvitie.

Ostie nous a livré, comme on sait, dans la Rotonde de la grande habitation d'époque hadrienne dite sans raison « *Palazzo dei Cesari* », une galerie de peintures consacrée aux Sept Sages ; trois subsistent, figurés en philosophes hellénistiques, assis sur des *diphroi*. J'avais signalé, dans cette *Revue*, l'accompagnement d'inscriptions latines qu'on découvre à côté des portraits, en ce local d'utilité publique ; ces textes pouvaient étonner, par leur caractère irrévérencieux, car ils prêtent à chacun des sages des conseils hygiéniques relatifs aux toutes dernières opérations de la digestion (*Rev. arch.*, 1938, II, p. 252).

Les Latins ont-ils innové en cela, et à Ostie même ? La question pourrait se poser. Car en relisant le *Banquet des Sept Sages*, attribué, sans doute à tort, à Plutarque⁶, j'y trouve certaines réflexions de Cléodèmos (ch. 15), et de Solon (ch. 16) — panégyrique de la nutrition, ou contre-partie ! — qui ont bien pu entraîner les inscriptions des latrines d'Ostie. Tout au moins le texte du *Banquet* peut-il expliquer ce qu'il n'excuse pas.

Ch. P.

Le « petit théâtre » (Odéon) de Fourvière, à Lyon.

Au mois de juillet 1941, M. P. Wuilleumier (*Les fouilles de Fourvière*, 2^e éd. revue et complétée. Lyon, Audin & Cie, 1942 ; in-8°, 14 p., 16 fig.), a entrepris le dégage-

1. Mentionnée par K. SCHEFOLD, *Bildnisse*, p. 214 (corriger la référence : pl. 8, en pl. 9).

2. Le nom est inscrit de part et d'autre de la tête : **ΕΩΚΡΑΤΗΣ**.

3. Je ne suis pas sûr qu'elle ait été correctement interprétée, et j'essaierai de proposer une nouvelle exégèse.

4. Tout l'édifice qui réparait petit à petit était décoré de mosaïques allégoriques ; sur une autre, où l'on assiste, semble-t-il, à un dévoilement (?), un personnage portait le nom inscrit de **ΚΑΛΛΟΣ**, la Beauté.

5. K. SCHEFOLD, *l. l.*, p. 154, I, 4-5, 7-9.

6. Une édition critique de ce traité serait bien utile.

ment du petit théâtre de Fourvière. Le monument, dont les ruines sont en meilleur état qu'on n'osait l'espérer, est situé dans une position légèrement oblique par rapport à celle du grand théâtre, tout voisin ; il paraît plus ancien que celui-ci. La façade est parallèle à l'une des grandes voies de la cité, le *cardo*, dont un tronçon a pu être fouillé dans la cour de l'École des Minimes (p. 14). L'hémicycle mesure environ 66 m. 50 de diamètre. Une muraille, encore haute de 6 mètres, l'entoure. Au pied s'étend un large terre-plein soutenu par des voûtes rayonnantes et, au delà d'un mur demi-circulaire, une deuxième galerie de voûtes supporte un promenoir et des gradins, dont dix ont déjà pu être dégagés. De larges accès assuraient le service du petit théâtre : trois escaliers, deux intérieurs de dix-huit marches séparées par un palier intermédiaire, placés aux extrémités, un extérieur, en saillie au milieu de la *cavea*, conduisent au terre-plein supérieur. Un quatrième, au pied de l'escalier méridional, monte au promenoir et, au bas de l'escalier septentrional, quelques marches perpendiculaires débouchent dans le *maenianum*. Les grands couloirs d'entrée sont dallés, les murs revêtus de stuc. Au delà, un pavement en mosaïque blanc et noir, orienté Nord-Sud, a été repéré par les Dames de la Compassion, sur une longueur de 40 m., entre des murs plaqués de marbre. Appartenant sans doute à la décoration de la scène, un fragment de marbre est orné de rosaces, de perles et de coquilles.

R. L.

Au nouveau Musée de Damas.

On lira avec intérêt dans *Museion*, XX, 55-56, n^{os} I-II, 1946, p. 107-144, l'étude détaillée que M. Michel Écochard a consacrée au nouveau Musée de Damas, tel qu'il a été réalisé à partir de 1935, dans la ville nouvelle, à plus d'un kilomètre de l'ancien édifice choisi en 1919 par l'Académie arabe pour abriter les premières collections (Médressé Adiliya).

C'est M. Michel Écochard lui-même qui a fait les plans et conduit l'exécution, déjà très avancée en octobre 1940, ainsi que je l'avais pu voir ; souhaitons que l'effort syro-français trouve à être dûment poursuivi par l'État syrien, même aujourd'hui.

On gardera en tout cas le témoignage matériel de ce que la France avait été en état d'entreprendre et de mener à bien avant la guerre, grâce aux crédits libéralement consentis par le Gouvernement de Damas. Le nouveau musée syrien a cette originalité d'abriter la reconstitution synthétique de trois monuments antiques, incorporés habilement à son plan (ci-après). L'édifice moderne associe d'autre part, heureusement, l'effet de son architecture aux façades sobres, avec les perspectives des Tekkié voisines, mosquées du xvi^e siècle d'une construction délicate, encadrées de jardins. — De l'extérieur à l'intérieur, tout a été mis en valeur, grands monuments et petits objets. On a reconstruit sur 32 m. de long et 15 m. de haut l'une des façades — celle de l'entrée — du Château de Kasr-el-Heir (fig. 19-24), grâce aux résultats de la fouille minutieuse et habile de D. Schlumberger, par qui fut sauvée, à partir de 1937, la belle décoration subsistante (en plâtre) de cette résidence omeyyade. On a préservé et reconstitué aussi (fig. 11-12), la Synagogue de Doura-Europos (244 ap. J.-C.) avec ses décors religieux (peintures) ; c'est là l'œuvre de l'architecte américain H. Pearson¹. On a refait enfin (fig. 13-18),

1. H. PEARSON, *La Synagogue de D.-E.*, Beyrouth, 1941 : la salle mesure 13 m. 65 × 5,65 ; cf. *Museion*, I. I., fig. 11.

un des plus grands hypogées funéraires, de Palmyre, daté de 105 de notre ère, levé en 1937 par l'architecte français Amy (*Syria*, 18, 1936, en collaboration avec M. H. Seyrig).

Ch. P.

La Cité de Paris au XV^e siècle.

Les *Illustrated London News* du 30 nov. 1946 ont publié les photographies de deux nouvelles miniatures de Jehan Fouquet, pour le *Livre d'Heures* d'Étienne Chevalier, passées récemment en vente à Londres. La première représente l'intérieur de Notre-Dame ; la seconde une vue générale de la Cité, environ 1460, prise de la terrasse de l'Hôtel de Nesles. Le grand intérêt de ce petit tableau, remarque M. J. Porché (*Antiquaires de France*, séance du 9 février 1947) est de donner, près d'un siècle avant le fameux « Plan de la Tapisserie », une exacte reproduction de la Cité, sur laquelle on reconnaît : à droite, le pont Saint-Michel, le Petit Châtelet ; au centre, Notre-Dame, la Tour de l'Évêché et le mur d'enceinte du Palais Épiscopal ; vers la gauche, la chapelle Saint-Michel, la Chambre des Comptes. Les toitures dont on aperçoit les gâbles semblent bien correspondre à celles des maisons de la rue de la Calendre, l'artère principale de la Cité.

R. L.

Donatello et l'antique.

L'introduction de M. F. Gébelin au *Donatello* de la *Collection Alpina*, 1943, a fait à nouveau une part importante et heureuse aux problèmes des sources de l'inspiration, pour un artiste chez qui A. Colosanti discernait déjà en 1931 une « indestructible nature d'Étrusque ». Il est sûr que Donatello a beaucoup demandé à l'antique, mais d'ailleurs sans jamais négliger l'étude de la nature. — M. F. Gébelin pense qu'il a surtout emprunté à des sarcophages romains d'époque impériale, et il a cité plusieurs rapprochements possibles, tous ingénieusement choisis. Il allègue aussi des pastiches de monnaies romaines (Festin d'Hérode), d'autres de *logati*, de *putti*, etc.

Revenons sur quelques points. On nous fait constater la fréquence des motifs ailés dans l'œuvre du maître florentin. Rien de plus juste. Une figure énigmatique parmi les ptérophores de Donatello est celle (pl. 8) de l'« Éros-Attis » enfant, foulant aux pieds des serpents. Cette étonnante figure composite, pour laquelle aucune identification n'a pu être proposée, mélange les traits d'Éros et d'Attis, sans nul doute, mais elle n'est pas proche des Attis ailés dansants, efféminés et équivoques, qu'on connaît avec leur costume féminin, à Myrina et maintenant, à l'autre bout du monde antique, à Banasa (Maroc). Il faut peut-être, à cause des serpents piétinés, songer aussi désormais que nous avons une figure, jusqu'ici unique, d'un *Mithra tauroctone ailé* (sur le relief d'Isbarta, Anatolie : F. Cumont, *Mél. W. H. Buckler*, 1939, p. 67 sqq., pl. 21). Le petit garçon joufflu, rieur et rablé, de Donatello, dont le pantalon rappelle les anaxyrides des jeunes dieux iraniens ou phrygiens, doit avoir pris en effet pour modèle un bronze antique. Mais sans doute était-il au type des Attis ailés du Métrôn cyzicène, souvent copiés en Italie, et qui portent les braies à « crevés ». — Pour le mouvement de la Vierge, sur l'Annonciation de Santa Croce (pl. 15), ne peut-on rappeler, avec l'Athéna de Francfort, évocatrice du groupe de

1. H. Metzger a récemment retrouvé le relief ; il l'a photographié utilement ; feu Fr. Cumont en avait montré à nouveau le grand intérêt (*CRAI*, 1947).

Myron sur l'Acropole d'Athènes, la première métope (N.-O.), de la frise Nord, dorique, du Parthénon ? Il y a là un groupe que les Chrétiens ont épargné, parce qu'ils y avaient vu, en fait, mais par erreur, une Annonciation ; la figuration de l'Athéna, médiocrement restituée par C. Praschniker et Mlle Gisela Weyde, doit avoir comporté jadis le double mouvement repris par Donatello ; c'est un mouvement de départ. — Il est fort intéressant que la Madone de bronze, pl. 29 (et non 25 !), du retable de l'Autel de la Basilique Saint-Antoine à Padoue, ait paru évoquer une Cybèle assise. M. Fr. Gébelin retient à cette occasion l'influence possible de Gémisthe sur Donatello, et celle des idées de la « naissante Académie platonicienne de Cosme de Médicis », qui tendait à associer paganisme et christianisme.

Tous ces rapprochements sont à méditer, même si l'on pense qu'il ne faut peut-être pas accorder¹ une priorité trop exclusive aux inspirations supposées tirées des sarcophages, eux-mêmes si saturés de réminiscences plus antiques. Ch. P.

S. Botticelli et l'antique.

En 1903, A. Warburg, *Sandro Botticelli, die Geburt der Venus und der Fruehling*, à Hambourg, avait souligné quelques-unes des réminiscences antiques qui animent la grande composition allégorique de Botticelli, aux Uffizi de Florence, si célèbre parmi les chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne au xv^e s. — Il avait justement allégué les *Fastes* d'Ovide (V, 193 sqq.) pour expliquer — à dr. de la *Fête de Vénus* que Sandro Botticelli a voulu évoquer — l'Enlèvement de Flore par Zéphyre. La jeune femme au corps voluptueux, saisie symboliquement par le vent ravisseur² sur le tableau des Uffizi, tient en sa bouche les fleurs qu'Ovide montrait à ses lèvres :

« *Dum loquitur, vernas efflat ab ore rosas* » (*Fastes*, V, 194).

Mais fallait-il s'arrêter là ? Ce n'est pas l'avis de M. H. Stern, qui, dans *l'Amour de l'Art*, 1946, IV, p. 87-91, a suggéré d'autres inspirations antiques de Botticelli, pour la même œuvre. Le peintre aurait aussi dû, aux *Fastes*, le personnage d'Hermès, qui cueille négligemment un fruit mûr à la gauche du tableau. « Au mois de mai, après les fêtes de Flore, une autre fête importante du calendrier romain, celle de Mercure, se célèbre, le 15 mai », écrit M. H. Stern (p. 90). Il pense donc avec A. Warburg, que Politien, commentateur à Florence d'Ovide, depuis 1481, aurait suggéré à S. Botticelli le tableau, en y introduisant la présence inattendue d'un dieu, qui, dans l'imagerie païenne, n'est guère fréquemment associé avec Aphrodite, sauf en quelques épiphanies.

Mais M. H. Stern propose encore un autre rapprochement très ingénieux. Près du groupe de Zéphyre et Flore, dans la composition de Botticelli, il y a une figure debout, énigmatique et même équivoque : celle du personnage long vêtu appelé *Primavera*. M. H. Stern estime que ce personnage serait un emprunt fait au roman d'Eumathios ou Eustathios (le Macrembolite), *Les Amours d'Hyminé et d'Hyminias* (*Erotici graeci*, II, p. 161 sqq.) : œuvre attribuée par Krumbacher, *Gesch. byzant. Litt.*, 2, p. 764, à la seconde moitié du xii^e s. Le roman byzantin a

1. Avec Vasari, II, 419.

2. Sur les vents, comme démons funéraires, Fr. CUMONT, *Rech. sur le symbol. fun. des Romains*, 1942, p. 104 sqq.

été traduit pour la première fois par Lelio Carani, en 1550, à Florence. Il en existe encore de nombreux manuscrits dans les bibliothèques italiennes¹.

Or, décrivant le Mois de Mai, l'auteur des *Amours d'Hysminé et d'Hysminias* le personnifiait sous la forme d'un beau jeune homme, s'ébattant, comme l'Eros du *Banquet* de Platon, parmi les fleurs, « tel une abeille ». — Il est dit « oisif et plein de charme ». Mais voici qui est plus caractéristique : « La grâce de sa figure semble se refléter dans la beauté du pré... Sur la tête, il porte une couronne de fleurs, et une rose est fixée aux boucles. *La robe descend jusqu'aux pieds ; elle est tout en or, parsemée de fleurs et enflée par le vent.* Les mains tiennent en abondance des roses et d'autres fleurs qui enchantent l'odorat ».

Certes, et M. H. Stern le relève loyalement, certains menus détails du texte invoqué diffèrent, et notamment, pour le *Prince de Mai* du roman byzantin, il est parlé de sandales (« le pré paraît se refléter dans ses sandales comme dans un miroir »), qui manquent à la *Primavera* de S. Botticelli².

Les ressemblances constatées ne sont pas, du moins, dues au hasard, semble-t-il ; et, après ce qu'A. Warburg avait fait noter, elles méritent d'être retenues. — Le commentaire de Lelio Carani, relatif aux fêtes romaines de mai, ajoutait : « Pendant ce mois, les personnes légères et plus amoureuses qu'à d'autres saisons, ont l'habitude de faire connaissance, commençant ainsi la saison de l'été ». Or les fêtes latines de Flore étaient déjà d'un caractère érotique, comme le prouvent divers autres textes. Ch. P.

Une journée archéologique à Mariemont (Belgique).

Pour la première fois depuis les tristes événements qui ont assombri l'Europe, divers archéologues français, anglais et hollandais furent conviés par le Gouvernement belge à prendre part à une journée d'études au Musée de Mariemont.

Situé dans un domaine splendide, le château historique de Mariemont contient de riches collections, léguées en 1917 à l'État par Raoul Warocqué. Ce grand mécène fit faire, dans la vallée de la Haine, des fouilles fructueuses dont le résultat permet de suivre l'évolution historique d'une région intéressante depuis l'époque de La Tène jusqu'à l'époque carolingienne. C'est une des rares contrées de Belgique qui aient été en contact avec la civilisation celtique. Située au cœur de la *civitas Nerviorum*, cette région, limitée par les deux routes romaines allant de Bavai à Assche et de Bavai à Cologne, connut très tôt les bienfaits de l'ordre romain. La proximité de Bavai, la fertilité du sol, une situation privilégiée, firent que, riveraine de routes importantes, elle jouit, dès le 1^{er} siècle, d'un grand épanouissement économique, de telle sorte que les villas et les nécropoles qui s'échelonnent le long des voies ont laissé un mobilier souvent somptueux, toujours intéressant. Cette période de splendeur fut brusquement interrompue par les invasions germaniques, qui, en 268 — comme nous le prouvent les trésors cachés à ce moment par les populations affolées — déferlèrent en dévastant tout sur leur passage. A l'encontre de ce qui se passa plus au Sud, les ruines des villas ne furent pas relevées ; il semble bien qu'un glacis stratégique fut créé par la volonté romaine dans cette

1. Cf. l'édition Hilberg, 1876, Vienne, p. xxvi sqq. (douze mss. sont signalés là en Italie, sur vingt-quatre, datés des xiv^e-xvi^e s.).

2. M. H. Stern explique qu'on soit passé à un personnage féminin, en Italie, car *Primavera* ne pouvait être qu'une jeune femme.

région, qui, de pays de l'intérieur, devint pays de marche. En effet, comme, à partir de la fin du III^e siècle, les Saxons occupèrent définitivement le Rhin inférieur, la région située au Sud de celui-ci fut surveillée à titre de région dangereuse et l'on a pu parler de *limes*, à propos de la voie Boulogne-Bavai-Cologne qui devint, *en tout cas*, une base de résistance, une voie de rocade. Perpendiculairement à celle-ci, les *diverticula* firent office de voies pénétrantes ; on y trouve çà et là traces d'occupation au IV^e siècle. Nous savons, par un texte d'Ammien Marcellin, qu'en 357, les Francs Saliens étaient installés en Toxandrie. Il semble bien qu'ils s'y maintinrent jusqu'au V^e. En tout état de cause, les résultats des fouilles du bassin supérieur de la Haine ne nous montrent pas d'occupation du sol au V^e siècle. Au contraire, nous voyons que, dès le début du VI^e, une population agricole très riche s'y était établie. En effet, les mobiliers funéraires de plusieurs cimetières à inhumation trouvés le long de la Haine, principalement ceux de Trivières et de Ciply, comprenant des bijoux, des armes, des objets de bronze, de verre, de céramique, si somptueux et d'une telle abondance, que l'on peut à coup sûr conclure à la présence, à ces hautes époques, dans cette région, d'une population ayant un fort pouvoir d'achat ; car, bien entendu, bien peu de ces objets sont de fabrication locale. Le mobilier funéraire des autres cimetières datant des VII^e et VIII^e siècles et trouvés dans les mêmes régions prouve, d'une part, la constance de l'occupation du sol et la multiplicité de villages ; d'autre part, cela permet d'observer un appauvrissement progressif et lent à partir du VII^e jusqu'à la fin du VIII^e. Ce n'est qu'à partir du milieu du VIII^e siècle que nous voyons apparaître quelques rares signes chrétiens sur des objets enfouis. Ici, comme partout ailleurs à partir de cette époque, le mobilier funéraire disparaît des tombes.

Telles sont les conclusions historiques que Mme Faider-Feytmans, conservateur du Domaine de Mariemont, exposa aux archéologues réunis à Mariemont après que ceux-ci y eussent été accueillis par M. Camille Huysmans, Ministre de l'Instruction publique. Cette conférence entendue, on parcourut les galeries et les salles où se trouvent exposés chronologiquement les résultats des fouilles poursuivies par M. Warocqué de 1902 à 1914, et de celles faites plus récemment. Après le déjeuner, un échange de vues eut lieu concernant les périodes envisagées, sous la présidence de M. Vannérus, membre de l'Académie Royale de Belgique, qui fit lui-même un exposé sur les résultats les plus récents apportés par la toponymie à la connaissance du Nord de la Gaule sous le Bas-Empire. Ensuite, M. R. Lantier, conservateur du Musée des Antiquités nationales, fit une conférence intitulée : « *Du particulier au général en archéologie.* » Il montra l'importance de certaines découvertes archéologiques récentes qui autorisent des conclusions d'une haute portée historique et esthétique. Assistaient à cette journée, favorisée par les premiers rayons du soleil printanier, MM. A. Piganiol, professeur au Collège de France ; Heurgon, professeur à l'Université de Lille ; l'abbé Lestocquoy, secrétaire de la Commission des monuments historiques du Pas-de-Calais ; l'abbé Biévélet, directeur des fouilles de Bavai ; A. Salin, correspondant de l'Institut de France ; M. Toussaint, chef du Bureau du Comité archéologique du Centre de la Recherche Scientifique ; Miss Kenyon, secrétaire de l'Institut archéologique de l'Université de Londres, MM. Hawkes, professeur à l'Université d'Oxford, Grierson, professeur à l'Université de Cambridge ; MM. Braat et Brunxting, conservateurs du Musée de Leiden ; Byvanck, professeur à l'Université de Leiden ; Van Giffen, professeur à l'Université de Groninge ; Niermeyer, professeur à l'Université d'Amsterdam ; MM. Bonenfant et Renard, professeurs à l'Université de Bruxelles ; M. Daye,

professeur à l'Université de Louvain; Mlle Danthine, MM. Halkin, Lambrechts et Vercauteren, professeurs à l'Université de Liège; MM. Dhondt, de Laet, Van de Weerd, professeurs à l'Université de Gand; M. Lavachery, conservateur en chef des Musées Royaux d'Art et d'Histoire; le P. de Moreau, professeur au Collège théologique et philosophique de Louvain; en outre, de nombreux archéologues, historiens et toponymistes belges.

G. FAIDER-FEYTMANS.

Opinions téméraires.

De Jean Neuvécelle (*Combat*, 3 mai 1947) : *Éden provisoire*. — « Bien des choses sont à explorer dans la Villa Borghèse : les avenues bordées de bustes sans nez, où sont immortalisés pêle-mêle d'innombrables héros du *Risorgimento* : Galilée, Michel-Ange, Platon, Rossini, Dante, Victor Hugo, que des détracteurs passionnés et violents aiment à faire dégringoler de leur socle ».

Nul de ces grands hommes n'avait mérité de telles brimades, même Platon, en se mêlant, paraît-il, d'être un héros du *Risorgimento*, ce que nous avions trop ignoré.

BIBLIOGRAPHIE

Arvid Serner, *On « Dyss » Burial and beliefs reliefs about the dead during the Stone Age with special regard to South Scandinavia. An archaeological and historico-religious research.* Lund, H. Ohlsson, 1938 ; in-8°, 252 p., 12 pl. — Un livre dont on aurait pu faire l'économie ! Dans cette étude sur les sépultures mégalithiques et les croyances contemporaines relatives à la mort, l'auteur ressuscite un vieux thème que l'on voulait croire définitivement abandonné, celui de l'origine orientale de ces types de constructions funéraires ; il en recherche les plus anciennes traces dans les régions arabo-transjordanienues. Il n'y a pas plus de créance à accorder à la seconde partie du livre, où M. A. Serner vise à quérir jusque dans le groupe hindou-malais les prototypes des pensées et des rites de ce spécimen de civilisation en Europe. R. L.

Svend Aage Pallis, *Chronology of the Shub-Ad Culture.* Copenhague, Paul Branner. Norregade, 1941, gr. in-8°, ix-445 p. — Le volume de M. S. A. Pallis, dont la rédaction fut terminée au début de 1939, n'a pu être achevé d'imprimer qu'en 1941, et c'est seulement au milieu de 1946 qu'il a atteint la majorité des lecteurs ; il convient donc, pour en rendre un juste compte, d'avoir ces dates présentes à l'esprit. M. S. A. Pallis, à qui l'on doit une étude si complète de l'Akitu, la grande fête religieuse du Nouvel An mésopotamien, reprend avec le même soin la question de la chronologie des époques archaïques, depuis la période des « Tombes Royales » découvertes à Ur par Sir L. Woolley. Frappé, comme tant d'autres, par la difficulté d'admettre pour cette période une date aussi haute que celle proposée par l'auteur de la découverte (3500-3200 av. J.-C.), M. S. A. Pallis ne s'est pas contenté de rapporter les quelques arguments majeurs qu'on peut opposer à cette datation ; il a étudié la question dans ses moindres détails, et voici les conclusions générales auxquelles il est parvenu :

La civilisation des Tombes Royales est la même que celle de la I^{re} Dynastie d'Ur. Or cette civilisation de la I^{re} Dynastie ne peut pas, chronologiquement, être séparée de celle de la ville de Lagash sous Eannadu et Entéména. Un examen approfondi de la glyptique de Lugalanda de Lagash a convaincu l'auteur de la nécessité d'assigner l'époque de la fin de la I^{re} Dynastie d'Ur à celle de Lugalanda et d'Urukagina. Par suite, au lieu d'attribuer comme on le fait d'ordinaire la fin de la Dynastie d'Ur à Eannadu, c'est à Lugalzaggisi qu'il fait honneur de cette victoire ; ceci prolonge donc de façon notable la durée accordée en général à cette dynastie.

Mais qu'est-il de la chronologie absolue de la I^{re} Dynastie d'Ur et de la période de Shub-Ad dans les Tombes Royales ? M. S. A. Pallis prend comme base de

départ un point depuis longtemps discuté, la date de la 1^{re} Dynastie de Babylone; il apporte sa solution pour la 1^{re} année de la dynastie; il étudie les systèmes proposés, rejette les dates de Weidner (1917) : 2057, Kugler (1922) : 2049, Fotheringham (1923) : 2169, Albright (1938) : 1970 av. J.-C. Il expose ses arguments pour appuyer la date de 2185. Partant de ce point qu'il a fixé, il conclut à la date de 2750 pour le début de la 1^{re} Dynastie d'Ur.

L'étude de la civilisation archaïque de Sumer-Akkad conduit M. S. A. Pallis à aborder la chronologie de l'époque à laquelle Égypte et Mésopotamie font preuve de rapports étroits, et il assigne à la période de floraison de la culture d'Uruk (Uruk IV) la date de 3100-3000, en accord d'ailleurs avec celle de 2750 qu'il propose pour le début de la 1^{re} Dynastie d'Ur.

Cette étude, fortement documentée, aboutit à un abaissement notable des dates primitivement assignées à la période d'Uruk, et par suite à celle de la 1^{re} Dynastie d'Ur; elle repose sur l'interprétation, comme toutes les tentatives au sujet de cette période, des documents en notre possession; elle s'accorde avec la tendance générale d'un abaissement du début de la période historique.

La date de rédaction de l'étude de M. S. A. Pallis (début 1939), celle de sa publication (1941), l'ont malheureusement privé de connaître les travaux parus depuis; notamment l'article de Sidersky¹, et son examen par F. Thureau-Dangin². La tendance générale (mais pas unanime), d'après les textes de Mari³, va vers un abaissement de la chronologie⁴, et il serait intéressant de savoir quel retentissement les travaux de ces toutes dernières années pourraient avoir sur la chronologie proposée par M. S. A. Pallis. Disons en terminant que M. S. A. Pallis donne les raisons — et elles sont bonnes — qui lui font maintenir certaines lectures de noms propres, entre autres Ur-Nina au lieu de Ur-Nanshe, Dungi au lieu de Shulgi.

G. CONTENAU.

Posener, *Catalogue des ostraca hiéroglyphiques littéraires de Deir-el-Médineh* (Documents de fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, t. I, 3^e fasc.), Le Caire, 1938, in-4^e, vii p., p. 17-36 et pl. 37-56. — J'ai déjà expliqué, à propos des fascicules précédents, l'intérêt majeur qui s'attache à la publication de ces textes écrits sur des tessons, reliques et témoignages des œuvres littéraires de l'ancienne Égypte, qui étaient considérées comme classiques et dont on dictait des passages aux jeunes scribes.

En tête de ce fascicule, qui termine la publication par un nouveau lot de textes de valeur, M. Posener fait paraître l'Introduction qui doit prendre place au début de l'ouvrage. Les lecteurs de la *Revue archéologique* y retrouveront les considérations que je leur ai soumises, mieux exprimées et plus complètement que je n'ai su le faire, puisqu'elles émanent d'un spécialiste du sujet. Comme cet ouvrage a en même temps le but pratique d'aider à identifier, et d'inciter à publier, les ostraca qui se cachent, et souvent s'abîment irrémédiablement, dans les musées et les

1. *R. A.*, XXXVII (1940), p. 451.

2. *La chronologie de la Première dynastie babylonienne*, 1942.

3. *R. A.*, XXXIV, p. 135 s.; XXXVI, p. 24 s. — Cf. DOSSIN, *Syria*, XIX, p. 112 sqq.

4. Sidney SMITH, *Alalakh and chronology*, 1940. — A. UNGNAD, *MAOG*, XIII (1940); *AFO*, XIII, p. 145 sqq.

collections privées, l'auteur a eu l'heureuse idée de terminer son livre par un index des mots ou expressions caractéristiques, ainsi que des noms propres, qui se rencontrent dans les ostraca de son recueil non identifiés à des textes littéraires connus. En même temps qu'une mine de documents, ce Catalogue est donc un précieux instrument de recherche littéraire pour l'Égypte ancienne.

Étienne DRIOTON.

Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt, vol. IV, 1^{re} partie. Le Caire, mai 1936 : in-4°, 64 p. en anglais ou français, 88 p. en arabe. — La partie en langue européenne de ce cahier renferme d'abord une dissertation de M. Dittmann, intitulée *The significance of Egyptian antiquity for the history of European culture*. On s'attendrait à une étude de philosophie de l'histoire. On est déçu. C'est simplement un aperçu, par énumération de faits archi-connus, des relations que l'Égypte a entretenues avec le monde européen, et de la connaissance que celui-ci a eue de sa civilisation antique et de ses monuments. L'auteur distingue trois grandes périodes : l'antiquité — la redécouverte de la civilisation égyptienne à l'époque de la Renaissance — son exploration scientifique dans les temps modernes. Honnête exposé, sans rien d'original.

M. Vikentiev, dans une note *A propos des « sourcils » du Roi-Serpent*, étudie un point de paléographie hiéroglyphique et conclut en faveur de la transcription admise jusqu'à présent.

On sait quelles controverses la question des inondations du Nil a suscitées dans le monde antique, et comment tous les physiciens et géographes classiques ont donné leur avis sur ce phénomène, en discutant les explications par les vents étiens, la fonte des neiges, ou les pluies dans les Monts de la Lune. Au déclin de la civilisation antique, les commentateurs de textes ont compilé toutes les opinions émises sur le sujet, dans des ouvrages aujourd'hui perdus. Ainsi un anonyme de Florence, à la suite du *Banquet des Sophistes* d'Athénée, Proclus Diadoque, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, au ^{ve} siècle de notre ère, et Jean Laurent le Lydien, dans son *Calendrier des mois*, au ^{vi}e. — M. W.-G. Waddel donne une nouvelle traduction des précieux passages de ces auteurs, relatifs à la question, avec introduction et commentaire.

Dans un article intitulé *The problem of the Megaron in the worship of Isis*, M. Mohammed Selim Salem propose de reconnaître dans le mégaron, que certaines inscriptions attribuent au culte d'Isis, un lieu de culte souterrain renfermant un bassin sacré rempli d'eau apportée du Nil.

Enfin, sous le titre de *Further notes on Myos Hormos and Tadenos Fong*, M. Scaife complète, à la suite d'une nouvelle exploration qu'il a faite, les renseignements géographiques qu'il avait déjà donnés, en 1935, sur la station romaine de Myos Hormos, au bord de la Mer Rouge à l'entrée du golfe de Suez, et sur les routes qui y conduisaient. On sait quelle était l'importance de ce port pour le trafic oriental d'Alexandrie à la fin du ^{1er} siècle avant notre ère : les marchandises des Indes et d'Arabie étaient débarquées à Myos Hormos, transportées par caravanes à Coptos et embarquées là sur le Nil à destination d'Alexandrie (Strabon, XVI, 24).

Les deux mémoires en langue arabe de ce cahier sont : Chafik Ghorbal, *L'Égypte à la croisée des chemins* (1798-1801) I, Hussein Eff., *Exposé de l'administration de l'Égypte ottomane*; Ziada, *Quelques nouvelles observations sur l'histoire des Mamelouks*.

Étienne DRIOTON.

B. Bruyère, *Rapport sur les fouilles de Deir-el-Medineh (1933-34, 1934-35)*. Première Partie : *La nécropole de l'Ouest* (Fouilles de l'Institut français du Caire, t. XIV) ; in-4°, Le Caire, 1937, 160 p., 15 pl. — Deuxième Partie : *La nécropole de l'est* (Id., t. XV) ; in-4°, Le Caire, 1937, 215 p. — Troisième Partie : *Le village, les décharges publiques, la station de repos du col de la Vallée des Rois* (Id., t. XVI) ; in-4°, Le Caire, 1939, 384 p., 45 pl. — Ces trois beaux volumes mettent le point final à l'exposé du travail archéologique accompli par M. Bruyère sur le site de Deir-el-Medineh depuis 1922. A ce moment-là plusieurs missions avaient déjà depuis longtemps pratiqué des sondages en divers points, dégagant des tombeaux et certains quartiers de la ville, mais sans plan d'ensemble, ni liaison : la mission italienne de 1906 à 1912, la mission allemande en 1913, l'Institut français d'archéologie orientale à partir de 1917. Georges Foucart, directeur de cet Institut, conçut alors le projet d'effectuer, pour la première fois dans la nécropole thébaine, le déblaiement intégral d'un site, comme l'archéologue Reisner le faisait pour un quartier de mastabas autour de la grande Pyramide. Il choisit ce vallon désertique de Deir-el-Medineh, qui se présentait comme un ensemble, et il confia à M. Bruyère l'exécution de ce plan. Depuis lors, M. Bruyère a effectué chaque année la tranche prévue du programme, et il en a rendu compte au monde savant par autant de rapports détaillés. Il eut des années presque décourageantes, comme celle qu'il usa à enlever l'amoncellement des débris et des déblais de ses prédécesseurs dans l'angle rentrant du vallon. Mais, avec une méthode et une ténacité admirables, il persévéra, en attaquant de front, jusqu'à ce qu'il les ait vaincues, toutes les difficultés. Aujourd'hui le val de Deir-el-Medineh est complètement libéré, et l'on peut se faire une idée de l'aspect qu'il présentait à la fin du Nouvel Empire, avec sa cité d'artisans en occupant le fond et, sur le flanc des côteaux rocheux, les sépultures des différentes époques superposées en étages. Les belles planches du troisième volume dont nous rendons compte (pl. I à IV) sont suggestives à cet égard. Entre temps, douze précieux volumes, relatant les étapes du déblaiement et les découvertes consécutives, tous dus à la plume de M. Bruyère et enrichis de plans et de dessins de ses collaborateurs, se sont alignés dans les bibliothèques savantes ; ils consacrent ce qui restera, dans l'histoire de l'archéologie, comme un modèle de déblaiement définitif d'un ensemble.

Dans ces trois derniers ouvrages, M. B. Bruyère expose le travail par lequel il acheva le nettoyage du site, de 1933 à 1935. Chacun de ces volumes correspond à une section : la nécropole de l'Ouest, sur les dernières pentes de la colline où les sépultures s'étaient installées depuis la XVIII^e dynastie ; en face, de l'autre côté de la bourgade, la nécropole de l'Est, au revers de la colline de Gournet Maréi ; enfin, dans le fond de la vallée, la petite ville elle-même, entourée de ses décharges publiques. A cette dernière étude, M. B. Bruyère joint le compte rendu de trouvailles faites à la station de repos établie pour les équipes d'ouvriers, à mi-chemin entre la cité et la nécropole royale où ils travaillaient.

Le premier volume est consacré à la partie inférieure de la grande nécropole, coupée en six parcelles par des chemins transversaux qui partaient de la bourgade pour atteindre, au-dessous du faite de la colline, les sépultures en spéos établies par la XVIII^e dynastie. Cette zone fut occupée systématiquement par des tombeaux des XIX^e et XX^e dynasties, posés parfois sur des sépultures isolées plus anciennes. M. Bruyère en a déblayé soixante-trois, presque tous violés à diverses époques, mais où il a recueilli des débris de mobilier, de statuettes, de tables d'offrandes et de pyramidions, qui lui ont permis dans bien des cas de retrouver le

nom des titulaires. Il étudie ces sépultures une à une, publiant les plans, les objets découverts et, en particulier, ces ensembles de vases en terre-cuite si précieux pour établir la contemporanéité des formes. Au milieu des tombes de la première parcelle, il eut la chance de découvrir les restes d'une maison d'époque ramesside, qui est un des meilleurs exemples que l'on connaisse jusqu'à présent des constructions civiles du Nouvel Empire.

Les études de M. Bruyère sont claires, substantielles et pénétrées d'idées générales. Il ne craint pas d'intercaler, chemin faisant, des digressions archéologiques, dont on peut discuter les conclusions, mais qui sont toujours intéressantes. Il aime aussi publier, à l'occasion, le résultat des recherches personnelles auxquelles il s'est livré, en dehors de son site, sur les monuments qui en proviennent : telles, à propos du pyramidion de Tourobaï retrouvé dans les ruines de la maison ramesside, la copie des inscriptions de sa chapelle funéraire et la liste de tous les pyramidions connus qui ont été exhumés à Deir-el-Médineh, ou, à propos d'une tombe de la famille de Houynefer (nos 1322-1323), la recherche de toutes les mentions de ce nom et l'établissement des généalogies qu'on en peut tirer.

M. Bruyère (p. 3-4) souligne le fait que, dans la nécropole, les architectes de Ramsès II, ainsi que les artistes et artisans ayant travaillé sous leurs ordres, ont placé leurs tombeaux face au Ramesséum, visible de là ; du contraire, les chefs de travaux de Ramsès III ont occupé l'extrême Sud de la concession, de façon à orienter leurs tombes vers Médinet-Habou, temple funéraire de leur souverain. Il y voit l'application d'un principe de courtoisie consistant à rester, même dans la mort, sous le regard du maître. Je ne conteste pas cette idée, mais je pense qu'elle se double d'une pensée religieuse plus profonde.

Il semble en effet qu'aux époques archaïques et sous l'Ancien Empire, la survie de l'individu ait été conçue socialement comme la participation à la survie d'un groupe humain qui, ayant eu un chef en ce monde, continuait à dépendre de lui dans le royaume des dieux. Divinisé, le pharaon mort restait pour son peuple mort, introduit avec lui dans l'éternité, l'intermédiaire vis-à-vis des dieux, le défenseur et le dispensateur de tous les biens, en particulier de la nourriture. De là la marque royale, le *di nesou hetep*, sans l'inscription de laquelle aucune consécration funéraire n'était valable ; de là surtout, sous l'Ancien Empire, l'institution de la nécropole royale, groupant autour de la sépulture monumentale du roi les tombeaux de ses fonctionnaires et de ses favoris, avec un régime de distributions matérielles d'offrandes, en participation des liturgies du temple funéraire du roi. Quand, avec la désagrégation de la monarchie memphite, l'abandon du service réel d'offrandes et la démocratisation des usages funéraires, la coutume des nécropoles royales fut tombée en désuétude — quand la sépulture royale elle-même se fut, sous le Nouvel Empire, scindée en deux, la tombe reportée dans la Vallée des Rois et le temple funéraire érigé, comme un temple des dieux, en bordure des terres cultivées —, la vieille idée toujours vivace que les privilégiés du roi devaient être nourris par ses soins dans l'autre monde inspira une nouvelle pratique : ainsi qu'il les autorisait à le faire dans les temples des dieux, le roi admit que ses fonctionnaires dédassent leurs propres statues, ou une table d'offrandes, dans son temple funéraire. De la sorte, leurs mânes, en venant s'y poser à l'heure des offrandes, profitaient des oblations funéraires qu'on y faisait et continuaient ainsi, malgré la ruine des institutions et le bouleversement des usages, à jouir de l'ancien privilège de la nourriture posthume à la table du roi. A l'heure dite, ces oiseaux invisibles qu'étaient les âmes quittaient leurs syringes, volaient à tire-d'ailes vers le temple

funéraire de leur maître et s'abattaient en nuée dans la cour des offrandes. Quoi de plus naturel, alors, que, pour éviter qu'elles ne s'égarassent ou ne fussent mises en retard dans les dédales de la nécropole, les anciens Égyptiens aient placé la porte de leurs tombeaux en vue du temple funéraire de leur roi, pour que leur âme, en sortant, vit du premier coup d'œil le but à atteindre, et s'y rendit en ligne droite ?

Parmi les documents nouveaux que ce livre de M. B. Bruyère apporte à l'étude, on doit signaler surtout deux pièces de l'époque d'El-Amarna trouvées dans la tombe de Setaou (n° 1352) : un oushebti au nom de ce personnage (p. 98) et le cercueil peint d'une dame Taât (p. 106-107 et pl. XII). La question des destinées posthumes selon la religion du Disque, créée et imposée par Akhnaton, est restée jusqu'à présent des plus obscures, et aucune étude sérieuse n'en a été tentée. D'une part, le silence gardé par les textes religieux relevant de cette doctrine sur tous les dieux autres que le Disque solaire, Aton, identifié à l'Harakhtès héliopolitain, la proclamation que ce dieu est unique, et le martelage, exécuté par ordre d'Akhnaton, sur tous les monuments accessibles, du nom des autres dieux, et jusqu'à l'expression « les dieux » sont assez significatifs. Toute la vieille mythologie fut répudiée et, par conséquent, condamnés avec elle les royaumes où les anciens dieux accueillaient les esprits après la mort : les Champs-Élysées d'Osiris, la Douat souterraine de Sokaris et les espaces célestes de Nout. D'autre part, on constate la persistance, jusque dans l'entourage d'Akhnaton lui-même, et à son usage personnel, de pratiques qui nous semblent liées à la croyance osirienne : la momification, les canopes et surtout les oushebti, ces petites statuettes funéraires qui, équipées de leurs outils agricoles, devaient travailler à la place du défunt dans les Champs Élysées. Il est donc vraisemblable que de tels usages avaient été dépouillés de leur sens religieux ancien, pour ne plus représenter que des coutumes purement traditionnelles, et de convenance quasi civile, adaptées facilement aux croyances nouvelles. C'est facile à concevoir pour la momification et les canopes, à condition qu'on ait privé ceux-ci des quatre têtes mythologiques des fils d'Horus qui leur servaient de couvercles, et qu'on les remplaçât, comme c'est arrivé effectivement pour les canopes d'Akhnaton et de Toutânkhamon, par autant de visages sculptés du défunt. Pour les oushebti, le cas semble plus délicat. On peut croire que, offerts par les survivants à l'occasion des funérailles, ils jouaient dans les funérailles le rôle qu'ont pris pour nous les fleurs et les couronnes : ils étaient devenus une obligation de société, et sans doute n'attachait-on plus beaucoup d'attention à la formule traditionnelle qui les couvrait de son écriture et qui prévenait la statuette d'avoir à se substituer à son possesseur pour tous les travaux qu'on exigerait de lui dans l'autre monde. Des trois oushebti atoniens qu'on connaissait jusqu'à présent, deux (l'oushebti 39590 du Musée du Caire, et celui du Musée de Zurich) ont, en tout cas, remplacé le texte ancien par une nouvelle formulation de souhaits divers, parmi lesquels — trait spécifiquement atonien — le vœu de la « douce brise du vent du Nord » est placé en premier lieu. Le remarquable oushebti, copié à Louxor en 1909 par Legrain (*Annales du Service des Antiquités*, X, p. 107-108), sculpté au nom d'une dame Péyé, appartenant à l'entourage même d'Akhnaton, porte un long développement du même genre, mais terminé par une recension brève du chapitre traditionnel : « *Ô cet oushebti ! Si tu es recensé, si tu es appelé, si tu es enrôlé, dis : Je vais travailler, me voici !* » L'oushebti de Setaou publié par M. B. Bruyère est encore plus conservateur. Il reproduit intégralement l'ancienne formule, mais en y ajoutant le souhait atonien : *Qu'il te soit donné le vin et le lait qui paraissent sur l'autel devant le Disque !* De plus, la place d'honneur, une bande

verticale ménagée sur le devant de la statuette, est occupée par la prière : *Qu'il te soit donné l'offrande funéraire en bétail, volailles, étoffes, parfums, onguents et toutes choses bonnes et pures !* Cette dernière formule est banale à l'extrême, mais ce qui ne l'est pas, c'est son inscription sur un oushebt. Le fait témoigne de la volonté d'oublier la vertu spéciale de l'objet, pour ne le traiter que comme un accessoire funéraire sans signification propre.

Quelle était donc la survie promise aux fidèles disciples d'Akhnaton ? D'après les inscriptions de la nécropole d'El-Amarna, publiées par N. de G. Davies, il semblerait que l'avenir des morts ait été enfermé dans ses horizons. Ils dormaient la nuit dans leurs tombeaux, qui portaient le nom caractéristique de « châteaux » d'éternité ; le soleil les réveillait à l'aube en brillant à leur porte. Sa lumière leur apportait les souffles qui faisaient revivre. Les morts devenaient alors des « âmes vivantes ». Dans l'invisible, ils faisaient escorte au Disque jusqu'à son temple d'El-Amarna, et là, à l'appel de leur nom, ils recevaient leur part de son festin. Il leur était alors loisible, soit de hanter les lieux de leur vie mortelle, de revoir leur jardin, de s'attarder aux bords de son lac, de se poser sur les branches des plantations qu'ils avaient faites, de prendre le frais à l'ombre de leurs sycomores et de croquer leurs fruits ; soit de se retirer dans leurs « châteaux », où les vivants leur rendaient un culte. Le soir, la disparition du Disque les plongeait, comme les vivants, dans l'inconscience du sommeil.

Les cercueils atoniens sont plus rares encore que les oushebtis, puisqu'on ne pouvait citer jusqu'à présent que le cercueil royal trouvé dans la tombe de la reine Tyi, sur l'attribution duquel on discute encore. Le nouveau cercueil de Taât publié par M. B. Bruyère est donc à ce titre très important. Par malchance, le temps l'a fortement endommagé. L'humidité a pourri le bois et décollé par places le stuc qui supportait la décoration. Il n'est donc pas étonnant que la copie à la main reproduite par M. B. Bruyère (pl. XII) soit à peu près inutilisable pour la lecture des inscriptions. Elle aurait besoin d'une sérieuse collation. Telle quelle, néanmoins, elle est assez instructive. Comme de coutume à cette époque, le décor de la caisse anthropoïde est distribué en compartiments par un quadrillage de bandes inscrites ; seulement, les compartiments, au lieu d'être occupés par des images de divinités protectrices des morts, renferment simplement des représentations d'offrandes faites à la défunte par les divers membres de sa famille. Sur la poitrine, à la place de Nout ou d'Isis, une femme éplorée lève les bras dans un geste de lamentation. Toute mythologie a donc été soigneusement écartée. Des textes inscrits sur les bandes, on ne peut lire que des lambeaux, mais les passages reconnaissables comme ... *en tout lieu que donne le roi, être florissant à El-Amarna, recevoir l'offrande que le roi donne...* concordent fidèlement avec la doctrine amarnienne de la survie, telle que je l'ai dégagée plus haut, en quelques phrases, des inscriptions de la nécropole d'Akhnaton.

Signalons pour mémoire quelques inadvertances. Le texte hiéroglyphique cité en haut de la page 30 veut simplement dire : *Rè, grand dieu, bien-aimé, vivant de la Justice*. Aux pages 102, 104, et 105, après la mention des différents cercueils, les renvois doivent être faits à la planche X, et non à la planche XI.

Le second volume publie les résultats archéologiques obtenus par M. Bruyère dans ce qu'il appelle la nécropole de l'Est. Curieuse nécropole en vérité, et dont personne n'avait soupçonné l'existence jusqu'à présent. Établie presque contre les murs de la bourgade, à un endroit où le revers de la colline de Gournet Maréï, qui les surplombe, s'en écarte légèrement, elle avait servi au début de la XVIII^e dynas-

tie de lieu d'inhumation pour les enfants en bas âge, dans sa partie inférieure, et, sur les premières pentes, pour les chanteurs et les ballerines dont une troupe devait, à cette époque, divertir en permanence les habitants de la cité. Puis les boues de ville, à l'époque suivante, l'avaient complètement recouverte, si bien que personne, ni voleurs, ni archéologues, n'avait jamais eu l'idée de l'exploiter. Aussi bien, ni constructions, ni superstructures quelconques n'avaient jamais signalé l'existence de ces tombeaux, composés seulement d'un puits carré, peu profond, au fond duquel s'ouvrait une chambre sépulcrale exigüe. M. B. Bruyère, en explorant le champ de détrit, la retrouva donc intacte, ce qui est une aubaine. Certes il ne s'agissait point là de tombes riches, ni même aisées. Le mobilier qui y avait été entassé était ordinaire et quelquefois fort usagé. Le peu qui sortait du commun se composait d'objets d'occasion, alors passés de mode, fournis par des revendeurs qui se les étaient procurés, Dieu sait par quels moyens ! En particulier les quelques cercueils décorés étaient, si l'on peut ainsi dire, de seconde main ; plusieurs d'entre eux semblent provenir du pillage d'une nécropole du Moyen Empire, et l'on s'est contenté de faire disparaître le nom du premier occupant en lavant la peinture. Néanmoins, tel qu'il était, ce cimetière offrait l'avantage de ne pas avoir été bouleversé et M. B. Bruyère a pu, en y faisant des constatations minutieuses, en retirer le maximum de renseignements. A cet égard, sa note sur *La Relation entre le rite de la momification et l'état du contenu des tombeaux* (p. 145-147) est un chef-d'œuvre, qui montre tout ce que l'archéologie a à gagner à être traitée par un observateur aussi averti : des indices aussi fugitifs que la place fortuite des lampes parmi le matériel funéraire entassé dans les caveaux, ou le relent aromatique du remblai de certains puits au moment de leur excavation servent d'éléments essentiels pour une reconstruction archéologique qui mérite de rallier tous les suffrages.

La première partie du volume décrit le butin de la trouvaille en prenant les objets par catégories : ameublement, toilette, alimentation, etc. C'est un véritable traité d'archéologie, dans lequel l'auteur décrit chaque pièce, la commente et la compare aux figurations des monuments contemporains, tout cela à l'aide d'une excellente illustration. Pour la documentation sur ce sujet, nous avons recours jusqu'à présent, comme à un manuel fondamental, à l'excellent livre de Jéquier, *Les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire* (Le Caire, 1921). Il nous faudra désormais placer à côté de lui sur les rayons de nos bibliothèques le livre de M. B. Bruyère, comme un complément indispensable. Une seconde partie donne la description de chacune des tombes et de son contenu. Elle situe ainsi, à la place de leur trouvaille, tous les éléments qui ont servi à la synthèse contenue dans la première partie du livre.

Quiconque a vu travailler M. B. Bruyère sur son site de Deir-el-Medineh, ne quittant pas son chantier de l'aube au coucher du soleil, y prolongeant son séjour, les fouilles finies et malgré la chaleur, pour mettre au point ses notes et ses conclusions, s'expliquera ses vues pénétrantes, qui sont le fruit d'opiniâtres observations et de longues méditations sur les données des divers problèmes. Quelquefois les différentes étapes de sa pensée se retrouvent à peu de distance dans son *Rapport*, même si elles sont contradictoires : inadvertances pardonnables dans la rédaction d'un tel amas de notes et, par surcroît, instructives. Ainsi, aux pages 145 et 146, l'énigme posée par la trouvaille dans certains caveaux de sacs grossiers renfermant des cailloux et de la terre aromatisée reçoit des solutions totalement différentes. M. B. Bruyère avait d'abord pensé qu'il s'agissait de terre rapportée du pays natal du défunt, ou d'un pèlerinage qu'il aurait accompli ; puis, impressionné par les

déprédations constatées dans les tombes intactes, et qui ne peuvent avoir été faites que par le personnel des rites funéraires, il avait opté pour une fraude ayant consisté à remplacer les objets contenus dans ces sacs par un poids équivalent de cailloux et de terre. Mais cela n'expliquait pas l'odeur aromatique. Finalement M. B. Bruyère, ayant reconnu que la dernière toilette du mort avait été faite dans les caveaux mêmes, se rallia à la conclusion que cette terre aromatique était la balayure du sol après les rites, mise en sac pour être répandue au fond du puits funéraire lorsque l'on aurait obturé la porte du caveau, et que, dans deux cas, on aurait oublié. Ce dernier détail n'est pas si sûr. En effet, dans la fameuse tombe de Psousennès I^{er} découverte par M. P. Montet à Tanis au cours de l'hiver de 1940, une grosse jarre d'albâtre scellée au plâtre ne contenait, elle non plus, que de la terre mélangée avec quelques débris de poterie vulgaire, et M. P. Montet m'affirma qu'il avait déjà constaté le même fait dans d'autres tombes royales de Tanis découvertes précédemment. Cette terre était-elle aromatique ou non ? Nous n'eûmes pas assez d'odorat à nous deux pour nous en rendre compte. En tout cas, M. P. Montet et moi nous pensâmes d'abord, comme l'avait fait M. B. Bruyère, qu'une terre trouvée dans ces conditions ne pouvait être que sacrée, et provenir peut-être de Thèbes ou d'Abydos. Maintenant, en rapprochant tous ces faits, je pense que tout s'éclaire. On a déjà prouvé, depuis l'analyse du contenu des beaux vases en céramique bleue au nom de Ramsès II conservés au Musée du Louvre, que, après l'embaumement, les anciens Égyptiens recueillaient soigneusement dans la tombe les linges — qui, ayant étanché le sang et les sanies du corps, contenaient une particule de la personne — peut-être parce que, en outre, ils pouvaient devenir dangereux entre les mains de magiciens malintentionnés à l'égard de l'esprit du mort. Il semble donc tout naturel que, allant jusqu'au bout de cette conception, les anciens Égyptiens aient semé la chambre où ils pratiquaient la momification, d'une terre qui recevait les gouttelettes ou les débris perdus ; ils les recueillaient par la suite et les déposaient, selon les cas, soit dans le caveau funéraire, soit dans le remblai du fond du puits qui, dans leur idée, était aussi inviolable.

De la page 84 à la page 86, M. B. Bruyère étudie une série de cornes ouvragées qui, d'après l'examen des résidus fait par M. Lucas, ont contenu de l'huile. Il est étonnant qu'il n'ait pas songé à faire un rapprochement avec les passages du I^{er} Livre de Samuel (XVI, 1 et 13), où l'on voit le prophète remplissant d'huile sa corne pour aller oindre Saül, ou du I^{er} Livre des Rois (I, 39), suivant lequel le grand-prêtre Sadoc prit la corne d'huile dans le tabernacle et oignit Salomon. M. B. Bruyère a été sans doute influencé par le style nettement égyptien des cuillers en bois ou en os qui terminent ces cornes, et aussi par l'idée, d'ailleurs indéfendable, que « l'huile provenait de l'olivier dont la culture était prospère à Thèbes à cette époque » (p. 84). En réalité l'huile d'olive provenait plutôt de Palestine et de Syrie. De même que les onguents étrangers, dont certains étaient importés dans leurs vases d'origine (p. 90-92), ont déterminé en Égypte une industrie de vases étrangers d'imitation pour les contenir, l'apport d'huile de Syrie, où on la conservait dans des cornes, fut probablement à l'origine de ces objets dont l'usage remonte assez haut, puisque un exemplaire, trouvé à Sakkarah (p. 86), date de la XII^e dynastie. Ces cornes pouvaient aussi contenir des substances pulvérulentes ; on s'en servait naguère pour la poudre à fusil. Une corne du Musée du Caire, mentionnée dans la liste dressée par M. Bruyère, a révélé à l'analyse des traces de cette nature. N'est-ce pas alors le cas de rappeler le nom d'une fille du patriarche Job (Job, XLII, 14) : Keren-Happouk, « corne d'antimoine » ?

Le troisième tome est le plus volumineux. La raison en est que M. B. Bruyère l'a grossi de véritables dissertations, comme celle sur *L'Hathor nue égyptienne* (p. 109-150), qui reprend la question à ses débuts et expose au long les vues de M. B. Bruyère sur le sujet. Nous sortons en cela du cadre d'un rapport de fouilles, et M. B. Bruyère qui — sans reproche — n'est spécialiste ni de la religion, ni de la philologie égyptiennes, aurait mieux fait de détacher de son livre tous ces éléments historiques ou spéculatifs, et d'en faire autant de monographies, plus serrées dans leur texture et surtout présentées avec une argumentation véritable, car ces sortes de digressions fourmillent d'idées intéressantes, qu'on aimerait appeler en discussion, éclaircies et équipées de toutes leurs preuves. Je pense en particulier aux *Remarques sur l'atêf d'Aménophis I^{er}* (p. 175-192), dans lesquelles M. B. Bruyère tente une interprétation des divers diadèmes portés successivement par le roi dans ses diverses figurations. Il est certain, bien qu'on n'ait jamais essayé de l'éclaircir, que ces différentes couronnes qui s'interchangent doivent être en rapport avec des fonctions ou des qualités définies du souverain. Savoir lesquelles exigera une enquête à travers les bas-reliefs des temples ; elle dépassera singulièrement les quelques faits allégués par M. B. Bruyère.

Il est également difficile de suivre M. B. Bruyère, sans qu'il s'explique davantage, dans le symbolisme religieux qu'il prête aux anciens Égyptiens. On a l'impression que, de la façon dont il conçoit les choses, l'axiome « Tout est dans tout » se trouve par trop vrai. Identifier par exemple, dans le chapitre *Le culte de Bès, de Taouret, et d'Hathor dans les ateliers des nécropoles* (p. 93-108), l'hippopotame femelle Taouret à Nout qui enfante le soleil, parce qu'elle serait en même temps une Hathor enceinte d'Horus — et cela pour expliquer pourquoi elle est associée à Bès, qui préside à la naissance du jour et de l'année (p. 101) — est un procédé d'une ingéniosité excessive, et un peu comme un tour de passe-passe d'ordre intellectuel. Je ne nie pas que de pareilles conceptions aient parfois traversé l'esprit des anciens Égyptiens, mais leur syncrétisme a eu des bornes, et je ne suivrais avec sécurité les raisonnements de M. B. Bruyère que lorsqu'il me les aurait lui-même montrées. De même, les spéculations métaphysiques ultra-sublimes attribuées à la plèbe artisanale de Deir-el-Medineh, dans la note *Le culte du Khou-aker* (p. 151-167), laissent le lecteur inquiet : à quoi bon évoquer pour l'expliquer une vieille théorie, d'ailleurs jamais prouvée, d'un principe igné de l'âme, soi-disant émanation du feu solaire, quand l'expression étudiée peut simplement signifier, de l'aveu même de M. B. Bruyère (p. 154, à propos du nom d'Akhnaton, et p. 156, en bas), « le serviteur parfait de Rê », et que les tableaux de piété qu'elle accompagne (p. 153) montrent le saint personnage dans une béatitude concevable par tous, assis devant un bon repas et respirant négligemment une fleur de lotus, comme on le voyait faire aux gens distingués de la société thébaine de cette époque ?

Ces réserves faites, le livre, dans sa partie proprement archéologique, complète honorablement la série des précédents. Le village d'ouvriers, fondé par Thoutmôsis I^{er} au fond de la vallée de Deir-el-Medineh, est décrit et étudié dans tous ses détails. Les maisons qui le composent font l'objet d'un chapitre très intéressant pour l'archéologie égyptienne. Il faut, je crois, se rallier à l'explication de M. B. Bruyère relative à ces étonnants « lits-clos » en briques crues, munis d'un escalier, qu'on trouve dans la première chambre, celle qui ouvre sur la rue, après l'époque d'El-Amarna. Dans ces logis modestes, serrés les uns contre les autres comme les alvéoles d'une ruche et où le luxe d'un gardien était inconnu, il n'est pas étonnant que le chef de famille ait voulu coucher dans la première pièce, pour surveiller

l'entrée, protéger la maisonnée et peut-être répondre commodément à toute réquisition de nuit. Du reste, la décoration des parois de ces lits-clos, pour ce qu'il en reste, relève du style civil. De véritables laraires auraient reçu une ornementation toute différente.

A propos de la couleur rouge sombre qui recouvre certains encadrements de portes de l'époque ramesside, M. B. Bruyère (p. 42, n. 2) pose la question de savoir si cette coutume ne pourrait pas s'apparenter aux prescriptions de la Pâques juive, par l'intermédiaire de quelques Hébreux ayant travaillé à Thèbes. Il est vrai que le *Livre de l'Exode* (XII, 22) prescrit de toucher avec un bouquet d'hysope trempé dans le sang de l'agneau pascal le linteau et les montants de portes des maisons, mais il n'est pas question d'un badigeon. D'ailleurs l'usage de peindre en rouge certains éléments architectoniques des édifices remonte beaucoup plus haut en Égypte, à l'Ancien Empire. C'est simplement un procédé sommaire pour imiter le granit rouge d'Assouan.

La dernière partie du volume est consacré à la très curieuse station de repos édifiée d'une façon permanente au col de Deir-el-Bahari, pour abriter les équipes d'ouvriers de Deir-el-Medineh pendant les décades qu'elles passaient par roulement à travailler dans la Vallée des Rois pour l'aménagement de la tombe du souverain régnant. M. B. Bruyère a dégagé là une agglomération de soixante-dix-huit huttes environ, réparties en trois groupes, à proximité d'une chapelle adossée à la falaise. Il commente les résultats de cette trouvaille avec le soin et la perspicacité auxquels ses ouvrages nous ont depuis longtemps habitués. Étienne DRIOTON.

Mercer, *The Tell el-Amarna Tablets*. Toronto, 1939; petit in-4°, vol. I, p. 1-xxiv et 1-442; vol. II, p. 443-910. — Pendant l'été de 1887, une paysanne d'El-Tell, en Haute-Égypte, creusant la terre pour chercher du *sebakh*, ou engrais, dans la plaine d'El-Amarna que la capitale d'Aménophis IV occupa jadis, mit au jour un dépôt respectable de petites tablettes en terre-cuite, couvertes de caractères cunéiformes. L'aubaine fut recueillie aussitôt par les paysans dans des couffins, serrée en lieu sûr et vendue, par lots, à différents antiquaires de Louxor et d'Akhmîm.

Dès que les premières pièces apparurent sur le marché des antiquités, la curiosité des orientalistes fut piquée au vif. Bouriant, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale, et Grébaut, directeur général du Service des antiquités, s'en procurèrent d'urgence quelques spécimens qu'ils firent parvenir aux spécialistes les plus réputés, Oppert à Paris, et Sayce à Londres. Oppert, professeur au Collège de France, jugea les documents suspects, car on n'avait point trouvé jusqu'alors de tablettes cunéiformes en Égypte, et l'abondance de celles-ci paraissait suspecte. Entre temps, malgré ce verdict décourageant, les musées et les amateurs rivalisaient pour accaparer la trouvaille : dès la fin de 1887, le collectionneur Graf avait envoyé cent soixante pièces au Musée de Berlin et Budge en avait acquis quatre-vingt-une pour le British Museum. En février 1888, le musée de Boulaq en possédait déjà quarante-six. Le reste fut dispersé dans des collections privées. Le Louvre, défavorablement impressionné par l'opinion d'Oppert, n'avait pas pris part à la compétition.

Cet engouement n'était pas sans motif. Dès avril 1888, on savait par les déchiffrements de Sayce pour les noms sémitiques et d'Erman pour les noms égyptiens, qu'on se trouvait en présence d'une collection de lettres échangées entre les rois

asiatiques et les pharaons, au temps de la suprématie de l'Égypte sur le Proche-Orient, sous Aménophis III et Aménophis IV. En somme, c'étaient des archives diplomatiques, entassées à El-Armana, que les *sebakhin* avaient découvertes.

On ne saurait trop regretter la dispersion d'une pareille documentation, car, malgré les efforts des différents éditeurs de textes pour établir le corpus de ces précieuses missives, un certain nombre d'entre elles se cachent encore dans des collections privées et restent ainsi inutilisables pour la science. Au total, trois cent soixante et une d'entre elles sont aujourd'hui connues. C'est d'elles que le livre de M. Mercer donne la transcription et la traduction.

Très modestement, dans sa préface, M. Mercer se défend de vouloir remplacer l'édition magistrale de Knudtzon, *Die El-Amarna Tafeln*. Il doit néanmoins convenir que, depuis 1914, de nouvelles tablettes ont été découvertes, de nouvelles transcriptions adoptées, des questions entières renouvelées. C'est plus qu'il n'en faut pour justifier son livre, qui est appelé à rendre les plus grands services à tous les historiens de l'ancien Orient.

Un commentaire succinct, mais substantiel, garnit le rez-de-chaussée de toutes les pages. A la fin de l'ouvrage, une série d'*excursus* expose, à la lumière des plus récentes discussions, ce que le contenu des tablettes apporte à l'histoire de la Babylonie, de l'Assyrie, du Mitanni, de Chypre, des Hittites, de Byblos, des Khabirou (dans lesquels certains savants veulent reconnaître les Hébreux), des Hourriens et de l'expansion de l'Égypte dans le Proche-Orient. Après les glossaires et index utiles, une carte permet de situer les principaux noms géographiques mentionnés.

L'ouvrage de M. Mercer est parfaitement au point. Pourquoi faut-il cependant que l'Egypt Exploration Society lui ait refusé la satisfaction d'utiliser les huit fragments de tablettes retrouvés par feu Pendlebury à Tell el-Amarna pendant sa campagne de fouilles de 1933-1934 ? Tous ceux qui se serviront de cet ouvrage en auront été reconnaissants à la grande institution archéologique qui a tant fait, et de toutes façons, pour l'Égyptologie.

Étienne DRIOTON.

Épron, Daumas et Goyon, *Le Tombeau de Ti* (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, t. LXVI), fasc. I, Le Caire, 1939 ; in-4°, 71 pl. — Le tombeau de Ti, sur le plateau de Sakkarah au Nord-Est du Sérapéum, est un des monuments les plus renommés de l'ancienne Égypte, depuis sa découverte par Mariette en 1860. Les expressions que, quatre ans plus tard, Emmanuel de Rougé lui appliquait dans une séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sont restées vraies après seize lustres de découvertes incessantes dans cette nécropole memphite : il est encore « le plus beau monument de cette époque, et celui qu'on peut actuellement nommer à juste titre la merveille de Sakkarah ». Il est évident que le grand fonctionnaire qui le fit décorer pour lui-même eut la chance — et probablement aussi le souci — de s'assurer les services de la meilleure équipe de dessinateurs et de sculpteurs de cette époque d'apogée d'art que fut le temps où il vécut, la V^e dynastie.

Souvent cité, en partie reproduit pour ses scènes les plus fameuses, le tombeau de Ti n'avait pourtant, jusqu'en 1913, fait l'objet d'aucune publication d'ensemble. A cette date, le savant allemand G. Steindorff édita un recueil de photographies, *Das Grab Ti*, qui reproduisait toutes les parois décorées du tombeau. C'était une œuvre précieuse, qui comblait certainement une grave lacune, mais qui somme toute n'était pas définitive. La photographie a l'immense

avantage de reproduire l'original dans sa qualité artistique, mais il faut, pour qu'elle puisse servir à l'étude quand il s'agit de reliefs légers, que ceux-ci soient en parfait état. Autrement, le jour frisant qui fait apparaître le dessin exagéré en même temps les rugosités accidentelles ou les cassures de la pierre, rendant difficile, et souvent incertaine, la reconnaissance du tracé des formes. C'est le cas pour un bon nombre d'endroits du tombeau de Ti ; certaines planches de l'édition de Steindorff, quoique irréprochables d'exécution, sont pourtant inutilisables pour l'étude.

Dès 1911, M. Chassinat, alors directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, avait projeté la publication du tombeau de Ti par un procédé tout à fait différent et plus satisfaisant, et il avait confié la préparation de cette édition à MM. P. Montet et Daumas. Certes la photographie devait y tenir sa place, mais en complément, pour les scènes ou les détails les mieux conservés et de mérite exceptionnel. Là même où la couleur jouait un rôle dominant dans la présentation artistique, des aquarelles ou des peintures à l'huile devaient se substituer à la photographie. Pour l'ensemble, sans exception, un dessin exact, transcrivant clairement les contours et les détails, était le procédé de reproduction adopté, comme le seul pleinement satisfaisant pour l'étude. Un commentaire des scènes, avec traduction de tous les textes, était prévu.

On put croire, au lendemain de la guerre de 1914, que ce projet séduisant était réduit définitivement à néant. Daumas, qui n'avait encore terminé qu'une faible partie des dessins, était tombé au champ d'honneur. M. P. Montet, qui avait préparé le matériel photographique et l'explication des scènes, avait été nommé professeur à l'Université de Strasbourg et il ne pouvait plus, de si loin, contrôler l'exécution des dessins, une des parties organiques de l'œuvre. Il doutait du reste des possibilités de sa réalisation, puisque, en 1925, il utilisait ses notes pour son magnifique ouvrage *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire* où l'étude du tombeau de Ti tient une si grande place. Mais la venue de M. Jouguet, en 1927, à la direction de l'Institut français d'archéologie orientale et l'entreprise par M. P. Montet, en 1929, du déblaiement de Tanis, qui assurait la régularité de ses missions en Égypte, permirent de revigorer et finalement de mener à bien le projet. M. P. Montet trouva une collaboratrice de grand talent en la personne de Mlle Épron qui, assistée par M. Goyon, reprit le travail au point où Daumas l'avait abandonné.

La préface de M. P. Montet paraîtra dans un second fascicule. Celui-ci, le premier, renferme : le plan général, dessiné par M. Goyon, — douze planches en dessin de Daumas et quarante-sept de Mlle Épron, — onze photographies de M. P. Montet et deux de Daumas, — une peinture à l'huile de Mlle Épron. Cette documentation de premier ordre représente toutes les parois du tombeau jusqu'à la porte de la chapelle terminale, réservée pour le fascicule II. Ce sera là, sans contredit, qu'on trouvera la plus grande abondance de chefs-d'œuvre. Mais d'ores et déjà, grâce aux dessins à la fois si clairs et si fermes qui transcrivent, sans l'atténuer, la beauté de l'original, on peut se délecter à contempler à loisir ces scènes charmantes : comme les soins donnés à la volaille (pl. VIII et XXXIII), la réception des secrétaires sous le portique à colonnes (pl. XXVII) ou l'arrivée des chalands de Haute-Égypte (pl. XXII-XXVI) ; l'humour discret et l'élégance raffinée de composition n'ont jamais été surpassés dans l'art égyptien d'aucune époque.

Étienne DRIOTON.

Jacques Perret, *Siris : recherches critiques sur l'histoire de la Siritide avant 433/2*. Paris, Les Belles-Lettres, gd in-8°, 1941 ; 306 p., 2 cartes. — Cet ouvrage n'est pas très archéologique, car les documents sur lesquels il s'appuie au départ comportent en tout et pour tout une inscription, avec quelques monnaies incuses de la 2^e moitié du vi^e s. Comme l'écrit l'auteur avec franchise, les découvertes en Siritide ont été, pour ainsi dire, *inexistantes*. On comprend dès lors que l'entreprise reconstructrice de M. J. Perret ait été jugée parfois trop théorique, et que des historiens vétillieux attachés au fait, aient pu, avec quelque dépit, parler de gageure. Siris n'est plus guère qu'un nom, et le peu qu'il en est resté, au sol, dans les musées, n'est pas exempt d'incertitude. Où se prendre, pour oser rebâtir toute une histoire ? Cette histoire, elle est là pourtant sous nos yeux, en 306 pages. Nous entendons parler de Siris morte à travers de longs siècles : de l'ère préhellénique à 433 ! Nous sommes conviés à croire à une Siris créto-mycénienne, puis habitée par des races ionisantes. Les Achéens colonisateurs de Sybaris et de Métaponte convoient cet habitat. Vaincu, il sera intégré avec Pyxous au domaine des Sybarites (fin du viii^e s.) ; il souffrira de la ruine de la cité indolente ; Métaponte relèvera alors sa destinée, jusqu'au milieu du v^e s. ; ensuite, c'est le temps d'une colonie nouvelle, sous le nom de Polieion ; héritiers de Sybaris, les Athéniens de Thourii y auraient pourvu, employant des émigrés venus de l'Asie Mineure côtière, de Colophon (?). Mais alors M. J. Perret fait apparaître la force de Tarente ; victorieuse de Métaponte, maîtresse d'Héraclée, elle abaissera Siris-Polieion, au terme de la période étudiée, au rôle de simple échelle maritime d'Héraclée, qu'elle domine.

Que cette histoire renaissante a d'attraits ! Trop, diront aussitôt les hypercritiques, qui n'ont pas eu de peine, en fait, à montrer le contraste entre les résultats *postulés* partout, et les données, assez négatives, issues soit de la tradition littéraire, soit de la recherche au sol. M. J. Perret, brillant magicien, n'est-il pas un peu responsable du scepticisme qu'on va lui opposer ? Dès le début, il emploie des pages entières à piétiner dédaigneusement la tradition antique ; il la juge niaise et confuse. On sent trop qu'il veut que Siris doive intégralement désormais à lui seul la connaissance qu'il y transfuse. Il y avait, certes, quelque imprudence dans une dialectique si impitoyable dès le début, où la critique se fait à plaisir dévastatrice. Sur les lacunes dont le passé apparaît jonché, plus que de ruines tangibles, était-il prudent de tant demander à un acte de foi ?

N'étant pas de ceux, tout de même, qui ont pu juger l'entreprise mal justifiée, je voudrais, du moins, ne pas avoir dissimulé l'inconvénient grave de la méthode. M. J. Perret procède partout fort hardiment ; il élague, corrige, refuse, interprète, avec trop d'intrépidité, peut-être. Il lui déplaît, en raison de sa thèse générale sur la basse date (thèse déjà controversée, je l'ai dit ailleurs), de l'apparition de la légende troyenne en Italie, qu'il y ait eu en Chônie, des colons venus de Troie ravagée. Il chicane audacieusement sur des textes assez péremptoires, de Timée, d'Aristote, etc. Que penseront certains linguistes pour qui l'Étrurie même devient une *Troja rediviva* ? Ou les historiens qui ont pu vouloir identifier plus ou moins les Troyens immigrés et les Chônes ? On était sûr à l'avance d'éveiller des protestations, qui n'ont pas manqué (J. Bérard, *Journ. Sav.*, avril-juin 1943, p. 58 sqq.). Et sans doute sera-t-il vain d'avertir ici — bien tardivement ! — un jeune auteur, qui pense avoir pour devoir essentiel d'aller partout lui-même jusqu'au bout de sa défiance, et de ses démolitions, comme de ses reconstructions mêmes. M. J. Perret ne fait pas métier d'aimer la prudence.

Je dois dire que j'ai lu, tout de même, son essai avec sympathie, là même où je

n'en partageais guère les conclusions. Il faut beaucoup de pharisaïsme pour croire à l'infailibilité absolue des méthodes historiques, même les plus modernes. Je suis tout prêt, pour ma part, à ouater de beaucoup de scepticisme les plus nobles conquêtes de l'épigraphie, ou de la *Quellenforschung*. Comme disait à peu près Lorenzaccio, j'ai le respect de ce que les sciences auxiliaires décident à distance, mais enfin, « nous n'étions pas là ». Si donc, je juge à l'occasion la méthode de M. J. Perret trop aventureuse, ce n'est pas parce que je suis engagé dans le clan de ceux qui ont cru croire atteindre l'objectivité en disparaissant toujours tout à fait derrière le document, inédit ou non. Je crois pouvoir mener mon métier de critique de façon plus libre, et cela m'amène en particulier à dire qu'il y a, dans *Siris*, avec des discussions bien discutables, beaucoup de choses intéressantes : sur les rapports de Sybaris et de Siris, par exemple (p. 210-269) ; p. 101 sqq., sur la légende de Calchas. Fonce le sourcil qui voudra ; je ne suis pas suspect de prévention, puisque dans ce dernier débat, p. ex., M. J. Perret, p. 105, a marqué son désaccord avec moi. Je doute du moins, malgré les scholiastes de Lycophon, que le Calchas de Siris puisse être un autre que le devin achéen de la guerre de Troie. A propos de l'autre grand ouvrage de M. J. Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome*, on a parlé judicieusement (P. Boyancé, *REA.*, 45, 1943, p. 275 sqq.), du danger qu'il peut y avoir à introduire dans le domaine pratique de l'histoire « une attitude théorique », celle qui est appelée « du métaphysicien ». M. J. Perret est-il métaphysicien ? Je le croirais surtout trop subtil, bien qu'il fulmine (p. 292) contre la subtilité. — Attaché au célèbre « *Souviens-toi de douter* », il n'hésite pas assez, je le crains, à malmenier un texte, un témoignage. Dans chacun de ses deux essais, il s'est laissé entraîner, par goût secret du désaccord, à se faire accuser de préférer l'ingéniosité à la logique. Cela est arrivé à d'autres historiens de l'antiquité, non des moindres, bien qu'ils fussent rompus aussi à des disciplines exactes. — Voici quelques remarques, en terminant, qui feront comprendre le sentiment éprouvé à la lecture, une lecture qui n'est nulle part ennuyeuse : p. 18 et p. 34. Du récit de Justin sur la mise à sac de Siris (XX, 2, 1-10), déclaré inutilisable, p. 20, il y aurait au moins à retenir pour les historiens des religions : à condition qu'ils traduisent exactement ! Les Crotoniates avaient mis en chantier, comme réparation à Athéna, et aux mânes de jeunes gens qu'ils avaient massacrés (avec le prêtre) dans son propre temple, des statues en bronze de taille naturelle (*justae magnitudinis*) ; c'est qu'ils n'avaient pas de marbre ; les Métapontins les ont devancés en faisant exécuter des statues de pierre, *simulacra modica*, qui étaient des substituts (κολοσσοί), non pas nécessairement *petits*, mais du gabarit requis. Nous en avons les modèles à Sélinonte, p. ex. — P. 67 sqq., il n'y a pas à revenir sur la discussion du chapitre de « la légende troyenne », tant M. J. Perret risque de s'être enseveli lui-même sous les décombres de la machine de guerre qu'il avait montée contre E. Pais. Quand il traduit, p. 80-81, p. 99, p. 176, etc. « οἱ ἀπὸ Τροίας ἔλθοντες », par : « ceux qui venaient d'auprès de Troie », et lorsqu'il tente de les faire passer pour des héros grecs, n'est-il pas évident qu'il sollicite la tradition ? D'ailleurs lui-même, p. 192, oublie une fois son parti-pris et traduit correctement, « *de Troie* ». Il s'agit là du même texte (Athénée, XII, 523 c-e) ! — P. 151 sqq. : je ne suis pas convaincu que les Colophonienis qui sont passés en Siritide y soient venus au *v*^e s. ; c'est une chronologie sans nulle preuve ; les textes de Timée et d'Aristote invoqués par Athénée évoquent, au temps bien antérieur, l'ère de la grande colonisation ionienne. On pouvait certes, vers 450, passer de Colophon à Notion, sans grand déplacement : mais qui nous a jamais parlé, avant M. J. Perret, d'un départ lointain de Colopho-

niens pour la Grande-Grèce, en ces mêmes temps ? — P. 170-171, l'histoire des perdrix dont l'envol bruyant chasse les Samiens débarqués se range parmi tous les avertissements donnés aux fondateurs de colonies par le vol des oiseaux ; il vaudrait la peine de réunir ces textes « oionoscopiques ». — P. 195, M. J. Perret n'a pas voulu faire constater la fréquence des représentations du prodige d'Athéna troyenne détournant les yeux, dans la région tarentine ; il eût trouvé, je crois, des attestations sur la céramique peinte ; mais peut-être eût-il été amené à douter ainsi de la date basse (milieu du ^v^e s.) qu'il propose sans preuves (cf. p. 288), pour la réapparition prétendue de la statue miraculeuse, enterrée. — P. 200-201, la légende de l'Amazone Clété, en tant qu'elle paraît à M. J. Perret lui-même pouvoir évoquer une colonisation « amazonienne », et de la région d'Ephèse, semblerait bien introduire aussi les Colophonien en Siritide à une date ancienne. — P. 202 et p. 284, il est hardi de rattacher le nom de l'Eiléniā de Lagaria à celui d'Eileithyia, qui, en Crète, comme ailleurs, n'est pas d'ailleurs la Grande-mère (Rhéa), mais une déesse peut-être apparentée plutôt à la Déméter préhellénique. Ch. P.

Juliette Davreux, *La légende de la prophétesse Cassandre, d'après les textes et les monuments*, 1942 ; Fac. de Philos. Liège, et E. Droz, Paris ; Public. de la Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 94 ; in-8°, 238 p., 57 pl. composites. — Cet ouvrage, très méritoire et soigneux, est consacré à la fois à la légende et à l'iconographie de la prophétesse troyenne ; la tradition littéraire est étudiée d'abord en Grèce et en Italie dans son développement chronologique : méthode analytique, simple et modeste, qui a l'avantage de ne rien concéder, *a priori*, à telle ou telle doctrine directrice. L'apport de l'imagerie est ensuite rassemblé et commenté, document par document ; mais les deux parties ne sont pas indépendantes, et l'on a assuré, là où il convenait, les interférences explicatives.

Il apparaît que si la vie entière, bien malheureuse, de la fille de Priam — prophétesse aimée d'Apollon et victime de la jalousie de Clytemnestre à Mycènes, au retour d'Agamemnon — a été exploitée dans le détail par les écrivains, les artistes s'en sont tenus à quelques thèmes essentiels : c'est la tentative criminelle d'Ajax qui a retenu le plus souvent, d'ailleurs, l'attention.

Cassandre était belle, la plus belle des filles de Priam, aussi séduisante qu'Aphrodite (*Iliade*). On sait grâce à Lucien que Polygnote de Thasos lui avait donné, à la Lesché delphique, un visage remarquable par le charme des sourcils et le léger incarnat des joues ; il avait volontairement dédaigné, aussi, de représenter la brutalité d'Ajax, et, tandis que celui-ci comparaisait pour répondre de sa violence sous serment, la jeune femme se tenait douloureusement assise à terre, portant encore le Palladion qu'elle avait arraché de sa base lorsqu'Ajax la saisit de force, Mlle Juliette Davreux aurait eu intérêt à connaître que deux frontons de temples, au Péloponnèse, ont montré *symétriquement* Hélène et Cassandre, tenant embrassés des *xoana* troyens : on l'a constaté à l'Héraion d'Argos, à l'Ouest, et pour le fronton Est de l'Asclépieion d'Épidaure (Ch. Picard, *La sculpt. grecque. Période classique*, II, 2, p. 820 (Argos) ; III, 1, p. 350 et n. 4 : Épidaure). Or, certains liens traditionnels rapprochaient les deux héroïnes, en les opposant l'une à l'autre. Cassandre avait prédit les malheurs publics entraînés par l'intrusion d'Hélène dans la maison de Priam ; selon les successeurs de Lycophron, Cassandre aurait été recluse à partir de l'arrivée d'Hélène à Troie (J. Davreux, p. 50). De plus, Cassandre était déifiée elle aussi, comme Hélène, au Péloponnèse, notamment à Amyclée, où

Pausanias (II, 16, 6) a mentionné encore le tombeau de la prophétesse. L'épisode de la poursuite d'Hélène par Ménélas a eu, en pays doriens, malgré ce qu'on a pu dire témérairement (*REG.*, 51, 1938, p. 53 sqq.), comme pendant naturel la poursuite de Cassandre par Ajax, ce qui n'est pas sans intérêt.

Je laisse ici aux philologues le soin d'apprécier la première partie du travail, qui m'a paru fort intéressante. Après les textes, la documentation épigraphique ne comprend que l'inscription de Dodone signalée p. 85 sqq. — Si Mlle J. Davreux avait considéré les dates, pour ce texte qui est de la première moitié du III^e s. av. J.-C., elle eût pu remarquer qu'il reporte la prise de Troie au XIII^e s., contrairement à la date d'Ératosthène, puisqu'Agathon, qui se prétend issu de Cassandre, (sans doute après le viol perpétré par Ajax), compte trente générations d'elle à lui-même : ce qui s'accorde assez aux dix siècles d'expiation imposés à la descendance d'Ajax (tribut des deux vierges locriennes). Argument supplémentaire pour ceux qui croient devoir faire remonter sensiblement aujourd'hui la date de la guerre de Troie (J. Bérard, *CRAI.*, 10 oct. 1946).

Dans l'étude de la tradition artistique¹, Mlle J. Davreux pourrait être soupçonnée parfois d'une tendance un peu trop annexionniste, car il n'est pas sûr que tous les documents invoqués aient rapport avec son sujet (elle admet d'ailleurs, bon nombre de thèmes « incertains »). On peut hésiter en particulier sur les scènes où Cassandre (?) *attaquerait* elle-même Pâris (?) réfugié à l'autel. Dans aucun texte, elle n'a été présentée comme s'armant contre son frère : or elle paraîtrait ici brandir une énorme double-hache. — P. 158, l'étude de G. Méautis (*REG.*), sur le coffre de Cypsélos, méritait mention. — *Ibid.*, le vase du Louvre n° 91 est indiqué par erreur comme « coupe à fond blanc » (fig. 55). — P. 170, n° 112, écrire : Tsountas (*id.*, p. 171, n. 1). — P. 172, sur le relief de marbre n° 115, cf. aussi P. Willeumier, *Tarente*, 1939, p. 290 ; la date donnée d'après A. Rumpf (dernier tiers du v^e s.), me paraît fort incertaine. — P. 174 ; les chlamydes flottantes ne prouvent pas nécessairement l'imitation de l'art tarentin ; elles n'étaient pas rares ailleurs. — P. 195-196, pour la mélope fragmentaire du côté Nord du Parthénon, qui n'a pas été reproduite, n° 703, il y a eu confusion, semble-t-il, avec la mélope 23 de C. Praschniker. Le fragment 703 du Musée de l'Acropole, qui est tout différent (cf. *Parthenonstudien*, p. 65, fig. 47), a fait partie des scènes d'outrages et de meurtres, et pourrait correspondre, en fait, à l'épisode de Cassandre et d'Ajax. D'autre part, la mélope 26 de C. Praschniker, qui prenait place entre la fuite d'Enée et la rencontre Ménélas-Hélène est elle même toute différente (*Parthenonstudien*, p. 238, fig. 134). C'est celle-ci que Fr. Studniczka voulait mettre, avec ses deux personnages debout, plutôt à la suite de la Rencontre ; mais il ne peut pas y être question de l'épisode Ajax-Cassandre. — Pour le n° 177, p. 203-204, pl. 50, fig. 110, il apparaît évident aujourd'hui qu'il doit être rayé du catalogue ; il s'agit, à Arles, comme S. Reinach l'avait soupçonné, d'une Niobide s'affaissant² ; l'étude de P. Jacobsthal, *JHS.*, 1939, I, p. 69 sqq. (fig. 3 à la p. 70), qui a échappé à l'atten-

1. Les n°s des figures auraient eu intérêt à correspondre à la suite même des documents, ce qui n'arrive pas toujours. D'autre part, certains documents reparaissent deux fois, comme le bouclier peint de Doura-Europos, fig. 31 (p. 134, n° 55, et p. 202, n° 176), sinon trois fois (*id.*, p. 220). Peut-être eût-on gagné à éviter ce morcellement. (Même observation pour la coupe de Spina : n°s 94 et 193.)

2. Le 22 avril 1940, M. A. Delatte m'avait consulté sur ce point ; mobilisé en Orient, je n'ai pu lui répondre ; à mon retour de Syrie, la France étant séparée en deux zones, je n'avais pu lui faire faire la vérification à temps.

tion en raison des événements, donne là-dessus des indications décisives, supprimant les doutes ; pour la date (hellénistique) de la création de l'œuvre, *ibid.*, et pour son emploi présumé au théâtre d'Arles, cf. Ch. Picard, *Rev. arch.*, 1945, II, p. 135-138. Le pied conservé du personnage masculin proche de la figure affaissée est celui du vieux pédagogue introduit par la tragédie d'Eschyle. Signalons, à ce propos, la découverte récente à Cavaillon (Vaucluse), d'une scène troyenne qui se rapporte à l'épisode de la violence d'Ajaj (A. Dumoulin, *Les puits antiques de Cavaillon*, suivi de *La légende troyenne sur un vase de Cavaillon*, par F. Benoit, 1944). Il semble que le document soit unique encore dans la série « arétine »¹, mais il y avait des antécédents dans la céramique grecque à reliefs (cf. le bol de Tanagra à Berlin : J. Davreux, p. 178, n° 127). — P. 204 sqq., pour le cratère de marbre des Uffizi (Florence), n° 179, je ne suis pas d'accord avec l'interprétation proposée, et il me semble difficile d'éluder l'explication d'une consultation pythique. Ce que nous savons maintenant de l'oracle donné à Agamemnon à Delphes (G. Daux et J. Bousquet, *Rev. arch.*, 1942-1943, I, p. 113 sqq. ; II, p. 19 sqq.), appuie fortement l'hypothèse de F. Hauser, quoiqu'en pense Mlle J. Davreux ; pour la Pythie représentée aux pieds d'Apollon lui-même, cf. G. E. Rizzo, *La Base di Augusto*, 1933 (Base de Sorrente), p. 72-73, fig. 11-12 ; cf. aussi, dans le recueil même de Mlle J. Davreux, la fresque d'Herculanum, fig. 1 et p. 102, où il pourrait s'agir de la Pythie soumise au délire divin qui l'obsède. — La fresque du Pœcile d'Athènes décrite par Pausanias, I, 15, 3, avec les βασιλεῖς ἡθροισμένοι, pourrait se rapporter aussi à un autre sujet qu'au τόλμημα d'Ajaj, selon l'explication de *cicerone* fournie au Périégète. On espère revenir là-dessus quelque jour.

Les planches sont soignées, et il y a de bons *Index*. Nul doute que le travail, qui a été remarqué et couronné en Belgique, ne rende partout les meilleurs services. Mlle Juliette Davreux — formée par d'excellents maîtres, archéologues et philologues à la fois, comme A. Delatte, à qui elle a marqué sa reconnaissance par la dédicace liminaire — n'a rien négligé des aspects doubles de sa tâche. Si on peut ajouter ou corriger çà et là — assez peu en somme —, le mérite du travail présenté reste incontestable. On regrettera peut-être seulement qu'ayant donné fort consciencieusement toute la documentation grecque, étrusque, et romaine, l'auteur n'ait pas voulu rechercher, dans ce qui avait intéressé plus spécialement les décorateurs, ici et là, la marque du génie ethnique ou de l'esthétique des uns et des autres. Les éléments de l'étude étaient rassemblés, à pied d'œuvre. Ch. P.

A. Adriani, *Sculture in tufo*, dans la Collection : *Cataloghi illustrati del Museo Campano*, 1939 ; in-4°, 73 p., 4 pl. composites de comparaison (tav. d'agg. A-D), après la p. 31 ; 22 pl. terminales (composites). — Dès 1931-1932, comme il nous le dit, M. A. Adriani avait composé le catalogue ici recensé, qu'il a donné seulement au public en 1939, doutant de le pouvoir compléter ou reprendre. Les documents étudiés ont été trouvés en 1845 à Capoue (S. Maria Capua Vetere, lieu dit Le Curti, à l'intérieur — et autour — d'une grande *ara* en tuf (le sanctuaire est dit de la

1. Cf. *l. l.*, p. 20, avec la figure, et p. 23 sqq. Le bol mériterait une publication plus complète (on ne voit sur la figure qu'une partie du décor signalé). M. F. Benoit a eu tort de rapporter, à la suite de Mlle J. Davreux, au viol de Cassandre, le fragment d'Arles (p. 23). La frise de casques galates sous la représentation marquerait peut-être une origine pergaménienne.

« Petrarra ») contenant aussi des terres-cuites, des inscriptions, etc.¹. Le tout fut rapidement dispersé en Italie et à l'étranger même, mais l'aubaine du Fondo Patturelli ne bénéficia pas, certes, de cette trop immédiate notoriété : il n'est guère facile de reconstruire aujourd'hui l'histoire des documents de la *Javissa* retrouvée, bien qu'on ait fouillé l'endroit à nouveau de 1873 à 1887, mais quand la destruction du dépôt était déjà parachevée. Le seul renseignement sûr porte sur l'existence d'un escalier qui menait primitivement à l'autel et était flanqué de statues de sphinx (nos 162-165). En 1873, la fondation du Musée Campano provoqua la récolte des statues de tuf restées à terre, sur place, depuis 1845 ; sept autres documents du même lot sont à Berlin, dont deux très importants par leurs inscriptions (pl. A, 4-5), deux à la Villa Giulia, un à la Glyptothèque Ny Carlsberg, un au Musée de Naples. La première étude sérieuse a été celle de Koch, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 381 sqq., pl. 10-14².

On voit quel service M. A. Adriani a rendu en donnant diligemment cette « raccolta di materiali ». Pour monotones que peuvent paraître les documents, dans la série innombrable des « *matres sedentes cum infante* », étudiée par G. Snijder (non cité), les courotrophes capuanes ne se distinguent pas moins dans l'iconographie religieuse de tous les temps et de tous les pays : tant par le nombre des exemplaires retrouvés que par la particularité singulière, magique, du nombre élevé des pouspons de même taille représentés à l'occasion dans les bras de la mère féconde. M. A. Adriani a distingué quatre classes dans cette imagerie populaire, où l'ornement jusqu'à la fin prime l'habileté d'exécution : il y a, sur les statues, des bijoux, mais aussi que de maladresses de ciseau ! La représentation des enfants est particulièrement inexperte. — Les statues avaient jadis une couverture de stuc, dont il ne reste que des traces çà et là. Le premier groupe est représenté par deux seuls exemplaires, des plus primitifs. Le groupe 2 (nos 3-10) comprend des courotrophes de taille moyenne ou quasi normale, à trône encore non décoré. Le groupe 3 est le plus important, quantitativement : bien qu'en progrès, la figuration reste naïve (nos 11-107). Enfin, le 4^e groupe a été composé des quelques documents (108-112) les plus satisfaisants, pour le rendu de l'anatomie, de la draperie, pour la décoration du trône. Il reste difficile d'arriver à fixer une chronologie, voire une évolution, comme il arrive dans tous les cas où un art populaire naïf est en cause. On a trois documents inscrits (*CIL.*, X, 3817-3819), textes que M. A. Adriani daterait de l'époque de Sylla.

Les sculptures qui portent les inscriptions sont du 3^e groupe, et il n'y a pas la preuve que celles du quatrième lot aient été plus récentes, quoiqu'on ait cru. Mais dans le groupe 2, on pourrait parfois oser remonter à la fin du VI^e s. ou au début du V^e s. Le premier groupe, du moins, n'est pas datable. En somme, la plupart des œuvres semblent assez tardives. Déesses ou mortelles ? L'auteur ne conclut pas fermement, faute de preuves, dit-il (p. 21). Il croirait en bien des cas à des mortelles héroïsées (?), et s'efforce d'utiliser en ce sens l'indication des inscriptions de Berlin, qui nomment [Se]q[u]nda Solania L. f., et Quarta Conflcia : mais ces femmes peuvent avoir dédié des ex-voto de type, soit humain, soit divin. — De plus,

1. Cf. maintenant J. HEURGON, *Capoue préromaine*, 1942, p. 330 sqq.

2. Nombreux exemplaires reproduits. Le *Rép. stat.* de S. REINACH n'a donné que les nos 88 et 89 de A. ADRIANI (cf. III, p. 80).

3. On constate des ressemblances avec les figures des « canopes » chiusines (cf. pl. A, 1 et 2).

la frontalité des figures, surtout la multiplicité toute conventionnelle des poupons au maillot tenus à la fois *in gremio matris*¹, semblent bien attester des intentions d'idéalisme religieux; il y a là une convention expressive, qui, pour ma part, m'aiderait à décider du côté divin.

A qui était dédié le sanctuaire, dont on aurait peut-être (?) l'image cultuelle (n° 153, pl. 21) ? On ne croira plus avec F. von Duhn qu'il puisse s'agir d'une divinité des morts, tenant sur ses bras les âmes des défunts. On pensera plus légitimement à une *Mater*, protectrice de la fécondité humaine et de l'enfance, comme était la Thesmophoros du bas-relief de Sigeion, p. ex. (iv^e s.), dont M. A. Adriani eût pu tirer argument². — La déesse de Capoue tient parfois la colombe ou la grenade (153-154). Tout cela ne l'empêchait pas, au contraire, d'avoir des pouvoirs d'outre-tombe, comme Déméter, p. ex. Les inscriptions du sanctuaire, les célèbres « *jovilae* », ne s'adressent nommément qu'à Jupiter Flagius. Même s'il n'est pas sûr qu'elles fassent allusion à des sacrifices et à des fêtes de *Damia* (p. 23)³, qui serait, selon M. A. Adriani, la suzeraine de la « Petrara », il s'agit certainement d'une parèdre matronale de Zeus. Cette parèdre, tout autant qu'une Héra, peut avoir été une divinité de la fécondité agraire. M. J. Heurgon (*l. l.*, p. 370) n'a pas manqué d'attirer lui-même l'attention sur le témoignage d'une monnaie de bronze à double idole, où il eût été tout de même tentant d'identifier Damia-Auxesia. Le débat reste ouvert. Le culte serait venu de Tarente à Rome par Capoue, comme le pensait déjà Koch. La suzeraine de la « Petrara » serait associée dans le fondo Patturelli au Jupiter Flagius, comme étant sa nourrice courotrophe.

Examinant enfin le problème artistique (p. 25 sqq.), M. A. Adriani signale qu'il ne croit pas trouver la preuve, dans les *Matres* capuanes, de l'influence de l'expansion étrusque en Campanie, malgré les ressemblances aperçues avec certains produits de l'art étrusque. C'est là, dit-il, de l'art campanien, avec son *italicità* spéciale, produit local du goût indigène primitif⁴. Ch. P.

Paolo Enrico Arias, *La Grecia nell'impero di Roma*, Collection *Mostra della romanità*, 17; *Civiltà romana*. Roma, Casa editrice Carlo Colombo, 1940; 175 + 245; 72 p. (avec illustrations dans le texte). — De cet opuscule, composé et publié en 1940, la suite des événements, entre 1940 et 1945, a sans doute déjà diminué un peu l'actualité; il faisait partie, sous n° 17, de la série d'études réunies sous le titre *Collana civiltà romana*; seize autres fascicules avaient paru avant celui-ci⁵, un grand nombre d'autres étaient annoncés « en préparation » dès 1940. J'ignore s'ils ont paru.

L'auteur n'a certainement pas travaillé sans quelque inspiration directrice; il a du moins composé son opuscule le plus objectivement possible, et l'on peut

1. La courotrophe n° 40 en tient douze, six sur chaque bras ! Id., n° 88.

2. On pensera aussi à la Héra du Sanctuaire de l'embouchure du Silaris. Le n° 83 est assis sur un trône orné en haut de têtes de bélier.

3. Interprétation rejetée par J. HEURGON, *l. l.*, p. 366; cf. *Étude*, p. 85 sqq. A la soutenance, M. E. Benveniste pensait différemment.

4. On eût pu faire comparer les « colossoi » de Sélinonte, trouvés derrière le temple de Zeus Meilichios, dans la nécropole de Gaggera.

5. Parmi ceux-ci : *La religione*, de N. TURCHI; *I trasporti e il traffico*, de M. CAGIANO DE AZEVEDO; *Il ritratto di Augusto*, de I. MONTINI; *La famiglia di Augusto*, de C. PIETRANGELI, etc. Plusieurs traités intéressants concernaient l'histoire économique.

dire, ainsi, que son travail restera utile. L'ayant lu attentivement, et déjà pendant la guerre, nous nous permettons d'offrir ici, à notre confrère italien, quelques remarques. — L'introduction est consacrée à la conquête ; elle expose les relations politiques et culturelles entre Rome et *Athènes*, pendant l'ère républicaine, d'abord ; un second chapitre vise à exposer quels ont été les principes de l'action politique de Rome en Grèce (p. 8 sqq.). On notera le point de départ, dans le temps et dans l'espace. Tite-Live a prétendu que la première ambassade (des fils de Tarquin le Superbe ?) à Delphes pouvait avoir en lieu au temps des rois, ce qu'on peut discuter ; mais en faisant remonter seulement à l'époque républicaine — et en les limitant à *Athènes* d'abord — les relations de l'Italie et de la Grèce, l'auteur pourra paraître, à d'autres qu'à nous-même, avoir bien rétréci le sujet. Toute la préhistoire, toute l'histoire même de la Sicile, et de la Grande-Grèce, restent ici dans l'ombre, notamment. Si l'on s'en tient aux limites qui ont été fixées, on rendra hommage à la modération des vues de l'auteur dans l'exposé des faits historiques de l'ère républicaine. On n'attendait pas qu'il renoncât à montrer la politique de Rome « en beauté ». On n'attendait pas qu'il approuvât trop les « alcuni studiosi stranieri », nos maîtres, qui ont prétendu que le Sénat romain du III^e s. n'était encore composé que « de riches campagnards incapables de noter l'intérêt politique et culturel de la pénétration romaine en Grèce ». Mais, quand on se reporte à la bibliographie, p. 68 sqq., qui « n'a certainement pas la prétention d'être complète », avoue l'auteur¹, on s'étonne malgré tout de n'y voir figurer en 1940, ni les études de W. Tarn, sur la civilisation hellénistique, ni celles de W. Scott Ferguson, sur Athènes hellénistique, ni la thèse de M. Holleaux sur *Rome et les monarchies hellénistiques au III^e s.*, ouvrage capital — visé ci-dessus dans la phrase que nous avons relevée ; ni même, plus récemment encore, le livre de J. Carcopino, *Points de vue sur l'impérialisme romain*, qui méritait, certes, mention en 1940. Les lecteurs italiens de M. P. E. Arias auront eu assurément toute liberté pour former eux-mêmes leur conviction sur les graves questions débattues à travers ces ouvrages, et d'autres, par les savants italiens ou étrangers. Je crois qu'il eût été plus scientifique, et peut-être aussi plus simple, de ne priver personne de références aux « points de vues » jugés les plus discutables. — On notera au contraire comme inutile ici, ou à peu près, la mention du livre de R. Cohen, *Athènes, une démocratie de sa naissance à sa mort*, 1936, ouvrage qui ne dépasse guère pratiquement la limite de Chéronée (338 av. J.-C.).

Je m'en tiendrai à des remarques archéologiques. Le chapitre intitulé *I grandi complessi monumentali della Grecia romana*, p. 19 sqq., passe en revue successivement Athènes, Eleusis, Corinthe, Delphes, Épidaure, Olympie, Délos. Au lieu de ce classement régional, n'y eût-il pas eu intérêt à suivre un ordre chronologique, en montrant, d'abord, où les traces de l'influence romaine ont pu apparaître en Grèce, selon l'ordre des temps ? Sous ce point de vue, Délos, qui vient à la fin, eut pris la tête, dans l'énumération. C'est le premier point du monde grec où il y a eu toute une

1. N'eût-on pas attendu tout de même — à côté du rappel initial du livre d'Hertzberg (1866-1875), lui-même tout à fait dépassé — la mention d'ouvrages comme ceux de PETIT DE JULLEVILLE, *La Grèce sous la domination romaine*, 1875, et même de FINLEY, *Greece under the Romans*, 1814, traduit en allemand en 1861 ? Ces œuvres de « point de départ » ont au moins l'intérêt de laisser entrevoir les progrès de l'érudition, et de fixer les lacunes qui subsistent dans notre information la plus récente.

colonie romaine constituée, quand il n'y en avait encore ni à Athènes, ni à Delphes, ni à Philippes, ni ailleurs. Il eût été important, et intéressant, de montrer les raisons commerciales qui ont attiré Rome vers Délos, et d'exposer les vicissitudes de la lutte économique et maritime dans l'Archipel, lutte où Délos a payé, quoique innocente, le prix des querelles de l'impérialisme. On ne sera pas dispensé de recourir à la thèse, qui n'a pas vieilli, de P. Roussel, *Délos, colonie athénienne* (1916), exposé parfait des faits historiques depuis 166 av. J.-C.¹. Le précieux traité de J. Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique* (1919) n'a même pas obtenu ici une mention² ! Sans entrer dans le détail, il eût fallu utiliser davantage, pour l'architecture, la sculpture, la peinture, etc., les volumes parus de l'*Exploration archéologique de Délos*³. Plusieurs montrent combien la colonie italique de Délos a trouvé de suggestions d'art dans les Cyclades, où Rome apportait elle-même, nous nous plaisons à le mettre ici en valeur, les vertus de son patriotisme social, son attachement si louable à la vie familiale et à la vie religieuse. Croira-t-on qu'à ce point de vue, les excellents ouvrages de M. M. Bulard, et notamment sa thèse, *La Religion domestique dans la colonie italienne de Délos*, 1926, n'auraient pas dû être au moins mentionnés en Italie ?

M. P. E. Arias a bien marqué au passage l'intérêt de la *Dea Roma* de l'Établissement des Poseidoniastes de Bérytos, p. 41-44 ; la consécration remonte certainement beaucoup plus haut que 80 av. J.-C. (cf. p. 42), et il est regrettable que l'auteur n'ait pas tiré argument, pour son étude, de l'inscription récemment publiée de Cairness House, si instructive pour les relations premières des banquiers romains avec les trafiquants grecs ou syriens de l'île (cf. *Rev. arch.*, 1936, II, p. 158-198). — L'ouvrage d'E. Lapalus concernant l'*Agora « des Italiens »* à Délos met aussi, depuis 1939, à la disposition de ceux qui étudient les rapports de Rome et de la Grèce, divers éléments d'étude ; dans la question des origines de l'agencement des Forums impériaux, on eût pu être tenté⁴ de croire que ce sont les plans proprement latins qui ont ouvert la voie, l'Agora des Italiens à Délos étant déjà, par exemple, vers 150, une manifestation de l'architecture romaine imposée à la Grèce ; or l'étude de l'Agora des Italiens, de ses rapports architecturaux avec les autres agoras déliennes, avec l'Édifice des Poseidoniastes de Bérytos, qui n'est pas un établissement occidental, détourne utilement de telles conclusions, qui seraient fausses. Le problème ne manque pas de gravité.

M. P. E. Arias nous a dotés en 1945-1946, d'une étude intéressante sur la Phocide vue par Pausanias⁵ : elle répond à peu près aux mêmes intentions didactiques que son travail sur la Grèce pendant la domination romaine, mais le point de vue scientifique s'est accentué. On ferait à propos de ce nouvel ouvrage des observa-

1. Seul est cité, de cet auteur, le petit ouvrage de vulgarisation, *Délos*, 1925 (Coll. : *Le Monde hellénique*).

2. Il reprend et complète l'article du *BCH.*, 1912, p. 1 sqq., qui est ici seul signalé.

3. On eût pu citer spécialement, dans l'*Exploration*, le livre de M. K. MICHALOWSKI sur *Les portraits hellénistiques et romains* (*Expl. Délos*, 13, 1932) ; les publications concernant l'architecture et la décoration gréco-romaine des maisons (J. CHAMONARD, *Expl. Délos*, t. 8 et 14 ; M. BULARD, *Mon. Piot*, 14, 1908, p. 7-213 ; Id., *Les peintures murales*, *Expl. Délos*, t. 9) ; etc. Rappelons que la publication de l'*Agora des Italiens* à Délos a paru dans l'*Expl. Délos* (fasc. 19), en 1939.

4. Mme RYBERG, en 1940 (*Rome from the VII^e to the II^e cent. B. C.*), cède encore précipitamment à une telle tentation.

5. Cf. *REA.*, 48, 1946, p. 134 sqq.

tions analogues à celles que mérite le court — trop court ! — paragraphe (p. 36 sqq.) sur Delphes, dans l'ouvrage de 1940. L'auteur ne s'est pas toujours reporté assez directement aux publications techniques, et il y aurait à reprendre, p. ex., sur ce qu'il dit du pylône de Persée, usurpé par Paul-Émile, et de la loi romaine qui s'y trouve transcrite en grec. — Mais sur combien d'autres questions, en outre, faudrait-il revenir ? M. P. E. Arias n'a pas cité les ouvrages de R. Flacelière, *Les Aitolien* à Delphes, 1937, de G. Daux, *Delphes au II^e et au I^{er} s.*, 1936 ; celui-ci surtout qui prend pour thème l'histoire delphique depuis l'abaissement de l'Étolie jusqu'à la paix romaine (191-31 av. J.-C.), aurait rendu de grands services, documentaires et autres, à notre confrère italien, qui n'a pas pu bénéficier d'autre part, du dossier des inscriptions dont M. J. Jannoray vient de se servir pour établir la chronologie delphique du I^{er} s. apr. J.-C.¹.

On ne fera pas un grand grief à l'auteur des lacunes qu'il ne pouvait sans doute combler pour des raisons matérielles ; les ouvrages scientifiques français qui ont franchi les Alpes peu avant le temps où il écrivait ont été sans doute bien rares. Les deux traités de M. A. Aymard, si importants pour les premiers rapports de Rome avec la confédération achéenne, ont paru en 1938², quand déjà s'amorcelaient les menaces à la fois contre la paix et les travaux de l'esprit. L'ouvrage italien les ignore ; non seulement il n'apporte rien sur la confédération achéenne, mais rien non plus sur Sicyle-Aigion ; rien sur la conquête d'Égine par P. Sulpicius Galba, qui permit, dès 210, entre les Romains et les Attalides, un de ces partages d'œuvres d'art — à la curée, dirait-on, plus encore qu'à la criée — dont les vainqueurs devaient renouveler le bénéfice, devenu périodique après la prise d'Oréos, ou encore au temps d'Attale II. Le rôle des Attalides vis-à-vis de l'hellénisme, dont ils se réclamaient si fort, a quelques vilains aspects.

Pour Corinthe même, la bibliographie donnée p. 69 — quoiqu'on doive la considérer comme restreinte volontairement à l'essentiel — est un peu bien lacunaire : la publication américaine en cours n'y est même pas envisagée au complet, avec ce qui touche à l'Acrocorinthe, par exemple, et le volume IV, 1, concernant les terres-cuites architectoniques ; une mention eût été attendue des ouvrages de Rhys Carpenter et d'H. Payne, celui-ci ayant donné en appendice (*Necrocorinthia*, 1931, p. 348 sqq.), le curieux texte de Strabon, VIII, 6, 23, où sont constatées, la première fois à ma connaissance, et pour la première entreprise, les fouilles entreprises par les colons de César, après 44 av. J.-C., dans les nécropoles de la ville, en ruines depuis le temps de Mummius. Ces vases brisés, ces χαλκώματα, n'ont pas seulement suscité l'« étonnement » des fouilleurs improvisés, mais, au dire de Strabon, ils ont rempli Rome de ce qu'on appelait alors les *necrocorinthia*, influençant ainsi le marché méditerranéen des œuvres d'art. Ne fallait-il pas mentionner d'autre part, après les pillages de Mummius, les libéralités faites par l'heureux pillard jusqu'en Bétique, avec les statues razzées ? On a eu récemment l'occasion de vérifier ce que Th. Mommsen avait deviné à ce sujet (R. Thouvenot, *Essai sur la Bétique*, 1940). Le sort de Corinthe était d'autant plus intéressant à examiner, du point de vue même de M. P.-E. Arias, que son Agora-Forum, après reconstitution romaine,

1. *REA.*, 47, 1945, p. 46 sqq., p. 243 sqq. : cf. du MÊME AUTEUR, *BCH.*, 68-69, 1944-1945, p. 75 sqq. (p. 77, n. 2, à propos de la *Lex Hadriana de rudibus agris*).

2. *Les assemblées de la confédération achéenne. Les premiers rapports de Rome et de la confédération achéenne.*

répond assez aux indications données par Aulu-Gelle, lorsqu'il a parlé dans les *Nuits attiques*, XVI, 13, 9, de ces colonies petitement imitatrices de Rome (« *istae coloniae* »), dont il dit : « Quasi effigies parvae simulacraque esse quaedam videntur ». Le Forum de Corinthe, à ce point de vue, respectant le tracé rectangulaire de l'Agora hellénistique, est à comparer avec celui de Philippes, en Macédoine, résultat d'une autre initiative latine. Les bâtiments administratifs qui y ont envahi le portique Sud, précédemment commercial, montrent, après le temps de Néron — dans le rapprochement du *Bêma* (cf. les Rostres) et du *Bouleutérion*, de la Basilique Sud — un dispositif romain, inspiré de loin par la capitale [O. Broneer, *Arch. Ephem.*, 1937, p. 125-133, avec un plan, p. 128.] — L'installation même du *Bêma* mentionné par les *Actes des Apôtres* à l'occasion du séjour de l'apôtre Paul, et celle du *Macellum*, également cité dans les *Actes*, eut permis d'attirer l'attention utilement sur les éléments d'architecture *occidentale* que la Grèce a pu emprunter à l'Italie. — Bien que Corinthe ait dû à sa colonie latine le goût pervers des jeux de gladiateurs, on n'y voit pas d'amphithéâtre — l'amphithéâtre étant, quoiqu'on ait prétendu, le « signe » matériel de l'apport latin (cf. A. Calderini, *L'anfiteatro romano*, Milan, 1940). Du moins Corinthe avait transformé son théâtre pour les combats et les chasses ; elle a eu aussi un Odéon, qu'elle doit aux Romains.

Pour ne pas allonger outre mesure le compte rendu de ce livre — difficile à réaliser, comme à juger, à sa date — mais qui, je le répète, peut encore rendre de bons services, je m'arrête ici, et ne relèverai plus, en note, que quelques observations de détail¹.

Ch. P.

I. — **Edmond Groag**, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian*, dans les *Schriften der Balkankommission, Antiquarische Abteilung*, IX

1. P. 27 : il est intéressant de remarquer, ce qui n'est pas dit, que le Pompeion d'Hadrien, salle de plan basilical à trois nefs — les deux du centre séparées par des piliers carrés — n'est pas sans rappeler le dispositif de la Skeuthèque de Philon au Pirée. — P. 28, est reproduite la maquette de la Bibliothèque d'Hadrien à Athènes, telle qu'elle a figuré à la *Mostra della romanità* ; mais l'état ainsi « exposé », est, pour la cour, celui de la piscine et du jardin à l'entour ; ce plan a été transformé, au profit d'un édifice quadrilobé (W. JUDEICH, *Topogr. v. Athen*, p. 376, fig. 49) qui est toujours resté assez énigmatique (installation balnéaire ?). — P. 33, il n'est pas exact de dire que le médaillon rond des grands Propylées d'Eleusis, au fronton, est orné d'un portrait d'Antonin le Pieux : O. DEUBNER avait tendu à démontrer dès 1937 (*Ath. Mitt.*, 62, 1937, p. 73-81) qu'il s'agissait d'un Marc-Aurèle. — P. 45 et dans la bibliographie, p. 70, on rectifiera l'orthographe fautive « Ponthios » pour le sculpteur athénien auteur du rhyton de marbre du Capitole (Pontios). — P. 47 : le portrait d'époque républicaine reproduit n'est certainement pas celui d'un archigalle. — P. 69 : l'auteur américain de l'étude sur la Bibliothèque d'Hadrien s'appelle en réalité M. A. Sisson (et non Wisson). M. P. E. Arias n'a pas fait état du bon travail de M. P. Charlesworth, sur les routes et le trafic commercial dans l'empire romain (1924 : trad. franc. de P. Grimal, 1938) : le chapitre consacré (p. 123 de la traduction française), à la Grèce, aurait dû être utilisé ; de même, l'étude de J. A. O. LARSEN, *Roman Greece*, dans TENNEY FRANK, *An economic survey of ancient Rome*, 4, 1938, p. 259-498 (cf. M. FEYEL, *REG.*, 55, 1942, p. 152 sqq.). Pour les périodes de disette, voire de famine, souvent mal conjurées sous l'administration romaine, cf. p. ex., L. ROBERT, *BCH.*, 59, 1935, p. 438 sqq. (décrets d'Akraiphia) : à peu près définitivement, à partir de l'Empire, la Grèce a eu faim ; on ne s'étonne guère que les « *Graeculi esurientes* » aient cherché de plus en plus à s'expatrier. Les offrandes spectaculaires des conquérants italiens aux sanctuaires helléniques ne rémédiaient guère déjà à ce mal profond : cf. *REL.*, 19, 1941, p. 259 (à propos d'une étude de Mlle GUARDUCCI).

(Publications de l'Akademie der Wissenschaften in Wien). Wien u. Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky. A.-G., 1939, in-4°, 198 p. (sur deux colonnes).

II. — **Id.**, *Die Reichsbeamten von Achaia in spätromischer Zeit*. Dissertationes Pannonicae, ex Instituto numismatico et archaeologico Universitatis de Petro Pázmány nominatae Budapestinensis provenientes, ser. I, n° 14. Budapest, Institut für Münzkunde u. Archaeologie der P. Pázmány-Universität, 1946 ; in-8° ; 92 p.

Le premier volume, recensé ici bien tardivement, avait repris à peine avant la guerre une série interrompue depuis 1919, juste après les *Arch. Forschungen* de C. Praschniker et A. Schober, en Albanie et au Monténégro. C'est une prosopographie méthodique et précieuse des fonctionnaires romains qui ont été responsables de l'administration latine en Achaïe, depuis 146, date de la réduction de la Grèce en province romaine.

L'instrument de travail sera indispensable à ceux qu'intéresse le sort de la « *Graecia capta* », et sa longue histoire traversée de crises économiques lamentables, déjà ; et en particulier, de dures misères générales, pendant lesquelles seuls les riches, fort peu nombreux, d'ailleurs, devaient supporter tout le poids des charges publiques. Mises à part les études de P. Graindor, concernant Athènes sous Auguste, et à la suite, jusqu'au temps d'Hadrien, nous n'avions guère encore, pour Athènes pendant la domination romaine, que des matériaux lacunaires et dispersés ; Stein seul avait fait pour la Thrace, en 1921, ce que Edm. Groag a tenté aussi pour l'Achaïe. Ce n'est pas diminuer, au contraire, la gratitude due à son effort, que de signaler d'abord, les difficultés de la tâche. Nos connaissances restent sporadiques et incertaines ; ce qui s'ajoute aux mentions épigraphiques, aux inscriptions des monnaies (cf. p. ex. Chalcis), est secondaire et médiocre. On ne le voit que trop par de tels répertoires ; mais il est superflu de dire combien ceux-ci rendront service.

Pendant la période de la république romaine, la province d'Achaïe a dépendu de la surveillance du gouverneur de la Macédoine. Cela a entraîné l'obligation pour les Romains d'envoyer divers magistrats en mission en Grèce : on ne sait pas très bien d'ailleurs jusqu'à quel point les missions étaient indépendantes du haut fonctionnaire résidant en Macédoine. Edm. Groag a laissé de côté ce qui touchait à Sylla, à M. Antonius Creticus, Pompée et César, qui ont eu affaire en Grèce. — On ajouterait Marius¹. — La prosopographie des Romains fondés de pouvoir en Achaïe commence au temps de la dictature de César, qui semble avoir organisé la partie Est de l'Achaïe, avec une administration pour la première fois indépendante. Viennent ensuite les proconsuls et les légats impériaux de l'époque d'Auguste, tout le répertoire étant distribué chronologiquement. L'ouvrage dénombre les *legati Augusti pro praetore*, connus pour la Moesie, la Macédoine, l'Achaïe ; puis les proconsuls et les *legati Augusti pro praetore*, depuis Claude, les légats des proconsuls, les questeurs, les *correctores*, les curateurs, les procurateurs de la province, et les personnages chargés de missions spéciales. Des conclusions générales (p. 155-168) sont tirées de la prosopographie ainsi reconstituée, dont un tableau chronologique (p. 173-182) et un *Index* onomastique viennent faciliter l'emploi.

Il serait bien difficile, même à de plus compétents que moi-même, de rendre compte en détail de ce qu'est et a voulu être un Dictionnaire des administrateurs latins, tout au moins de ceux qui ont été sauvés de l'oubli par le hasard. Mais il

1. Ch. PICARD, *BCH.*, 56, 1932, p. 491-530.

convient de noter, et la qualité du travail, et l'amplitude des vues. Edm. Groag ne nous livre pas que des fiches très bien établies ; il a eu le souci d'entrevoir et de faire entrevoir les conséquences historiques de son travail.

II. — Ce travail devait avoir une suite ; la rupture du dessein est marquée, en coïncidence avec le temps de la publication — temps de guerre — par le changement de format du volume second du Répertoire. Une courte préface d'A. Alföldi explique comment la publication est passée de l'Académie de Vienne aux *Dissertationes pannonicæ*. Edm. Groag n'aura pas vu l'apparition de la fin de son travail ; il n'a même pu en surveiller l'impression, arraché à ses livres, enfermé dans une captivité « mi-volontaire, mi-forcée », écrit M. A. Alföldi. Libéré au printemps de 1945, il ne survécut guère à l'émotion de sa délivrance. Il laissait son manuscrit, qu'il avait lui-même destiné à la série des *Dissertationes pannonicæ* ; c'est à M. A. Alföldi que nous devons l'accomplissement de ce vœu, et aussi les compléments nécessaires à un ouvrage posthume. On ne saurait trop l'en remercier, ici et ailleurs.

Le travail qui a pu voir le jour dans de telles conditions, douloureuses, et par le concours d'une bonne volonté amicale, contient d'abord douze pages d'*Addenda et Corrigenda* au tome I, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian*. Un nom nouveau est introduit, p. 117, celui de P. Cluvius Maximus Paullinus, consul au plus tôt en 138 apr. J.-C., d'après le monument funéraire de Monte-Porzio¹. A la suite des compléments de sa Prosopographie, Edm. Groag reprenait sa tâche : du temps de Dioclétien (p. 13 sqq.), il l'a menée jusqu'à l'ultime décadence de l'Empire. L'ultime proconsul nommé (435 de notre ère) est Hesychius, dernier connu nommément jusqu'aujourd'hui, parmi les hauts magistrats d'Achaïe.

On n'eût pas attendu qu'il y eût pour cette longue période moins d'incertitudes que précédemment. Ce qui est sûr, c'est que tout ce qui pouvait être mis en œuvre, comme documentation littéraire, épigraphique, archéologique, l'a été avec une méthode parfaite, que suffirait à garantir le nom du réviseur. Là aussi, il y a un *Index* chronologique d'un prix inestimable. Là, aussi, les matériaux d'une histoire officielle qui ne pourra sans doute être jamais complète nous ont été diligemment fournis à pied-d'œuvre par les meilleurs connaisseurs. Ch. P.

Paul Friedländer, *Documents of dying paganism, Textiles of late antiquity in Washington, New York, and Leningrad*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1945 : in-8° ; 66 p., 16 pl. (dont une en couleurs). — Cet intéressant travail est consacré à trois tapisseries de la fin du paganisme² : l'une, d'un caractère expressif, qui appartient aux collections de l'Université d'Harvard (Dumbarton Oaks Research Collection), est à Washington et représente, trônant, nimbée, l'Hestia Polyolbos (nom inscrit) ; l'autre est un panneau teint en pourpre du Metropolitan Museum (New York), connu à tort sous le nom de « Triomphe de Bacchus ». Il doit être comparé avec une pièce de Leningrad, qui présente toutefois

1. Cf. *Arch. Jahrb.*, 56, 1941, *Anz.*, col. 460 sqq.

2. Indiquons ici d'abord les références aux planches : la tapisserie d'Hestia (Washington) est reproduite en couleurs, dans son ensemble, au frontispice. Pour le panneau de New York (Cybèle), on le trouvera photographié, pl. 10, avec un dessin au trait, sur calque transparent (New York), qui précise les lignes du décor ; la pièce correspondante (mais différente pour d'importants détails), de Leningrad est visible à la pl. 11 : tant bien que mal, d'ailleurs.

des variantes remarquables. Dans les deux cas, l'auteur suggère des interprétations personnelles et nouvelles. La tapisserie d'Harvard n'est pas un cadeau de mariage, mais illustre des conceptions religieuses originales ; le pseudo « Triomphe de Bacchus » représenterait actuellement une mutilation d'Attis (?). L'auteur appuie ses exégèses sur des textes, comme il avait fait lors de ses recherches concernant Johannes de Gaza et Paul le Silentiaire, et pour étudier le cycle des peintures de la Gaza chrétienne vers 500. Son enquête concernant l'Hestia d'Harvard, si elle ne mentionne pas certaines monographies récentes¹, apporte du nouveau sur la *Polybolos*. Pour le culte même de Cybèle, nous bénéficions aussi d'intéressantes remarques, comme on va voir.

Il est important de savoir à quoi ont pu servir, jadis, ces documents d'art. P. Friedländer a combattu l'interprétation qui ferait de ces textiles des sortes d'« icones », objet de culte. Il s'agit d'œuvres de commande exécutées pour un amateur lettré. Le dispositif hiératique de la tapisserie d'Hestia, produit égyptien du VII^e s. de notre ère, est curieux : elle est environnée de six *putti*, chacun désigné par une inscription, dans un *clipeus*, comme représentant les divins pouvoirs de la déesse : richesse, béatitude, bon renom, liesse, vertu, progrès². Une personnification féminine allégorique associée à l'épiphanie d'Hestia est qualifiée de *Lumière* ; en pendant, une figure masculine représenterait Orphée (3) selon P. Friedländer, mais il y a peut-être lieu de se demander s'il ne s'agirait pas plutôt du donateur ou bénéficiaire de l'œuvre d'art. Malgré les indications fournies par ces diverses présences, certaines, ou possibles, il semble bien qu'il faille éliminer toute hypothèse d'emploi religieux. Ni le contenu des *Hymnes orphiques*, qui d'ailleurs ne sont pas des compositions sacrées, mais des productions intellectuelles libres, ni les spéculations de Proclus, ne fournissent des arguments assez directs pour inciter à une interprétation de cette nature. Les diptyques consulaires de Clementinus et de Magnus, par exemple, présentent bien des évocations comparables (513 et 518 ap. J.-C.), avec des ressemblances, non douteuses de composition et de style : or il ne s'agit pourtant pas de croire que les consuls, bénéficiaires eux-mêmes, aient été l'objet d'un culte !

Comment expliquer la forme cintrée du haut de la tapisserie d'Hestia ? On est frappé de la parenté, à ce point de vue, avec certains reliefs mithriaques. Mais les *arcosolia* n'étaient pas exceptionnels dans l'architecture antique tardive, et ils servaient à toutes fins : on en trouve dans les « living rooms » des villas privées. Quant aux personnifications d'ordre moral, on sait aujourd'hui combien elles sont devenues fréquentes, p. ex., sur les mosaïques d'Antioche³ : elles ne donnaient pas lieu à oraison et culte, là même. A cette occasion, P. Friedländer a repris la discussion du rôle des figurations allégoriques et mythologiques dans la littérature et

1. Pour J. Keil, cf. ci-après. J'ai moi-même récemment, dans *RHR.*, 129, janvier-juin 1945, p. 31-46, signalé le progrès du culte d'Hestia, et son ancienneté.

2. Les médaillons inscrits se présentent superposés, et de chaque côté de la déesse : deux à hauteur de sa tête ; deux à hauteur de ses avant-bras, qu'elle écarte symétriquement, saisissant elle-même ainsi les cartouches que tiennent les deux *putti* assesseurs ; enfin, les deux *clipei* du bas sont montrés à hauteur des pieds de la déesse centrale, trônant sur un siège élevé. Du côté droit (*de la déesse*), de haut en bas : $\pi\lambda\omicron\upsilon\tau\omicron\varsigma$, $\epsilon\upsilon\lambda\omicron\gamma\acute{\iota}\alpha$, $\acute{\alpha}\rho\epsilon\tau\acute{\eta}$; à la gauche d'Hestia : $\epsilon\upsilon\phi\rho\omicron\sigma\upsilon\eta$, $\epsilon\upsilon\omega\chi\acute{\iota}\alpha$, $\pi\rho\omicron\kappa\omicron\pi\acute{\eta}$.

3. On alléguerait aussi celles de l'Afrique du Nord. L'usage de l'allégorie remonte d'ailleurs, notons le, bien plus haut.

dans l'art de la fin du paganisme. La foi est alors fort mêlée, novatrice et conservatrice en même temps. Un auteur comme Dioscorus d'Aphroditopolis, contemporain, semble-t-il, de la tapisserie d'Hestia, était certainement chrétien ; mais appartenant aux cercles des *literati*, il n'ignorait rien de l'alexandrinisme et du byzantisme, donc, à travers ces formes de culture, de la mythologie classique. Non moins que la tapisserie d'Hestia Polyolbos, la grande parade dionysiaque du Louvre, si insuffisamment étudiée encore — on y reviendra ci-après — montrerait assez que les mélanges et les interférences ne se sont pas produits seulement pour les arts littéraires.

Voici quelques remarques : à propos de la composition, P. Friedländer n'a pas manqué d'alléguer les comparaisons possibles avec Notre-Dame de la Belle-Verrière à Chartres, ou la « Madonna Rucellai » de Cimabue, p. ex. Peut-être, puisque le panneau de Washington est œuvre égyptienne, n'eût-il pas été inutile d'indiquer d'abord que les *putti* allégoriques, avec ou sans *clipei* inscrits, étaient apparus à Alexandrie dès les temps hellénistiques : ceux qui personnifient les *seize coudées* de la crue normale du Nil ont préparé le rôle des petits assesseurs d'Hestia, montreurs de cartouches épigraphiques. Pour εὐφροσύνη et εὐωχία, on eût attendu, je crois, une référence aux inscriptions des mystères anatoliens de Panamara, où ces termes sont employés par les prêtres du Zeus carien local, quand ils invitent officiellement les fidèles à des banquets rituels (P. Roussel, *BCH.*, 51, 1927, p. 134 sqq.). Le choix des « pouvoirs » donnés à l'Hestia Polyolbos, la réapparition de telles expressions, détourne en fait de croire qu'il s'agisse là d'épithètes spéciales de culte. Mais il n'était pas sans intérêt de marquer que la déesse du foyer, en bonne maîtresse de maison, n'était pas indifférente à la liesse, à la béatitude des banquets. Si M. P. Friedländer avait songé à utiliser l'étude récente de J. Keil, dans les *Anatolian studies presented to W. H. Buckler*, 1939, p. 119 sqq., il eût pu mettre à profit, avec les documents d'Ephèse, de précieuses invocations : sur l'Hestia ἀειπάρθενος, ancêtre désignée, « pleine de grâces », des Madones entre les anghes (Cimabue) ; sur l'Hestia Βουλαία, patronne des prytanées, et des associations de Courètes¹, à l'époque romaine impériale.

Terminons ici pour le panneau de l'Hestia, en regrettant que M. P. Friedländer, qui est allé chercher des comparaisons, à bon droit, dans toutes les provinces de l'art — et presque à travers tous les temps jusqu'à Angiolo Gaddi ! — n'ait pas marqué la ressemblance typique qu'il y a entre l'Hestia Polyolbos, entourée de ses *putti* superposés, et la présentation de la *Dea Regina Nemesis*, sur l'ex-voto de Brindisi publié par B. Schweitzer en 1931 (*Arch. Jahrb.*, 46, 1931, p. 174 sqq. : cf. p. 183 sqq., et pl. 3). Les tapisseries du genre de celle de Washington ont trouvé des modèles sur les reliefs votifs, où paraît une divinité frontale entre des assesseurs allégoriques en dispositif étagé.

Pour l'interprétation du panneau de New York (pl. 10), dont un « pendant » instructif — avec des différences ! — est à Léninegrad (pl. 11)² on ne peut que féliciter d'abord l'auteur d'avoir changé la désignation traditionnelle, encore respectée sur les cartes postales qu'on vend à l'entrée du musée américain. Il

1. Cf. aussi *RHR.* 1945, p. 31 sqq. — Hestia trône à la place d'honneur sur l'Ara du Dodécatéon d'Ostie, récemment découverte et publiée par G. Becatti (*Annuario Scuola Atene*).

2. Le panneau russe, mal conservé, semble avoir subi des rapiécages inquiétants, en tout cas fort maladroits (danseuse à gauche de Cybèle) ; il viendrait d'Egypte.

ne saurait s'agir que d'un « Triomphe » de *Cybèle* : la déesse porte en tête la couronne tourelée ; elle est debout sur son char attelé de deux lions qui sont présentés suivant la formule de l'« attelage déployé », comme on l'attendait à cette date (H. Seyrig, *Ant. Syriennes*, II, 1938, p. 85 sqq.).

Mais l'embaras de l'exégèse ne disparaît pas après cette heureuse identification centrale. Il faut interpréter les autres personnages, qui avaient fait trop aisément penser d'abord à un « Triomphe de Bacchus » ; il les faut intégrer tous dans le cycle des servants de la Grande-Mère. De chaque côté de la déesse, on voit deux femmes qui sont des danseuses : sur la tapisserie de Leningrad, l'une, à la droite de *Cybèle*, serait nue, en partie du moins (il ne s'agit pas d'un jeune *Satyre*, comme on nous le dit) ; aux angles du panneau, il y a deux autres personnages tournés vers l'extérieur : on reconnaît un *Pan* capripède, dans l'angle supérieur à gauche ; symétriquement à droite, M. P. Friedländer croit identifier (?) un « *Attis* ».

Je ne doute pas qu'il eût trouvé une aide efficace pour son difficile travail d'interprétation, dans un document qui lui a échappé ; c'est le vase cabirique de Berlin, à figures noires, provenant du Cabirion de Thèbes, et qui avait été récemment commenté par O. Kern et K. A. Neugebauer à la Société archéologique de Berlin¹. Le revers de ce vase est capital pour la compréhension du sens religieux de la tapisserie de New York. Il nous montre, en effet, une fête thébaine de *Cybèle* et de *Pan*, tandis qu'il vient aussi rappeler la fondation faite par Pindare pour la Dindyméné, à la suite du rêve conté dans les *Θηβαικά* d'Aristodémos.

Le vase du Cabirion (revers) donne la clé cherchée, pour les *Danseuses* des panneaux New York-Leningrad, toutes deux long vêtues sur le panneau de New York, tandis qu'une est nue à la droite de *Cybèle*, sur le panneau de Leningrad. Ces servantes du culte tourbillonnent aussi avec élan sur le *skyphos* de Thèbes : ce sont les *Courai* de *Cybèle*, que mentionne un *parthénion* cité par O. Kern, compagnes de la Grande-Mère et de *Pan*. Un relief du musée d'Athènes (*Ath. Mitt.* III, 1878, p. 390 ; V, 1880, p. 209, n° 1 et p. 216) rapproche aussi *Pan* de la Mère des dieux², et il la montre à nouveau dans la compagnie, cette fois, de cinq jeunes filles qui sont représentées en *Ménades*.

Voilà de quoi expliquer à point qu'un des cartons de la pièce de New-York ait utilisé, comme figurante, la Ménade *chimairophonos*, tenant le couteau dont elle s'apprête à user, mais non point contre un *Attis* ! Quand on regarde attentivement la composition new yorkaise, on s'étonne que P. Friedländer ait pu penser à une scène de culte où tous les personnages participeraient à une *action* liée, qui aurait trait à la mutilation d'*Attis*. En fait, les personnages ne sont guère plus mouvementés que sur le panneau de l'Hestia Polyolbos. L'épiphanie d'une *Cybèle* en char, frontale, a provoqué l'évocation de quelques assesseurs de son thiasé : de chaque côté d'elle, deux *Courai*, danseuses extatiques ; aux angles, *Pan* et un Galle, semble-t-il.

C'est par erreur que M. P. Friedländer associe la danseuse au poignard à la figure énigmatique de l'angle : si le mouvement tourbillonnant de sa chorégraphie a fait lever à la femme le bras gauche — comme elle lève les yeux d'ailleurs, renversant la tête en arrière, ce qui est caractéristique — sa main ne cherche pas même à

1. *Arch. Jahrb., Anz.* 52, 1937, col. 466 sqq. ; cf. *Rev. archéol.*, 1941, II, p. 264 sqq. — Deux *Pans* encadraient l'entrée de l'Attideion d'Ostie.

2. Cf. encore O. WALTER, *Osterr. Jahresh.*, 31, 1938, p. 59 sqq., fig. 23, pour *Pan* associé à la Déesse-mère sur un relief de Lébadée (Béotie).

saisir la chevelure du personnage représenté en « prisonnier » auprès d'elle¹ : un *κάρτοχος* de Cybèle, si l'on m'en croit. En veut-on la preuve ? Sur le panneau de Léninegrad, où l'aspect général du soi-disant « Attis » menacé reste à peu près identique, la silhouette de la femme danseuse est disposée *en sens contraire*, tournée vers le char central de Cybèle : bien que fort mutilée et sans doute rapiécée de façon incorrecte, elle résout, par son attitude, tous les doutes².

Quant à reconnaître de ce côté l'épisode de la mutilation d'Attis, je doute qu'on s'y doive jamais résoudre. Il faudrait faire violence, à la fois, au dessin visible, et à la tradition la mieux établie. Non seulement ce que je viens de dire contre le groupement supposé des personnages s'y oppose *de visu* à l'hypothèse ; mais nous n'avons guère entendu parler d'un Attis mutilé par un autre que lui-même : par une femme *quelconque*, surtout. Les textes d'Arnobé et de Servius, que M. P. Friedländer lui-même a allégués, sont les plus caractéristiques : *sub pini arbore genitalia sibi desecat* (Attis). Quelques passages allégués aussi (p. 39, n. 29), parlent d'une mutilation opérée par Rhéa-Cybèle elle-même, sur le jeune pâtre. Il n'y a rien, du moins, qui établisse qu'une Ménade ait jamais attaqué Attis, sur la demande de sa maîtresse Rhéa, comme on le veut suggérer. Aussi bien, le document ne fait constater aucune agression.

M. P. Friedländer a eu une impulsion bien plus malheureuse encore, quand il a cru devoir supposer que, sur le panneau de Léninegrad, le membre viril d'Attis nous serait représenté, isolément — vertical, mais coupé et saignant ! — à hauteur du coude gauche de Cybèle (p. 40) : « I have no other explanation than that this is the member which Attis has lost, dripping with blood at the severed end ». Il suffira de se reporter à la pl. XI pour comprendre que le « strange object », le *membrum dissectum* dont il s'agit en effet, était l'avant-bras de la danseuse placée à la gauche de Cybèle³ ; il se termine normalement en bas par une main, dont les doigts correspondent à la « fringe of short strokes » que le commentateur a cru voir. Comment eût-on osé représenter sur la tapisserie une dépouille... *ithyphallique* ! Et d'où viendrait-elle ? Car si la composition, répétons-le, ne laisse voir aucune attaque, elle ne montre *a fortiori* aucune scène de mutilation. Faudra-t-il relever d'ailleurs que le supplice subi par Attis était une éviration simple des testicules, au sens qu'indique Arnobé (ci-dessus) ? On reste confondu de l'erreur commise.

Non moins grave pour ses conséquences paraît l'interprétation concernant « Attis ». Elle était hors de cause. Les deux figures accessoires qui sont placées vers l'angle droit des deux panneaux, et qui se correspondent presque exactement ici et là — alors que le Pan de New York, de l'autre côté, est transformé en danseuse sur la pièce de Léninegrad — ne peuvent avoir été que celles de thiasotes subalternes, personnages de seconde classe, dans l'entourage de Cybèle⁴. On n'eût pas relégué

1. La remarque sur le prisonnier est de P. Friedländer.

2. En raisonnant comme M. P. Friedländer, n'arriverait-on pas aussi à croire que les lions du char de Cybèle *attaquent* (?) les danseuses vers lesquelles ils sont dressés ?

3. On s'assure, même sur la photographie, que la pièce est rapiécée de façon très grossière ; tout le torse de la danseuse a disparu, avec la tête et les bras ; on a « utilisé » au hasard l'avant-bras conservé, que rejoignent en haut, semble-t-il, des mèches de chevelure.

4. Une curieuse erreur a été commise au sujet du Pan, dont on nous dit que les « *brachia in frondem crescunt* ». Mais non ! Il s'agit d'une stylisation de l'étoffe, que le commentateur eût pu retrouver, p. ex., sur un vase d'argent

Attis dans un coin ! On ne lui eût pas non plus donné cet aspect qu'il n'eût jamais : la tête sans bonnet phrygien, le haut du corps dévêtu, le cordon en sautoir ; surtout des braies de forme barbare, si distinctes des anaxyrides ! Je considère pour ma part qu'il ne peut s'agir, avec les personnages gras et chevelus des angles, que de corybantes ou de galles ; plutôt de galles, en raison de leur posture « de prisonniers » (les mains au dos), que P. Friedländer a justement remarquée¹.

L'examen critique de ce travail incite à quelques remarques générales sur les difficultés spéciales à l'étude des tissus antiques. Déjà, en des temps meilleurs, ils étaient trop négligés ; cela tenait à ce qu'il est nécessaire de les examiner sur place, du point de vue de la technique ; or leur extrême dispersion, dans les musées de l'Europe ou du Nouveau-Monde, interdisait à la plupart des spécialistes de les connaître suffisamment *de visu*. On s'est plus ou moins borné partout à publier (?), tant bien que mal, les documents que l'on avait sous la main, en renvoyant, pour des comparaisons, le plus souvent, à une documentation *livresque*. — Qui peut croire que les choses iront mieux à l'avenir ? Il a pourtant fallu attendre la dernière guerre et l'après-guerre, pour qu'apparût, en Suisse, une revue, *Hyphé*, consacrée particulièrement aux arts du textile. Elle n'en est qu'à ses tout premiers débuts, qui coïncident, hélas ! avec le moment où l'étude des tissus antiques va être rendue de plus en plus difficile.

De cela, veut-on les marques, à l'occasion même de la publication de P. Friedländer ? Elle manque — et l'on doit le regretter — de toutes les indications *techniques* qui auraient été si nécessaires, sur le travail des tapisseries examinées, leur matière, leur point, leur coloris. — De plus, quand il s'agit du personnage masculin nimbé qui est debout à la droite de l'Hestia Polyolbos, on nous dit bien qu'il a été raccommoqué, que le gros « poisson » qu'on voit devant lui vient d'une autre pièce — mais de même technique ! — appartenant à un sujet marin (p. 15). Le moins qu'il faudrait faire serait de permettre aux lecteurs de s'en assurer, d'abord. Et puis, pourquoi avoir laissé subsister, si rapiécage il y a, cette « restauration » en elle-même fort incompréhensible ? Des problèmes analogues se posent pour les deux panneaux, comparables entre eux, de la tapisserie de Cybèle. Or, l'un d'eux déjà, celui de l'Ermitage de Leningrad, est pratiquement inaccessible, et il a chance de le rester longtemps. M. P. Friedländer n'a pu le reproduire que grâce à une publication introuvable, celle de X. Liapunova, *L'image de Dionysos sur les tissus de l'Égypte byzantine, Musée de l'Ermitage, Travaux du Département oriental*, III, 1940, p. 149 sqq., pl. I. Le titre même avertit d'une grosse erreur d'interprétation commise à propos du personnage central. Gageons que cette publication, que nous regrettons de n'avoir pu obtenir à Paris, n'est pas très bien renseignée sur le *Triomphe de Dionysos* du Louvre — un vrai, celui-là ! — qui n'a guère bénéficié jusqu'ici, semble-t-il, que de commentaires invraisemblablement burlesques, dans une notice d'E. Guimet². On est si mal renseigné partout sur ce

de Traprain (O. CURLE, *The treasure of Traprain*, 1923, pl. II à la p. 26, et fig. 8), pour un jeune Satyre.

1. Je suis moins convaincu, en ce qui touche les interprétations de P. Friedländer, de ce qu'il avance, p. ex., pour le prétendu *Orphée* (?) de la tapisserie d'Hestia ; et je doute de la soi-disant « pierre noire » tenue par Cybèle. Enfin, je remarque qu'il aurait bien fallu expliquer les dauphins.

2. *Les portraits d'Antinoé*, s. d., p. 19 sqq., pl. 13, à la p. 21. La lecture des inscriptions, qui est fautive, est pourtant reprise sans corrections, même encore dans

beau document, qui n'est pourtant pas en Russie, que, dans un intéressant compte-rendu du travail de P. Friedländer, M. George M. A. Haufmann le qualifie encore en 1946, de *tapisserie*¹. Or, il s'agit d'une composition sur mousseline, *peinte* à la planchette, ou peut-être au pochoir, à l'aide de cartons ajourés. Simple exemple des imprécisions habituelles auxquelles restent réduits les savants les plus consciencieux, dans un domaine où il sera désormais de plus en plus malaisé, hélas ! de faire œuvre utile.

Ch. P.

Antioch on-the-Orontes, III, *The excavations 1937-1939*, edited by R. Stillwell (*Publications of the Committee for the excavation of Antioch and its vicinity*, Princeton, 1941) ; in-f°, viii + 264 p. + 92 pl.². — Le III^e volume des fouilles d'Antioche, paru dès 1941, mais parvenu seulement après la guerre en France, nous donne les résultats des trois dernières campagnes qui ont précédé le conflit mondial. L'exploration archéologique ayant naturellement été interrompue par les hostilités, nous sommes donc en possession maintenant des résultats complets des huit années de fouilles.

On ne s'étendra pas ici sur les caractères généraux de ce volume. Il présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que les deux précédents³. On admirera — sans trop l'approuver — le luxe de la publication, bien souvent disproportionné avec l'importance des documents étudiés, et le format monumental au maniement si incommode. On louera la rapidité de la publication (deux ans à peine la séparent des dernières découvertes), compensée malheureusement par un désordre qui ne fait que s'accroître dans le troisième volume. On trouve ici en effet, ce qui est tout à fait logique, la suite des catalogues précédemment parus, par exemple pour l'épigraphie, la sculpture ou les mosaïques, avec une numérotation qui se suit de volume en volume. Mais pour l'architecture, un autre parti a été pris, et le catalogue englobe tous les fragments architecturaux découverts depuis le début des fouilles. Pour les lampes, troisième méthode : le matériel est classé en séries et non plus seulement décrit. Enfin il n'est pas jusqu'à certaines études générales qu'on ne découvre dans ce volume : telle l'enquête à propos des illustrations d'Homère et d'Euripide, commentaire de mosaïques empruntées aux tomes II et III, qu'on aurait cru devoir être réservée pour les publications d'ensemble qui couronneront l'œuvre. On en arrive ainsi à une sorte de recueil de « mélanges » sans composition aucune.

Le livre s'ouvre par une étude générale (R. Stillwell) des trois campagnes au cours desquelles on a continué à fouiller Antioche et Daphné, mais aussi commencé l'exploration de Séleucie de Piérie. Suit l'étude (W. A. Campbell) du monument capital découvert en 1938 à Séleucie : un *martyrion* datant probablement du dernier quart du v^e siècle, composé essentiellement dans son premier état d'un bâtiment quadrilobé avec déambulatoire, flanqué d'un sanctuaire. Ce *martyrion*,

l'ouvrage excellent de Doro Levi, *Antioch Mosaics pavements*, 1947. Je montrerai prochainement qu'il faut faire disparaître, notamment, la prétendue mention *Naxios*, et reprendre toute l'exégèse.

1. *Speculum*, 21, 1946, 2, p. 257 : « *ecstatic dionysiac tapestry* ».

2. Collaborateurs : W. A. Campbell, Glanville Downey, A. M. Friend, Doro Levi, F. O. Waagé, K. Weitzmann.

3. Comptes rendus des deux premiers volumes, pour le t. I (fouilles de 1932), dans *R. A.*, 1935, 2, p. 118-121, et pour le t. II (fouilles de 1933-6), dans *R. A.*, 1939, 2, p. 112-116 (Ch. PICARD).

non encore identifié (église dédiée à saint Thècle par l'empereur Zénon ?), rentre dans une catégorie déjà bien représentée d'édifices à plans quadrilobés, et, par là retiendra particulièrement l'attention des spécialistes de l'architecture chrétienne primitive.

Puis, vient la série des catalogues. *Les lampes* (F. O. Waagé), tout d'abord, sont réparties en soixante-deux types qui s'échelonnent depuis l'époque hellénistique jusqu'à la fin du Moyen âge, du III^e s. av. J.-C. au XIV^e s. de notre ère. — Les *inscriptions* grecques et latines (Glanville Downey), en fait presque toutes grecques, sont essentiellement funéraires, avec quelques inscriptions honorifiques et quelques inscriptions de bornage. Trois seulement retiendront l'attention : l'une (n° 111), d'un type très peu représenté jusqu'ici, est située dans le pavé d'une auberge, et souhaite la bienvenue à ceux qui entrent : les autres (nos 244-5) n'ont pas encore reçu d'explication satisfaisante (bornage ? poste de police ? inscription fiscale ?). Quant aux inscriptions latines, elles proviennent pour la plupart du cimetière des marins de Séleucie de Piérie, déjà bien connu. — Le catalogue des *sculptures* (R. Stillwell) contient peu d'œuvres hellénistiques ou même d'œuvres romaines antérieures à Hadrien. On notera, parmi les œuvres de ronde-bosse, une fort belle statue d'Hygie (n° 241), malheureusement acéphale, copie d'une statue pergaménienne du II^e siècle avant J.-C. Parmi les reliefs, un groupe capital, composé par les reliefs incisés du martyrium de Séleucie, premier ensemble vraiment cohérent de documents chrétiens dans la région d'Antioche. Il frappe par la richesse extrême de sa décoration historiée qui emprunte ses scènes aux deux Testaments et à la vie des Saints, d'où (en laissant de côté l'icône du Christ Pantocrator) trois séries de reliefs, chacune étant consacrée à l'un de ces grands thèmes. Il faudra attendre jusqu'au plein milieu de l'époque byzantine pour avoir un ensemble aussi riche et aussi compréhensif. Une étude sur l'iconographie de ces reliefs, due à K. Weitzmann, pas toujours convaincante (certains reliefs sont si mutilés !) mais très sérieuse, complète heureusement l'inventaire. — Le catalogue d'*architecture* (R. Stillwell), surtout intéressant par la multiplicité des chapiteaux, se compose essentiellement de fragments de la fin du IV^e siècle et du début du V^e.

Enfin tout le reste du volume est consacré aux *mosaïques*, et tout d'abord au catalogue des pièces trouvées en 1937-39 (W. A. Campbell et R. Stillwell). Les couleurs sont soigneusement décrites, mais une si luxueuse publication n'aurait-elle pas pu comporter quelques reproductions polychromes ? — Doro Levi donne, ensuite, une amusante étude sur le mauvais œil et les divers moyens qui peuvent en préserver, tels qu'ils sont représentés sur une mosaïque (n° 121), sorte de résumé aide-mémoire du bon magicien. On ne s'étonnera pas de trouver en bonne place, d'une part les représentations phalliques, et d'autre part celles des difformités naturelles (le nain et le bossu sont d'excellents « *apotropaia* »). On regrettera de ne trouver encore aucune explication satisfaisante du « *Καὶ σὺ* » que porte, comme tant d'autres, cette mosaïque magique. — Suit une remarquable étude où K. Weitzmann groupe les illustrations d'Euripide (et accessoirement d'Homère) qui figurent dans les mosaïques d'Antioche. On hésitera cependant à reconnaître avec l'auteur, dans la pièce n° 140, H, une reproduction de Sthénébée invitée par Bellérophon à le suivre. L'artiste, si soucieux par ailleurs de rendre aisée l'identification de ses œuvres, n'eût pas manqué de placer Pégase dans la composition. Le cheval ailé se trouve par exemple sur le vase de Naples¹, au sujet d'ailleurs si incertain,

1. L. SÉCHAN, *Études sur la tragédie grecque*, fig. 147, p. 500.

auquel renvoie K. Weitzmann. — On citera enfin quelques pages de A. M. Friend sur l'iconographie de Ménandre et de Glycère, enrichie par deux nouvelles mosaïques.

On insistera enfin sur les deux principaux pôles d'intérêt de ce volume : d'une part le *martyrion* de Séleucie de Piérie, capital tant pour l'architecture que pour la sculpture religieuses, d'autre part les mosaïques qui complètent la série, déjà si riche, de provenance locale et font attendre avec impatience l'étude d'ensemble que prépare Doro Lévi.

Pierre LÉVÊQUE.

Les livrets d'études locales. I, *Manuel des études drômoises*, par Jacques de Font-Réaulx ; II, *Manuel des études varoises*, par Élie Reynier ; III, *Manuel des études héraultaises*, par Émile Appolis ; IV, *Manuel des études bourbonnaises*, par Joseph Viple. Valence, Imprimeries Réunies, 1941-1945 ; 4 vol. in-16, avec cartes. — Sous l'impulsion de M. J. de Font-Réaulx, paraissent une série de petits manuels d'histoire locale, appelés à rendre de bons services et donnant de précieuses indications sur les notions indispensables de géographie historique et administrative, les principaux faits d'histoire, d'archéologie et de folklore, avec mention des sources, des ouvrages, revues et monographies communales. Leur domaine s'étend de la préhistoire à l'époque contemporaine. De bonnes cartes (sénéschaussées et subdivisions ; districts et arrondissements) accompagnent ces livrets.

R. L.

Jean Seznec, *La survivance des dieux antiques : essai sur le rôle de la tradition mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance*, Studies of the Warburg Institute, edited by Fritz Saxl, vol. XI. London, The Warburg Institute, 1940 ; in-8°, 371 p., 108 fig., sur 47 pl. — Ce livre paru pendant une période critique pour la France — et pour l'Angleterre ! — n'a certainement pas suscité toute l'attention qu'il méritait, au moins de la part des archéologues. Nous voudrions réparer cette injustice, au moins partiellement, en le signalant ici, bien qu'il ne nous ait pas été adressé. Historien de l'art médiéval et moderne, ancien Farnésien, l'auteur a travaillé aussi volontiers avec les témoignages littéraires qu'avec ceux de l'archéologie. Sa documentation est méritoire, digne en tous points d'une thèse de doctorat, comme on attendait. — L'ouvrage a été écrit avec goût, parfois avec une émotion mesurée.

M. J. Seznec confirme d'abord que les dieux antiques ont survécu à travers tout le Moyen âge, en partie, dit-il, à la faveur des interprétations proposées par l'antiquité elle-même, sur leur origine et leur nature. Il examine, à ce sujet, ce qu'il appelle les traditions : historique, physique, morale, encyclopédique. La tradition historique se marque dans l'attitude — favorable — de l'apologétique chrétienne vis-à-vis de l'évhémérisme, qui a duré au Moyen âge, les dieux païens passant alors encore pour précurseurs de la civilisation humaine, fondateurs de dynasties, etc. Une des formes curieuses de l'évhémérisme au moment de la Renaissance nous est révélée par les légendes ethniques relatives, p. ex., à la cour de Bourgogne, en France et en Italie. Cette tradition historique a curieusement influencé l'iconographie. — P. 13-14, je remarquerais que l'une des causes de l'évhémérisme n'a pas commencé avec le temps d'Alexandre ; j'ai appelé l'attention (*RA.*, 1947, I, p. 82 sqq.) sur les déifications de vizirs en Égypte, et celles de héros en Grèce, héros « intellectuels » surtout ; après Alexandre, il eût fallu mentionner, au moins, le cas si net de Démétrios Poliorcète, pour lequel nous avons l'hymne athénien célèbre, lui accordant

vers 306, le pas sur tous les Olympiens, au bénéfice de la *parousia* quotidienne. — P. 23, n. 2 : la statue de Florence, connue de Dante, dont il est parlé sans assez de précisions, est un exemplaire du groupe de Ménélas emportant Patrocle, groupe dont est dérivé, d'autre part, le célèbre Pasquino romain. — P. 85-86, et p. 97 (cf. aussi, pl. XVI, fig. 30, au sujet du ms. du Vatican, de *Fulgentius Metaforalis*, qui passe pour représenter Junon-Mémoire), ne doit-on pas constater quelque fusion ou confusion, avec l'idée de Juno-Moneta ; des pièces d'or tombent verticalement du ciel sur le nimbe et le voile de la Dame aux paons ; notons aussi que la représentation est celle d'une triade, peut-être la triade Lesbos-Samos, avec Héra-Zeus-Dionysos. — P. 90, puisque l'auteur cite *Circé* parmi les exemples que donnait Érasme en 1518, pour démontrer l'intérêt moral de la lecture de la mythologie, il eût été intéressant de rechercher la fortune de la légende (Circé est déesse), dans l'iconographie figurée médiévale : H. Rainer a montré récemment la longue survivance de la magie du *molu* ; on sait aussi désormais que Circé a figuré au tympan principal de Vézelay. — P. 91, M. J. Seznec apportait une intéressante précision (cf. G. Lefebvre, *CRAI*, 1945, p. 556) sur la date de l'apparition des hiéroglyphes en Occident : elle coïncide avec celle du voyage du prêtre florentin Cristoforo de Buondelmonti, qui avait acheté à Andros les *Hieroglyphica* d'Horus Apollo. — P. 93, à propos de l'image de l'Aphrodite posant le pied sur la tortue, telle que nous la montre curieusement un des *Emblèmes* d'Alciat (cf. pl. 20, n° 39), en 1531, n'eût-il pas fallu rappeler que nous avons des représentations antiques ? Telle, la grande image incomplète de Berlin (v^e s.), et surtout les statuettes hellénistiques, plus ou moins intégrales, retrouvées à Doura-Europos, à Cyrène, etc. C'est l'Orient qui a déterminé la conservation du symbole. La source a pu être autre que littéraire (Pausanias ?). — P. 96, parmi les jalons qui font repérer la route, entre l'imagerie païenne et celle des chrétiens, pour le motif des Amours vengeurs, il eût fallu signaler le précieux gobelet d'argent d'Alexandrie, maintenant connu par l'excellente publication d'A. Adriani. — Sur les divinités de Botticelli, p. 100 sqq., M. J. Seznec a écrit d'excellentes remarques : on eût souhaité seulement de voir préciser davantage l'influence praxitélienne, dans un cas où le doute est exclu. On lira aussi avec agrément, à la suite, ce qui est noté du symbolisme de Corrège et de Titien. L'encyclopédisme médiéval a fait son profit de tout, assemblant les trois cycles, historique, physique et moral. On lui doit l'épanouissement de l'art monumental italien, au xiv^e siècle, les curieux dieux du *Tempio Malatestiano* (Rimini, San Francesco), les tarots de Mantegna, les décors de la Chambre de la signature. Il y a là d'étranges documents, qui eussent horrifié les Grecs de l'époque classique, mais qu'il valait la peine d'étudier attentivement, la laideur de ces dieux n'étant pas la moins instructive. Peut-être regrettera-t-on que M. J. Seznec n'ait pas été partout en mesure de nous édifier sur les sources d'une imagerie si souvent déconcertante. Quand Agostino di Duccio, par exemple (pl. 23, fig. 47), nous montre à son tour¹ en bas-relief, au *Tempio Malatestiano*, un Apollon archer et musicien qui marche vivement vers la gauche, tenant à sa dextre, outre une petite viole, un bouquet de laurier d'où sortent trois petites figures féminines nues, assemblées comme les Grâces, n'eût-il pas fallu faire remarquer qu'il y a là une réminiscence — combien tardive et indirecte ! — du Colosse de Tectaios

1. P. 220, n. 1, M. J. Seznec constate justement que le détail des Grâces sur un bouquet de laurier apparaissait déjà au temps du miniaturiste carolingien qui a illustré le Codex monac. lat. 14271.

et Angelion, au Porinos Naos de Délos. C'est le premier qui ait tenu sur sa main droite — sans le bouquet ni la viole ! — le groupe des Charites. On avait reproduit la statue à Athènes, sur des monnaies, et c'est ainsi que nous la connaissons plus ou moins encore ; Agostino di Duccio, ou ses prédécesseurs, l'avaient pu voir. — P. 127, il est permis de penser que M. J. Seznec eût pu tirer davantage des avatars de la *Diana Ephesia* qu'il mentionne hâtivement dans une note ; à la citation du premier travail d'H. Thiersch (1935), sur le type de la *Multimammia* dans l'art de la Renaissance, il eût fallu ajouter ce qu'apporte aussi le second ouvrage du même auteur : *Ependyles und Ephod*. Une *Multimammia* figure encore (cf. pl. 45, fig. 102) en 1571, dans l'évocation des dieux (*anatoliens*) que fait Cartari (*Imagini*, 1571). La seconde partie (p. 131 sqq.) du livre I vise à étudier les formes des dieux, et dans l'espèce, leurs métamorphoses. Les héros ne sont pas exclus (cf. pl. 26, de curieux types de Persée, empruntés aux mss. d'Aratus et d'Hygin ; on remarquera aussi le Centaure chasseur de lièvres, pl. 27, fig. 57, des *Aratea*, évoquant les plus vieilles peintures céramiques de la Grèce). — P. 142, il faudra revenir sur le Psautier de Paris, mentionné. J'ai déjà précisé les sources de son inspiration pour l'histoire du David musicien, dans une communication faite à l'Association des Études grecques, et M. Buchthal a acquiescé à ma thèse, qui vise à remettre ici, à sa place fort importante, l'influence des reliefs pittoresques dits « alexandrins ». L'imitation est certaine ; elle explique, plus précisément que le « souffle frais de la poésie antique » la présence des demi-dieux et des nymphes. — A la matière mythologique transmise par le Moyen âge, la Renaissance italienne va s'efforcer de restituer une forme classique ; on est encore avec le *Liber Ymaginum deorum* d'Albricus, dieux fabriqués de toutes pièces, même avec Pétrarque et Bersuire, à des formes profondément altérées. Ce que l'auteur a appelé (p. 160 sqq.) la réintégration des dieux ne s'est fait que peu à peu : des types médiévaux subsistaient en pleine Renaissance, malgré l'effort de l'Italie, formatrice savante. Sur les étapes de ce progrès — de ce « retour » si nécessaire à l'antique ! — on pourra discuter ça et là les conclusions offertes. Il est possible (pl. 37, fig. 81-83) que le Mercure des « Tarots de Mantegna », celui même du ms fr. 5066 de la Bibliothèque de l'Arsenal aient emprunté certains traits à l'Hermès du bas-relief de Panticapée, vu par Cyriaque d'Ancône, reproduit côte à côte avec l'imagerie des *Tarocchi* ; mais c'est une erreur grave (imputable à M. Saxl, et d'abord à Sal. Reinach) que d'avoir cru ce bas-relief « archaïque » comme le dit la planche (cf. aussi, p. 180), voire du *v^e s.*, donc classique (cf. p. 172). Nul doute aujourd'hui qu'il s'agisse bien d'un relief *archaisant*, d'époque hellénistique comme les autres ; nous perdons ainsi la preuve attendue d'une inspiration purement classique passée chez Mantegna. Le cas « très singulier » d'assimilation (p. 173) s'évanouit. S'il reste vrai de dire : « greffée sur le tronc médiéval, une figure antique y puise la sève naturaliste de l'art occidental », du moins ne fera-t-on pas remonter le surgeon avant la période hellénistique. — P. 175, pour le dessin d'A. Dürer, dérivé de Cyriaque d'Ancône, et représentant l'Hercule Ogmios, on consultera désormais les études de R. Egger, *Osterr. Jahresh.*, 35, 1943, p. 99 sqq., fig. 68 (cf. p. 127 sqq.) ; d'A. Grenier, *CRAI*, 1946 ; de J. Martin, *Würzburger Jahrb.*, 1946, p. 359 sqq. — M. J. Seznec, p. 177 sqq., a écrit de façon charmante, citant P. Valéry, sur la réapparition du groupe des Charites ; mais il est moins sûr qu'il ne le croit que l'original des Grâces nues hellénistiques (Pausanias, IX, 35, 6-7) ait été une peinture. — Pour le Christ « en Orphée » (p. 182), on verra les réserves que j'ai marquées récemment dans les *Miscellanea G. de Jerphanion*, p. 266 sqq.

Le livre II, qui concerne la science mythologique au ^{xvi}^e s. n'intéressera pas moins les historiens des religions que ceux de l'art. Il débute avec la mention de Boccace, à qui M. J. Seznec intente quelques reproches, peut-être un peu durs. Sa *Généalogie des dieux*, œuvre de transition, garde, certes, des souvenirs médiévaux ; elle n'en a pas moins orienté la science des religions vers un avenir intéressant et neuf. — P. 189, on rectifiera la graphie fautive, n. 4, du nom de l'historien Philochoros, que M. J. Seznec a transcrit partiellement d'après une source italienne ; p. 205, corriger aussi Labraudeus, pour le nom du Zeus anatolien¹. On notera les curieuses figures 93 (Apollon d'Éléphantinopolis) et 94 (Mithra), sur les planches 41 et 42 ; le char d'Aphrodite et des Grâces, fig. 95. — P. 211, il eût été intéressant, je crois, de signaler qu'on doit aux *Inscriptiones sacro-sanctae vetustatis* de Petrus Apianus, des dessins et des signatures concernant l'œuvre de Nicératos d'Athènes à Pergame : rien de tel, ailleurs (A. J. Reinach, *Mél. Holleaux*, 1913). — P. 221, je regrette personnellement de n'avoir pas trouvé dans le beau livre de M. J. Seznec une reproduction, attendue, de la gravure de Bolognino Zaltieri, interprétant, d'après Pausanias, le démon Eurynomos de la Lesché delphique.

Les chapitres 2 et 3, du second livre, étudiant les théories sur l'emploi de la mythologie, l'influence des manuels, apportent encore bien des faits intéressants, et des jugements aussi pénétrants que nuancés. Il faut arrêter là la recension d'un bon livre où chacun pourra beaucoup apprendre, et dont le mérite sera durable. Les remarques qui ont été faites ici, d'autres que je pourrais joindre encore², n'ont pas eu pour objet d'atteindre la valeur essentielle du travail, qui est profondément respectable ; mais de suggérer plutôt, çà et là quelques vues complémentaires.

Ch. P.

Vicomte Charles Terlinde, *Les souvenirs d'Italie de Paul Crombet, officier belge de la marine royale des Pays-Bas (1817-1826). Publications de l'Institut historique belge de Rome. Études d'histoire économique et sociale*, vol. I. Bruxelles, Palais des Académies ; Rome, Academia belgica, 1941 ; in-8°, xvi × 245 p., 13 pl. — L'auteur de la relation de voyage ici publiée, né en 1786, mort en 1851, était un officier de marine, presque aussi Français que Belge, ainsi que nous l'apprend sa biographie, et, non moins, le récit placé sous nos yeux. On a eu raison de ne pas laisser tomber à l'oubli le manuscrit de ce journal, qui avait encouru quelques risques familiaux, n'étant guère fait, sous sa forme originale, pour être remis entre toutes les mains. Il a fallu d'ailleurs ici l'expurger, notamment de la description du musée secret de Naples, ce qu'on pourra être tenté de regretter, du point de vue archéologique.

Tels quels, les souvenirs de Paul Crombet se rapportent aux années 1817-1826. Ils n'intéresseront pas seulement les historiens modernes, curieux de ce qui touche à

1. P. 209, corriger *siacle* en *siècle*, et dans la n. 1, rétablir ainsi qu'il suit le nom de M. M. P. Nilsson.

2. P. 263, n. 1 : on ne nous dit pas en quoi est « monstrueuse » la figure peinte par Federigo Zuccari, de l'Hermathéna (Palais Farnèse de Caprarola). La description de Cartari (1571, p. 376) ne doit pas tout, semble-t-il, aux lettres de Cicéron ; il eût fallu mentionner l'étude spéciale faite par L. Constans, au sujet de cet hermès hybride. — P. 275, M. J. Seznec défend la mythologie de Ronsard, en avocat très habile. Fera-t-il oublier qu'elle a singulièrement édulcoré la fable antique, et ainsi rendu plus ou moins méconnaissable la religion grecque, où il n'y avait pas que vallons ombreux, nymphes et satyreaux dans un parc ?

l'état social, politique et économique de l'Italie, au lendemain de la chute de Napoléon et pendant la restauration bourbonnienne. Car Paul Crombet, étant marin de son état, se délectait de vivre à terre, et plus encore à cheval, selon les goûts bien connus de sa profession. Il appartient à la race des excursionnistes-archéologues amateurs de culture classique, avec d'ailleurs des mérites qui lui sont propres. Il préparait ses promenades et n'ayant pu « descendre » à Syracuse, il n'en énumère pas moins toutes les antiquités qu'il eût eu plaisir à voir. Il sait regarder les monuments antiques, qui l'ont partout intéressé, et sur lesquels il a des idées saines, protestant vigoureusement, par exemple, contre la tendance à enlever régulièrement des sites les œuvres d'art découvertes, pour les enfouir dans les musées. On le trouvera plus injuste pour l'art du Moyen âge : le *Triomphe de la Mort*, au Campo-Santo de Pise, ne lui a inspiré que des sottises, et il ne comprend rien aux cathédrales. Il était d'ailleurs franc-maçon, et n'en fait pas mystère ; bon vivant, au surplus.

Il ne nous appartient pas d'apprécier ici, dans leur ensemble, les tendances, souvent injustes, du récit, mais de signaler ce qu'il apporte surtout pour la région campanienne, la plus archéologique parmi celles qui ont été visitées. A ce point de vue, le document est intéressant, par les « états actuels » qu'il permet de reconstituer. On l'a illustré avec des gravures : soit antérieures, prises notamment dans l'ouvrage de J. Blaeu, *Theatrum civitatum Neapolis et Siciliae regnorum*, des environs de 1660¹ ; soit contemporaines, comme les aquarelles illustrant l'opéra de Pacini, *Il ottimo giorno di Pompei* (1825).

Les notes et notices archéologiques du commentaire, pour lesquelles M. F. de Ruyt a prêté son concours éclairé, doivent beaucoup aux travaux d'archéologie campanienne de M. A. Maiuri.

Relevons quelques indications. — En 1817 (cf. p. 16 sqq.), le groupe du Taureau Farnèse d'Apollonios et Tauriscos — trouvé à Rome dans les Thermes de Caracalla, d'abord transféré par le pape Paul III en son palais Farnèse, et restauré par Michel-Ange — était exposé sur la promenade de Naples au Pausilippe, la Chiaia ; il décorait alors une fontaine ; il avait subi déjà de nombreuses restaurations. P. 22 sqq. : Le récit de la visite à Pompéi, en 1817, est un document historique intéressant par sa date. — Cf. aussi, p. 43 sqq., les notes sur le musée royal de Portici. — Pour les fouilles d'Herculanum, cf. p. 47 sqq. — Il y a aussi à retenir des descriptions relatives au Pausilippe (p. 54 sqq.), à Pouzzoles (p. 59 sqq. : monument en l'honneur de Tibère offert par les quatorze villes anatoliennes ; statue de Q. Flavius Maecius Egnatius Lollianus², à qui Firmicus Maternus fit offrande de son traité d'astrologie) ; ensembles architecturaux. — On eût souhaité être renseigné, au passage, par les commentateurs, sur le sort actuel des sarcophages mentionnés près de l'amphithéâtre (p. 66 sqq.) ; certains méritaient d'intéresser de plus près M. F. de Ruyt, auteur de belles études sur le symbolisme funéraire (cf. *Bull., Inst. hist. belge de Rome*, XVII, 1936, p. 143 sqq.). Que sont devenus les documents signalés ? — Pour Catane et Taormine, cf. p. 142 sqq. — Paul Crombet a fait deux visites dans la région campanienne, la seconde en 1826, où il décrit à Pompéi la découverte, qu'on venait de faire, des Thermes du Forum. Ch. P.

1. L'auteur de plusieurs de ces illustrations doit avoir été l'Anversois, G. Hoefnagel.

2. Cette statue est actuellement conservée dans le Lapidarium de l'Amphithéâtre de Pouzzoles : *A. A.*, 56, 1941, col. 614-615.

W. F. Volbach, *I tessuti del Museo Sacro Vaticano*, Città del Vaticano, 1942 (= *Catalogo del Museo Sacro della Biblioteca Apostolica Vaticana*, vol. III, 1), p. 63, 64 planches, 42 cm. — Le catalogue du Musée sacré du Vatican, commencé par la description des ivoires¹ et des émaux², s'est enrichi, au cours de la guerre, d'un troisième volume, le catalogue des tissus. Bel ouvrage, d'amples dimensions comme les deux précédents, où 181 pièces se trouvent classées et analysées par un connaisseur dont la réputation n'est plus à faire ; chaque notice apporte tous les renseignements utiles sur la nature, la patrie, l'âge, la provenance des objets ; une riche bibliographie témoigne de la science étendue de l'auteur ; de nombreux dessins font saisir les techniques propres à divers ateliers ; des reproductions de tissus conservés ailleurs permettent des rapprochements, suggèrent des parentés, engagent l'esprit à de nouvelles curiosités ; 64 planches, dont quatre en couleurs, illustrent un ouvrage qui retiendra l'attention des archéologues et des historiens de l'art ; pourquoi ne pas dire, des historiens tout court ?

Les tissus du musée sacré se trouvent distribués en dix groupes ou catégories. I. *Vestimenta sacra* ; il s'agit de quatre tuniques de lin ; l'une ou l'autre vraisemblablement doit être celle que la piété antique attribuait à quelque saint personnage. — II. *Lintheamina* ; ce sont, pour la plupart, des pièces de dimensions modestes, mais combien précieuses ! tels ces « *brandea* » de lin portant des traces de sang et de baume, trempés dans le sang des martyrs ou mis au contact du corps des saints, véritables reliques au sens ecclésiastique et romain de ce mot. — III. Linceuls et sacs à reliques ; plusieurs, provenant de Sainte-Agathe des Goths, portent des inscriptions des VIII^e et IX^e siècles qui donnent les noms des martyrs dont ils contenaient les restes ou recouvraient les tombeaux. — IV. Étoffes de soie blanche ayant servi à l'ornementation des sanctuaires. — V et VI. Étoffes de lin avec applications (bourses, coussins). — VII. Tissus coptes du IV^e au IX^e siècle trouvés dans les tombes d'Achmin-Panopolis et entrés au musée sacré à la fin du dernier siècle. — VIII. Étoffes de soie à couleurs, d'origine orientale pour la plus grande part. — IX. Étoffes de techniques diverses. — X. Broderies.

Les fragments coptes mis à part, tous ces tissus étaient conservés à Rome depuis de longs siècles, et certains y furent sans doute ouvrés. La très grande masse se trouvaient dans le trésor du *Sancta Sanctorum* ; ils sont maintenant judicieusement exposés — avec le reste du trésor — dans une nouvelle salle du musée chrétien. Que ne connaissons-nous aussi bien les autres étapes et circonstances de leur itinéraire ! Quelle voie nous ramènerait à leur patrie d'origine ? Orient chrétien ? Asie Mineure ? Byzance ? s'est demandé à plus d'une reprise l'auteur du catalogue. Mais, en quelques cas, il faut aller bien au delà des frontières de l'empire. Certaines pièces, magnifiques d'inspiration et de facture, entraînent l'imagination vers des terres lointaines. Ce faisant (?) qui se détache à l'intérieur d'un cercle sur un fond blanc gris relevé de filets verts, blancs et azurs (T 108) ; ce coq nimbé, un vrai coq celui-là (T 109), semblent venir de l'empire sassanide ; mais d'où vient ce quadrupède ailé tissé sur un fond rouge pourpre (T 110), d'où viennent ces lions affrontés tissés de soies multicolores dont la teinte délicate est encore soulignée par une bordure faite de fils d'or, rouges, azurs et bruns (T 114) ? De la Perse ?

Ce sont des questions de cette nature que pose d'un bout à l'autre le catalogue des tissus du Musée sacré. Il n'était pas possible, dans l'état actuel de nos connais-

1. Ch. R. MOREY, *Gli oggetti di avorio e di osso del Museo Sacro Vaticano*, 1936.

2. W. F. STOHLMANN, *Gli smalti del Museo Sacro Vaticano*, 1939.

sances, de donner à toutes une réponse satisfaisante. Du moins saura-t-on gré à M. Volbach d'avoir réuni et classé avec un goût et une compétence indiscutables tant de précieux objets, jusque-là difficiles à atteindre et à examiner commodément.

R. DEVRESSE.

Thomas Whittemore, *The Mosaics of Haghia Sophia at Istanbul, Third preliminary Report, Work done in 1935-1938, The Imperial Portraits of the South Gallery; The Byzantine Institute, Boston (U. S. A.), 1942, in-4°, 87 p., 37 pl. photographiques et 2 pl. en couleurs.* — On sait l'admirable travail de patience accompli par Th. Whittemore et ses collaborateurs, à Sainte-Sophie de Stamboul, depuis 1932. Le gouvernement turc avait concédé à l'Institut américain d'Études byzantines — dont il n'est pas superflu de rappeler que le siège en Europe est à Paris, 4, rue de Lille — la mission de remettre au jour les mosaïques recouvertes d'un badigeon « décoratif » moderne, et de prendre les mesures de conservation qui seraient nécessaires. Les dessins de Fossati, tout en laissant place à l'espoir de découvertes inattendues, devaient naturellement servir de guide pour ce travail. Les mosaïques du mur oriental du narthex furent les premières dégagées, en 1932, et un excellent « Rapport préliminaire », publié par Th. Whittemore, fit connaître dès l'année suivante les résultats obtenus : il s'agissait principalement, on s'en souvient, de la grande mosaïque, d'interprétation alors si discutée, qui occupe la lunette centrale, et montre un empereur prosterné aux pieds du Christ trônant, qu'encadrent deux figures enfermées dans des médaillons. En 1936, un second « Rapport préliminaire » était consacré aux travaux des années 1933 et 1934, et donnait la publication exemplaire de la grande mosaïque qui surmonte la porte du vestibule Sud vers le narthex : à la Vierge assise et tenant l'Enfant sur ses genoux, Constantin à droite offre la ville qu'il a fondée, et Justinien à gauche la basilique qu'il a construite.

Nous venons de recevoir le troisième Rapport, daté de 1942, imprimé comme les autres en Grande-Bretagne et publié à Boston. Il rend compte sommairement des travaux des années 1935-1938, dans les tribunes Sud, où ont été remis au jour des panneaux décoratifs, une Déisis, et des portraits impériaux. Les panneaux décoratifs et la Déisis feront l'objet d'un rapport ultérieur. Celui qui nous parvient maintenant est entièrement consacré aux deux compositions qui se trouvent à l'extrémité orientale des tribunes, près de l'abside, de part et d'autre d'une fenêtre : à gauche, le Christ trônant entre deux personnages, que les inscriptions désignent comme l'empereur Constantin Monomaque et l'impératrice Zoé ; à droite, la Vierge et l'enfant, entre l'empereur Jean II Comnène, à sa droite, son épouse Irène et le jeune Alexis Comnène, à sa gauche. La publication de ces deux mosaïques est conçue selon la méthode appliquée déjà dans les premiers rapports : d'abord la description générale, les remarques essentielles sur la datation et l'iconographie, mais qui n'entendent point préjuger de l'étude définitive, à paraître après l'achèvement des travaux ; puis, dans des appendices qui n'occupent pas moins de 45 pages en composition serrée, des tableaux donnant image par image, détail par détail, toutes les indications souhaitables de forme, dimensions, couleurs, technique, etc. L'illustration, excellente et exhaustive, reproduit les ensembles et les détails à diverses échelles avec une netteté qui laisse reconnaître chaque smalte. Une heureuse innovation de ce troisième Rapport est la présence de deux magnifiques planches en couleurs.

La mosaïque que l'on pourrait nommer « des Comnènes » ne fait pas difficulté. Jean II Comnène, à qui son père avait fait épouser la princesse hongroise Irène,

régnâ de 1118 à 1143, et il se peut, comme le suggère l'éditeur, que la mosaïque ait été commandée en 1118, à l'occasion de l'avènement de Jean ; il se peut aussi que la figure du fils aîné de Jean et Irène, Alexis, qui est un peu à l'écart de la composition principale, sur un pilier voisin, et relève d'une technique légèrement différente, ait été ajoutée quelques années plus tard, en 1122, lorsque Alexis fut associé à l'empire (l'inscription ne lui donne pas le titre d'autokrator).

La mosaïque de Constantin et Zoé pose, au contraire, un difficile problème, dont il me semble que la solution est encore à trouver. Elle présente, en effet, des remaniements très singuliers. Les trois visages, du Christ, de l'empereur et de l'impératrice, ont été refaits. L'inscription de Zoé « augusta » est intacte et originale. L'inscription de l'empereur a subi deux remaniements importants : on a ajouté à la fin, dans un espace non prévu et beaucoup trop étroit, les mots *ὁ Μονομάχος*, et on a, au début, fait disparaître le nom qui se trouvait là primitivement, pour le remplacer par *Κωνσταντῖνος*. Enfin, sur le rouleau de parchemin que Zoé tient dans ses mains (il figure sans doute le chrysobulle énumérant les donations faites à St^e Sophie, et fait pendant à la bourse pleine de sous d'or que l'empereur tient de son côté), on lit l'inscription suivante qui imite la signature impériale : *Κωνσταντῖνος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς Ῥωμαίων* ; mais le dernier mot, peut-être simplement rajouté après coup, n'appartient pas à l'inscription primitive, pas plus que le premier, c'est-à-dire le nom même de l'empereur, qui a remplacé un autre nom détruit.

Le point de départ pour l'identification des personnages doit donc être l'inscription de l'augusta Zoé, seule intacte et originale. On a le choix entre : 1) Zoé Zaoutsina et Zoé Karbonopsina, la seconde et la quatrième épouse de Léon VI ; 2) l'impératrice Zoé, épouse successive de Michel III, Romain IV et Constantin IX. Th. Whittemore envisage en deux lignes la première hypothèse, sous la forme suivante : la mosaïque figurerait Zoé Karbonopsina et son fils Constantin VII. Il l'écarte aussitôt, parce que le style de la mosaïque ne convient pas, dit-il, au début du x^e siècle. J'ajoute que, dans ce cas, on ne comprendrait pas pourquoi le nom de Constantin aurait été refait. Quant au nom de Léon, il semble bien court pour avoir occupé d'abord sur les deux inscriptions la place prise ensuite par celui de Constantin. Il demeure pourtant un fait troublant : Fossati avait vu, au milieu du xix^e siècle, et dessiné un autre portrait impérial, qu'il dit être celui d'Alexandre, frère de Léon VI et associé à l'empire pendant le règne de celui-ci. Cette figure n'a pas été retrouvée, peut-être parce qu'elle fut détruite lors du séisme du 10 juillet 1894, qui causa tant de dommages aux mosaïques de St^e Sophie. Mais il faudrait savoir à quelle place exactement Fossati l'avait vue. Si elle était auprès de la mosaïque qui nous occupe en ce moment (malgré le bon état de conservation du cadre, qui semble bien indiquer que celle-ci est complète), il faudrait examiner à nouveau l'appartenance possible de la mosaïque, *dans son premier état*, à la famille et au règne de Léon VI.

Jusque-là, on est tenté de préférer la seconde hypothèse, à laquelle l'éditeur s'arrête d'ailleurs sans hésitation. Mais les difficultés demeurent grandes.

L'interprétation proposée par Th. Whittemore est celle-ci. La mosaïque figurait, dans son premier état, l'impératrice Zoé (1028-1050), et l'un de ses deux premiers maris, Romain III ou Michel IV, — plutôt Romain III. Elle aurait donc été exécutée entre 1028 et 1034. La destruction des figures de Romain III et de Zoé aurait été ordonnée par Michel V le Calfat, neveu de Michel IV et fils adoptif de l'impératrice, dans la période courte et troublée où, après la mort de Michel IV, il voulut

régner seul et fit exiler, à Prinkipo, Zoé, accusée pour la circonstance d'avoir tenté d'empoisonner l'empereur. Enfin, après la chute de Michel V et le retour au pouvoir de Zoé, celle-ci aurait donné ordre de refaire les figures, mais en substituant à Romain III son nouveau et troisième époux, Constantin Monomaque, et en faisant modifier en conséquence les inscriptions. La mosaïque, dans ce second état, qui est l'état actuel, serait donc à placer entre 1042 (couronnement de Constantin) et 1050 (mort de Zoé).

Cette interprétation est ingénieuse et au premier abord séduisante, mais elle rencontre les objections suivantes : 1) Si l'on peut à la rigueur expliquer la mutilation des figures impériales, pourquoi fut-on obligé de refaire aussi la figure du Christ ? On ne saurait admettre que Michel V en ait ordonné la destruction. Th. Whittmore suppose que l'artiste, chargé de refaire les portraits impériaux, refit en même temps le Christ « dans l'intérêt de l'unité de son tableau ». Mais on sent toute la fragilité de cette hypothèse ; 2) Il semble surprenant que l'espèce de *damnatio memoriae* dont Michel V voulut frapper ses prédécesseurs ait consisté seulement dans la destruction des figures, et non, comme il semblait plus nécessaire encore et plus efficace, des inscriptions ; 3) Le détail et la chronologie des événements qui, sous Michel V, ont marqué l'exil et le retour de Zoé, nous sont exceptionnellement bien connus par le récit de Psellos. Or je n'y trouve pas place pour la décision qu'on veut que Michel V ait prise, concernant les portraits impériaux, ni surtout pour son exécution. Après avoir exilé Zoé à Prinkipo, et s'en être justifié, en l'accusant mensongèrement, devant le Sénat et le peuple, Michel V s'abandonne un instant à une joie d'enfant. Mais, dit Psellos, il devait immédiatement, εὐθὺς καὶ ἐξ ὑπογυίου, subir le châtimement. La ville tout entière prend aussitôt parti pour l'impératrice légitime, et dès le second jour, εἰς δευτέρῃν ἡμέραν, le soulèvement populaire oblige l'empereur, attaqué dans son palais, à rappeler en toute hâte Zoé. Conçoit-on bien que dans le déroulement si rapide de ces événements, il ait eu le temps de décider la mutilation des portraits impériaux de S^{te} Sophie, qui n'était tout de même pas une mesure d'extrême urgence, et surtout de la faire exécuter, avec d'ailleurs des précautions surprenantes et qui durent rendre la besogne longue et délicate ? Cela paraît d'autant moins vraisemblable que le patriarche et le clergé n'étaient nullement dévoués à Michel V, mais plutôt « légitimistes », et que la sœur de Zoé, Théodora, dont le peuple, dans la même préoccupation de légitimité, allait faire une impératrice, fut conduite en triomphe précipitamment à Sainte-Sophie.

Pour toutes ces raisons, il me semble que l'énigme si curieuse qui nous est proposée par la mosaïque de Zoé et ses remerciements n'a pas encore trouvé sa solution. Peut-être y reviendrons-nous ailleurs.

P. LEMERLE.

A. Berthier, F. Logeart et M. Martin, *Les vestiges du christianisme antique dans la Numidie centrale (Gouvernement général de l'Algérie, Direction des Antiquités, Missions archéologiques)*, Alger, 1943, in-8°, 233 p., XXX pl. — Les monuments du christianisme antique en Afrique du Nord sont, pour l'archéologue et pour l'historien du culte chrétien — il est indispensable de réunir les deux compétences — du plus grand intérêt. L'Afrique a été pour la religion nouvelle une terre d'élection, ouverte à des influences très diverses. La chronologie a l'avantage d'y être plus nette et souvent plus précise qu'ailleurs : période pré-vandale ; période vandale, entre 430 (prise d'Hippone par Genseric) et 533 (débarquement de Bélisaire) ; période byzantine, de 533 à 709 ; période arabe enfin, pendant laquelle la survi-

vance de communautés et du culte chrétiens est un fait remarquable, que W. Seston a bien mis en lumière (*Mél. Rome*, 53, 1936, p. 101-124). A cela s'ajoute le puissant élément d'intérêt que représentent les hérésies, le donatisme en particulier, et leur opposition si tranchée, jusque dans les monuments, au culte catholique. Enfin les textes sont abondants, les ruines extrêmement nombreuses, leur mise au jour relativement facile, l'état de conservation généralement bon, par rapport du moins aux monuments chrétiens d'autres régions du bassin méditerranéen.

Si l'on tient compte enfin du fait que l'influence et l'administration françaises se sont installées dans ces pays à peu près au moment où naissait comme science l'archéologie chrétienne, on demeure surpris que les résultats atteints soient encore si médiocres et si fragmentaires (comparés surtout à ceux obtenus dans l'épigraphie, l'archéologie romaine, l'histoire), et que les recherches aient été si longtemps abandonnées, aux hasards des entreprises locales et des initiatives privées, armées de plus d'enthousiasme et de générosité que d'expérience et de méthode. Après bientôt un siècle de recherches dispersées, et de publications souvent enfouies dans des revues peu accessibles, le savant qui veut aborder le riche domaine de l'archéologie chrétienne d'Afrique (et par là nous voulons entendre ici l'Afrique du Nord française) n'a que peu de moyens à sa disposition. On en fait vite le tour. Faute de rien trouver dans *l'Afrique byzantine* de Ch. Diehl, qui ne traite que des ouvrages militaires et non des monuments religieux, il prendra comme introduction un excellent article de J. Gagé, *Aspects de l'Afrique chrétienne* (*Annales de l'École des Hautes-Études de Gand*, I, 1937, p. 181-230), et les deux exposés, limités aux travaux récents de E. Albertini sur *l'Archéologie chrétienne en Algérie* (*Studi di Antichità cristiana*, VII, p. 411-427) et de L. Poinssot et R. Lantier, sur *l'Archéologie chrétienne en Tunisie* (*ibid.*, p. 387-410). Pour l'inventaire des monuments, il devra recourir encore aux répertoires dressés par J. Mesnage (*L'Afrique chrétienne, évêchés et ruines antiques*, Paris, 1912 : cartes bien faites) et par Dom H. Leclercq (dans le *Diction. d'Archéol. chrét. et de Liturgie*, I, 1, col. 658-747, s. v. Afrique), en les complétant parfois par celui, plus récent, de A. M. Schneider (*Reallexion für Antike und Christentum*, 2^e fascic., col. 174-179). L'embarras commence quand on veut aborder les monuments eux-mêmes. Pour la Tunisie, point d'autre étude d'ensemble que le volume posthume de P. Gauckler (*Basiliques chrétiennes de Tunisie*, Paris, 1913), dont ce n'est pas diminuer le mérite que de dire qu'il est incomplet et vieilli. Il y a peu à prendre dans les notes de R. Massigli, *Sur quelques monuments chrétiens de Tunisie* (*Mél. Rome*, 32, 1913, p. 3-26), qui sont pourtant intéressantes et méritoires pour leur date. Et si les édifices chrétiens de Théleppe et d'Ammaedara ont fait l'objet d'une importante monographie de S^t Gsell (*Atti del II Congr. intern. di Archeol. crist.*, Rome, 1902, p. 197-239 ; réimprimé dans *Revue Tunisienne*, 1932, p. 5-56 et 277-300), on ne saurait trop déplorer qu'on en soit encore réduit pour Carthage à la poussière des articles et brochures de Delattre, à l'ouvrage de G. Lapeyre ou au consciencieux travail de J. Vaultrin (*Les basiliques chrétiennes de Carthage*, *Revue Africaine*, 73, 1932, p. 182-318 ; 74, 1933, p. 118-156), attendant toujours l'étude exhaustive et définitive qui aurait dû depuis longtemps être consacrée à cet admirable ensemble de monuments. La présence aujourd'hui de G. Picard à la direction des antiquités de Tunisie laisse du moins espérer que la part faite officiellement aux monuments chrétiens sera désormais moins réduite : les recherches entreprises par G. Picard à Mactar apportent déjà en effet une importante contribution à l'archéologie chrétienne de Tunisie (cf. *CRAI.*, 1945, p. 185-212). Je rappelle brièvement qu'il s'agit d'une basilique funéraire *païenne* à por-

tique, cella et exèdre, datant probablement de la fin de l'époque des Sévères, que les Chrétiens remployèrent au ^{vi}^e s. à peu près telle quelle pour leur culte, transformant seulement le portique ouvert en narthex clos, et continuant à ensevelir leurs morts près des tombes païennes, dont l'une fut conservée comme autel (cf. un autre exemple à ^S^te Salsa). Monument insigne à verser au dossier des origines de la basilique chrétienne, dont il est maintenant établi par un exemple incontestable, qu'elle peut s'accommoder, presque sans remaniements, du plan et de l'ordonnance de l'*héroon* ou de la *cella memoriae*, du culte funéraire païen. (Il ne faut pas confondre le problème ainsi posé avec celui que soulève la transformation de la *basilique civile* en basilique chrétienne. C'est ici l'Algérie qui a fourni assez récemment deux exemples, alors que Gsell n'en connaissait encore aucun : cf. J. Heurgon, *Nouvelles recherches à Tipasa*, *Mél. Rome*, 47, 1930, p. 182-201 ; E. Albertini, *Une basilique à Mdaourouch*, *Bull. archéol. du Comité*, 1925, p. 283-292).

Pour l'Algérie, on dispose assurément de l'excellent ouvrage de ^S^t Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie* (t. II, Paris, 1901). Mais il est nécessairement vieilli sur certains points, et n'a pas connu les théories et les problèmes qui, depuis le début de ce siècle, sont venus enrichir ou compliquer les études d'archéologie chrétienne. Il dispense généralement de se reporter aux publications antérieures (quelques exceptions cependant : ainsi l'étude de P. Gavault sur Tizirt, au fasc. II de la *Bibl. d'Archéol. afric.*, Paris, 1897), sauf parfois pour l'illustration (ainsi les planches de A. Ballu pour *Le monastère byzantin de Tébessa*, Paris, 1897). Mais, bien entendu, il demande à être complété, soit par des publications faites encore du temps de Gsell (la plus notable est le troisième volume des *Ruines de Timgad* de A. Ballu) ou par Gsell lui-même (ainsi pour l'église d'Henchir Akhrib, et les monuments chrétiens des anciennes Madaure et Thibilis), soit surtout par les études, que, dans les dix ou douze années qui ont précédé la guerre, plusieurs membres de l'École de Rome, enfin intéressés par les fouilles chrétiennes d'Afrique, ont publiées dans les *Mélanges de Rome* : J. Gagé sur Belezma, W. Seston sur le monastère d'Aïn Tamda, M. Simon sur Henchir el Ateuch, P. Cayrel et P. Courcelle sur la basilique donatiste de Ksar el Kelb, M. Labrousse sur Henchir Tarlist.

Presque tout le reste est la contribution que j'appellerai *locale* à l'archéologie chrétienne d'Afrique. Ce sont le plus souvent des notules consacrées à des monuments fortuitement découverts. L'ouvrage publié à Alger en 1943 par A. Berthier et ses collaborateurs est pourtant d'une autre espèce et d'une autre importance. Il est consacré à la Numidie centrale, et plus précisément à une région mesurant plus de 100 km. d'Ouest en Est et plus de 50 du Nord au Sud, dont les pointes extrêmes sont au Nord-Est le site de Tigisis et au Sud-Ouest celui de Zarai : pays berbère, où la romanisation avait été très pressée, et qui fut christianisé à partir du ⁱⁱⁱ^e siècle ; pays rural qui pouvait apporter des renseignements précieux sur le christianisme dans la campagne africaine. On nous donne, pour cette région, l'inventaire complet des églises connues, avec la description des monuments et des trouvailles qui y furent faites. Au total, plus de 100 églises qui ont été reconnues, 70 identifiées, 52 fouillées (dont 48 par les auteurs de l'ouvrage). Il y a donc là une enquête telle qu'il serait souhaitable qu'on en entreprit pour chaque région, et intéressante déjà par son ampleur. Elle ne l'est pas moins par ses résultats. Des monuments rassemblés par Gsell, on pouvait déjà conclure que les caractères dominants des églises chrétiennes d'Algérie (et les plans de Gauckler conduisent à peu près aux mêmes conclusions pour la Tunisie) étaient les suivants : presque jamais d'atrium, et rarement un narthex, mais assez souvent un simple porche ; les nefs séparées

par des colonnes ou des piliers portant des arcs, et non une architrave ; jamais de transept, et rarement des tribunes ; une seule abside surélevée vers l'Est, ordinairement flanquée de deux pièces rectangulaires improprement nommées « sacristies », avec un mur commun présentant à l'extérieur une façade rectiligne ; pas d'églises voûtées ; construction en blocage avec chaînages de pierres de taille, sans briques. Ces caractères, dont Gsell tirait la conclusion que les monuments d'Algérie s'apparentent plus à ceux de Syrie qu'à ceux de Rome, se retrouvent généralement dans les églises rurales de Numidie centrale. Cette confirmation est précieuse.

Mais l'ouvrage qui nous occupe apporte aussi du nouveau, dans un domaine qui depuis quelques années a pris une grande importance pour l'histoire des origines du culte chrétien : le culte des reliques. Dans presque toutes les églises décrites, les fouilleurs ont retrouvé en place le ou les reliquaires (car certaines églises abritaient jusqu'à 4 ou 5 reliquaires). Ils sont de types fort divers, et dont certains n'étaient pas encore attestés (les auteurs n'ont pas pu utiliser l'ouvrage de J. Barnea, Τὸ παλαιохριστιανικὸν θυσιαστήριον, paru à Athènes en 1940). Dans le cas le plus fréquent, le reliquaire est dans une petite fosse protégée par des tuiles ou des dalles, et consiste en un récipient de terre, en forme de cruche ou de marmite. Le couvercle en est scellé au plâtre, et très souvent le vase tout entier était enrobé de plâtre. A l'intérieur, il y a parfois quelques ossements, des morceaux d'étoffe (ou plutôt leur empreinte dans le plâtre), parfois de petits cailloux, souvent rien autre que de la terre. Les auteurs pensent avec raison que cette importance extraordinaire accordée aux reliques, et au culte des martyrs et des saints — bref à l'anthropologie, qu'ils rapprochent du maraboutisme actuel — est un des caractères qui opposaient le donatisme au christianisme proprement dit : les textes sont nombreux qui en témoignent, et qui parlent de l'extraordinaire foisonnement des chapelles ou petites églises rurales dans les régions donatistes. Or la Numidie berbère était un des bastions du donatisme, et il est vraisemblable que la plupart des églises décrites appartenaient à cette secte. Nous avons donc pour la première fois un groupe cohérent d'édifices cultuels donatistes, dans la région même où nous savons que cette hérésie était répandue. On en trouve d'ailleurs confirmation dans les inscriptions, accompagnant souvent les reliquaires, dont beaucoup sont rédigées dans le formulaire donatiste. Je voudrais à ce propos signaler au moins deux de ces inscriptions, pour leur intérêt exceptionnel. A l'intérieur du vase reliquaire de la ferme Laurent, une inscription sur lame de plomb, commémorant la *depositio*, contient des indications chronologiques assez précises pour qu'on ait pu la dater du 8 février 637 : c'est un des derniers documents bien datés que nous possédions pour le christianisme africain. Dans une basilique de Sila, une autre lame de plomb inscrite, trouvée également dans l'urne-reliquaire, est datée du règne de Maurice Tibère et mentionne notamment le *magister militum* d'Afrique, Gennadius : elle avait déjà permis à F. Logeart et A. Berthier de resserrer la période au cours de laquelle fut fondé l'exarchat d'Afrique entre le 6 mai 585 et l'année 591. Ainsi ces deux inscriptions se réfèrent à l'époque byzantine. Est-ce à dire que la plupart des monuments appartiennent à cette époque ? Les conclusions des auteurs sont ici très prudentes et, il faut le dire, assez vagues. Ils semblent admettre que les édifices « bien construits » ne seraient pas postérieurs au milieu du *v*^e s., tandis que les édifices de construction médiocre seraient de l'époque byzantine.

Sur un point si important, on se résigne mal à user d'un critère aussi lâche. D'abord il serait fort intéressant de savoir dans quelle mesure le « catholicisme » reconquit le pays, après l'époque vandale. Il ne le serait pas moins de savoir si

certains caractères, rares ou nouveaux, ne peuvent être attribués, justement, à l'époque byzantine, dans les monuments africains où ils se rencontrent (la présence d'un atrium, ou de tribunes résultant souvent de remaniements : l'abside saillante non flanquée des « sacristies » habituelles). Mais peut-être vaut-il mieux, en effet, réserver les problèmes de chronologie pour le moment où l'ensemble de la Maurétanie, de la Numidie, de la Proconsulaire et de la Byzacène (sans parler de l'Espagne et des Baléares, qui dans une certaine mesure dépendent de l'Afrique pour l'architecture chrétienne) auront été soumises à une série d'enquêtes systématiques. A ces enquêtes, celle dont A. Berthier et ses collaborateurs nous ont donné les résultats peut servir, sinon tout à fait de modèle, du moins d'exemple très encourageant.

P. LEMERLE.

P. du Colombier, *Histoire de l'art* (Collection : *Les grandes études historiques*), 1942 ; Paris, A. Fayard ; in-8°, 578 p. — En pleine guerre, un de nos meilleurs critiques d'art, qui pousse la hardiesse et l'abnégation jusqu'à parler de préférence de ce qu'il connaît, a tenté une énorme gageure ; il a écrit en près de 600 pages — seulement, diront les uns ; pas moins, diront les autres ! — toute une histoire de l'art de plus de deux millénaires, de la préhistoire à Le Corbusier et Matisse (qui sont à peu près les derniers nommés) ; des cavernes de la Vézère au pavillon de la Suisse de la Cité universitaire, le plus récent habitat sur pilotis dressé dans notre étrange capitale.

Histoire *sans images*, près de laquelle on postule, avouons-le, un album gigantesque, pour lequel notre mémoire est priée de faire tous les frais.

Si l'art de l'écrivain — et d'abord celui même de l'écrivain d'art — doit consister à être compris de tous ses lecteurs, même lorsqu'ils s'agit d'une Encyclopédie de notre savoir, l'auteur aura gagné son pari, si difficile. Il use volontiers de graphiques et d'échelles, de listes explicatives, de tables de concordance très claires. A côté de ses prédécesseurs — combien au-dessus de leurs ennuyeuses tentatives ! — il a fait œuvre utile et démonstrative, autant que documentée. On est bien aise, et on le sera toujours désormais, de pouvoir recourir à cette synthèse serrée, dans une période où les Histoires générales de l'art, entreprises alimentaires, peuvent surtout servir à défrayer les passe-temps studieux des amateurs de la *Quellenforschung*, tant elles rivalisent à nous donner le plus rarement possible le sentiment de l'inédit ! Cherche-t-on les raisons de cette réussite ? Elles tiennent à la personnalité de l'auteur, à sa franchise absolue, dédaigneuse du conformisme officiel ou autre, à son sentiment de la valeur émouvante de l'effort du créateur, loin du dirigisme, des modes, et des hommes contrôlés. « Je n'ai rien négligé », disait le Poussin. M. P. du Colombier, loin du journalisme et de la rhétorique, s'est constitué d'abord un riche équipement technique, longuement aménagé et mis au point dans les musées, ces laboratoires, dans les bibliothèques et les archives, ces conservatoires. Il sait qu'on ne fait de l'histoire de l'art sérieuse, que si on s'en est rendu digne, dans un pays où l'organisation scientifique reste malheureusement à peu près toute à réaliser, sinon à concevoir. Lui-même, sur les questions qu'il approfondit, a travaillé en bon ingénieur, et l'on sait la qualité de ses interventions. Ce travail préparatoire ne pouvait que le rendre sceptique sur les théories et les prétendues lois, qui ne sont guère, en histoire de l'art, que jeu transitoire et fugitif. Les documents seuls demeurent. L'introduction a précisé sa position. Il y constate, par exemple « qu'à partir de l'instant où, pour le spectateur, la référence au modèle disparaît, on se rend compte qu'on quitte un terrain assez solide ». Nous aimons ce bon sens, qui

n'a pas manqué d'être attaqué, mais sait et saura toujours se défendre. Et il use, pour ce faste, d'une belle langue, alerte et merveilleusement châtiée, ce qui ne gâte rien.

Un tel ouvrage exigerait un compte rendu fort développé lui-même ! On ne l'attend point ici, d'autant que la *Revue archéologique* doit borner sa critique juste avant le temps où s'écroula, en 1453, le dernier merlon des remparts de Byzance, sous l'assaut turc. Il suffisait de contrôler la méthode, définie dans une introduction irréprochable. On ne peut empêcher, voire déplorer, que dans un ouvrage de ce genre, Phidias soit mis à la même portion que Courbet, l'auteur étant bien forcé de satisfaire à une certaine optique moderne, et le volume étant destiné, comme on nous dit, à un « Européen » de notre temps (p. 17). Ce souci de l'actualité 1942 lui a valu, d'ailleurs, son ton, qui transparaît quand, par exemple, l'auteur confesse (p. 22) qu'il a trouvé « un réconfort inespéré dans le spectacle de grandeur qu'offrait e passé de son pays ».

Voici quelques chicanes. — P. 31, carte : ne pas écrire Tyrinthe, mais Tirynthe. P. 33, rétablir le nom de Narmer. P. 36, dans le Temple-tombeau de Zoser, à Saqqarah, ce n'est pas *le chapiteau* qui évoque plus ou moins le dorique grec, mais la colonne cannelée, elle-même, sous le chapiteau. P. 38, sur le dispositif du temple égyptien, les remarques de P. Lacau, touchant la juxtaposition des aménagements public et réservé, éclairent mieux que tout le problème du plan. P. 58, on ne croit plus aux volants des jupes crétoises, et il est abusif de dire que les dames cnosiennes se promenaient, toutes, les seins nus : c'est là un usage rituel, strictement. P. 61, les prétendus « moissonneurs » participent à une lustration rituelle, au son du sistre, qui pourrait avoir appartenu aux fêtes d'Horus. P. 62, on n'a pas attendu Mycènes pour avoir le sens du monumental. La Crète devait avoir de grandes statues, déjà. P. 64, lire Ebih-il. P. 71, il y aurait beaucoup à douter de ce qui est dit sur l'origine du triglyphe (le mot n'est pas féminin : p. 72). P. 73. Les Caryatides de Cnide devraient venir avant celles de Siphnos. P. 76. Assos n'a pas de « frise continue », mais une architrave dorique exceptionnellement historiée. *Ibid.* : lire : Epikourios. P. 79. La Victoire de la Balustrade de Pyrgos *détache* sa sandale (pour le sacrifice) ; *id.*, p. 90. P. 91, il est injuste de parler de la banalité du portrait de Mausole. P. 106, la tombe de « l'Orque » décevait et déroutait des lecteurs : pourquoi ne pas garder le nom italien, ou traduire en français ? P. 110 : l'arc de triomphe n'est pas « spécialement romain », au moins en ses origines, que l'on croit connaître. — Après ces si menues remarques, louons en terminant ce qui est dit, p. 127 sqq., de l'art byzantin, le reste n'étant pas assez de notre domaine.

Ch. P.

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

1947. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)

ÉDIT. N° 21448

Dépôt légal : 4-1947

IMP. N° 11293

LE NOM DES GRECS EN ANCIEN ÉGYPTIEN

ET

L'ANTIQUITÉ DES GRECS EN ÉGYPTÉ

Les Égyptiens de l'époque ptolémaïque appelaient communément les Grecs *Wynn* « Ioniens » ; mais les scribes lettrés qui composaient les inscriptions hiéroglyphiques employaient une autre expression que nous transcrivons provisoirement, comme tout le monde, *H;w-nbw* Haou-nebout. Les décrets bilingues de Canope, de Rosette et de Philae nous en donnent la preuve. Dans le paragraphe qui traite de la publication des décrets, *m sš n h;w nbw* est rendu par γράμμασιν ἑλληνικοῖς¹. Mais cette équivalence est beaucoup plus ancienne. De même qu'on appelait *p; ym c; n H;rw* « la grande mer de Kharou » la mer qui battait le rivage de Byblos², on appelait « mer des Haounebout » la mer qui baignait Alexandrie et qui recevait la branche du Nil fréquentée par les bateaux grecs : « Il fit, est-il dit dans la stèle du Satrape, sa résidence qui a pour nom la forteresse du roi Alexandre, appelée auparavant Rakotis, au Nord de la mer des Haounebout »³. Un décret de Nectanebo I^{er} institua la dîme sur toutes les marchandises qui venaient par la mer des Haounebout⁴. On comprenait sous ce terme non seulement les Grecs d'Égypte, mais aussi ceux du continent et d'Asie. Le prince Sam-taoui-tef-nekht remercie le dieu Arsaphès de l'avoir protégé durant le combat

1. *Urk.*, II, 154, 197, 230.

2. *Oun-amon*, I, 3, 49.

3. *Urk.*, II, 14.

4. Stèle de Naucratis, I, 11 (*Aegyptische Zeitschrift*, XXXVIII, p. 130).

des Haounebout, quand il repoussa les Asiatiques. Ce combat où périrent des millions d'Asiatiques n'est autre que la bataille d'Arbèles¹.

Bien avant Alexandre et les Nectanebo, sous les rois saïtes, les Grecs sont appelés par les Égyptiens Haounebout. Amasis avait fait venir sur des *Kebenit* (navires du type gibilite) un grand nombre de Haounebout et les avait installés dans le *pehou* d'Anou, dans la contrée de Naucratis, mais ils n'avaient pas tardé à se répandre dans le pays environnant et avaient atteint le champ de la turquoise, Sekhet Mefak, près de la ville de Mefak, dans le III^e nome². Ce n'était pas bien grave, mais à cette époque les rapports entre Grecs et Égyptiens étaient tendus. Un haut fonctionnaire d'Apriès, nommé Nesi-hor, nous dit sur sa statue que son nom ne sera pas détruit dans le temple d'Éléphantine, cité dont les dieux l'ont sauvé dans un lieu affreux « de la main des archers arabes, Haounebout, asiatiques et autres ». Tous ces mercenaires révoltés avaient formé le projet de marcher sur la Nubie. Nesi-hor parvint à les en empêcher, et les envoya au lieu où se trouvait Sa Majesté qui les tailla en pièces³. Depuis au moins le règne de Psamétik II, des mercenaires grecs combattaient en Nubie sous le commandement de l'Égyptien Potasimto, dont la titulature nous est connue par les inscriptions hiéroglyphiques de son sarcophage et de plusieurs monuments⁴. Un de ces titres, *mr h;wnbwt*, chef des Haounebout, rappelle le comman-

1. Paul TRESSON, *La stèle de Naples. Mélanges Loret, Bulletin Inst. français du Caire*, t. XXX, p. 369-391.

2. Stèle de l'an 3 d'Amasis, publiée par DARESSY, *Recueil de travaux*, t. XXII, p. 2-3. Sur le champ de la turquoise et la ville de Mefak, qu'il ne faut pas confondre avec le pays de Mefaket dans le Sinaï, cf. GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. II, p. 181 ; t. III, p. 15 ; t. V, p. 53, et le curieux texte publié par DARESSY, *Annales du Service des antiquités*, t. XVI, p. 221-246, qui est une véritable monographie du III^e nome.

3. Inscription de la statue A 90 du Louvre, publiée par MASPERO, *Zeitschrift äg. Spr.*, t. XXII, 1884, p. 89.

4. A. ROWE, *New light on objects belonging to the generals Potasimto and Amasis in the Eg. mus.*, *Annales du Service des antiquités de l'Égypte*, XXXVIII, p. 156-195.

dement qu'il a exercé en Nubie et il est légitime de le traduire par « chef des Grecs ».

Parmi les noms de peuples que nous font connaître les textes égyptiens, il n'en est guère dont le sens soit aussi sûr. Mais les Haounebout ne sont pas mentionnés seulement dans les textes saïtes et ptolémaïques. On les rencontre aussi dans les textes du temple d'Edfou, qui, rédigés sous les Ptolémées, sont très souvent copiés sur d'anciens rituels. Les Haounebout figurent dans les listes des peuples vaincus de Ramsès III, de Ramsès II, de Setou I^{er}, dans les listes des Neuf Arcs de la XVIII^e dynastie. Ils font parler d'eux, en bien ou en mal, dans les textes de toute cette dynastie, d'Ahmose à Horon-emheb, et plus anciennement encore sous la XII^e dynastie, sous la XI^e. Peut-être faut-il renoncer « au cercle entourant les Haounebout » dont faisaient encore état les histoires publiées il y a une vingtaine d'années¹. Cela n'importe guère, car dans le temple funéraire de Sahourê un dieu dit au roi : « Je te donne les Iountiou, les Mentou, tous les pays étrangers, les Haounebout ».

Mais tandis que les textes saïtes et ptolémaïques prouvaient jusqu'à l'évidence que, pour ceux qui les rédigeaient, les Haounebout étaient bien des Grecs, les textes anciens qui mentionnent ces mêmes Haounebout sont presque toujours très vagues. D'une façon générale, les historiens de l'antiquité n'ont pas voulu admettre que ces Haounebout — que fréquentaient les Égyptiens plus de mille ans avant que les Achéens et les Danaens aient commencé à faire parler d'eux — fussent déjà des Hellènes. On les a identifiés avec les habitants des îles de la mer Égée². Mais si ces habitants sous l'Ancien et

1. MORET, *Des clans aux empires*, p. 205 ; GLOTZ, *La civilisation égéenne*, p. 233-246. Selon Sethe, il faut lire dans les textes des pyramides 629, 847 et 1.631 *dbn p̄hr ḥ; nbwt*, étant donné que le verbe *p̄hr* introduit anciennement son complément par la préposition *ḥ;* (Wörl. I, 546). Le verbe *p̄hr* est certainement transitif sous la XVIII^e dynastie, ce qui ôte à la remarque de Sethe beaucoup de sa force. Ici on a peut-être voulu éviter de répéter deux fois le signe *ḥ;*, et *p̄hr ḥ; Ḥ;wnbwt* est devenu *p̄hr Ḥ;nbwt*.

2. ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch der aegyptischen Sprache*, III, p. 11 ; H. GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques*, IV, p. 12.

le Moyen Empire n'étaient pas des Hellènes ; on voit mal et personne n'a pris soin d'expliquer comment Haounebout a pu désigner successivement deux peuples différents, car les Égyptiens ont toujours été extrêmement attentifs à toutes les particularités de leurs voisins et des peuples qu'ils fréquentaient, à leur langage, à leur costume, à leur armement et à leur nom. D'autre part, les Haounebout ne sont mis nulle part en relation avec les îles égéennes, et les textes qui mentionnent ces îles ne parlent pas des Haounebout. Tout dernièrement, un égyptologue, M. Vercoutter, vivement frappé de ces difficultés et de la légèreté avec laquelle tant d'érudits ont admis des rapports anciens et durables entre l'Égypte et le monde égéen, a jugé indispensable de reprendre l'étude du terme Haounebout¹. Il a réuni un très grand nombre d'exemples et les a classés d'après l'orthographe en six groupes. Cette enquête lui permet d'affirmer que *h;w nbwt* est composé de deux éléments, *h;w* dont il fait le nisé de la préposition *h* et *nbwt*. Il est plus malaisé de définir le second terme. M. Vercoutter suppose que *nbwt* désignait, à une époque très reculée, une forme géographique à l'extrême Nord du Delta, qui a disparu plus tard, et il fait en conséquence des Haou-nebout primitifs des habitants de la côte égyptienne.

Que *H;w-nbwt* soit une expression composée, cela n'est pas douteux, mais l'interprétation de M. Vercoutter « ceux qui sont autour des nebout » me semble peu satisfaisante, pour cette simple raison que les Égyptiens n'avaient pas l'habitude d'employer des périphrases pour désigner les peuples étrangers. Ils les appelaient tout simplement par leur nom. Ni Tehenou, ni Timihou, ni *c;mw* « arabes », ni même Chasou, ne sont des sobriquets. Les peuples de la mer sur le bas-relief de Ramsès II, les peuples coalisés contre Ramsès II dans le poème et le bulletin de Qadech portent leur nom indigène. L'expression *hryw šc* « ceux qui sont sur le sable » n'est pas un ethnique, mais une façon de qualifier certains *c;mw*, les Arabes nomades,

¹ J. VERCOUTTER, *Les Haou-nebout*, *Bulletin de l'Institut français d'archéologie du Caire*, XLVI, p. 125-158.

et de les opposer aux Arabes des villes *c;mw nw dmityw*¹. Il y a donc lieu de chercher de quel nom de peuple *h;w nbwt* peut être la transcription. Robert Eisler l'a tenté. Dans un article paru en 1928, il affirmait hardiment que le nom des Haounebou constituait la première manifestation des Grecs dans l'histoire. Il transcrivait *H;nbw* par *Hlbw* et rapprochait cette forme supposée des "Ελλοπες²; mais la transcription *hlbw* n'est pas légitime. Il n'est pas tenu compte de l'*w*, parfois complété par les trois traits du pluriel, qui sépare les deux parties du mot. Et pour transcrire L, les Égyptiens n'avaient nul besoin d'ajouter un *n* à *un*³.

En fait la transcription usuelle, *h;w*, du premier élément, a caché le nom que les Égyptiens ont transcrit de la façon la plus simple et la plus correcte. On savait depuis longtemps que le premier signe de l'alphabet égyptien, le vautour d'Égypte ou comme certains l'appellent l'alimoche, que l'on transcrit par *;*, équivaut parfois à une consonne pleine, *r* ou, plus souvent, *l*³. Les textes du Moyen Empire, où sont maudits les ennemis de l'Égypte, en ont apporté de nombreux et indiscutables exemples. C'est même en donnant systématiquement à l'alimoche la valeur de L ou R que l'on est parvenu à reconnaître le nom de Zabulon dans *tb;nw*, du dieu Ilou dans *i;w*, d'Ullaza dans *i;wt*, d'Uruslimu dans *ws;mm* et beaucoup d'autres⁴. Mais Victor Loret a été beaucoup plus affirmatif. Dans une étude qui fut communiquée peu de temps avant sa mort à l'Académie des Inscriptions⁵, il déclara que l'alimoche représentait à l'origine le son L et qu'il a gardé cette valeur dans une foule de mots. Il concluait que l'alimoche doit être ôté de la première place qu'il occupe en

1. *Kémi*, I, p. 24-25.

2. ROBERT EISLER, *Die « Seevölker » Namen in den alt-orientalischen Quellen, Caucasia*, Leipzig, 1928, fasc. 5, p. 73-81.

3. A. ERMAN, *Aegyptische Grammatik*, 3^e éd., 1911, p. 56.

4. SETHE, *Die Aechtung feindlicher Fürsten, Völker und Dinge*, Berlin, 1926 ; R. DUSSAUD, *Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie vers 2.000 avant notre ère, Syria*, VIII, p. 216-233 ; MONTET, *Pays et princes redoutés des Égyptiens, Kémi*, I, p. 19-28.

5. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1945, p. 241.

tête de l'alphabet égyptien dans toutes les grammaires et classé parmi les liquides-sonnantes. Certains ont estimé la thèse de Loret excessive ; mais, tout en faisant des réserves, M. Gustave Lefebvre reconnaissait que le maître de Lyon avait apporté de nouveaux et indiscutables exemples d'un L exprimé par l'alimoche¹. Or un de ces mots nous importe beaucoup, c'est le nom du papyrus d'où le signe initial de Haounebout, qui représente un fourré de papyrus, tire sa valeur phonétique. Ce nom, qui n'a pas encore été enregistré dans les tableaux des signes hiéroglyphiques, existe en égyptien, sous la forme ramasside *hīr*?, en berbère (*tahēle*), en hébreu (*hulah*) et en arabe. Le papyrus qui ne se rencontre plus en Égypte, sinon au Jardin Zoologique, croît encore spontanément en Syrie, dans la haute vallée du Jourdain². Le lac de Houlé que traverse le fleuve avant de se jeter dans le lac de Tibériade est, au propre, le lac des papyrus. Le nom ancien du papyrus est donc *hly*³, d'où l'on a tiré pour le signe la valeur phonétique *hl*⁴.

L'importance de cette rectification ne peut échapper à personne. R. Eisler a échoué dans sa tentative de rapprocher les Hanebou des Helopes, mais si nous confrontons *hlw* avec "Ελλας, "Ελληνες, "Ελλοι, il tombe sous le sens que ces mots ont en commun le même radical. Autrement dit, nous devons tenir les Helou pour des Hellènes, aussi bien ceux de l'Ancien Empire que les contemporains d'Apriès et d'Alexandre.

Le mot *nbwt* qui forme le deuxième élément de l'expression *Hlw-nbwt* est certainement plus embarrassant. Il peut être employé seul⁵. Il peut former une expression composée avec l'adjectif *imyw* « ceux qui sont dans les nebout »⁶. Il a

1. CRAI, *ibid.*, p. 236.

2. Syria, XVII, p. 285, et pl. LIV et LV.

3. Le nom du papyrus écrit idéographiquement est enregistré à tort dans le *Wörterbuch d. Aeg. Spr.*, II, p. 125, sous la lecture *mḥjt*.

4. Cette valeur est encore attestée par la particule optative *h*; qui s'écrit *hnr* au Nouvel Empire, *Wörterbuch d. aeg. Sprache*, III, p. 11.

5. Exemples dans VERCOUTTER, *l. l.*, p. 147-151.

6. Deux exemples dans la stèle poétique de Thoutmosé III, *Urk.*, IV, 613-616.

donné un dérivé *nbwtjw* « les gens des nebout »¹. Les gens ainsi désignés sont vraisemblablement identiques aux Helou-nebout. Lorsque le mot nebout est employé seul, le contexte prouve qu'il s'agit encore des nebout du peuple Helou. *Nbwt* s'écrit toujours avec le signe *nb* qui représente une corbeille : il a très exactement l'apparence du mot *nb.t* « corbeille » au pluriel. L'expression Helou nebout, « les Grecs des corbeilles », peut se comparer aux Arabes des villes (*c'mw nw dmytyw*) dont nous avons déjà parlé, aux Iountiou de Seti (nom du pays au Nord et au Sud de la cataracte), aux Sardanes, aux Tyrsènes dont le nom est volontiers suivi des mots *n p', ym* « de la mer ».

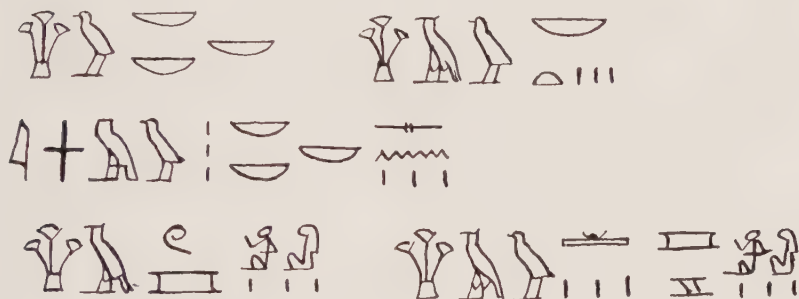


Fig. 1. — Les Helou-nebout, ceux qui sont dans leur nebout, les Helou-mer.

Si les Égyptiens ont pris l'habitude d'ajouter nebout à Helou, comme complément déterminatif, c'est parce qu'il existait d'autres Helou, les Helou-mer². Le rouleau de papyrus qui détermine souvent le premier élément de cette expression a suggéré la traduction « ceux qui sont en dehors de l'humanité ». Les Égyptiens ont certainement fait ce calembour, mais ils n'oubliaient pas qu'à l'origine, l'expression helou-mer a un sens ethnique. Dans un texte de Denderah³, les Helou-

1. VERCOUTTER, *l. l.*, p. 150.

2. *Wörterbuch der aeg. Sprache*, III, 18 ; GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques*, IV, 12.

3. DUEMICHEN, *Baugeschichte des Denderatempels*, Strasbourg, 1877, pl. III e.

mer sont mis en parallélisme avec les Helou-nebout et cités avec d'autres ennemis de l'Égypte, les Arabes (*c'mw*), les Phéniciens (*Fnhw*), les Chasou et les Heriou-châ.

Le mot *mr* signifie « canal », « pièce d'eau ». Les Helou-mer étaient, semble-t-il, ceux des Grecs qui n'hésitaient pas à remonter les branches du Nil, tandis que les Helou-nebout restaient dans leurs corbeilles, dans leurs bateaux qu'ils avaient ancrés dans le port de Pharos et dans les autres ports de la côte égyptienne.

Contrairement à l'opinion commune qui plaçait les Hanebou dans les îles égéennes, je voudrais essayer de démontrer que les Helou-nebout, « les Grecs des corbeilles », vivaient dans le voisinage des Égyptiens.

Les Helou-nebout font en effet partie des Neuf Arcs. Les Égyptiens appelaient ainsi un groupe de neuf peuples que les textes de toutes les époques placent sous la dépendance immédiate du Pharaon, seigneur des deux terres, roi d'Égypte, souverain des Neuf Arcs : « Je mets les deux terres sous ta crainte, et les Neuf Arcs s'inclinent quand tu pousses ton cri de guerre¹. » Ramsès III souhaite à son fils de devenir à son tour le seigneur des Neuf Arcs et prie les dieux d'élargir pour lui leur frontière, comme si elle coïncidait avec la frontière de son domaine². Dès l'Ancien Empire, il est question des Neuf Arcs. Plus anciennement encore, sur la massue du roi Nâr-mer, on voit des Arcs et des Vanneaux pendus aux enseignes royales³. Mais ce n'est pas avant la XVIII^e dynastie que nous apprendrons de quels peuples est composé ce groupement⁴. La liste en est immuable ; l'ordre seul peut être modifié. Du Nouvel Empire nous passons aux textes des temples ptolémaïques⁵, mais ces textes récents copiés sur d'anciens documents nous reportent à un état bien antérieur

1. Inscription de Sétoui 1^{er} à Karnak (*L. D.*, III, 127, 6).

2. *Papyrus Harris* I, 22, 7 ; 56 b, 8.

3. QUIBELL, *Hierakonpolis*, I, pl. 26.

4. Tombeaux de Ramosé, éd. DAVIES, pl. 29 ; de Kha-m-hat, in WRESZINSKI, *Atlas*, I, 203 ; de Qenamou, éd. DAVIES, pl. 9 et 12 ; tombeaux 48 et 57 de Thèbes.

5. CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, II, p. 13 ; VI, p. 194 sqq.

au Nouvel Empire, où la liste était déjà arrêtée. On s'étonnera peut-être d'y trouver l'Égypte du Sud (to chemâ) et l'Égypte du Nord (to mehou). Les Égyptiens eux-mêmes en étaient choqués¹. Les habitants de la vallée du Nil ont été les premiers peuples soumis au Pharaon, et sont restés à travers l'histoire ses sujets, que personne ne pouvait lui disputer. Nous savons que les Iountiou-Seti étaient fixés au Nord et au Sud de la première cataracte, que les Tehenou habitaient à l'Ouest de la vallée et ne se gênaient pas, quand les Égyptiens donnaient des signes de faiblesse, pour s'infiltrer dans le Delta. Les Sekhetiou-Imaou peuplaient la sixième oasis. Les Mentiou erraient dans l'isthme de Suez et le Sinaï, les Pedjitiou-Chou entre le Nil et la mer Rouge. Le peuple de Chat est le moins connu de tous. Son territoire se trouvait probablement au Sud de celui des Iountiou. Nous en savons assez pour affirmer que les Neuf Arcs se composaient des habitants de la vallée du Nil et des deux déserts qui la bordent, c'est-à-dire des gens que le Pharaon avait à sa portée, qui lui devaient l'obéissance, l'impôt, le service militaire. On ne saurait donc reléguer dans les îles de la mer Égée les Helou-nebout qui font partie de cette sorte de confédération. Il semble d'ailleurs que les Helou-nebout y ont tenu à certaines époques une place éminente, car ils sont parfois cités en compagnie des trois peuples qui composent selon la tradition la nation égyptienne, les Paÿt, les Henmyt et les Rekhyt. Ils sont associés aux Rekhyt dans un texte d'Edfou², et aux Henmyt dans un texte du Moyen Empire³. Sur des bas-reliefs de la reine Hatchepsout, ils sont intercalés au milieu des trois peuples, dans une phrase qui établit l'autorité de la reine sur « toutes les terres, tous les pays étrangers, sur tous les Rekhyt, tous les Helou-nebout, tous les Henmyt, tous les Paÿt⁴ ». Nous retrouvons ce

1. Au temple d'Edfou, dans le texte de Ptolémée VI, on a substitué à To-mehou les peuples qui sont au Nord de To-mehou et à To-chemâ les peuples qui sont au Sud de To-chemâ, mettant ainsi la haute et la basse Égypte en dehors des Neuf Arcs.

2. CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, III, p. 162.

3. Stèle 20545 au Musée du Caire.

4. NAVILLE, *Deir el Bahari*, II, pl. 55.

groupement dans la stèle triomphale d'Ahmose¹ : « Il a saisi les Henmyt et empoigné les Rekhyt. Les Paÿt l'adorent. Et chacun de dire : « C'est notre maître ! » Les Helou-nebout de dire : « Nous servons avec lui ! » Un peu plus loin, lorsque le roi adjure ses sujets de le vénérer, il ne nomme plus que les Paÿt, les Rekhyt et les Henmyt, mais il complète l'énumération en ajoutant : « et tous ceux qui servent ce roi dans ses marches ». Il reprend alors le mot *šms* « servir », qui avait été mis dans la bouche des Helou-nebout, preuve qu'il pensait à ces derniers.

Pour les Égyptiens, les Helou-nebout étaient avant tout un peuple maritime. Le cercle qui entoure les Helou-nebout² est une autre façon de désigner la mer des Grecs, au bord de laquelle fut fondée Alexandrie. Le texte mutilé qui mentionne les Neboutyou les associe à la Grande-Verte³. Henou, un voyageur égyptien qui vivait au temps de Sankhkarê Mentouhotep se compare à la tempête qui épouvante les Helou-nebout⁴, ce qui n'aurait pas de sens si ceux-ci n'avaient pas été des marins. Pharaon est souvent appelé le Souverain des rives des Helou-nebout⁵. Il ne peut s'agir ici des rives du Nil. C'est du rivage maritime qu'on veut parler.

Les Helou-nebout sont aussi mis en rapport avec les bouches du Nil. Au temple d'Edfou, des frises entières sont occupées par des personnages géographiques, apportant au dieu les richesses du pays qu'ils symbolisent. On lit à côté d'un de ces personnages : « Il se rend aux bouches du Nil. Il parcourt les rives des Helou-nebout »⁶; et près d'un autre : « Il t'apporte les huit bouches de l'Égypte, par lesquelles le Nil monte à la mer derrière les Helou-nebout⁷. »

Le plus circonstancié des textes du temple d'Edfou

1. *Urk.*, IV, 17.

2. *Pyr.*, 629 b ; 847 c ; 1631 a.

3. Ostracon de l'Institut français du Caire, cité par VERCOUTTER, *I. L.*, p. 150.

4. COUYAT et MONTET, *Hammamat*, n° 114, l. 9.

5. *Urk.*, IV, 21, 282, 573. *L. D.*, III, 14.

6. CHASSINAT, *Edfou*, III, p. 156.

7. *Ibid.*, VI, p. 195.

concernant les Neuf Arcs associe les Helou-nebout aux *maout* de la mer¹. Le dérivé copte de ce mot signifie « île », mais le *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* voit dans ces *maout* les nouveaux terrains apportés par le Nil². On y cultivait parfois la vigne³. Une *maout* à laquelle Ramsès III a donné son nom était assez vaste pour loger plus de deux mille étrangers, Marina et Aperou⁴. On en trouve au Nord comme au Sud. Les *maout* de la mer sont donc, selon toute vraisemblance, les langues de terre bordées au Nord par la mer, au Sud par les lacs. Leurs habitants s'y trouvaient isolés, ce qui n'était peut-être pas pour leur déplaire.

Quand les Égyptiens vantent la puissance du roi, ils aiment citer à tour de rôle dans deux phrases parallèles un peuple ou un pays méridional, et un septentrional. On opposera les *nebout* ou les Helou-nebout soit au To-Sety⁵, soit au pays de Ouauat⁶. Or ces deux pays sont au voisinage d'Éléphantine. Les Helou-nebout occupent donc au Nord de l'Égypte une position symétrique de celle de ces contrées. C'est ainsi que l'on oppose à Éléphantine, qui est la grande ville du Sud, la grande ville du Nord qui est Sema-behedet⁷. Il est très intéressant de constater que cette ville qui faisait le pendant d'Éléphantine, est située à l'Ouest de la branche de Damiette, à plus de 25 kilomètres de cette ville, déjà éloignée du rivage de 20 kilomètres. Les chefs-lieux des nomes septentrionaux sont tous dans le même cas. Il n'y avait pas de ville égyptienne sur la côte. Les Égyptiens n'avaient que des ports fluviaux.

1. CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, t. VI, p. 199. Le même personnage géographique présente avec les Helou-nebout des peuples du Nord très nombreux, et les fait vivre des ruisseaux (*šrh*), tandis que les autres Neuf Arcs vivent, soit de l'eau du ciel, soit de l'eau du Nil, soit de l'eau des citernes. Deux autres Neuf Arcs vivent partiellement des ruisseaux, les Pedjitiou Chou et le peuple Chat. Il est difficile dans l'état de nos connaissances d'apprécier l'exactitude de ces renseignements.

2. *Wb.*, II, p. 27.

3. GAUTHIER, *Dictionnaire des noms géographiques*, t. III, p. 3.

4. *Papyrus Harris I*, 31, 7.

5. Inscription de Toutmosé 1^{er} (*Urk.*, IV, 270).

6. CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, VI, p. 27.

7. Stèle d'Amenhotep IV (*L D.*, III, 110 i ; *Ann.*, III, 263).

Les vaisseaux venus de Syrie déchargeaient leurs marchandises sur le quai de Pi-Ramsès¹. C'est à Tanis que Smendès équipa le navire qui devait conduire Ounamon à Byblos². Au Nord de ces villes, il n'y avait que des marécages et des terrains de culture. La population ne s'occupait que des travaux des champs, de la chasse et de la pêche dans les marais. Abandonné ou peu s'en faut des Égyptiens, le bord de la mer était le domaine des Helou-nebout.

Voici maintenant notre conclusion. Il y a toujours eu des Grecs en Égypte. Il y en avait avant Alexandre, sous les rois saïtes. Il y en avait au temps de la guerre de Troie, lorsque Ménélas faisait relâche dans le port de Pharos³, et qu'Hélène recevait d'une Egyptienne portant un nom grec une drogue bienfaisante⁴. Il y en avait dès les temps les plus reculés, alors que nous sommes embarrassés pour dire s'il s'en trouvait dans les îles égéennes, en Ionie ou dans la Grèce continentale.

Il nous faut maintenant, si incomplètes que soient nos informations, essayer de définir les rapports de ces Grecs des vieux âges avec les indigènes.

Avant tout, les Grecs étaient des commerçants : « Ils lui apportent, au dieu d'Edfou, les fleuves de la mer⁵. » Cela signifie que tout ce que les fleuves apportent à la mer, tous les objets de commerce, les Helou-nebout le centralisent pour en faire hommage au dieu. En particulier, ils faisaient le commerce des pierres précieuses, car dans un texte religieux du Moyen Empire où l'on donne la composition du collier qui doit parer la momie, on mentionne « les pierres précieuses des Helou-nebout »⁶. Un autre passage de ces textes confirme cette indication : « Je ne suis pas une amulette qui soit à

1. *Papyrus Anastasy III*, VII, 2-10. Cf. P. MONTET, *Drame d'Avaris*, p. 117.

2. *Ounamon*, 1, 3, 8.

3. *Odyssée*, IV, 355 sqq.

4. *Odyssée*, IV, 227-230.

5. CHASSINAT, *Le temple d'Edfou*, II, p. 13.

6. CHASSINAT et PALANQUE, *Fouilles dans la nécropole d'Assiout*, p. 108 et 212.

rejeter. Je suis une amulette qui vient des gens des Nebout¹. »

A l'occasion, les Helou-nebout s'enrôlaient dans l'armée pharaonique. Eduard Meyer a cru à une alliance égypto-crétoise² et, plus récemment, l'helléniste Axel W. Persson a avancé, en s'appuyant aussi sur la stèle d'Ahmose, que l'Égypte devait pour une part sa libération au concours que lui avaient donné les Helou-nebout³. Il est en effet à remarquer que le verbe *šms*, que le document égyptien met dans la bouche des Hellènes, a pour les militaires un sens spécial, comme notre mot « servir ». Il s'emploie à propos des fantassins qui accompagnent les chars montés par les rois et les princes : « Je servais, dit le brave Ahmose, le Souverain Vie, Santé, Force, sur mes deux pieds pendant ses randonnées sur son char. »

Le début de la XVIII^e dynastie est peut-être la période où les rapports des Grecs avec les Égyptiens furent les meilleurs. D'une façon générale les Helou-mer nous sont présentés comme des gens peu dignes de confiance. *Md. t n. t Hlw-mr*⁴, paroles de Grecs des canaux, autrement dit paroles sans valeur. Les Égyptiens doivent se garder de communiquer à ces étrangers beaux parleurs leurs rites, et les tenir à l'écart de leurs cérémonies⁵. Il est vrai que la discrétion n'était pas leur fort et qu'ils cherchaient à s'infiltrer toujours davantage en Égypte. Les Helou-nebout avaient reçu d'Amasis une belle concession. Elle ne leur suffisait pas, et ils se répandirent dans tout le III^e nome. Surtout ils se livraient au pillage. Il existe à Karnak un bas-relief de l'époque d'Horemheb⁶; il mériterait d'être aussi connu que la peinture de Beni-Hassan et le bas-relief du Musée de Leyde, que l'on ne manque jamais de citer quand on veut évoquer l'arrivée d'Abraham en Égypte et l'entrevue du patriarche Jacob avec le Pharaon, car elle

1. DE BUCK, *Coffin texts*, II, 160.

2. ED. MEYER, *Geschichte des Altertums*, éd. 1928, t. II, p. 54 sqq.

3. Cf. CH. PICARD, *Midea d'Argolide*, *Journal des Savants*, 1944, p. 121.

4. *Wörterbuch der aeg. Sprache*, III, 18.

5. *Livre des Morts*, éd. Budge, ch. CI, t. II, p. 79; ch. CXX, t. III, p. 113. LEFEBVRE, *Petosisiris*, 81, 62. Je dois cette référence à l'amabilité de M. Lefebvre.

6. WRESZINSKI, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, II, 62.

peut illustrer le récit que fait Ulysse à Eumée de sa prétendue expédition, qui finit si mal, dans l'Egyptos¹. Le roi amène aux dieux de Thèbes deux files de prisonniers, en bas les vils rois de Retenou, en haut les vils rois des Helou-

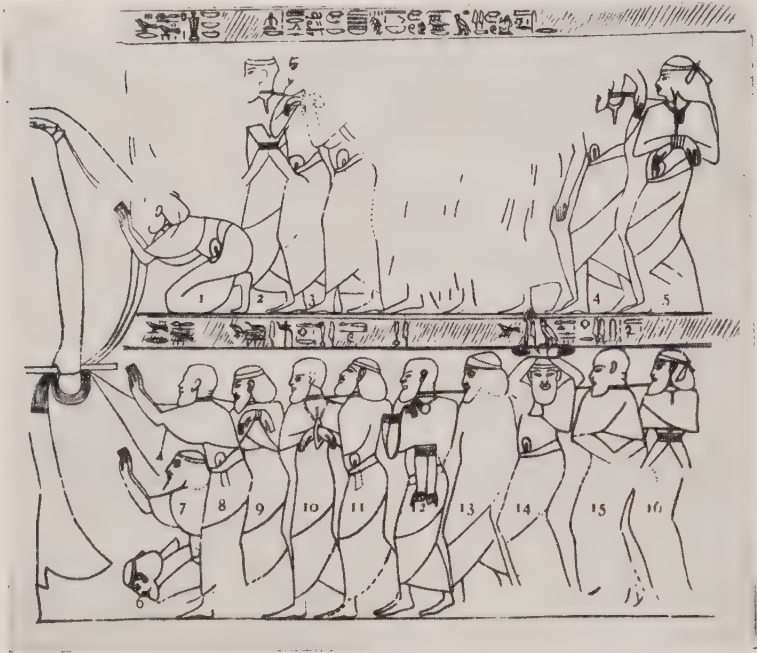


Fig. 2. — Helou-nebout, en haut, et Syriens, en bas, prisonniers d'Horemheb.

nebout, qui proclament que la crainte du roi parcourt les extrémités de la terre. Le groupe des Helou-nebout est malheureusement fort détérioré. Sur les neuf individus qui le composent, les deux premiers et le dernier sont défigurés et les autres sont complètement détruits. Les hommes portent comme les Syriens une grande écharpe qui s'enroule trois ou quatre fois autour du corps et dont l'extrémité

1. *Odyssée*, XIV, 244 sqq.

tordue en forme de cordelière est nouée à la taille. Ils sont barbus et ont le crâne plat par derrière. Quelques Syriens du registre inférieur leur ressemblent, mais, en général, l'artiste égyptien donne aux Syriens un profil sémitique beaucoup plus accentué. La femme qui fait partie du groupe mérite notre attention. Son profil est tout à fait différent de celui des Syriennes représentées sur les monuments égyptiens. Chez celles-ci, le nez et le front forment une seule ligne courbe. Le nez de la Grecque, assez fort, est séparé du front par un angle bien net. Une chevelure abondante couvre la nuque, mais une mèche ondulée et assez mince tombe sur la poitrine. Tandis que les Syriennes portent volontiers des robes à volants, ou plusieurs jupons de longueur différente, la Grecque a revêtu une robe longue et étroite serrée au cou, et porte par-dessus cette robe une ceinture très basse. Vraisemblablement, ce groupe d'Hellènes était venu de Crète ou de plus loin pour piller, mais on peut encore supposer qu'il s'agit des Hellènes de la côte égyptienne, qui, comme feront plus tard ceux d'Amasis, avaient dépassé les limites du terrain où ils étaient tolérés. De tels incidents durent se produire plus d'une fois. Si la reine Hatchepsout prétend qu'elle a châtié les nebout¹, si Thouthmôsé III dit que la flamme de son uraeus brûle ceux qui sont dans leurs nebout², cela ne veut certainement pas dire qu'ils ont conduit des expéditions contre les Grecs des îles ou du continent, mais simplement qu'ils sont intervenus contre des pirates ou contre les Grecs résidant en Égypte.

L'Égypte est une terre d'habitude. Dès le début, elle fut environnée par des Arabes, des Libyens et des Nègres. L'auteur des *Éthiopiennes* nous dit que l'île de Philae était, à l'époque où vivaient Théagène et Chariclée, disputée entre les Éthiopiens et les Perses qui gouvernaient l'Égypte³. Or l'Égypte n'a jamais cessé de guerroyer contre les peuples du midi. Sous le roi Smendès et le grand prêtre d'Amon Herihor,

1. *Urk.*, IV, 346.

2. Stèle poétique, in *Urk.*, IV, 613-615.

3. Au début du livre VIII.

Ounamon se rend à Byblos pour acheter du bois. Depuis le temps du dieu, les Égyptiens en faisaient autant. Au début du règne de Ramsès III, les Libyens s'étaient répandus dans le Delta, et avaient atteint la branche de Rosette, mais Sahourê conduisait des expéditions contre eux. Il faut ajouter les Grecs à la liste des peuples qui sont entrés dès le début des temps historiques dans la vie des Égyptiens, et qui n'en sont plus sortis.

Pierre MONTET.

THÉSÉE A DÉLOS

Ἐκ δὲ τῆς Κρήτης ἀπο-
πλέων εἰς Δῆλον κατέσχε.

(PLUTARQUE, *Thésée*, 21.)

Sur la zone supérieure du Vase François, Klitias a-t-il vraiment voulu montrer Thésée débarquant à Délos, et, chef de chœur, y instituant la célèbre danse appelée *géranos* ? Presque personne, de nos jours, n'en doutait plus. Or voici que M. Johansen s'applique à ruiner cette interprétation, dans une discussion¹ si érudite, et si rigoureusement menée, que d'abord on éprouve comme un remords à s'avouer mal convaincu : au verdict motivé d'un pareil connaisseur, il faudrait opposer une contre-expertise « en forme », d'étendue au moins égale, et plus méticuleuse encore. Mais on risquerait de se faire tâtillon, là où M. Johansen s'est contenté d'être minutieux. Peut-être suffira-t-il pour le moment de transcrire ici de simples notes marginales aux soixante pages nourries et denses de son « étude herméneutique ».

M. Johansen s'est efforcé de démontrer : d'abord, que la scène du Vase François ne peut se passer à Délos ; ensuite, qu'elle se passe en Crète, aussitôt après la victoire de Thésée sur le Minotaure. « L'objection fondamentale contre l'interprétation délienne » se tirerait de « la présence d'Ariadne et de sa nourrice à la scène en question ». M. Johansen, avec

1. K. F. JOHANSEN, *Thésée et la Danse à Délos*, D. K. Danske Vid. Selsk., Ark. Kunsthist. Medd., III, 3, 1945. De son côté, M. Ch. DUGAS avait brièvement suggéré une interprétation analogue : danse *en Crète*, mais avant le combat (REG., 56, 1943, p. 10-11).

bien d'autres, pense en effet qu'ê Thésée, vainqueur du Minotaure, toucha terre d'abord à Naxos, où il abandonna Ariadne ; puis à Délos ; et qu'enfin il atteignit Athènes. Sans doute les mythographes ordonnèrent-ils ainsi les événements ; encore pourrait-on discuter si Plutarque, notre principale source d'information, se représentait bien les choses aussi simplement (nous y reviendrons plus loin). Mais ce n'est pas là le nœud de la question. Ce qu'il faudrait savoir, c'est si à Athènes, vers 570 av. J.-C., les peintres de vases et leurs clients avaient nettement présent à l'esprit un arrangement aussi cohérent ; si Klitias, en composant sa scène, était homme à se dire : quand Thésée aborda à Délos, il *devait* avoir déjà abandonné Ariadne ; si les Athéniens, devant le tableautin, étaient capables (ou pouvaient seulement s'aviser) de tenir le raisonnement suivant : *puisque* Ariadne est là, c'est *donc* que l'épisode n'est pas encore délien ; en un mot, si l'Athènes du vi^e siècle usait, comme nous, de bons manuels d'antiquités !

C'est là l'essentiel de la querelle que l'on pourrait chercher à M. Johansen. Comment faut-il donc nous imaginer le travail des peintres archaïques ? Ce n'étaient point des érudits. Assurément Klitias fut bien l'un des plus consciencieux. Mais voyons de quel genre d'exactitude fait preuve cette « Bible grecque illustrée », comme disait Pottier, qu'est le Vase François, dans d'autres scènes épiques et mythologiques plus connues encore que l'épisode « délien ». Voici, sur le côté opposé à cet épisode, la Chasse de Calydon : qu'y viennent donc faire les petits archers *scylthes*, aux noms exotiques, que Klitias a intercalés parmi ses couples de veneurs ? Et quant à ceux-ci, pourquoi sont-ils, dans la moitié des cas, affublés de noms de fantaisie ? Voici, plus bas, les jeux pour la mort de Patrocle ; vers Achille se précipitent cinq chars de course : nous nous attendons à lire les noms des concurrents : Eumèle, Diomède, Ménélas, Antiloque, Mérion, — car nous avons sous la main le chant XXIII de l'*Iliade* ; par malheur, Klitias, moins favorisé (ou moins vétilleux), ne s'est, de tous ces noms, rappelé que celui de Diomède ; les autres concurrents, il n'a pas fait grand effort pour les baptiser : ce seront Automé-

don, l'écuyer parfait, et Ulysse, le héros obstiné ; les deux derniers s'appelleront Damasippos et Hippokoon, — et tout ira bien, pourvu toutefois que nous n'allions point soupçonner là quelque réminiscence de « Jeux pour Patrocle » non-homériques !

Cette coupable indifférence de Klitias aux bonnes méthodes scientifiques ne nous autorise pourtant pas à traiter à la légère les arguments positifs de M. Johansen. Entrons dans le détail ; concédons qu'Ariadne n'était sans doute pas censée avoir accompagné Thésée jusqu'à Athènes ; et même que « l'itinéraire le plus direct de Crète à Athènes passe par Naxos avant Délos ». Évidence géographique : Plutarque ne la méconnaissait pas plus que nous ; elle ne l'a pas empêché d'écrire, textuellement : « Thésée, venant de Crète, débarqua à Délos. » Il « ne mentionne le passage à Délos », dit M. Johansen, « qu'après avoir rapporté plusieurs récits de la mort d'Ariadne à Chypre » (quel capricieux itinéraire !) « ou à Naxos ». Mais reportons-nous au texte : entre la mort du Minotaure et l'escale à Délos, le récit s'interrompt, pour l'insertion de diverses anecdotes relatives, les unes à Minos et à Dédale, les autres à Ariadne, à sa postérité, à son culte, etc. ; ces anecdotes, Plutarque s'en débarrasse une bonne fois, et revient à l'essentiel, — qui, pour lui, visiblement, se borne à ce qui concerne le seul Thésée : origine des fêtes athéniennes rattachées (à tort ou à raison : ce n'est pas ici la question) au retour de Crète, et, en premier lieu : institution de la *géranos* délienne. Nulle part, d'ailleurs, il n'a mentionné expressément une escale de *Thésée* à Naxos. C'est, dit-il, « par des matelots » qu'Ariadne y fut conduite (*Thes.* XX) ; et, un peu plus loin : Thésée ayant enlevé, puis abandonné Ariadne, « elle vint à Naxos », y mourut, etc. En s'exprimant ainsi, Plutarque aurait-il voulu atténuer des invraisemblances ? Non certes, puisque, scrupuleux à son ordinaire, il relate au contraire, sans tenter de les concilier, plusieurs traditions qu'il juge lui-même contradictoires, y compris celle qui suppose l'existence de deux Ariadnes. Cette dernière indication n'était point absurde, s'il est vrai que la figure « légén-

daire » d'Ariadne soit due à la fusion d'éléments hétérogènes : « princesse » crétoise ravie par Thésée, épouse divine de Dionysos à Naxos, Aphrodite-Ariadne chypriote (et, peut-être, délienne, quoi qu'en pense M. Johansen), elle fut, à la fois, tout cela — au moins. Mais, de tout cela, Klitias évidemment s'est fort peu soucié, et ne pouvait guère se soucier.

Pourquoi malgré tout, dira-t-on, si vraiment sa peinture est une « scène délienne », pourquoi Ariadne se trouve-t-elle à Délos ? Mais... parce qu'un Athénien du ^{vi}e siècle devait l'y croire bien chez elle ! Et à double titre : comme « naxienne » (car enfin Délos était alors tout à fait « naxisée »), et comme héroïne étroitement associée à l'aventure glorieuse de Thésée : dans l'esprit d'un artiste archaïque, Ariadne était inséparable de Thésée vainqueur. Elle l'était au point qu'une peinture, citée par M. Johansen lui-même, la montre à ses côtés en même temps qu'Aithra — sans que cela implique le moins du monde qu'elle soit venue jusqu'à Athènes¹ : simplement, comme l'a bien vu M. Johansen, le peintre « nous montre Thésée avec les deux femmes dominantes de sa vie² ». Mais, « dominante », Ariadne le fut essentiellement par son rôle dans l'aventure la plus célèbre de toute cette vie, celle que l'on commémora chaque année, durant des siècles, à Délos et à Athènes même (non pas en Crète) : la délivrance des δὲς ἑπτὰ, des quatorze jeunes hommes et jeunes filles que Klitias nous montre, sous la conduite de Thésée, premier archithéore, formant pour la première fois le chœur traditionnel de la jeunesse athénienne. Ce qui imposait la participation de l'héroïne à la scène délienne, c'était une logique d'Athénien et de peintre archaïque, parfaitement rigoureuse quoique différente de la nôtre (beaucoup plus proche, par exemple, de celle de tel « primitif » médiéval). L'image venait spontanément sous les doigts de Klitias ; l'écarter, c'eût été rendre le tableau incomplet, et incompréhensible (nous-mêmes, l'au-

1. Pas plus que Minos, en dépit de peintures comme *Akrop.* V. 11, pl. 61.

2. Raccourci un peu bref : Hélène Antiope, auraient pu elles aussi y figurer au même titre.

rions-nous bien compris ?). Mais Klitias n'avait pour l'écarter aucune de nos raisons ; à ses yeux, la présence d'Ariadne était aussi indispensable à l'intelligence de la scène que celle même des *δὲς ἐπτά*, — et du navire.

Ce navire, M. Johansen veut l'utiliser en faveur de sa thèse. Ce n'est pas, dit-il après R. Heberdey, « un vaisseau amarré à la rive, mais un navire qui s'en approche et s'apprête à l'accostage » ; il concède que la distance entre rive et bateau est courte, mais n'admet pas qu'elle le soit assez pour permettre un débarquement. Il insiste, en particulier, sur l'absence d'une « passerelle », ou échelle d'accostage, qui seule eût permis à Thésée et à sa suite de « descendre commodément ». — De deux choses l'une : ou bien Klitias, « dont la force est précisément l'exposé minutieux de tous les détails réalistes », considérerait que son navire *devait* être muni, entre autres équipements indispensables, d'une passerelle ; ou bien il la tenait pour superflue. Au premier cas, elle figurerait, nécessairement, soit entre poupe et rivage, pour permettre la descente, soit accrochée à la poupe, comme c'était l'usage pour les vaisseaux qui tiennent la mer (et dont M. Johansen cite quelques exemples). Or elle ne figure en réalité nulle part : l'omission, d'ailleurs fréquente en peinture archaïque (et chez Homère), ne saurait fournir le moindre argument. Entre rivage et vaisseau, un lien existe pourtant : ce sont deux figures qui le créent : celle d'un nageur d'abord, qui dans sa hâte a sauté de la proue, et celle de Phaidimos, « le dernier des danseurs », dont M. Johansen dit qu'il « n'a pas encore pris sa place dans le chœur, et accourt pour saisir la main de sa partenaire » ; mais d'où accourrait-il donc, sinon du vaisseau ?

C'est ce qu'avaient bien vu A. Furtwängler et Carl Robert. Qu'est-ce pourtant qui a empêché quelques savants, avant M. Johansen, de les en croire ? Sans doute le fait que Klitias ait présenté comme exactement simultanées des circonstances de l'épisode qui, en stricte et moderne logique, ne devraient pas l'être tout à fait. Il a voulu donner à entendre qu'une dernière impulsion des rameurs a engagé le vaisseau le plus

avant possible sur la grève¹ : assez pour permettre aux passagers de gagner la terre. Ce que *fait*, à la nage, l'un des matelots, ce que *vient de faire*, d'un bond, Phaidimos ; ce qu'*ont fait* depuis un moment les autres danseurs, qui déjà forment leur chœur, et Thésée γερανουλός, et Ariadne qui l'acclame (qui chante, peut-être), et sa nourrice. Un instantané photographique eût plutôt montré, c'est entendu, soit le début du débarquement, soit son terme, soit encore le vaisseau vide et le chœur évoluant ; le tableau groupe de quoi évoquer le tout ensemble : le moment précis est bien celui où la danse va commencer, mais il se situe, dans le temps comme dans l'espace, dans un intervalle : entre des spectateurs qui sont, d'une part, Ariadne déjà tout à fait « chez elle » dans l'île, d'autre part les marins *encore* affairés aux préparatifs de leur propre débarquement. Klitias, analytique dans le détail, est synthétique dans ses compositions : c'est fort normal, non seulement à l'époque archaïque, mais toutes les fois que les artistes se donnent la peine de *composer* : comme l'expliquait Rodin, dans l'*Embarquement pour Cythère* Watteau ne procédera pas autrement.

On n'ergotera pas davantage sur d'autres critiques opposées par M. Johansen à l'interprétation traditionnelle de la « scène délienne » ; pas même sur l'intéressante analyse qu'il nous donne de la Danse elle-même. Elle n'est guère concluante : que le chœur du Vase François n'offre point les « caractères spécifiques » (assez incertains, d'ailleurs) de la *géranos*, il n'y a pas à nous en étonner. « Les figures de la danse étaient sans doute très compliquées, puisqu'elles pouvaient être interprétées comme une imitation des tours et détours du labyrinthe » : comment un peintre attique du VI^e siècle s'y serait-il pris pour ordonner cela ? On remerciera plutôt M. Johansen de nous avoir fait connaître, par deux bonnes photographies, le col de l'amphore protoattique de Copenhague ; il y a là, comme sur l'hydrie d'Analatos, comme sur la grande

1. Cf. la simple mais claire description de G. PERROT, *Hist. art.*, X, p. 158 sqq.

amphore Audiat du Louvre, un chœur mixte, mais qui, M. Johansen l'a bien vu, ne nous apprend rien ni sur la *géranos* ni sur la danse du Vase François.

*
* * *

Après la partie critique, négative, de l'étude, la partie positive à son tour appelle des réserves. Ici encore on aura l'air, inévitablement, de chercher à l'auteur des chicanes parfois bien mesquines ; il faut pourtant courir ce risque, de peur que, forte de son autorité incontestée, sa thèse — qui, elle, paraît contestable, — ne s'accrédite définitivement.

M. Johansen entend localiser en Crète la scène du Vase François. Objection de principe : est-il bien vraisemblable qu'un peintre attique de la première moitié du *vi*^e siècle, ayant dessein de traiter le sujet : « Thésée en Crète », ait pu songer à autre chose qu'au *Combat* contre le Minotaure ? Si érudit qu'on le suppose, on doutera qu'il ait choisi un épisode aussi peu connu (si même il le fut jamais) qu'une Danse après la sortie du Labyrinthe. M. Johansen s'efforce, il est vrai, de démontrer que ce devait être là un « motif » plus ou moins connu, malgré tout, d'artistes antérieurs à Klitias (celui-ci l'aurait traité à leur exemple) : d'artistes corinthiens d'abord, corinthisants ensuite.

Or sur plus de 1.500 vases corinthiens catalogués par Payne, deux exactement représentent l'aventure crétoise de Thésée : c'est-à-dire, simplement, son combat contre le Minotaure¹. Encore s'agit-il du combat proprement dit, isolé : Thésée et le monstre sont seul à seul, sans cortège ni comparses quelconques. Il en va de même avec les cinq reliefs de bronze « argivo-corinthiens » que cite M. Johansen². De sorte qu'à première vue, les documents *incontestablement* corinthiens, ne présentant jamais de « chœur » à côté des deux antagonistes, ne

1. *Necrocorinthia*, p. 133, nos 986 et 1.430 : premier et *second* quarts du *vi*^e siècle.

2. P. 30 ; cf. PAYNE, *N. C.*, p. 225 sqq. ; deux seulement sont peut-être antérieurs au Vase François.

semblent vraiment pas favorables à sa thèse. Aussi cherche-t-il à reconstituer toute une iconographie antérieure, ou influencée par des modèles antérieurs supposés disparus ; mais sur ce terrain on a grand'peine à le suivre.

Un relief d'or « dédalique » du Musée de Berlin, autrefois publié par A. Furtwängler, et souvent commenté depuis¹, serait, selon M. Johansen et d'autres, corinthien. Il ne représente qu'Ariadne, Thésée, et le Minotaure ; mais, d'après les circonstances des trouvailles, on pourrait le mettre en relation avec un second relief, où figurent quatre femmes immobiles. M. Johansen fait sienne l'interprétation, « universellement acceptée », selon laquelle ces femmes « exécutent une danse en se tenant par la main », et « sauvées de la mort dans le labyrinthe, célèbrent à présent leur délivrance ». Bornons-nous à rappeler ceci : l'origine crétoise, et non corinthienne, des plaquettes, avait été admise par de bons juges (entre autres, par un spécialiste comme Payne ; et M. Johansen lui-même ne peut nier « leurs rapports étroits avec l'art crétois ancien ») ; le lieu de trouvaille, « dans un tombeau près de Corinthe », n'implique nullement une origine corinthienne : de telles importations étaient normales ; l'association des deux plaquettes est possible, mais non incontestable (dimensions différentes) ; enfin l'interprétation proposée pour la seconde est téméraire à l'excès. Car deux des femmes seulement se tiennent par la main ; les deux autres ont les bras pendants, collés au corps ; elles ne forment nullement un chœur : ce sont (comme le montre, de façon naïve mais expressive, la direction divergente des profils) de simples spectatrices, qui assistent, immobiles, toutes raides, à une scène. Concédons qu'à la rigueur ce *puisse* être au combat de la première plaquette : nous n'aurons pas, pour autant, à considérer ce discutabile document comme « premier » exemple « corinthien » authentique de « *danse* après le meurtre du Minotaure ».

1. *Arch. Zeit.*, 1884, p. 99 sqq. ; bibliogr. postérieure dans JOHANSSEN, p. 27 sqq., notes (ajouter p. ex. : PAYNE, *N. C.*, p. 222 ; C. HOFKES-BRUKKER, *Frühgr. Gruppenbildung*, p. 14). Pour la date, on songera de préférence au dernier tiers du VII^e siècle.

Est allégué ensuite un document *étrusque* : l'hydrie de Polledrara¹. M. Johansen la croit inspirée de modèles corinthiens, et non pas ioniens, comme on avait dit. Peut-être en avait-on exagéré les aspects ionisants ; mais il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire. Les deux exemplaires corinthiens du Louvre cités par l'auteur comme « éclaircissant très nettement le rapport » supposé, portent bien plutôt à révoquer en doute ce rapport. Ils constituent à eux seuls une petite catégorie particulière au sein d'un groupe lui-même très restreint (deux autres exemplaires seulement) : « hydries du type C » de Payne², selon qui leur forme est toute nouvelle, et dénote une forte influence des modèles en métal. Or c'est en cette forme seule que réside leur analogie (approximative) avec l'hydrie de Polledrara. Tout le reste est en désaccord, registre à registre et motif à motif ; humain, floral, géométrique, le décor tout entier est fait d'éléments différents, et différemment répartis. Pour les personnages : hydries corinthiennes : un seul grand tableau rectangulaire, cantonné à l'avant sur la panse du vase ; hydrie de Polledrara : sur l'épaule du vase, et entre les anses, deux longues zones ceignant tout le pourtour, et faites de plusieurs épisodes juxtaposés. Pour les ornements : ni godrons ni « postes » sur l'hydrie de Polledrara, où la « grecque » même ne figure que morcelée, en grandes pièces détachées, si l'on peut dire, tandis que sur les hydries corinthiennes, où elle est, comme d'ordinaire, menue et continue, elle s'ordonne en étroits rubans superposés.

Mais enfin, même si forme et décors de l'hydrie étrusque étaient corinthisants, cela ne prouverait point que les scènes elles-mêmes aient été empruntées telles quelles et tout entières, thèmes et compositions, à Corinthe. Scènes bien hétéroclites, d'ailleurs, dont deux seulement nous intéressent : le meurtre du Minotaure, et un chœur de cinq femmes conduites par un porteur de lyre, en qui M. Johansen, après d'autres, reconnaît Thésée. Pourquoi localiser cette danse en Crète

1. *JHS.*, 1894, pl. VI-VII ; sûrement un peu postérieure au Vase François.

2. *N. C.*, p. 212 sq., 327 sqq., nos 1.446-7 : *second quart* du VI^e siècle.

plutôt qu'à Délos ? On en aurait tout juste le droit si les deux tableaux voisinaient sur le vase ; mais il n'en est rien : le Combat occupe, dans la zone supérieure, le tiers de droite, et la Danse le milieu de la zone inférieure ; enfin des images tout autres les séparent : deux Centaures et trois femmes au-dessus de la Danse, une scène de départ, avec bige et femmes, au-dessous du Combat. Le tout constitue un assemblage factice, que rien, sinon l'épisode du Minotaure, ne rattache à la légende de Thésée : le peintre a réuni, vaille que vaille, des disparates. Il a même introduit dans chaque tableau des comparses intempestifs (leur présence nous assure, du moins, qu'aucun « modèle » grec n'a été ici « copié ») : au groupe Ariadne-Thésée-Minotaure, s'ajoutent un chien et un bige (dont les chevaux *ne sont pas* « corinthiens »), à la danse un chien encore, et un lion au pied d'une colonne — détail qui évoquerait à la rigueur un décor délien (la Terrasse des lionnes naxiennes !), si le choix des motifs avait ici quelque sens. La danse elle-même est une « tratta » de personnages formant la chaîne, un peu comme sur des peintures de Ruvo citées par M. Johansen ; on pourrait rappeler aussi un diadème d'or de Berlin¹ ; le relief de Karakeuy² ; pas d'équivalent à Corinthe.

« D'autres figurations du combat contre le Minotaure », poursuit l'auteur, « remontent incontestablement au même modèle que celui de l'hydrie de Polledrara ». Il cite le relief d'un réchaud, étrusque encore, et une intaille chypriote (nous voilà de nouveau bien loin de Corinthe). Ces deux documents ne groupent qu'Ariadne, Thésée, et le monstre : ils n'ont que faire dans la question du « chœur de danse ». Aussi bien M. Johansen les retient-il surtout parce qu'il s'agit, comme sur la première plaquette d'or, de compositions à trois personnages : mais par là encore ils s'opposent, ensemble, aux modèles *sûrement* corinthiens (ci-dessus, p. 151), où Thésée et le Minotaure s'affrontent seuls.

1. Gerda BRUNS, *Schatzkammer d. Antike*, p. 6, fig. 1 (1^{er} quart VII^e s.).

2. Bibliogr. et phot. dans C. HOFKES-BRUKKER, *Frühgr. Grupp.*, p. 33 et pl. VIII, 18 ; cf. *REA.*, 34, 1932, p. 129 sqq.

Enfin la série se clôt par le skyphos Rayet du Louvre¹, « dont la représentation du combat doit remonter », dit et répète encore M. Johansen, « à un modèle corinthien ». Cette fois, ce sont de solides autorités que nous invoquerons à l'appui de nos réticences : celle de Payne, qui, après hésitation, s'est refusé à insérer le skyphos dans sa liste d'« imitations corinthiennes »², et celle de Beazley, qui en « caractérise le style comme un *provincial travesty of Attic* »³. On a donc le droit de croire qu'ici le modèle était attique bien plutôt que corinthien ; on le croira d'autant plus que le skyphos Rayet met enfin sous nos yeux ce que nul autre document n'avait encore pu nous montrer : un meurtre du Minotaure en présence des *sept* jeunes hommes et *sept* jeunes filles, sur le compte desquels aucun Athénien ne se serait mépris : ce sont les δὲς ἑπτά de Bacchylide et de Platon ; c'est devant eux que Thésée assisté d'Ariadne accomplit l'exploit libérateur. Même en admettant une influence corinthienne quelconque, il est, cette fois, difficile de douter que la composition ne se réfère à une version attique de l'épisode.

De cette version attique, quelle était l'ancienneté ? On en a beaucoup discuté ; on pourrait en discuter encore, même avec M. Johansen, partisan (ici !) des dates basses, mais qui, en leur faveur, fait intervenir des arguments parfois inattendus⁴. Il admet pourtant « qu'au début du VI^e siècle, Thésée était reconnu aussi à l'étranger comme Athénien ». Admettons à notre tour que les premières peintures attiques ne connaissent guère, de toutes les aventures attribuées au héros, que l'expédition victorieuse contre le Minotaure⁵. Ce qui est intéressant pour nous, c'est que *déjà* un épisode particulier

1. « Béotien » ; vers 600 ; cf. JOHANSEN, p. 36 ; REG., 1943, p. 6 sqq.

2. N. C., p. 204.

3. JHS., 1927, p. 222 : cité par M. JOHANSEN lui-même.

4. P. ex. : Thésée absent de l'*Iliade* ; absent aussi des plus anciennes peintures ioniennes ; ou encore : incorporation tardive de la Tétrapole marathonnienne à l'Attique.

5. Cf. p. ex. CV. Louvre, III Hd, pl. 5, 2, et 7, 2, déjà caractéristique (assistants).

de cette aventure nous soit présenté, sur le Vase François, d'une façon qui n'eût semblé ni insolite ni incomplète à un Athénien du ^v^e siècle : Ariadne et la Double-Septaine, Thésée chef de chœur et son Vaisseau, voilà qui *déjà* paraissait essentiel à Klitias — et voilà bien ce qu'à l'époque classique, les danseurs de *géranos*, les passagers du vieux navire, tous les participants à l'annuelle théorie délienne, eussent hésité bien moins que nous à identifier. Il est notable qu'en d'autres compositions plus réduites, d'autres artistes archaïques se soient cru tenus, comme Klitias, de donner à Thésée un attribut bien encombrant pour un tueur de monstres : la *lyre* ; c'est qu'elle le désigne comme *chef de chœur par excellence*, alors même qu'il est aux prises avec le Minotaure¹, ou en simple conversation avec Ariadne². Faisons toutes les concessions qu'on voudra, acceptons qu'« à l'origine » Thésée n'ait rien eu à voir ni avec Délos, ni avec la théorie athénienne (ou avec telle fête, Oschophories, *Kybernesia*, qu'on rapporta « plus tard » à son « cycle ») ; il n'en reste pas moins qu'au début du ^{vi}^e siècle, le rattachement, la fusion, étaient fait accompli : dès ce temps, le vainqueur du Minotaure *est le même* que le chef du chœur délien. Alors il n'y a plus à se demander où se passe la scène du Vase François : elle préfigure, dans le monde héroïque, la *géranos* délienne du monde réel.

Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

1. Coupe de Glaukytès-Archiclès ; amphore Athènes CC 742 (JOHANSEN, p. 45).

2. Coupe d'Oltos, BEAZLEY, *ARFP.*, p. 37, n° 40 ; peut-être, sur certaines coupes « cycliques », le porteur de lyre isolé n'est-il autre que Thésée lui-même (p. ex. : PFUHL, fig. 334 ; *Mus. Ital.*, III, p. 253).

HABITATIONS IRLANDAISES

DU HAUT MOYEN AGE

Je me propose d'exposer ici les principaux résultats de fouilles faites en 1938, dans l'île d'Inishkea Nord (Irlande, Comté de Mayo) ; elles ont mis au jour un groupe de huttes de pierres sèches appartenant vraisemblablement à un monastère érémitique du VII^e siècle¹.

Mais pour rendre plus claire la signification de ces découvertes, il est utile de résumer d'abord ce que nous savons de l'habitation irlandaise pendant le Haut Moyen âge.

Pendant les premiers temps qui ont suivi l'introduction du christianisme (V^e siècle), plusieurs types d'habitation existaient côte à côte dans les établissements laïcs et religieux d'Irlande².

Pour comprendre leur diversité, il faut se souvenir de l'aspect général du pays. La grande plaine centrale devait être encore, à l'époque qui nous occupe, une vaste forêt coupée de marécages, à peine défrichée ici et là. La forêt a disparu, mais les souches qui remplissent les tourbières témoignent de son existence, et les arbres qui, maintenant, ne poussent plus qu'en bordure des champs ou dans quelques parcs, ont une ampleur et une majesté qui laissent deviner ce qu'ont pu être

1. Pour le compte rendu complet des fouilles, cf. : F. HENRY, *Remains of the Early Christian Period on Inishkea North, Co Mayo, Journ. of the Roy. Soc. of Ant. of Ireland*, 1945, p. 127 sqq.

2. On trouvera une analyse des textes se rapportant au même sujet dans un article de IAN RICHMOND, *Journal of Roman studies*, XXII. Ils sont vagues et prêtent à controverse.

les bois d'antan. Tout autour de cette plaine, en bordure de la mer, se dressent des massifs montagneux, Montagnes de Cork et de Kerry au Sud, Montagnes du Connemara et de Mayo à l'Ouest, Montagnes du Donegal au Nord, Monts de Mourne et Massif de Wicklow à l'Est. Là aussi, les tourbières renferment des souches révélatrices¹, mais il semble, d'après les plus récentes recherches, que, dès la fin de l'âge du Bronze, sous les effets combinés d'un climat devenu peu à peu plus humide et plus froid, de vents plus violents et de défrichements, les arbres aient commencé à disparaître. Si bien que la côte et les îles avaient probablement déjà, au début du Haut Moyen âge, à peu près l'aspect dépouillé et rocailleux que nous leur voyons aujourd'hui.

Dans ces deux régions si différentes, les constructions ne pouvaient être de même caractère.

Nous n'avons encore que des données assez fragmentaires sur les habitations de la plaine, construites à peu près entièrement en bois². Les unes étaient de grandes huttes édifiées sur des îles artificielles (crannogs), au milieu de marais ou de lacs. Plusieurs ont été fouillées en ces dernières années³. Mais il y avait sans doute aussi d'assez vastes constructions sur la terre ferme. Les ruines de Tara le font supposer⁴, et le Dr Bersu a suggéré récemment⁵ que les petits « forts » cir-

1. A. C. FORBES, *Tree growth (Clare Island Survey)*, in *Proc. Roy. Ir. Acad.*, vol. XXXI, part. 9.

2. Cf. BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Historia ecclesiastica de gentis Anglorum*, vol. III, ch. 25 : « *Ecclesiam... MORE SCOTTORUM, non de lapide, sed de robore secto totam composuit* » (Le nom de « Scotti », pendant tout le Haut Moyen âge, désigne les Irlandais).

3. Crannog n° 2 de Ballinderry (c. de Westmeath) (*Proc. R. I. A.*, 1941-42, sect. C, p. 1 sqq.) et crannog de Lagore (c. de Meath) (le compte rendu des fouilles doit paraître prochainement dans les *Proc. de la Royal Irish Academy*), tous deux fouillés par le Dr H. O'Neill-Hencken.

4. Le camp de Garranes (c. de Cark), fouillé par le Pr Ó Riordáin, enfermait des constructions de bois ; un bon nombre de leurs piliers ont été retrouvés (*Proc. R. I. A.*, 1941-42, sect. C, p. 77 sqq.). Cf. aussi les fouilles du camp voisin de Ballycatteen (*Proc. R. I. A.*, 1942-43, sect. C, p. 1 sqq.).

5. Dans une conférence faite à Dublin au début de 1946 (à l'Université nationale).

culaires, encore si nombreux dans toute la plaine, ne seraient, en réalité, que les ruines de vastes maisons rondes construites en bois et en terre et couvertes d'un toit de mottes à pente très faible. Seules, de nouvelles fouilles pourront dire si cette théorie est d'une application générale.

A côté des huttes de bois, il semble y avoir eu, dès l'introduction du Christianisme, quelques églises de pierre, de plan rectangulaire, et les *Annales* distinguent soigneusement, pour toute cette période, le *daimliac*, ou église de pierre, du *dertheac* ou église de bois.

Néanmoins, on peut admettre que dans la plaine, la construction de bois était de règle.

Il en allait bien différemment dans les régions rocheuses de la côte où le bois était rare, et la pierre surabondante. Là, nous nous trouvons en présence d'édifices de faibles dimensions, oratoires rectangulaires, huttes rondes ou carrées, entièrement ou partiellement en pierres sèches. La toiture est tantôt en pierres posées en encorbellement, tantôt soutenue par quelques poutres, et faite sans doute de quelques planches ou de mottes.

Jusqu'ici, les habitations monastiques sont mieux connues dans cette région que les habitations laïques. La raison en est en partie qu'elles sont plus aisées à dater. Beaucoup des huttes, contenues dans les forts de pierres sèches qui parsèment les montagnes de la côte, remontent peut-être à la même époque que les huttes monastiques, mais à moins de fouilles, — et de fouilles qui apportent des objets datables — impossible de le prouver. Les monastères, au contraire, contiennent généralement une ou plusieurs stèles gravées de croix qui, tout en témoignant de leur caractère religieux, indiquent, — à un ou deux siècles près — la date à laquelle ils appartiennent.

Dans tous ces monastères, comme dans beaucoup d'établissements primitifs, la hutte d'une pièce est de règle. Quand il est nécessaire, une série de huttes se groupent les unes à côté des autres. Parfois, deux ou trois huttes sont accolées les unes aux autres, mais dans ce cas, elles ne communiquent

pas nécessairement entre elles. Huttes et oratoires sont assez bien connus par quelques spécimens intacts, qui ont conservé toute leur couverture. Les plus célèbres sont l'oratoire de Gallerus¹, une petite construction rectangulaire qui a vaguement l'air d'un bateau renversé, et les huttes de Skellig Michael², vastes cellules d'environ 5 m. de diamètre, voûtées en coupole, dont plusieurs sont carrées à l'intérieur et rondes à l'extérieur. Dans l'arrangement de ces petites unités de construction, aucun groupement régulier n'intervient jamais. C'est tout au plus si l'on peut poser en principe que, chaque fois qu'il est possible, l'oratoire, flanqué d'une stèle gravée ou sculptée, est entouré d'un mur ou isolé sur une petite plate-forme. Mais les huttes des moines s'installent au petit bonheur dans le reste de l'enclos.

Cet aspect des monastères ne vient pas seulement de la survivance d'habitudes préhistoriques, probablement encore en vigueur dans la région. Il est dû aussi à leur caractère même. En effet, plutôt que de véritables monastères, ce ne sont guère là que des groupements de quelques ermites, cherchant l'isolement dans des montagnes sauvages ou des îles d'accès difficile. Ils semblent, en tout, modelés sur les retraits de la Thébaïde, que les moines irlandais connaissaient, d'une part, par l'intermédiaire du monastère de Lérins, où saint Patrick avait passé un certain temps ; et, d'autre part, par les *Vies des Pères du Désert*, dont la traduction latine a commencé à circuler dans le monde occidental dès le v^e siècle. Chaque monastère ne devait guère avoir que huit à dix ermites au plus. Peut-être moins, si l'on en croit Oengus — l'auteur d'un Martyrologe célèbre du viii^e siècle — quand il s'écrit : « Les humbles retraits où vivaient les ermites, deux seulement ou trois ensemble, voient maintenant accourir les pèlerins par centaines, par milliers³ ». On devine un monastère de ce type

1. DUNRAVEN, *Notes on Irish Architecture*, I, pl. XXXIII ; A. MAHR, *Christian Art in Ancient Ireland*, I, pl. 12.

2. DUNRAVEN, *l. l.*, p. 26 sqq.

3. *The Martyrology of Oengus the Culdee*, ed. par WHITLEY STOKES, Henry Bradshaw, *Soc.*, XXIX, p. 26.

à travers les récits de la *Vie de saint Columba*, écrite par son successeur Adamnan, au VIII^e siècle, ainsi que dans un passage d'un texte un peu plus tardif, la *Vie latine* de saint Brendan : « *Et cum ad eremitorium eorum venissemus, ex diversis cellulis occurrentes, salutaverunt nos in caritate non ficta. Et licet multae essent eorum ibi mansiones, unanimis tamen erat conversatio in fide, spe et caritate : et una ecclesia et una refectio*¹. »



Fig. 1. — La dune et la côte de l'île d'Inishkea.

Le problème étant ainsi précisé, les huttes du monastère d'Inishkea vont devenir plus intelligibles.

Les deux îlots d'Inishkea sont situés à l'extrême Ouest de l'Irlande, à une dizaine de kilomètres au large de la presqu'île du Mullet, qui forme la pointe Nord-Ouest de la province de Connaught. Ils font partie d'un chapelet de petites îles parallèles à la presqu'île (fig. 1).

Toute cette partie de la côte est désolée à l'extrême : pas un arbre ; des chaînes de dunes le long de la presqu'île, mal fixées par une herbe rare, et que le vent bouscule sans cesse ; des îlots bas et rocheux, offrant à l'Océan une muraille de granits et de micascistes, où les vagues, à chaque tempête, arrachent de grandes dalles qu'elles entassent en un rempart

1. CAROLUS PLUMMER, *Vitae sanctorum Hiberniae*, I, p. 105.

assez chaotique. Mais le versant oriental des îles, un peu plus protégé, est couvert d'une herbe excellente ; et les bancs de pêche, plus au large, sont parmi les plus riches de la côte. Ce qui nous semble maintenant la désolation même — ces rochers dont on a depuis peu évacué tous les habitants, tellement ils semblaient impropres à une vie civilisée — peut-être, à l'âge du Bronze, une population de pêcheurs et d'éleveurs ou de chasseurs leur trouva-t-elle des attraits insoupçonnés ? Cette rudesse même était faite sans doute pour satisfaire l'esprit de renonciation de moines ascètes. Ces îles ont d'ailleurs beaucoup changé d'aspect, et nous ne voyons certainement plus maintenant que les débris informes d'îles beaucoup plus grandes, aux pâturages plus étendus, que la mer dévore peu à peu.

Quoi qu'il en soit, les îles et les dunes de la presqu'île sont semées de vestiges humains de toutes sortes et de toutes dates. On ne peut parcourir les dunes sans y rencontrer des traces d'habitation, cendres de foyers et amas de coquillages et d'os. Puis ce sont des mégalithes, des camps en éperon barré, et, ce qui nous intéresse plus directement, des vestiges d'églises et de monastères.

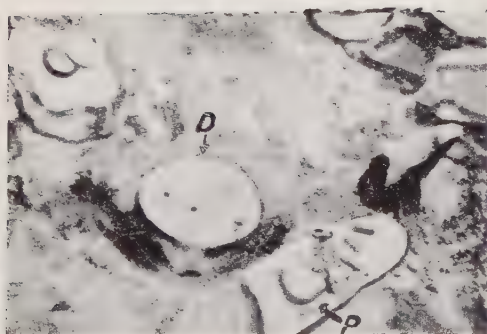
Sur la presqu'île, à demi-ensevelies dans le sable des dunes, il y a des ruines étranges, les restes d'enceintes circulaires ; l'une d'elles, qui est divisée par un mur transversal en deux parties inégales, dont la plus petite renferme une stèle portant une croix en léger relief, s'appelle Kilmore (= la grande église), et a donné son nom à la paroisse qui comprend toute la presqu'île et les îles. Il nous faut donc y voir une ruine ecclésiastique, si déconcertante qu'elle soit. Il y a aussi des vestiges de petits oratoires en pierre sèche, du type de l'oratoire de Gallerus.

Dans les îles, les ruines sont plus distinctes. Inishglora, la plus septentrionale, possède les restes d'un petit monastère que la tradition associe avec saint Brendan¹. Il y subsiste trois huttes de pierres sèches accolées, à demi-effondrées. Les

1. DUNRAVEN, *l. l.*, p. 40 sqq.



a



b



c

Fig. 2. — Hutte A.

a, Vue intérieure montrant la pierre à encoche (avant le dégagement du reste de la rôtissoire), et la cheminée au-dessus ; *b*, disque en os de baleine (D) et poignon d'os (P). La pierre-couvercle a été déplacée pour montrer le disque.

murs existent encore sur une hauteur suffisante pour montrer qu'il y avait là des voûtes en coupole, avec encorbellement successif des pierres, comme aux huttes du Skellig. A environ 25 m. à l'Est des cellules, s'élevait un oratoire en pierres sèches, extrêmement petit (2 m. 90 \times 3 m. 50), qui devait être, lui aussi, voûté en encorbellement. Il semble, d'après les restes de murs qui joignent les cellules à l'oratoire, qu'un passage couvert permettait d'aller des unes à l'autre. Rien d'étonnant à cela : c'est une disposition que l'on trouve dans le monastère d'Inishmurray, sur la côte de Sligo¹, et probablement dans celui de Church Island, près de Valentia, dans le Comté de Kerry², et qu'explique abondamment la violence des tempêtes d'hiver dans ces régions.

A Inishkea Nord, comme nous allons le voir plus loin, les ruines de huttes en pierres sèches subsistent, ensevelies dans une énorme dune. De grandes stèles, les unes sculptées de croix et de spirales, une autre décorée d'une crucifixion, d'un dessin extrêmement schématique, s'élèvent auprès des huttes.

A Inishkea Sud, les ruines du monastère ont été à peu près complètement détruites par la construction du village moderne, mais il reste une grande stèle décorée d'une croix grecque au-dessus d'un motif de grecques et de spirales.

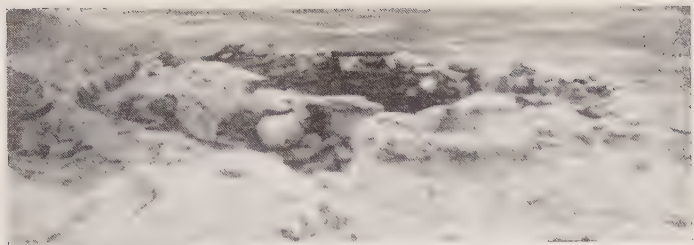
Enfin, l'îlot de Duvillaun, le dernier de ce chapelet d'îles, a les ruines d'une enceinte circulaire analogue à celle de Kilmore, divisée elle aussi en deux parties inégales par un mur transversal qui isole, dans la plus petite moitié du cercle, les ruines d'un oratoire, à côté duquel se dresse, à l'extrémité d'une tombe faite de dalles levées, une grande stèle portant d'un côté une crucifixion gravée et de l'autre une croix grecque³.

S'il faut en croire les traditions locales, ces divers ermitages

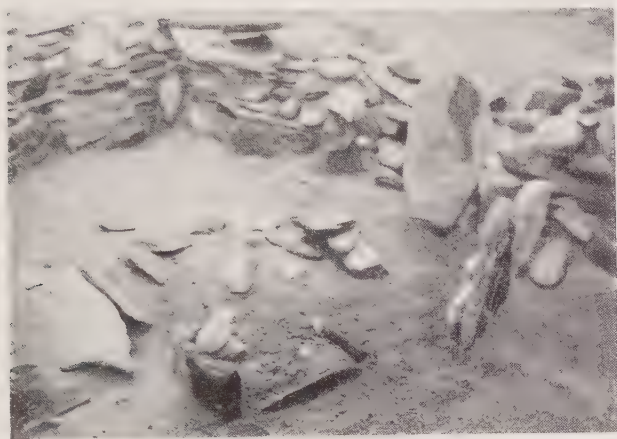
1. W. F. WAKEMAN, *A Survey of the Antiquarian remains on the Island of Inishmurray*.

2. Il m'a semblé trouver les traces d'un passage qui aurait relié la hutte à l'oratoire en longeant le mur d'enceinte.

3. F. HENRY, *Early Christian slabs and pillar-stones in the West of Ireland*, in *Journ. Roy. Soc. Ant. of Ireland*, 1937, p. 291-293.



a



b



c

Fig. 3. — Hutte A.

a, Vue extérieure (cheminée au premier plan, fenêtre au fond);
b, vue intérieure : rôtissoire au premier plan, fenêtre en haut, porte
 en haut à droite; *c*, pierres marquant l'emplacement du lit (au-
 dessous : oreiller de pierre, et peson de fuseau).

ne remontent pas à une origine commune, car à chacun est associé le nom d'un saint fondateur différent : saint Brendan, à Inishglora ; saint Columba, à Inishkea Nord, et une sainte assez obscure, sainte Derebhile, à Inishkea Sud.

Les huttes d'Inishkea Nord sont ensevelies dans le sable d'une immense dune, qu'elles ont probablement contribué à fixer en empêchant sa dispersion par le vent, car elle se dresse maintenant isolée comme un gigantesque tumulus à l'extrémité Sud-Est de l'île (fig. 1).

Pendant l'été de 1938, j'en ai exploré trois, situées les unes à côté des autres, sur la pente Nord-Est de la dune ; deux d'entre elles (B et C) étaient des cellules en pierres sèches à coupole, accolées, du même type à peu près que celles d'Inishglora, tandis que la troisième (A), d'une construction beaucoup plus légère, avait été vraisemblablement recouverte d'un toit de mottes. L'intérêt de ces fouilles a été de révéler certains traits de construction curieux, ainsi que l'aménagement intérieur des maisons, avec leurs subdivisions et les dispositions du foyer.

La construction des trois maisons avait été commencée de la même manière : une fosse rectangulaire, d'un peu plus d'un mètre de profondeur, avait été creusée dans le sable de la dune ; les côtés en avaient été soigneusement bordés de dalles de micaschiste provenant des falaises voisines, posées de champ, — d'énormes dalles reposant sur leur côté long dans la maison C (fig. 4, 6), et de plus petites, tantôt plantées par le bout, tantôt posées sur le côté dans la maison A (fig. 2, 3, 5) (la maison B était tellement en ruines qu'il est inutile de la considérer ici). Quatre murs de dalles horizontales avaient été édifiés ensuite, la couche inférieure reposant à la fois sur le sable du rebord de la fosse et sur le bord supérieur des dalles verticales (fig. 7, coupe sur C). Dans la hutte C, il subsistait encore environ 2 m. de murs, et le début de l'encorbellement était nettement marqué par les rangées supérieures de dalles. Les angles allaient s'effaçant, indiquant le passage du plan rectangulaire de la partie inférieure des

murs au plan circulaire de la coupole qui devait les couronner. Les couches supérieures du sable qui remplissait la hutte contenaient une grande quantité de dalles, évidemment tombées de la voûte. Le plan extérieur, à peu près circulaire, assurait évidemment un meilleur contre-buttement de la coupole. La porte — ou plutôt le couloir servant d'entrée — était extrêmement étroite. Une fenêtre lui faisait face dans le mur opposé.

La hutte A (fig. 2, 3, 5) était en tout d'une construction beaucoup plus légère que la hutte C, et il ne semble guère vraisemblable que ses murs aient pu recevoir une coupole. Le sable de remplissage ne contenait d'ailleurs que quelques dalles. Il ne contenait pas non plus de traces de piliers de bois ayant pu supporter le toit. Mais il se peut, étant donné la médiocre largeur de la maison (env. 3 m. 40), que les poutres supportant le toit aient été simplement posées à même les murs. Le couloir d'entrée, beaucoup moins long que dans la hutte C, à cause de la moins grande épaisseur du mur, se fermait à l'intérieur par une dalle de pierre, qui a été trouvée appuyée contre le chambranle¹. Il y avait dans le coin Nord, à droite de la porte en entrant, une fenêtre basse et longue à linteau de pierre, et, en face de la porte, une ouverture également surmontée d'un linteau de pierre qui donnait sur une cheminée creusée dans le sable de la pente.

Les divisions intérieures de cette pièce unique étaient les mêmes dans les deux maisons. Dans l'une et dans l'autre, un espace, situé à gauche de la porte en entrant, était séparé du reste de la pièce par quelques pierres fichées en terre (fig. 5, 6 (à droite) et fig. 2 sqq.). Comme dans les deux cas, cet espace était à peu près complètement dépourvu de cendres, d'ossements ou de coquillages, il faut y voir évidemment le lit. Dans la hutte C, un peigne d'os a été trouvé dans la partie qui correspondait à la tête du lit (à l'opposé du foyer). Dans chacune des maisons, deux gros galets de grès rouge en forme d'œuf étaient soigneusement déposés de chaque côté des pierres levées marquant la limite du lit, vers la tête. J'ai

1. Donc, la porte se trouvait ouverte au moment de l'abandon de la maison.

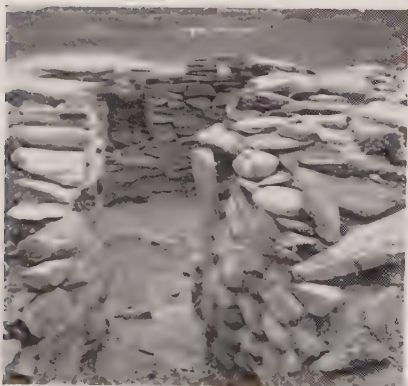
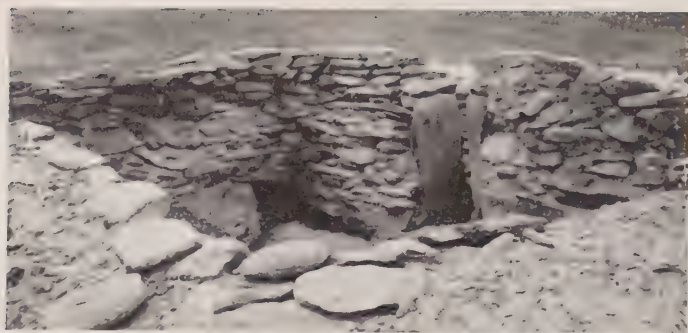


Fig. 4. — De haut en bas, *a*, *b*, *c* (gauche), *d* (droite). Hutte C.
a, vue générale ; *b*, vue intérieure montrant le foyer et le lit ; *c*, couloir d'entrée (la fenêtre au fond) ; *d*, le lit avec l'oreiller de pierre à gauche.

proposé d'y voir ces oreillers ascétiques qui sont mentionnés dans la vie de saint Columba et dans celle de saint Ciaran de Clonmacnoise¹.

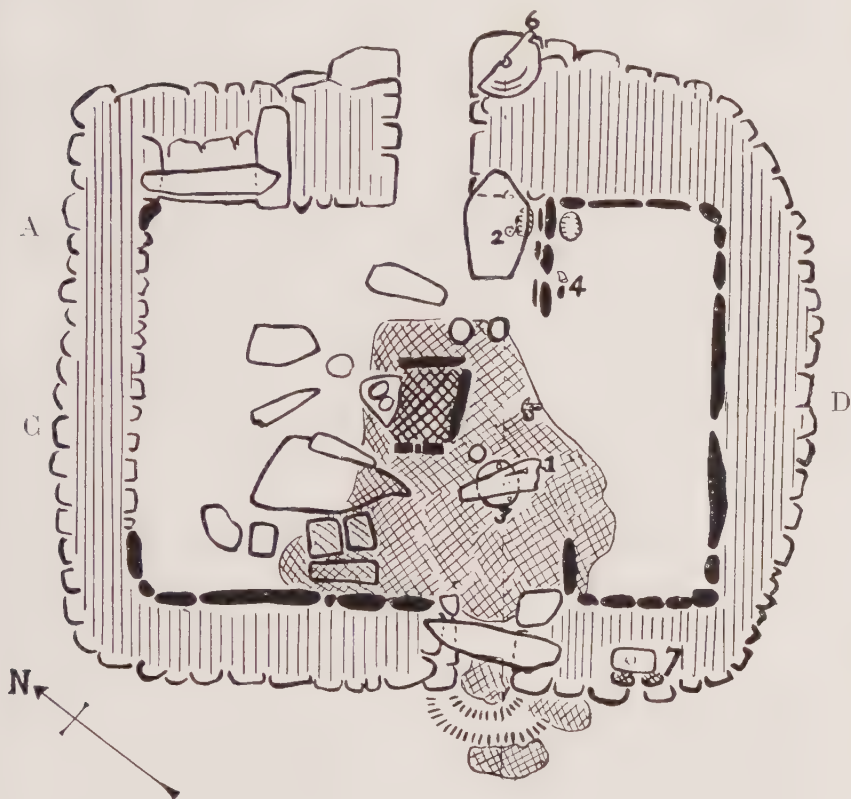


Fig. 5. — Plan de la hutte A.

Parties noires = pierre en section	1, poignon d'os; 2, peson; 3, disque d'os de baleine; 4, fragment de corne et pierre à aiguiser (?);
Traits croisés = cendres	5, morceau de fer; 6, fragment de meule; 7, Pierre à cupule.
Traits croisés noirs = cendres très noires	

1. Saint Columba, à la veille de sa mort, « revient à sa cellule et passe la nuit assis sur son lit, dont la pierre nue formait le matelas, et une pierre l'oreiller » (ADAMNAN, *Vita Columbani*, ed. Reeves, p. 233). Pour diverses raisons, cette pierre-oreiller semble pouvoir être identifiée avec un gros galet, analogue à ceux d'Inishkea, conservé dans la cathédrale d'Iona. Cf. *Proc. R. Soc. Ant. of Scotland*, X, p. 615.

Dans la hutte C, le foyer était un simple entassement de cendres, mêlées à une grande quantité d'ossements et de coquillages, à quelques débris de ferraille et à des poinçons d'os (fig. 6 et 7, coupe). Il y avait eu d'ailleurs deux occupations successives, et un second foyer, sur une nouvelle couche d'argile, se superposait au premier. Dans la hutte A, au contraire, la disposition du foyer était très compliquée : Il y avait, à mi-distance entre la porte et la cheminée, reposant sur une épaisse couche d'argile, une sorte de boîte faite de trois petites dalles verticales et d'une assez grosse pierre ; la dalle du fond (du côté de la cheminée) était un peu plus haute que les autres et échancrée dans sa partie supérieure d'une encoche semi-circulaire (fig. 2, 3, 5). La boîte était remplie de cendres très grasses et très noires, et il semble que l'on soit en présence d'une rôtissoire, dont la broche aurait reposé à l'une de ses extrémités dans l'encoche semi-circulaire. D'autres pierres, les unes plates, les autres rondes ou longues étaient disposées tout autour de cette boîte centrale. Il y avait, sur toute la surface du foyer, de nombreuses pierres rondes ou ovoïdes profondément craquelées. Entre la rôtissoire et la cheminée, un disque d'os de baleine perforé d'une série de trous ronds à son pourtour (fig. 2, *b*), reposait à plat sur le sol, au-dessous d'un tas de coquillages que surmontait une pierre plate, sur laquelle gisait un poinçon d'os à tête perforée. Ce disque d'os semble être le fond d'un panier qui, au moment de l'abandon de la maison, aurait été laissé près de l'âtre, rempli de coquillages, son couvercle de pierres portant la pointe d'os qui devait servir à extraire les mollusques de leur coquille. Tout à côté, un couteau de fer était fiché dans le sol.

Ces arrangements culinaires compliqués donnent à penser que la maison A était probablement la cuisine de l'ermitage, tandis que la maison C serait l'une de ces cellules individuelles dont nous parle l'auteur de la *Vie de saint Brendan*. Mais, dans ce cas, le moine-cuisinier devait coucher dans sa cuisine, et à la surveillance des rôtis, il ajoutait sans doute d'autres activités, puisqu'un peson de fuseau a été trouvé à côté de l'une des pierres-oreiller.

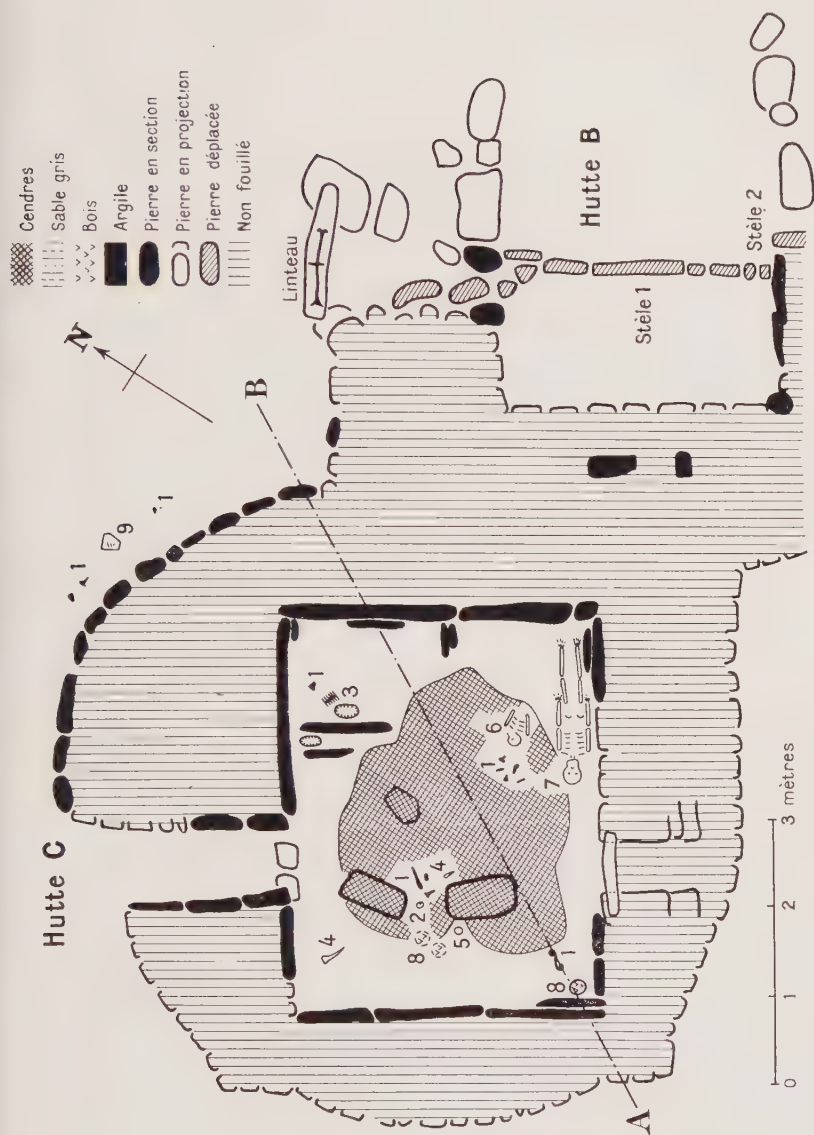


Fig. 6. — Plan de la hutte C.

1, morceau de fer ; 2, peson de fuseau ; 3, peigne d'os ; 4, poinçon ; 5, fragment de poterie ; 6, squelette incomplet ; 7, squelette ; 8, poteaux.

Ainsi, le résultat des fouilles a été de nous faire connaître l'aspect de cellules monastiques irlandaises, non plus vidées de leur contenu, mais avec leur « mobilier » en place, et tous les détails qui nous aident à imaginer la vie des habitants. En fait, nous pouvons l'imaginer si bien que la maison A, avec sa porte ouverte, son couteau fiché en terre, et son panier de coquillages tout prêt à être servi, nous donne l'impression

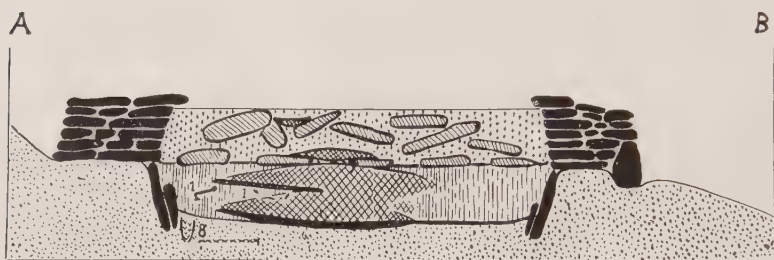


Fig. 7. — Coupe sur la hutte C.

de surprendre les ermites au travail — comme l'ont fait peut-être les pirates, scandinaves ou autres, qui ont interrompu leurs préparatifs.

Des constatations sont à retenir. D'abord, l'absence de poterie. Les récipients devaient donc être en bois ou en peau. Quelques-unes des nombreuses pierres craquelées, éparses sur le sol de la maison A, ont dû servir à amener l'eau au point d'ébullition par échauffement, puis immersion.

L'examen des os et des coquillages trouvés dans les deux maisons indique un régime nettement carnivore, où le bœuf, le mouton, et à un moindre degré le porc, jouent un rôle important (il y avait les os de plusieurs pieds de porcs dans les débris qui avoisinaient la rôtissoire de la maison A). Le phoque apparaît aussi (quelques ossements), ainsi que les oiseaux de mer, entre autres le cormoran. Les os de baleine, qui sont presque tous travaillés (fond de panier fait d'une vertèbre cervicale, hachoir fait d'une omoplate), ne sont pas à compter dans les résidus de repas, mais les débris de pois-

sons, comme on pourrait s'y attendre, sont abondants, ainsi que quelques espèces communes de coquillages (*patella vulgata* et *littorina littorea*). Il convient de mentionner spécialement les coquilles de *purpura*, qui ont été trouvées en grand nombre dans la maison C, ainsi qu'en plusieurs autres points de la dune, toutes brisées pour en extraire la goutte de teinture pourpre qu'elles contenaient. Ce détail apparaît comme spécialement intéressant, lorsque l'on songe que la pourpre joue un rôle important dans la plupart des manuscrits irlandais du VIII^e siècle.

Et ceci nous amène à la date des huttes. Les objets qui y ont été trouvés, peigne d'os, épingle d'os à tête perforée, etc., font partie du matériel courant des crannogs et des petits forts des V^e-X^e siècles. Les stèles seules permettent d'arriver à une date un peu plus précise.

Elles étaient quatre¹. Deux s'élevaient, au Sud-Est de la dune, sur une plate-forme circulaire voisine de la mer. Cette plate-forme n'a été qu'en partie explorée, mais il semble que l'une des stèles se soit dressée dans une sorte de hutte. Sur la dune, les deux autres stèles n'ont certainement pas été trouvées dans leur position originale. On les avait installées, à une date indéterminée, et évidemment pour les protéger, dans les ruines de la hutte B. Mais étant donné leur taille et leur poids, il est peu vraisemblable qu'elles aient été apportées de très loin, et l'on peut admettre qu'elles se dressaient dans le voisinage immédiat des huttes. D'ailleurs, il n'y aurait rien

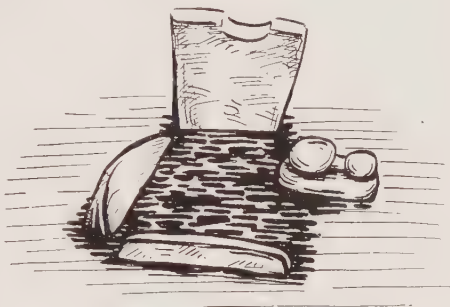


Fig. 8. — Foyer de la hutte A.

1. Deux d'entre elles (nos 2 et 4) ont été transportées au Musée de Dublin depuis mes fouilles.

de surprenant à ce qu'elles aient été proches de la hutte B, qui était peut-être une chapelle, car le linteau de sa porte était timbré d'une croix aux extrémités bifides d'un type

fréquent sur les stèles et les piliers du VI^e et du VII^e siècle¹.

Les stèles sont de deux types : trois d'entre elles (2, 3, 4), hautes de 1 m. 50 à 2 m., au sommet arrondi, sont décorées d'une grande croix grecque inscrite dans un cercle surmontant un motif de grandes spirales hardiment dessinées (fig. 9).

La quatrième (stèle I) est trapézoïdale, un peu moins haute que les autres, et porte une crucifixion gravée, d'un dessin très simplifié, mais remplissant remarquablement le cadre. Cette crucifixion est presque identique à celle de la stèle voisine de Duvillaun, qui porte au revers une croix grecque du

même type que celles des croix à spirales d'Inishkea. On peut donc admettre que les quatre stèles sont, à peu de choses près, contemporaines les unes des autres. Et leur date donnera vraisemblablement celle de la période d'occupation principale du monastère.

Or, elles font partie d'un ensemble de sculptures qui commence à être assez bien connu, et qui comprend une série de grandes stèles et de piliers gravés ou décorés en très léger



Fig. 9. — La stèle n° 2.

1. On la trouve sur le pilier de Kilnasagart, que son inscription permet de dater de la fin du VII^e siècle. G. PETRIE, *Christian inscriptions in the Irish Language*, II, p. 27.

relief¹, — les successeurs, semble-t-il, des petits piliers non équarris et timbrés d'une croix du ^{vi}^e siècle. Elles correspondent à un développement de la spirale et à une notion de la décoration en pleine page, qui nous amènent très près de la décoration du Livre de Durrow (généralement attribué à la fin du ^{vii}^e siècle). A vrai dire, elles en expliquent la décoration, en ceci qu'elles sont probablement inspirées par les pages de manuscrits, maintenant disparus, un peu antérieurs au Livre de Durrow. La stèle de la crucifixion en particulier (stèle I), avec son cadre rectangulaire, semble la traduction en pierre d'une page de parchemin décoré.

A ces sculptures succéderont bientôt des œuvres plus complexes, comme la croix de Carndonagh (Comté de Donegal) qui, elle, doit être contemporaine, à peu de choses près, du Livre de Durrow.

Si nous acceptons la date des stèles comme étant celle de l'occupation principale du monastère, il nous faudra le considérer comme remontant au ^{vii}^e siècle. Il se peut d'ailleurs qu'il ait subsisté jusqu'à la fin du ^{viii}^e siècle, et que l'impression d'interruption brusque que donne la maison A s'explique par un raid inattendu de Vikings.

Que les deux types de maisons, la hutte à coupole (hutte C) et la maison à couverture de mottes (hutte A), remontent à la même époque, cela ne fait guère de doute. Les procédés de construction et la disposition intérieure sont trop identiques pour qu'on puisse avoir la moindre hésitation à ce sujet. Que plusieurs types de couverture aient coexisté, il n'y a rien à cela d'étonnant, et c'est si bien, semble-t-il, la règle que certains ermitages irlandais ont jusqu'à trois types de construction complètement différents, remontant à la même date et employés simultanément.

Le système qui consiste à commencer la construction d'une maison par une fosse rectangulaire, creusée dans le sol, est d'un extrême intérêt. Il semble avoir persisté en Irlande

1. F. HENRY, *Irish Art*, p. 50 sqq.

jusqu'à une date tardive¹. On ne peut s'empêcher de le rapprocher de ces fosses rectangulaires pratiquées dans le roc qui constituaient les fondations des maisons hallstattiennes de Bourgogne², des maisons de La Tène trouvées aux environs de Reims³, des cabanes du Beuvray⁴, et qui se retrouvent dans certains établissements anglais de l'époque de La Tène.

Françoise HENRY.

1. C. UA DANACHAIR, *Some primitive structures used as dwellings*, *Journ. Roy. Soc. Ant. of Ireland*, déc. 1945, p. 204.

2. F. HENRY, *Les tumulus de la Côte-d'Or*, p. 91 sqq.

3. J. DÉCHELETTE, *Manuel*, t. IV, p. 944 sqq.

4. J. DÉCHELETTE, *L'oppidum de Bibracte*.

VARIÉTÉS

A PROPOS DES CHATEAUX DE PLAN POLYGONAL

Dans un article récent, M. P. Héliot a attiré l'attention des lecteurs de la *Revue archéologique* sur les châteaux gothiques bâtis sur plan polygonal, et avec raison il a mis en lumière l'intérêt qu'il y aurait à « établir des filiations » entre les constructions militaires du Moyen âge, de manière à pouvoir suivre l'histoire et l'évolution des types de châteaux ; tâche ingrate sans doute, comme il

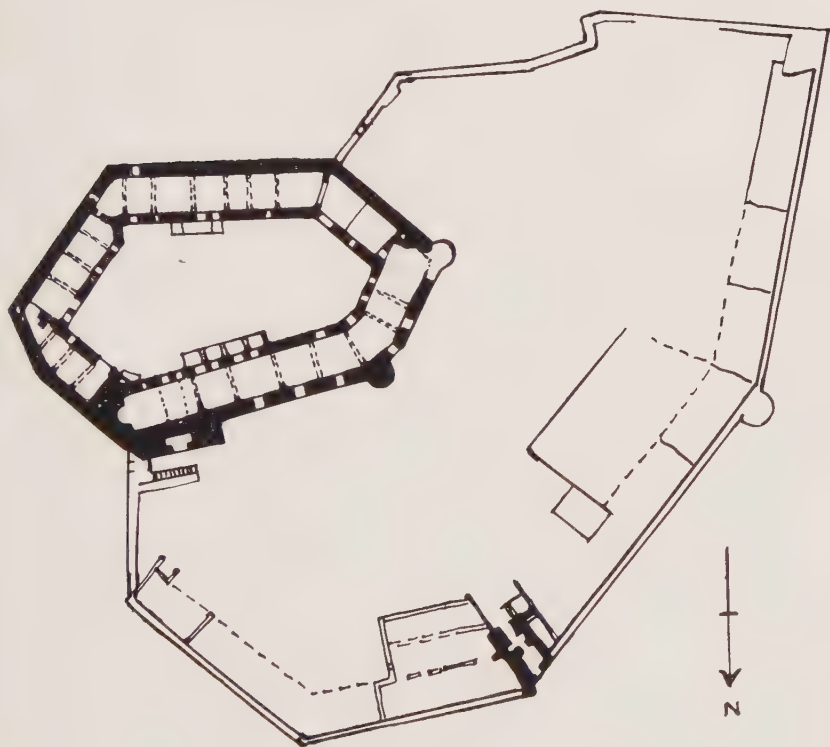


Fig. 1. — Clermont-Chlemoutsi.

nous en avertit, mais qui apporterait des renseignements utiles sur l'histoire de l'architecture médiévale, non seulement militaire, mais générale.

L'auteur a pris comme point de départ de son étude deux châteaux du Nord de la France, celui de Fère-en-Tardenois, commencé peu après 1205, et celui de Boulogne-sur-mer, élevé entre 1228 et 1234 ; il a été assez heureux pour trouver au moins des présomptions en faveur de l'existence de rapports assez étroits entre les seigneurs qui firent construire l'une et l'autre forteresse, à des dates si voisines, rapports qui laissent supposer que la seconde a pu être inspirée par la première. M. P. Héliot a limité en général son enquête à l'architecture militaire occidentale, et nous ne songerions pas à signaler des rapprochements qui s'imposent entre les plans qu'il étudie et ceux de constructions contemporaines ou antérieures du Proche-Orient, s'il n'avait lui-même fait certaines comparaisons avec des châteaux étrangers à la France : il cite par exemple Scandelion, en Chypre et surtout Castel del Monte, en Pouille, construit par Frédéric II à partir de 1240. Dans ces conditions, il semble que des rapprochements pourraient être faits avec des constructions, qui, par leur date ou par leurs dispositions, permettent des comparaisons plus suggestives.

C'est, pour prendre d'abord un exemple nettement antérieur, le Crac des Chevaliers, en Syrie, dans l'état où il devait être, d'après les analyses de M. Paul Deschamps, au temps de la première époque franque, c'est-à-dire avant 1170, et probablement dès la première moitié du ^{xiii}^e siècle. M. P. Deschamps le décrit ainsi : « Le plan de la forteresse apparaît clairement : deux murailles parallèles et concentriques renfermant une suite de salles et englobant une cour centrale » (*Le Crac des Chevaliers*, Paris, 1934, p. 277, cf. *Album*, plan 4) : c'est la définition même du château construit sur plan polygonal sans donjon. Un autre rapprochement s'impose plus directement, à cause des dates, avec un château construit par le prince d'Achaïe, Geoffroy II de Villehardouin, à l'extrémité occidentale du Péloponèse, Clermont ou Chlemoutsi, près de la ville médiévale de Glarentsa (aujourd'hui Kyllini) ; nous espérons pouvoir en donner bientôt une description complète, dans une étude générale sur la Morée franque ; mais un plan sommaire en a été publié par G. Traquair (*BSA*, XIII, 1906-07, p. 274), et par G. Sotiriou (*JIAN*, XIX, 1918-19, p. 273) ; nous le reproduisons, fig. 1. R. Traquair, contre toute vraisemblance, reconnaît dans cette forteresse une construction du second quart du ^{xv}^e siècle. Il n'y a aucune raison de mettre en doute le témoignage de la *Chronique de Morée* (*Chronique grecque*, v. 2650-2720), d'après laquelle la bâtisse daterait de 1221-1223 (sous le pontificat de Honorius III) : avant Boulogne, elle offre un type parfait de plan polygonal, mais d'un art peu évolué au point de vue militaire et au point de vue artistique, puisqu'elle n'a que deux tours de flanquement du côté de la pente la plus douce, et que les voûtes des salles n'ont pas de croisées d'ogives (cf. fotogr. n° 49 dans notre album, *En Grèce*, Paris, 1937). On voit d'ailleurs par là que le plan polygonal n'est pas lié exclusivement au style gothique.

Quand on sait combien fréquentes étaient les relations entre l'Orient latin et la France, on ne peut s'empêcher de supposer qu'il y a eu des rapports entre les constructions élevées par les Croisés et ce qui se faisait en France : soit qu'ils aient apporté des plans avec eux en terre étrangère, soit qu'ils aient ramené d'Orient en Occident certains progrès faits dans l'art de construire ou de se défendre. Il est nécessaire de signaler au moins ces rapports possibles.

Antoine BON.

EST-CE UN FAUX ?

Maintenant que la guerre mondiale semble apaisée, mais non, certes, la crise économique, il va falloir compter à nouveau avec l'industrie des faussaires. Elle est redoutable en Crète, où ont été exécutés si habilement, tour à tour, les anneaux « de Minos » et « de Nestor », et d'autres, il y a peu, trompant la sagesse d'A. Evans. Mais que dire du « Trésor de Thisbé » ? On s'inquiétera ainsi, à juste titre, au sujet de l'intaille publiée *REA*, 49, 1947, pl. I, p. 22-24. Cette gemme lenticulaire vise à nous apporter, bien trop à point, un nouvel exemple de l'énigmatique attribut en « serpents » qui surplombe parfois le chef de la *Potnia théron*.

On en connaissait une demi-douzaine d'exemples déjà. Nul n'ignorait l'embarras des archéologues à ce sujet ; de même, nul n'avait ignoré, avant qu'on fit l'anneau de Nestor, la pauvreté de nos données sur l'au-delà minoen. Je remarque, avec M. F. Chapouthier combien la gemme nouvelle est à la fois « réduite » et « stylisée » (p. 23), deux caractères qui s'allient mal. Et que d'étrangetés, si l'on compare, par exemple, les documents des sceaux du M. R. II dans *Chamber Tombs at Mycenae* (pl. 28), ou d'autres. La tête de la nouvelle *Potnia*, indistincte, est ridiculement petite ; les bras répètent gauchement la position des serpents ; les deux seins, *détachés* (!), ponctuent, comme deux ballons d'essai, les dessous de bras ; quant aux « lions » sur leur estrade, ils sont comiques. Avant de les attribuer à quelque animalier en bien mauvaise passe, remarquons aussi le bas de la robe de la *Potnia*, qui résoudrait nos incertitudes, s'il en était besoin. Il n'y a jamais eu de robe terminée ainsi, avec en dessous d'elle, des échasses ; aucune déesse n'a eu le corps gonflé comme une panse de hanneton.

On regardera les documents authentiques pour s'en convaincre.

Bien entendu, le cachet était « chez un antiquaire », et il vient « des îles ».

Ch. PICARD.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Fondée par RENÉ CAGNAT

1947

Notre effort pour regagner le retard causé par la guerre a porté notamment cette année sur des périodiques étrangers, américains, anglais, hongrois, italiens, ainsi que sur des publications françaises relatives à l'Orient grec, et dans les limites malheureusement assez étroites que nous a imposées la crise du papier nous avons essayé de combler certaines au moins des lacunes les plus regrettables. M. Adrien Bruhl nous a prêté le même précieux concours qu'en 1946 ; c'est à lui que nous sommes redevable des dépouillements concernant *Athenaeum*, les *Atti* de l'Académie d'Italie, *Epigraphica*, le tome XXXVIII des *Monumenti antichi*, les *Notizie degli Scavi*, ainsi que l'ouvrage de G. Calza et le tome XIII des *Inscriptiones Italiae* ; quelques autres de ses analyses ont dû, faute de place, être renvoyées à l'an prochain ; nous le remercions de son aide dévouée. Notre confrère Raymond Lantier nous a fourni aussi une amicale assistance dont nous lui restons reconnaissant¹.

1. Nous remercions également MM. R. Demangel et A. E. Gordon, le P. R. Mouterde, MM. H. G. Pflaum, Ch. Picard et A. Piganiol, ainsi que le P. A. Poidebard et M. W. Seston des documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

1^o PÉRIODIQUES.AMERICAN JOURNAL
OF ARCHAEOLOGY,
XLIV, 1940.

P. 345-358. K. Lehmann-Hartleben. A Samothrace. Listes de mystes, les unes en grec, les autres en latin (cf. *Ann. épigr.*, 1939, nos 3-4 ; 1940, p. 5).

P. 346, n° 3, cf. p. 493. Plaque de marbre dont le début manque.

1) *tinianus q. prou. A[ch.]*
Sex. Palpellius Candi-
dus Iulittianus
C. Modius Asclepiades

5 *A. Vereius Felix*
Bato Batonis
Purpurio.

L. 1 : *q(uæstor) prou(inciae)*
A[ch(aiae)].

3)

[Ἐπὶ βασιλέως]
Μητρώνακτος

M. Iunio Silano L. Norbano Bal[bo cos.]

VIII idus Iunias mystae pii

Marius L. f. Ste. Schinas

Iulia Q. f. Quinta

symmysta[e] pii

Iulius Sp. f. Pap. Niger

... Clodius Stefanius

[*Mar*]ius *Fructus*

... lus Perg[a]menus

[*Men*]ander *Chius*

... usius.

Epoptae

[*Mar*]ius *L. f. Ste. Schinas*

[*Iuli*]a *Q. f. Quinta*

Marius Fructus

[ἀγορα]γομοῦντος Ἀπολλ[οδώρου τοῦ]

Διοδότου.

P. 355. Allusion à *C. I. L.*, III, n° 7373 = *I. G.*, XII, 8, p. 39, n° 7.

P. 356, n° 1. Plaque de marbre brisée en bas et sur le côté droit.

2)

Ἐπὶ

βασι[λέως δεῖνα]

L. Non[io]....]

M. Arru[ntio]....]

cos.

k. Sept. m[ystae pii]

L. Arrunti[us]....]

promag[ister]....]

Ti. Claudius L....]

le[gatus]....]

Lettres du 1^{er} siècle ap. J.-C.

P. 356-357, n° 2, avec fig. Bloc de calcaire brisé en bas et sur le côté droit.

(deux colonnes comptant chacune onze noms d'esclaves ; ceux de la colonne de droite sont très mutilés).

Date : 19 ap. J.-C.

P. 357-358, n° 3. Plaque de marbre brisée en bas.

- 4) *L. Fundanio Lami*[a]
Aeliano
Sex. Carminio Veter[e]
cos.
X k. Mai. mystae pii
L. Pomponius
Maximus Flavius
... ianus q. pro pr.

Date : 116 ap. J.-C.

P. 358. Sur le côté droit d'un long catalogue grec de mystes dont 13 noms et patronymes sont conservés.

- 6) [Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Λεύκιον Καλπὺρνιον]
 Λευκίου υἱὸν Πείσωνα
 τὸν αὐτοκράτορα καὶ πάτρωνα τῆς πόλεως.
a b

Il s'agit de L. Calpurnius Piso Caesoninus, beau-père de César, consul en 58 av. J.-C., puis proconsul de Macédoine jusqu'en 55, ennemi de Cicéron qui fait allusion *In Pisonem*, 89 à une visite de Piso à Samothrace où il fut vraisemblablement initié aux mystères. — Cf. plus loin, n° 16.

L'auteur soutient, à l'encontre d'une opinion très répandue, que Piso, dont le philosophe épicurien Philodemos fut le familier intime (*Ibid.*, 67-68), a été le propriétaire de la « Villa dei Papiri » d'*Herculanum*.

Id., XLV, 1941.

P. 73-80. G. Bonfante. Inscriptions de la province de Soria (Espagne).

P. 73-78 avec fig. Quatre épitaphes paiennes, dédicaces à Sil-

- 5) [C.] *I[u]lio Caesare*
M. Lepido cos. a. d.
V k. [N]ou.

Suit une liste de membres de la gens Paccia et de leurs domestiques.

Date : 46 av. J.-C.

P. 377. A. W. van Buren. Figure représentant un des cippes de la sépulture d'A. Hirtius (*Ann. épigr.*, 1940, n° 41 ; 1941, n° 102 ; 1945, n° 140).

P. 485-493 avec fig. H. Bloch. A Samothrace. Nouveau fragment (a) de *I. G.*, XII, 8, n° 242 a (ici b).

vanus et à Mars, dont la lecture aurait besoin d'être revue.

P. 79-80 avec fig. Inscription à la peinture noire sur une jarre.

P. 451-475. A. W. van Buren. Découvertes récentes en Italie.

P. 451-453. A Rome. D'après A. M. Colini, indications générales sur les inscriptions recueillies au Forum Boarium, près de l'église de Sant'Omobono (voir *Ann. épigr.*, 1946, n° 170).

D'après G. Marchetti-Longhi, renseignements généraux sur les inscriptions provenant des fouilles du Largo Argentina. Reproduction p. 452 d'une dédicace à Pompée (*Ann. épigr.*, 1937, n° 11) et d'une inscription de l'époque d'Auguste.

P. 456. La dédicace d'Ostie *C. I. L.*, XIV, n° 4393 = H. Des-sau, *I. L. S.*, n° 465, en l'honneur

de Diadumenianus, a été trouvée dans les latrines de la caserne des Vigiles. A rapprocher de Sueton., *Nero*, 24, 1.

P. 468. A Fogliano di Maranello (prov. de Modène). Autel (la division des lignes n'est pas indiquée).

7) *Diuae Mineruae Hermadion ex uoto*.

P. 468-471 avec fig. D'après A. Maiuri. A Pompei. Fragment de brique englobé dans un *bidental* (*Ann. épigr.*, 1946, n° 176).

A ce propos, rappel et commentaire d'une inscription du Castillo d'Aguiar en Espagne (*Ephem. epigr.*, IX, p. 99, n° 262) que l'auteur lirait ainsi : 8) *Jov(i) || f <u > l(guri), || se (pultum)*.

Liste d'inscriptions analogues ; voir aussi plus loin, n° 13.

P. 537-541. J. H. Oliver. Inscriptions d'Orient.

P. 537-539. 9) Aux l. 64-70 de l'inscription de *Rhosos* (*Ann. épigr.*, 1934, n° 217), restituer : l. 65, [όμολ]ογῆι ; l. 66, avec A. Wilhelm, χρ[ῆσ]θαι [δυνή]σονται ; l. 68, ἀξ[ίωμ]α ; l. 69, [πρ]οφά[ιν]ειν ; l. 70, [κριτηρίω]ν.

P. 537, n. 1. Bibliographie concernant cette inscription.

P. 540 avec fig. Deux fragments nos 3758 et 3759 du Musée épigraphique d'Athènes se ratta-

chent ensemble, le premier publié dans *I. G.*, II², n° 4780.

10)

Κλαύδ[ιος Σεου]ήρος
δὲς ὑπατος [κ]ηδεστῆς
Αὐτοκράτο[ρ]ος Ἀντω-
νίνου Γερμ[α]νικοῦ.
Ὁ ἀναθεὶς Τ[ι. Κλ. Ἡρώ]-
[δ]ης Ἀττι[κοῦ]
Μαρ[αθώνιος].

P. 540-541. 11) Dans le *Feriale* de Doura-Europos publié par les *Yale Classical Studies*, VII, 1940, p. 1-222, à la l. 1 de la colonne I du papyrus, la fête du 1^{er} janvier aurait été destinée à honorer la *Mater castrorum*, patronne de l'armée romaine ; l'auteur rapproche un passage (l. 22-26) d'un décret d'Athènes en l'honneur de Julia Domna (*I. G.*, II², n° 1076), publié avec de nouveaux fragments par lui dans *Harvard Studies in Classical Philology*, LI, 1940, p. 521-530. — Cf. plus loin, n° 15.

ID., XLVI, 1942.

P. 90-92 avec fig. H. Comfort. Fragments de vases arrétins au nom de Perennius provenant d'Angleterre.

P. 94-98 avec fig. H. A. Sanders. Tablette d'un diptyque aj. au British Museum.

12) A l'intérieur, sur cire :

T. Flavius Titianus praef. Aeg. postulante
Publio Diodoro quo ne ab iusto tutore
t[ut]ela abeat e leg. Iulia et Titia et
ex s. c. Erennia Antonia fil. Lu-
5 *ci Erenni Valentis M. Numisium*
Longum legitimum tutorem
dedit *b.d.e.r.e.e.t.*
s.s.s.

A l'extérieur, sur bois :

Même texte, dont les lignes sont autrement coupées, jusqu'à *tutorem* compris.

Au-dessus et en travers

. L . . .

C. *Fufi Atte* . . .

T . . . *bi Diadumeni*

Cn. *Antusti Lapeth[i]*

L. *Aureli Pudoris*

C. *Titi Hercul[ani]*

T. *E[g]n[at]i Tib[eriani ?]*.

L. 4 : *Erennia Antonia* est une erreur, pour le datif ; l. 7-8 : *b(is) d(e) e(a) r(e) e(odem) e(xemplo) i(abulae) s(upra) s(criptae) s(unt)*.

Date : T. Flavius Titianus a été préfet d'Égypte de mars 126 à juin 132 ap. J.-C.

P. 380-388. J. H. Oliver. Le C. Sulpicius Galba, proconsul d'Achaïe en 13 av. J.-C. ou peu après, qui serait connu par diverses inscriptions de Delphes, de Samos et d'Athènes (*S. E. G.*, I, nos 169 et 391 ; III, n° 244, cf. p. 143 ; J. H. Oliver, *Hesperia*, IV, 1935, p. 60, n° 23), doit être l'historien, père du consul suffect de 5 av. J.-C., grand-père de l'empereur (cf. G. Daux, *Bull. de Corr. hellén.*, LXVIII-LXIX, 1944-1945, p. 107, § 17). La Sulpicia honorée à Athènes (*I. G.*, II², nos 4236-4237) serait sa sœur. — Cf. J. et L. Robert, *R. É. G.*, LVII, 1944, p. 185, n° 38.

P. 431-433. A. W. van Buren. A Ostie.

P. 431. Dans une maison. *Bidental* (*Ann. épigr.*, 1946, n° 188).

13)

F · D · C

F(ulgur) d(ivum) c(onditum). Cf. plus haut, n° 8.

P. 432. Fragment des fastes d'Ostie (*Ann. épigr.*, 1946, n° 204).

P. 433. Dans un téménos dépendant du *campus Matris Deum*. Autel rond de marbre grec, avec Zeus entouré des autres grands Olympiens et l'inscription

14)

ΔΩΔΕΚΑ ΘΕΩΝ

Cf. Ch. Picard, *Rev. des Études latines*, XXIII, 1945, p. 44-47.

Id., XLVII, 1943.

P. 291-305. H. S. Robinson étudie la Tour des Vents et la place du Marché romain à Athènes avec référence aux inscriptions qui s'y rapportent.

P. 313-330 avec fig. H. Comfort. A Minturnes. Estampilles de potiers sur terra sigillata.

Id., XLVIII, 1944.

P. 17-19. R. O. Fink. 15) *Mater castrorum* est un simple titre d'impératrice et il n'y a pas lieu d'en restituer la mention à la l. 1 de la colonne I du *Feriale Duranum* (cf. plus haut, n° 11). Le passage d'un décret d'Athènes, invoqué par J. H. Oliver, témoigne de la grande influence exercée par les femmes de la dynastie des Sévères dans les affaires militaires et de l'importance des *kalendae Januariae* dans le culte impérial et dans la religion mili-

taire, mais ne prouve pas l'existence d'un culte de *Mater castorum* comme divinité indépendante.

P. 76-77. 16) J. M. R. Cormack, comme plusieurs de ses devanciers, est d'avis de rapporter à L. Calpurnius Piso Caesoninus (cf. plus haut, n° 6), plutôt qu'à son fils L. Calpurnius Piso Frugi (*Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., II, p. 63-64, n° 289), une inscription de *Beroea* copiée par Delacoulonche (*Arch. Miss. scient.*, VIII, 1859, p. 247, n° 33) et A. J. B. Wace (*Annual British School at Athens*, XVIII, 1911-1912, p. 164, n° 37).

P. 215-218. H. Bloch, dans un compte rendu de G. Calza, *La Necropoli del Porto di Roma* (cf. plus loin, G. Calza), s'occupe en particulier des inscriptions et institue des rapprochements et des commentaires sur un certain nombre d'entre elles.

P. 337-341. H. Bloch. L'*Aqua Trajana* ne desservait pas seulement le Transtévère, mais au moins les Thermes de Trajan. Cf. un passage des Fastes d'Ostie pour l'année 109 (*Ann. épigr.*, 1933, n° 30) et la découverte aux *Thermae Trajanae* d'une conduite de plomb portant des inscriptions au nom de ce prince (*Ibid.*, 1940, n° 40).

Id. XLIX, 1945.

P. 128-133. A. E. Raubitschek.

P. 128-131 avec fig. A Athènes, sur l'Acropole. Les n°s 3312, 3321

et 3322 des *I. G.*, II² appartiennent à un même piédestal portant une dédicace à l'empereur Hadrien.

P. 131-132. A Athènes. Fragment de marbre trouvé en 1936 sur l'agora (T. L. Shear, *Hesperia*, VI, 1937, p. 352-353, fig. 16).

17)

[Αὐτοκράτορα Καίσαρα]
[Τραιανὸν Ἀδριανὸν]
[Σεβαστὸν] Ὀλύμπ[ιον]
[.]δας Βυζάντ[ιος]
[τὸν ἑα]υτοῦ καὶ τῆς
[πατρὸς] εὐεργέτην.

Il se pourrait que le dédicant eût fait partie de l'ambassade du philosophe Marcos de Byzantion auprès d'Hadrien (Philostr., *Vil. Soph.*, I, 24, p. 530).

P. 132-133 avec fig. Restitution nouvelle de *I. G.*, II², n° 3285 (cf. *I. G.*, II², n° 3284 a; B. D. Meritt, *Hesperia*, III, 1934, p. 74, n° 72).

P. 196-198. Dans un compte rendu de l'ouvrage où elles sont publiées, G. Bonfante reprend des inscriptions d'Espagne (*Ann. épigr.*, 1946, n°s 193-198).

Id., L, 1946.

P. 247-250. J. H. Oliver revient sur l'inscription de L. Lucilius Pansa Priscillianus (plus loin, n° 89).

18) L. 3 : compléter Πά[νσ]ων ; l. 4-6 : l'auteur n'accepte pas la restitution de A. E. Raubitschek ; il songerait, — ce qui ne paraît guère satisfaisant, — à :

.....[νομικὸν σύμβουλον τοῦ]
 κυρίου Αὐτοκ[ράτορος ἐπίτροπον]
 ἐπαρχείας Κιλικίας.....
 ou à :[ἐπίτροπον χωρίων τοῦ]
 κυρίου Αὐτοκ[ράτορος Ἀντωνίνου δι']
 ἐπαρχείας Κιλικίας.....

Remarques sur la famille de Théophilos (l. 14).

Le personnage honoré est le procureur d'Asie, père du favori de Caracalla (contre A. Stein et A. E. Raubitschek).

M. H. G. Pflaum restituerait à la l. 4 : [ἐπὶ τῶν ἀναγνώσεων τοῦ] = *a cognitionibus*, fonction qui aurait été remplie après la procuratèle d'Asie (communication verbale).

P. 388-400. Christine Hanson et F. P. Johnson dressent une liste des inscriptions qui ont certainement ou probablement appartenu à des portraits d'Octavie, sœur d'Auguste, ou de Julie, sa fille, et de leurs enfants.

AMERICAN JOURNAL
 OF PHILOLOGY,
 LXI, 1940.

P. 457-459. R. S. Rogers. Drusus Caesar reçut la *tribunicia potestas* en 22 ap. J.-C., probablement au mois de mars ou d'avril ; il devint *tribunicia potestate iturum* au printemps 23 et mourut

le 14 septembre 23 (*C. I. L.*, VI, n° 32493).

Id., LXII, 1941.

P. 84-87. H. A. Sanders. La légion III^e Cyrénaïque a sans doute été tirée de l'armée galate de Déjotarus ou de son successeur Amyntas ; une génération ou plus après Actium, les soldats de l'inscription *C. I. L.*, III, n° 6627 (ceux de la colonne de gauche appartiennent à cette légion) sont des descendants des recrues galates originaires.

P. 191-198. M. N. Tod. Note sur le terme technique ἀνεξοδίαστος, surtout fréquent en Bithynie, qui apparaît pour la première fois à *Philippopolis* en Thrace (*I. G. R.*, I, n° 735) : « non sujet à être vendu, inaliénable ».

Ce terme se présente en particulier dans une inscription de Nicée, publiée par A. M. Schneider et W. Karnapp (*Die Stadtmauer von Iznik (Nicaea)*, 1938, p. 48, n° 22), que M. N. Tod propose de restituer ainsi :

19)

που Σεουήρου χειλι[αρχ.. λεγιῶνος ιε' Ἀπ]ολλινα[ρίας]
 κατασκευάσαντος ἐκ τῶν ἰδ[ίων {Ἰουλί} Δίουτ] ου Ἀσκ[ληπι...]
 ἀνεξοδία[στον].

P. 227-228. W. A. Oldfather. Dans l'inscription *C. I. L.*, VI, n° 29149, *in die mortis* = *in die(m) mortis*, ce qui modifie l'interprétation courante du texte, qu'on ne peut invoquer comme exemple du cynisme d'un mari rendant grâce aux dieux le jour de la mort de sa femme (même formule au *C. I. L.*, VI, n° 17677).

P. 289-301. L. C. West groupe des papyrus, des inscriptions et des textes juridiques concernant les rapports de valeur entre les monnaies d'or et d'argent aux iv^e et v^e siècles (p. 291-292 : édit de Dioclétien ; p. 295-296 : H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9420 ; *Ann. épigr.*, 1908, n° 107, de 323 ap. J.-C.).

Id., LXIV, 1943.

P. 80-86. Ida F. Kramer et T. B. Jones. D'Aurélien à Carin (270 à 285), les empereurs, Tacite excepté, ont renouvelé leur puissance tribunicienne non pas le 10 décembre, mais au jour anniversaire de leur accession à l'empire.

Id., LXV, 1944.

P. 121-123. H. A. Sanders réunit quelques cursus relatifs au service civil du temps de l'empereur Hadrien, montrant la succession des charges dans une carrière soit purement civile, soit combinée civile et militaire.

Id., LXVI, 1945.

P. 225-233. B. M. Metzger. Dans le passage de saint Jérôme relatif aux grades mithriaques

(*Epist.* 107, 2, 2), *nymphus*, attesté par les manuscrits et par une douzaine de témoignages à Doura-Europos, ne peut être corrigé en *crysius*, d'après *C. I. L.*, VI, nos 751 a et 753. Si *crysius* est un grade, ce que nous ne saurions affirmer, sa signification nous échappe (cf. C. I. M. I. van Beck, dans *Pisciculi. Studien... Franz Joseph Dölger dargeboten* ; voir *Ann. épigr.*, 1941, s. v. *Pisciculi*).

P. 307-310. D. W. Prakken. Trois inscriptions latines conservées à l'Université de l'Indiana : l'une est le *C. I. L.*, VI, n° 38630 ; les deux autres, inédites, sont des épitaphes, dont celle-ci, probablement de Rome.

20) D · M · S
M · I V L I O
M · F · S E C V N D O
M I L · C O H · V I · V I G
H · B · M · F

Id., LXVII, 1946.

P. 129-150. M. R. P. McGuire critique l'interprétation donnée par H. Bolkestein, *Wohltätigkeit und Armenpflege in vorchristlichen Allertum*, Utrecht, 1939, p. 473-474 des trois inscriptions *C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, p. 591, n° 1212 ; VIII, n° 7858 et IX, n° 4796. Bolkestein y relevait des témoignages d'un développement indépendant en Occident des idées concernant la charité sociale telles qu'elles étaient pratiquées en Orient. McGuire montre que ces inscriptions émanent de gens d'origine ou de descendance orientale, ou influencés directement

par des idées orientales. Les deux dernières sont d'ailleurs bien postérieures à la fin de la République. Étude des surnoms Mithres et Euhodus.

P. 311-319. J. H. Oliver compare les renseignements fournis sur le cursus de M. Aquilius Felix par des inscriptions d'*Antium* (*C. I. L.*, X, n° 6657) et de Cannes (*Ann. épigr.*, 1945, n° 80), où il faut lire, l. 9, *pontif.* au lieu de *pont.*, et où le *municipium* de la l. 11 (cf. n° 85, l. 4) serait *Canusium*, redevenu *municipe* après avoir été colonie sous Marc Aurèle (*C. I. L.*, IX, n° 344).

Cette comparaison confirme en particulier les opinions suivantes : la *res privata* représente la fortune privée de l'empereur et le *patrimonium* les biens de la couronne ; le *patrimonium* est distinct du *patrimonium privatum* ; les titres *a(d) census equitum romanorum* et *procurator a censibus equitum romanorum* désignent la même fonction, appelée *procurator a censibus* sous les Antonins et dont la mission essentielle est de délivrer les brevets équestres et sénatoriaux.

P. 312, n° 4. Les textes n°s 81 et 84 de l'*Ann. épigr.*, 1945 proviennent non de Canosa, comme l'indiquait *Epigraphica*, mais de Cannes.

APULUM, BULETINUL MUZENLUI REGIONAL ALBA IULIA, II, 1943-1945.

E. Zefleanu. A Alba Julia (*Apulum*).

P. 90-91 avec fig. Colonne de pierre.

21) A E T E R N O
C · B E T G A L
A T O E X V
O T O

L. 2-3 : *C(aius) Bel(...) Galat(us) ?*.

P. 91 avec fig. Colonne de pierre.

22) A E T E R N O
S A N C T I S S I
M O P I E N T I S
S I M O Q V E ·
5 C · I V L · D I O C L E
T I A N V S E Q P ·
D E C · E · A V G R ·
C O L · S A R M I Z ·
D E C · C O L A P V ·
10 P A T R O N V S ·
C A V S A R V M ·
E X V O T O

L. 6 : *eq(uo) p(ublico)* ; l. 8 : *col(oniae) Sarmiz(egetusae)* ; l. 9 : *dec(urio) col(oniae) Apu(lensis)*.

Pour *patronus causarum*, cf. *C. I. L.*, V, n° 7375 ; X, n° 4560.

P. 97-98 avec fig. Autel.

23) I O M
C C A S S I V S C F
M O E S · P R O C V
L E I A N V S E P I
5 P H A N I A > L E G
X I I I G
V S L M

L. 3 : *Moes(icus) ?*.

P. 100 avec fig. Autel.

24)

O V A D R V
V I S
A R A M
C O R N E L I A
D A P H N I S
V S L A M

L. 1-2 : <Q>uadrui(i)s.

ARCHÆOLOGIAI ÉRTESITŐ,
3^e série, I, 1940.

Dédié à F. Láng.

P. 19-34 (résumé en italien p. 34-47). S. Paulovics, étudiant les statues du Capitole de *Savaria* (Szombathely), rappelle des inscriptions relatives aux dieux capitolins trouvées en Pannonie.

P. 44-46 et pl. XII, 3. 25) Sur une face d'une base hexagonale ornée d'images divines en relief, inscription martelée qui donnerait les noms *PRISCVS* et *pompeivs* des consuls de 93 ap. J.-C., auteurs de la dédicace du monument à Jupiter pour le salut de Domitien.

P. 46. 26) Dédicace *I. O. M. et Genio c(oloniae) C(laudiae) S(avariae)* notamment par *T. Fl. Vitalis*.

Pl. XII, 2. Épitaphe de *L. Valerius L. f. Cla. Sava. Longinus mil. coh. XIII Urbanae* (*C. I. L.*, V, n° 943).

P. 48-53 avec fig. et pl. XII, 1 et 4 (résumé en allemand p. 54-55). T. Nagy. Dans une île en face de Dunaszekcső, où ont été trouvées les inscriptions *C. I. L.*,

III, n°s 10277 (pl. XII, 1), 10278, 10279 et 15148. Base.

27)

I M P · C A E S A R I ·
M · A N T · G O R D
I A N O · P F · I N V I
C T O · A V G · P O N T
M A X I M O T R I B
P O T I I I P P · C O S ·
P R O C O S · C O H I
N O R I C · G O R D I A N A
E Q · D E V O T A · N V M I N I
M A I E S T A T I Q V E
E I V S ·

Date : 240 ap. J.-C.

Autres manifestations de loyalisme à Gordien, cette même année en Pannonie, de la *legio II^a Adjutrix* (*C. I. L.*, III, n° 3520) et de la *cohors I^a milliaria Hemesenorum sagittariorum* (n° 3331), probablement à l'occasion de certains troubles.

La *cohors I^a Noricorum* avait sans doute son camp à 6 kilomètres au sud-est d'Öcsény ; elle est le seul corps auxiliaire qui ait encouru la *damnatio memoriae*, attestée aussi pour elle au *C. I. L.*, III, n° 10279.

P. 144-185 (résumé en italien p. 186-194). Á. Dobó. *Publicum portorium Illyrici* (a paru à part dans les *Dissertationes pannonicae*, sér. II, fasc. 11 : *Ann. épigr.*, 1944, au nom Árpád Dobó).

P. 195-214 et pl. XXVIII (texte allemand p. 214-235). A. Alföldi (*Ann. épigr.*, 1944, n°s 86-94).

Id., II, 1941.

P. 25-29 avec fig. et pl. VIII (résumé en allemand p. 29). L. Barkóczi donne la liste de 35 inscriptions pannoniennes : sur lesquelles la ligature *vs* se fait en accrochant à gauche un trait incurvé à la boucle supérieure de l's ; la plupart des exemples sont de la première moitié du III^e siècle.

P. 30-39 et pl. IX (texte allemand p. 40-59). A. Alföldi (*Ann. épigr.*, 1944, nos 95-97).

P. 60-61 (résumé en allemand p. 61). J. Szilágyi. Répartition des estampilles de briques du temps de Valentinien provenant des forteresses de la rive gauche du Danube.

Id., III, 1942.

Dédié à T. Gerevich.

P. 173-188 avec fig. (résumé en allemand p. 188-189). J. Szilágyi. Corps romains de troupes

auxiliaires, leurs estampilles sur tuiles ou briques et leurs camps en Pannonie.

P. 252-255 (texte allemand p. 255-258). A. Alföldi. Inscription chrétienne latine de Biertan (*Ann. épigr.*, 1944, avant le n^o 85).

P. 261-279 (résumé en italien p. 279-285). T. Nagy. A *Ulcisia castra* (Szentendre).

P. 280, cf. p. 268, fig. 4 et fig. 5, *d*. Estampilles sur tuiles (époque de Dioclétien) ; la plus complète porte

28) QVADRI BV RG

Quadriburg(ium).

P. 281-282, cf. p. 268, fig. 5, *e* et *f*, et p. 271, fig. 8. Estampilles sur tuiles (époque de Valentinien).

P. 282. Fond de vase, avec estampille du potier Paternus, de Lezoux.

P. 283-284, cf. p. 274, fig. 10 et pl. XXXVIII, 2.

29)

d.

M

.*ael.*(?) ꝑROCVLO · SIG · LEG · II · ADI.*p.f.*

. ET · IVL · OPTATE · EIVS VIVAE .*ael.*(?)

. S · VET · LEG · SS · PATER · ET · AEMilia

5 . . . ꝑare^N · FIL · KARISSIMO · E · AEL · PROCVLino(?)

nepoti(?) VIVI · SIBI · E · PROCVLO · S · S · F · C ·

L. 4 et 6 : *s(upra) s(criplae)*,
s(upra) s(cripto).

Id., IV, 1943.

P. 69 et pl. XIV, 1. F. Láng. A *Savaria* (Szombathely). Autel revu par A. Alföldi.

30)


I · O · M · D ·
 S A C R V M
 M · V L P · F I N
 T I A N V S · E T
 G · V A L E R I V S
 M A R C I A N V S
 B B F F · C O S · L E G · X G
 V · S · L · M ·
 I M P · A N T O N I N O I I I
 E T 
 I I · C O S ·

Date : 208 ap. J.-C.

P. 71-79 (texte allemand p. 80-

86). A. Alföldi junior (*Ann. épigr.*, 1944, après le n° 97).P. 87-99 avec fig. et pl. XV-XVIII (résumé en allemand p. 99). L. Nagy. Épitaphes d'*Ulcisia castra* (Szentendre), concernant des *Eravisci*.P. 100-107 et pl. XIX-XXI, 1 (texte allemand p. 107-112). J. Csalog et A. Alföldi. Diplôme militaire du 9 octobre 148 ap. J.-C. (*Ann. épigr.*, 1944, n° 102).P. 144-146 et pl. XXI, 2 (texte italien p. 147-148). J. Révay. A *Aquincum*. Sur un sarcophage du III^e siècle. Inscription comportant dix hexamètres.

31)

MEMORIAE Q *ael. apolloni* · MIL · COH ∞ · NOV · SVROR · STPIII
 VIX ANN XX · AELIA · MARCIA · MATER · FILIO · DVLCISSIMO · E · AELIA
 APOLLONIA · SOROR · EIVS · FACIENDVM · CVRAVERVNT
 LVBRICA · QVASSA · LEVIS · FRAGILIS · BONA · VEL · MALA · FALLAX ·
 5 VITA · DATA · EST · HOMINI · Ø NON · CERTO · LIMITE · CRETÆ ·
 PER VARIOS · CASVS · TENVATO · STAMINE · PENDES ·
 VIVITO · MORTALIS · DVMDVM · DANT · TIBI · TEMPORA · PARCE ·
 SEV · TE RVRA · TENENT · VRBES · SEV · CASTRA · VEL · AEQVOR ·
 FLORES · AMA · VENERIS · CERERIS · BONA · MVNERA · CARPE ·
 10 ET  LARGA · E · PINGVIA · DONA · MINERVAE ·
 CANDIDA · VITA · COLE · IVSTISSIMA · MENTE · SERENVVS ·
 IAM · PVER · E · IVVENIS · IAM · VIR · E · FESSVS · AB · ANNIS ·
 TALIS · ERIS · TVMVLO · SVPERVMQVE · OBLITVS · HONORES ·

L. 3 : à la fin, VNT liés.

L. 4-13 : l'acrostiche *Lupus fecit* désigne l'auteur du poème.

Id., V-VI, 1944-1945.

P. 118-134 et pl. XLIX-LXII (résumé en italien p. 134-136). L. Nagy. Deux pierres sépulcrales remployées dans le vieux cimetière israélite de Laktanya-Utca

à Budapest ; l'une d'elles porte une inscription (pl. L, 1), qui concerne quatre enfants, deux fils et deux filles, morts en bas âge. Nombreux monuments en partie inscrits reproduits à titre de comparaison tant avec celui-ci qu'avec l'autre qui est anépigraphe.

P. 137-151 (texte italien p. 151-168). A. Radnóti. Le limes de

Dacie sur la montagne de Meszes. Les explorations aériennes permettent d'affirmer, contre A. von Domaszewski (*C. I. L.*, III, n° 7633, cf. 827), l'existence du limes de Dacie. Le camp de Vármező, au centre du dispositif sur le Meszes, était occupé par la *cohors II^a Numidarum milliaria* (p. 160, n. 50) qui, malgré W. Wagner (*Dislokation der röm. Auxiliarformationen...*, p. 173 et suiv.), n'est pas à identifier avec la *cohors II^a Flavia Numidarum* (*C. I. L.*, XVI, n° 75), Vármező n'ayant jamais appartenu à la Dacie inférieure.

En Dacie supérieure, le camp le plus important était *Porolissum* (p. 163-168) ; rappel des inscriptions qui y ont été découvertes, notamment les diplômes militaires *Ann. épigr.*, 1944, n°s 57 et 58 (cf. A. Degrassi, *Epigraphica*, IV, 1942, p. 153-156 ; R. Syme, *Journ. of Roman Studies*, XXXVI, 1946, p. 159-160), qui autorisent à penser que la première garnison fut la *cohors I^a Brittonum milliaria Ulpia torquata Pia Fidelis civium romanorum*.

P. 167-168 et pl. XC, 2. Un autel inédit, trouvé à *Porolissum*, brisé en bas, mentionne cette cohorte.

32) A P O L L I N I Ø
E X V I S O Ø
C O H · I Ø B R I T T O
N V M · ∞ Ø E Q
5 P Ø F Ø C Ø R Ø
C V I Ø P R A E E S T
I V D I V S

L. 4-5 : *eq(uitata) P(ia) F(idelis) c(ivium) r(omanorum)*.

P. 169-171 et pl. LXIX, 5 (résumé en allemand p. 171). Béla von Darnay-Dornyay. A Ajka (comitat Veszprém). Épitaphe.

P. 172-174 (texte italien p. 174-177). L. Barkóczi. A *Brigetio*.

P. 174-176 et pl. LXIX, 1 (cf. fig. à la p. 173). Près de l'entrée du *praetorium*. Fragment d'une dédicace, sans doute de cet édifice, par l'empereur Hadrien, peut-être en 124 ap. J.-C.

P. 176-177 et pl. LXIX, 4 (cf. p. 174). Dans le cimetière romain, à l'Ouest du quartier civil. Petit autel, mutilé en bas.

33)

(sic) M A T R E M A G N E
A V G
R E N N C A N D I D V S
V E T · L E G I Ø · T E A V R
5 E L I A · M A R C E L L I N A
P R O S A L V T E S V A · E
E I Ø R V M E X V O T O
r e s t i t v e r v n t
u. S L M
I O A

L. 3 : *Renn(ius)* ; l. 7 : <f>[il]i-
orum.

P. 177 et pl. LXIX, 2. Petit autel, brisé en bas.

34)

I · H · D · D
S I L V A N O D O
M E S T I C O
C N V N D I

L. 2 : o final dans le D ; l. 4 : NVND liés.

L'auteur restitue [*Sac*]c. *Nun-di*[[anus]].

P. 178-184 et pl. LXX-LXXIII | Barkóczi. Près de *Brigetio*. Sar-
(texte allemand p. 184-192). L. | cophage remployé (pl. LXX, 1).

35)

M V L P Q R O M A N O M I L
P R A E T R R I M O S C R (sic)
I N I O · P R A E F
F · Q V I V I
5 X I T A N XXXV
M V L P C E L E
R I N V S · S A L
L E G Ī A D
P F I N T E R P R E X
10 D A C O R V M V I V V S S I B I
E T F I L I O S V O S S C A R I S S I M O
F C

L. 1 : *q(uondam)*; l. 2-3 :
<p>*rimoscrinio*; l. 11 : *s(upra)*
s(cripto).

Ulpus Celerinus salariarius
leg. I Adj. P. F. Antoni. est
connu par le *C. I. L.*, III, n° 10988
(ici pl. LXX, 2).

Remarques sur les *salariarii*;
autres interprètes militaires en
Pannonie (*C. I. L.*, III, n°s 10505 :
interpres Germanorum, et 14349 :
interpres Sarmatarum). Rensei-

gnements sur la présence des Da-
ces dans la région.

P. 188 et pl. LXXI, 1 et 2. Da-
te des deux stèles de l'*Ann. épigr.*,
1909, n°s 144 et 146.

P. 188, n. 31. Critique des
restitutions proposées pour le
n° 4310, cf. 10969 du *C. I. L.*, III.

P. 189-190 et pl. LXX, 3. A
Ács-pusztá (*Ad Mures*). Plaque
brisée à gauche.

36)

i. o. m. (?) pro S A V T E · E · V I C T O R A
d. n. im p. a u g · E S E N A T · E
p o p u l i R O M A N I · E G E N O
..... I N V S · B · F · S A C
..... t e m p l u m · A · S O
l o I T I S A N O V O
..... R E N O V A
uit

P. 189-190 et pl. LXX, 4. Re-
marques sur le fragment de sar-
cophage du *C. I. L.*, III, n° 11018.

P. 198-200 et pl. LXXVI-
LXXVIII, 1 (résumé en alle-

mand p. 200). J. Csalog. Un se-
cond diplôme militaire de Re-
göly.

37) Le texte est presque com-
plètement le même que celui du

premier exemplaire (*Ann. épigr.*, 1944, n° 102) et reproduit le même édit impérial du 9 octobre 148 ap. J.-C. Le diplôme est délivré *ex sesquiplicario Fusco Luci f. Azalo*.

Le camp de l'*ala I^a Flavia Bri-tannica* est à chercher au Weinberg de Regöly.

P. 214-231 et pl. LXXIX-XC, 1 (texte italien p. 232-248). C. Sági. Représentations de voitures sur des monuments funéraires de la Pannonie impériale.

P. 246-248, liste bibliographique de ces monuments (26 n°s), dont bon nombre portent des inscriptions.

P. 266-273 et pl. XCI, 2, XCII, 2 (texte français p. 273-282). T. Nagy. A *Aquincum*. Lecture et interprétation rectifiées de l'inscription *C. I. L.*, III, n° 13382.

38) L. 2 : après CA, on distingue un L, lire CALUENA ; l. 9 : ligature de vs dans EIVS ; après FIL, pas de haste. A la fin, entre ϕ(ϖς) et ζ(ωή), un monogramme formé d'un x que traverse une longue hampe verticale.

L'inscription est chrétienne et, datant du deuxième tiers du iv^e siècle, offre un des plus anciens exemples épigraphiques de l'emploi de la formule magique finale, originaire de Syrie et

d'Égypte, et apporte ainsi un nouveau témoignage de l'influence orientale dans les pays danubiens.

P. 275 et pl. XCI, 1. *C. I. L.*, III, n° 3335.

P. 275 et pl. XCII, 1. *C. I. L.*, III, n° 3576.

P. 276 et pl. XCI, 3. *C. I. L.*, III, n° 3551.

ATHENAEUM, XVIII, 1940.

P. 105-135. G. M. Bersanetti. Les surnoms impériaux variables des *auxilia* de l'armée romaine. Les surnoms *Antoniniana* et *Severiana* ont déjà été en usage à l'époque de Septime Sévère. Liste chronologique des surnoms et des *auxilia* pour lesquels ils sont attestés ; liste alphabétique des *auxilia* qui ont porté tels ou tels de ces surnoms.

P. 136-144 avec fig. P. Fracaro. **39)** Dédicace d'un buste de Tibère en argent (*Ann. épigr.*, 1941, n° 105). L. 6 : C·HERENNIVS /////·ARN·CAPITO ; l. 7 : III.

P. 145-163 avec fig. A. Passerini. A Pesaro (*Pisaurum*). Deux plaques de marbre se superposant, incomplètes à gauche (cf. *Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., I, p. 209, n° 1072).

40)

m. a R R E C I N V S · M · F · C A M
c l e m e n s C O S I I · P R A E T V R B
l e g. a u g. p R O · P R A E T · P R O V I N C
h i s p a n i a e C I T E R I O R I S · P S · F

Étude des documents littéraires et épigraphiques sur ce personnage qui fut consul suffect en 73 et ami de Domitien.

P. 183-184. P. Fraccaro. A propos du n° 8 de l'*Ann. épigr.*, 1940, remarques complémentaires sur les *vitores* ; *visor* se trouve à Ostie (*C. I. L.*, XIV, n° 4535).

Id., XIX, 1941.

P. 44-58 avec fig. P. Fraccaro. Deux inscriptions de la *via Valeria*.

A Chieti. Cippe.

41) FRENTRA H
ISTONI VAL
VIAE MVN
IENDE AB A
5 NCRABIS
HIC

L. 1-2 : *Frentra(nis) Histoni(ensibus) Val(eriae)*.

Pour le nom officiel du municipio d'*Histonium*, cf. Plin., *Nat. hist.*, III, 106.

A Alanno. Cippe.

42) TEATINI Mar.
MVNIRE De
BENT VIA Va
LERIA AB An
CRABAS HIC
MIL P VI

L. 1 : [T]eatini M[ar(rucini)], nom complet de la cité de *Teate* (Chieti), cf. Plin., *Nat. hist.*, III, 106.

Ancrabis du n° 41 et a[n]crabas

ici seraient des formes fautives de l'ablatif et de l'accusatif de *ancrae*, gorge, passage étroit.

P. 133-140. A. Degrassi. Le monument de Q. Ovius Fregellanus, à Rimini (*Ann. épigr.*, 1945, nos 30 et 46 où on rétablira : PV · L est la fin, à droite, de la l. 4 du n° 494), doit se lire ainsi :

43) *Liberteis hisce fecere* || *patrono Q(uintus) Ovi(us) Q(uinti) l(ibertus) Barg(ates ?)*, || *Q(uintus) (Ovius Quinti libertus) Nadiacus, Q(uintus) (Ovius Quinti libertus) Pilon(icus)*. || *Q(uintus) Ovi(us) C(aii) f(ilius) Freg(ellanus) hic sepult(us)*. || *Quod suis dedit appare(t)*.

L. 3 : *P(h)ilonicus*.

Fregellae fut détruite par L. Opimius en 125 av. J.-C. Q. Ovius Fregellanus fut un des habitants qui durent alors quitter la ville ou un de leurs descendants. Le monument daterait du début du 1^{er} siècle av. J.-C.

P. 144-148. G. M. Bersanetti soutient, contre A. Stein, que dans *I. G. R.*, I, n° 580 et *Ann. épigr.*, 1926, n° 99, le nom du légat de Mésie inférieure qui a été martelé est *Menophilus* plutôt que *C. Pe...*

Id., XX, 1942.

P. 1-10 avec fig. V. Arangio-Ruiz et A. Vogliano. Provenant du commerce des antiquités, mais originaire de *Vardacate* (cf. ci-après, p. 10-11). Plaque de bronze (0 m. 345 de haut × 0 m. 49 de large dans l'état actuel).

44)

p R O c u R A T O R A V G u s t.
 C L O D I O . S E C V N D O . S V O . S A L V T E M
 LIBERTI . E O R V M . Q V I . S E C V N D V M . V O L V N T A T E M . S V A M . C O O P T A T I . S V N T . M u
 N I C I P E S . V A R D A C A T I . A L T E R I V S . C O N D I C I O N I S . S V N T . Q V A M . P A T R O N I . N I S I . S I . E T
 I P S I C O O P T A R I . V O L V N T . E T . V T R O Q V E . L O C O . M V N E R E . F V N G I . I D . E S T . I N . E O . I N . Q V O . C O
 O P T A T I . S V N T . e t . I N . E O . E X . Q V O . P A T R O N I . E O R V M . O R I V N D I . S V N T
 P E C V N I A E . Q V A E . S I N E . D E C V R I O N V M . D E C R E T O . E R O G A T A E . S V N T . A B . I I I S . R E S T I T V I . R E I
 P V B L I C A E . O P O R T E T . Q V I . E A S . D E D E R V N T . S V A . S P O N T E . I T A . V T . P E T Y T I O . E I S . S I T . A D V E R S V S
 E O S . Q V I B V S . C R E D I D E R V N T
 I O M A G I S T R A T V S . Q V I . P A R V M . I D O N E O S . P R A E D E S . A C C E P E R V N T . C V M . C A V E N D V M . E S S E T . R E I
 P V B L I C A E . I P S I . O B L I G A T I . S V N T . Q V O D . S I . P R A E D E S . T V N C . Q V I D E M . I D O N E I . F V E R V N T . C V M .
 A C C I P E R E N T V R . P O S T E A . V E R O . A L I Q V A . E X . C A V S S A . M I N V E R V N T . F A C I L T A T E S . N O N . E S T
 F O R T V N A . P R A E D V M . M A G I S T R A T I B V S . I M P V T A N D A . V A L E .

L. 10 : *pra(e)des*.

Rescrit transmis par un fonctionnaire impérial aux autorités municipales, relatif à trois points douteux soumis au prince : 1^o obligation pour les affranchis appartenant à deux municipes de supporter les *munera* et dans celui où ils ont voulu être cooptés et dans celui dont leurs patrons sont originaires ; 2^o responsabilité des magistrats pour les deniers publics prêtés à des particuliers sans l'autorisation des décurions ; 3^o le magistrat qui a exigé des garanties insuffisantes lors de la conclusion d'un contrat pour la cité est personnellement responsable envers celle-ci.

Le rescrit pourrait remonter à l'époque des Flaviens ou de Trajan.

P. 10-11. P. Fraccaro. Sur la précédente inscription, l. 4, lire VARDACATE, nom d'une cité qui se serait trouvée dans le Montferrat.

P. 121-126. A. Passerini présente une nouvelle interprétation de la table de privilèges de *Brigetio* (*Ann. épigr.*, 1937, n^o 232).

ID., XXI, 1943.

P. 79-91. G. M. Bersanetti étudie les surnoms impériaux variables des légions, comme addition à l'article *Legio* de E. Ritterling, dans P. W., *R. E.* ; additions et rectifications à son propre article dans *Athenaeum*, XVIII, 1940, p. 105-135.

P. 127-129. P. Fraccaro. Région de Padoue. Inscription très détériorée publiée seulement par

A. Moschetti dans le *Bollettino del Museo civico di Padova*, I, 1898, p. 87.

45) PAGO · DISAENIO
LOCVS · PRIVATVS
EST
LEX · PAGANIS
CAPTVRAE · HS · X

Le nom du pagus Disaenius est nouveau ; la *lex capturae* édicterait le tarif exigé pour jouir du droit de pêche et de chasse.

Id., XXII-XXIII, 1944-1945.

P. 98-103. A. Passerini montre d'après des inscriptions publiées dans ces dernières années que Milan a eu, quand elle était municipe, des quattuorvirs, puis, quand elle fut devenue colonie, des duumvirs.

1° Pour les quattuorvirs, il prend comme point de départ une inscription trouvée en 1925 à Capiate, sur la rive droite de l'Adda, un peu au-dessous du lac d'Olginate (A. Giussani, *Riv. archeol... di Como*, 1927, p. 143 et suiv. avec fig.) ; on y lit :

46) ... *flam(en) divi Titi item flam(en) || divi Nervae pontif(ex) aug(ustalis) || IIIIvir j(ure)*

48) P · SEPTIMIO · GETAE ·
PATRI · DOMINI · N · IMP
CAES · L · SEPTIMI · SEVERI
PII · PERTINACIS · AVG.
ARABICI · ADIABENICI
PARTHICI · MAXIMI
PONTIFICI · MAXIMI (sic)
TRIB · POTEST · VIIII ·
IMP · XI · COS · II · P · P ·
PROCOS ·
CVRIA NERVIA · EX · VOTO
STATVIT

d(icundo) Comi bis || IIIIvir j(ure) d(icundo) Mediol(ani) || judex ex selectis || adlectus quinquennal(is) || Mediolani.

2° Pour les duumvirs, il se sert d'une inscription trouvée à Besozzo en 1936 (même revue, 1936, p. 8 et suiv. avec fig.) :

47) LIBERO PATRI
C ALBINIVS CF
O V O P T A T V S
I I V I R i . D M A N
5 P O T C V M C O N
I V G E L I B E R I S N u r u
N E P O T i B V S L M

L. 3 : *Ou(fentina) ; l. 4-5 : man(umittendi) pot(estate) ; l. 7 : nepot[i]bus l(ibenter) m(erito) ou nepot[i]b(us) v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

L'inscription permet d'améliorer la lecture du C. I. L., V, n° 5509, déjà amendée par d'autres auteurs ; le dédicant est le même.

Id., XXIV, 1946.

P. 28-43 et pl. I. G. M. Bersanetti. A *Leptis Magna*, dans le théâtre. Base trouvée en 1938 par G. Caputo.

Date : 10 décembre 200-9 décembre 201 ap. J.-C.

Le nom du père de l'empereur Septime Sévère était déjà connu par une inscription de *Cirta* (*C. I. L.*, VIII, n° 19493).

La *curia Dacica* de *Leptis Magna* a honoré le frère de Septime

Sévère d'une statue (*Ann. épigr.*, 1946, n° 131).

Deux autres bases relatives à la famille de Septime Sévère, trouvées en 1934 à *Leptis Magna*, au *forum vetus*, dans le temple de *Liber pater*, sont publiées ici :

49)

F V L V I A E P I A E
M A T R I S D O M I N I (sic)
N O S T R I
I M P C A E S A R I S L V C I
S E P T I M I S E V E R I P I I
P E R T I N A C I S A V G V S T I A R A
B I C I A D I A B E N I C I P A R T H I C I M A
X I M I L E P C I T A N I S E P T I M I A N I
P V B L I C E E X V O T O P O S V E R V N T

Première inscription relative à la mère de Septime Sévère.

50)

P A C C I A E M A R C I A N A E
Q V O N D A M V X O R I S D O M I N I (sic)
N O S T R I I M P E R A T O R I S
C A E S A R I S
L V C I S E P T I M I S E V E R I P I I P E R T I
N A C I S A V G V S T I A R A B I C I
A D I A B E N I C I P A R T H I C I
M A X I M I L E P C I T A N I S E P T I M I A N I
P V B L I C E E X V O T O
P O S V E R V N T

Une inscription de *Cirta* concerne déjà la première femme de Septime Sévère (*C. I. L.*, VIII, n° 19494).

C'est peut-être en 202 que les *Leptitani* prirent le nom de *Septimiani*.

P. 38-40. Appendice sur l'usage de *dominus noster* dans les inscriptions de l'époque sévérienne.

P. 44-49. A. Degrassi. A Parenzo. Fragment complétant *Inscr. Italiae*, X, 2, n° 22 de telle

sorte qu'on a le texte suivant :

51)

M C L A V D I V S
M F A C C E R E N T I
N V S I I I I V I R A E D I
L I C P O T E S I I I I V I R
iur. dic. sibi ET POM
poniae procu? L I N A E
coniugi suae · C A S
tissimae f.c.

L'existence de *quattuorviri*, que confirme une inscription connue par une fiche manuscrite (*Inscr. Italiae*, X, 2, n° 1*), prouve que Parenzo fut constitué en municipe sous Auguste, probablement entre 18 et 12 av. J.-C. quand la limite de l'Italie fut portée à l'Arsa, et ne devint colonie que sous Tibère.

P. 188-212 avec pl. E. Ghislanzoni. Nouveau fragment des Actes des Arvales qui, probablement donné à G. Boni entre 1913 et 1925, fait partie, depuis 1925 au moins, de la collection épigraphique du magasin du Forum, à Sainte-Françoise-Romaine. Partie droite d'une plaque de marbre brisée en deux morceaux se raccordant ; M. A. Bruhl, en utilisant les restitutions de l'auteur et la photographie jointe à l'article, rétablit le texte ainsi :

52)

QVI ENESSE
E SEQVERETVR · EVM · M CAECILIVS CORNVTVS PRO
mag RET
isdem cos. xu . . . K · IVN · IN · PALATIO · INAEDE · APOLLINIS
5 ti. divi aug. f. AVGVS TVS · PONTIFEX MAXIMVS · MAG · FRATRVM
arvalium . . . in LOCVM PAVLLI FABI MAXIMI PAVLLVM · FABIVM
paulli f. persicum FRATREM ARVALIVM COOPTAVIT · ET · AD SACRA
vocavit
adruerunt drusus CAESAR · M CAECILIUS CORNVTVS · L · DOMITIVS Ahenobarbus
t. quinctivs · CRISPINVS ualerianus
PAVLLVS FABIVS persicus

IO

De la l. 1, il ne reste que le bas de quelques lettres ; l. 7 : le lapide avait écrit par erreur *fratrem Arvalium* au lieu de *Arvallem*.

L'auteur date la cooptation de Fabius Persicus de l'an 16 ap. J.-C. Paullus Fabius Persicus est connu comme frère Arvale (*Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., III, p. 106-107, n° 51).

Autre fragment nouveau des Actes des Arvales plus loin, n° 59.

ATTI DELLA REALE ACCADEMIA D'ITALIA. RENDICONTI DELLA CLASSE DI SCIENZE MORALI E STORICHE, série 7, III, 1943.

P. 253-278 et pl. I-II. A. Maiuri. A *Herculanum*, en dehors des murs, à l'entrée des thermes dits de « la Marina ». Base ayant le caractère d'un autel (haut. 2 m. 40, larg. 3 m. × 2 m. 62). L'inscription n'est donnée que sous forme développée et la photographie est trop petite pour être lisible (pl. I, 2).

Près de cette grande base, on a trouvé une *ara marmorea* (cf. l. 6-7) que devait surmonter une statue de M. Nonius Balbus dont la tête a été retrouvée ; nous sommes donc là sur l'emplacement du tombeau de ce personnage (cf. l. 6).

E. Homann-Wedeking a publié aussi des indications relatives à cette découverte, accompagnées de figures, dans le *Jahrb. des deutschen archäol. Instituts*, LVII, 1942, Anz., col. 340-341, 355-358, fig. 29-30.

[Qu]od M. Ofilius Celer duovir u. t. : perinere ad municipi dignitatem meritis M. Noni Balbi respondere, d. e. r. i. c.

[Cu]m M. Nonius Balbus quo hac uixerit parentis animum cum plurima liberalitat. singulis uniuersisque praiserit, placere decurionibus statum equestrem ei poni quam

celeberrimo loco ex pecunia publica inscribere : M. Nonio Men. Balbo pr. procos. patrono uniuers ordo populi Herculanensis ob merita eius ; item eo loco quo cineres eius conlecti sunt, aram

marmoream fieri et constitui inscribere publice : M. Nonio Men. Balbo ; exque eo loco parentaliu. pompam duci ludisque gymniciis qui soliti erant fieri diem adici unum in honorem eius et cum in theatro ludi fiunt sellam eius poni. C.

L. 1 : *v(erba) f(ecit)* ; l. 2 : *d(e) e(a) r(e) i(ta) c(ensuere)* ; l. 3 : *liberalitat(e)* ; l. 4 : *prais(t)i-erit* ; l. 5 et 7 : *Men(enia)* ; l. 6 : *Herculaniensis*, forme de latin vulgaire ; l. 7 : *parentalibu(s)* ; l. 9 : *C(ensuere)*.

M. Nonius Balbus est connu, par de nombreuses inscriptions honorifiques (*C. I. L.*, X, nos 1426-1434) et commémoratives de restaurations (*ibid.*, n° 1425), comme le premier personnage et le bienfaiteur d'*Herculanum*, le restaurateur des monuments après le premier désastre subi par la ville. Le décret rappelé ici a été rendu peu après sa mort, quelques années avant la catastrophe finale. Les honneurs rendus à sa mémoire sont extraordinaires : statue équestre, *pompa* pour les *parentalia* ; les renseignements sont importants aussi pour les monuments et la vie d'*Herculanum*.

BERYTUS, VII, 1942.

P. 37 et pl. IV, 5. D. Levi commente la mosaïque de *Lambiridi* (*Ann. épigr.*, 1922, n° 113).

Id., VIII, 1943.

P. 17-60 et pl. I. M. Rostovtzeff. *Res gestae divi Saporis*.

Inscription trilingue, en pehlvi, perse et grec, que Shapour I^{er} fit graver sur les murs de la « Kaaba

de Zoroastre », à Naqsh-i-Rustam, près de Persépolis. Une première partie, politique et militaire, donne un récit des victoires les plus retentissantes remportées par le roi sassanide sur les Romains, de Gordien III à Valérien ; une seconde est de caractère religieux.

54) Le texte grec de cette inscription, découverte en 1936, n'a encore été publié que d'une façon incomplète (M. Sprengling, *Amer. Journ. of Semitic Languages*, LVII, 1940, p. 330 et suiv., p. 341 et suiv. ; LVIII, 1941, p. 169 et suiv.) ; M. Rostovtzeff en transcrit ou traduit certains passages, insistant surtout sur la deuxième des campagnes commémorées par Shapour, — la première invasion de la Syrie et de l'Asie Mineure, — dont il fixe la date à 253 ap. J.-C. et dont un des événements principaux, la défaite romaine de Barbalissus, n'est mentionné par aucune autre source.

Cf. A. T. Olmstead, *Classical Philology*, XXXVII, 1942.

CLARA RHODOS, X, 1941.

P. 201-213. A. Degraffi. A Cos.

P. 203-208 avec fig. Deux fragments se raccordant d'une base de marbre, incomplète en bas et à gauche.

55)

c. r. qui COI · NEGOTIANTVR
ciuitatem COAM · PIETATIS · IN
c. iulium CAESAREM · PONTI
ficem maximvm PATREM PA
 5 *triae deum* QVE · ET BENEVOL
entiae erga SE CAVSSA

L. 1 : *c(ives) r(omani)*.

P. 207-209 avec fig. Plaque de marbre gris incomplète en bas et à droite, mutilée en haut à gauche.

56) . CLVIVS . f.

esq · LABEO

MINERVALIS

MINERVAE

5 DEDICAVIT

MAGISTERIO · C

L · PLOTI · L

L. 1 : *Cluvius* ; l. 2 : [*Es*] *q(ui)lina tribu*).

Minervalis, appartenant à une association de fidèles de Minerve : le terme est nouveau en épigraphie.

P. 210-213 avec fig. Autel de marbre. Les E sont de forme lunaire.

58)

TENDVNT VT IN DOMIBV A

MVNICIPIBVS MEREANT CIVI

STRICTA TAENACIS OBSERVANTIAE

ORIGENE CVRIALES RIMAND

5 FVNCTIONVM PVBLICARVM

SVM VIGOREM SALVTARIS

· RIGORIBVS PRAETERITI

R

E D I C

L. 1 : *domibu(s)*, puis A ou début d'un M.

Fragment d'une ordonnance impériale, probablement du IV^e ou du V^e siècle, qui concerne les *curiales*.

EPIGRAPHICA, VII, 1945.

P. 1-21. N. Degrassi étudie, d'après les inscriptions, les magistratures et les dignités sacerdotales de *Leptis Magna* au I^{er} siècle de l'Empire, ainsi que sa constitution en municipe romain. Colonie sous Trajan, la ville se-

57)

MARS PATER

GRADIVE

PRO SALVT ADQVE

INCOLVMITATE

5

DD NN IMPP ET CAESS

AGATHVS GENNADIVS V P P S M

L. 6 : *v(ir) p(er)fectissimus) p(raeses) s(olvit) m(erito)*.

Date : 293-305 ap. J.-C.

Agathus Gennadius était, sous la Tétrarchie, *praeses provinciae Insularum* (C. I. L., III, n° 450).

P. 212-213 avec fig. A Amygdalona, dans les thermes romains. Fragment de plaque de marbre remployé, incomplet en bas et à droite. Lettres irrégulières, certaines de forme curative.

rait devenue municipe sous Néron entre 61-62 et 68. Certains problèmes n'ont pas encore reçu de solution, comme celui de l'existence des suffètes postérieurement à la constitution du municipe et le nom de la tribu à laquelle appartenait *Leptis*.

P. 27-34. A. Ferrua. A Rome. Deux nouveaux fragments des Actes des Arvales remployés dans les Grottes Vaticanes ; l'un se place dans la partie gauche, l'autre dans la partie droite de la table ; il s'en faut de peu qu'ils se relient entre eux.

59)

.....MO C LA.....COS. ui k. iunias

in domo apud m. valerium iunianvm mag fratris aruales concurrunt ibique praetextati sacrificium deae diae iure uino fecerunt
ibiq. discumbentes toralibus segmentatis sacrificium iure uino fecerunt quod pueri putrim et marimi scndorum fili praetex
tati cum publicis ad aram retulerunt t iulivs
5 adfuerunt in collegio m valerivs iunianvs magister sex. caecilius maximvs elamen ti iulivs candidus capito m. fabivs iuli
anus heracleo optatianvs a avlivs vrinatvs qvadratvs . . . clavdiys pollio l.antonivs albvs ti clavdiys agrippinus

ISDEM COS iii K. I V N I A S

in luco deae diae m valerivs iunianvs magister ad aram immolavit porcas piaculares duas luci coinquendi
et operis facvndi ibique vaccam honorariam alpeam ad focvlvm deae diae immolavit dein sacerdotes in tetrastvlo
10 consederunt et ex sacrificio epvlati svnt svmpsiqve praetextis et coronis spicis vittatis lvcvm deae diae summoto
adscenderunt et per m valerivm iunianvm mag el per sex caecilivm maximvm agnam opinam immolarunt
perfectoque sacrificio omnes tvre vino fecerunt deinde coronis inlatis signisqve vinctis sex. caecilium maximum
ex saturnalibus primis in saturnalia secvnda magistrum annvum l clavdivm modestvm flaminem annuam fecerunt ibiq.
in tetrastvlo discumbentes apvt m valerivm iunianvm magistrum epvlati svnt post epulas riciniatus solatus corona pacitile rosacea
15 m. valerivs iunianvs svmmoto svper carceres ascendit et signum quadrigis et desvltoribvs misit praesidente.....
...victores palmis et coronis argenteis honoravit adfuerunt in collegio m valerivs iunianvs magister sex. caecilius
maximus ti iulivs candidvs capito m fabivs iulianvs heracleo optatianvs a avlivs vrinatvs qvadratvs... clavdiys pollio
l. antonius albvs ti clavdiys agrippinvs

ISDEM COS III k. iunias

20

in domum m. valeri iuniani magistri fratres aruales ad consummandum sacrum deae diae convenerunt ibique inter cenam
m. valerivs iunianus mag sex caecilius maximvs ti iulivs candidus capito m. fabivs iulianvs heracleo optatianvs a. aulivs urina
tius quadratvs .clavdiys pollio l. antonivs albvs ti clavdiys agrippinus.....

Actes complets des 27 et 29 mai ; début de ceux du 30. Ils doivent être datés entre 120 et 140, les personnages reparaissant dans d'autres documents similaires de cette époque.

Autre fragment nouveau des Actes des Arvales plus haut, n° 52.

P. 35-38 avec fig. Bruna Forlati-Tamaro. A Vérone, dans les murs élevés par Gallien en 265. Deux inscriptions publiées sans commentaires par Da Lisca dans les *Atti dell'Accad. di Agricoltura, Scienze, Lettere di Verona*, sér. 5, V, 1934, p. 35-50.

La première est le *C. I. L.*, V, n° 3393, avec la lecture suivante :

60)

CN CORNELIVS QVRVINI L
NERITVS SEVIR AVG SIBI
ET CLODIAE TONNIAE L
CHRESTE CONTVBERNAVIT

L. 1 : *Qurvini* pour *Curvini* ; l. 4 : le *C. I. L.* donnait CONTVBERNAL, *contubernal(i)*, que le sens réclame.

La seconde, inédite.

61)

. t E N A T I O
L . F
p R I M I O N I
m i L I T I P R A E T O R
5 C H O R T I I I I
c h O R O G R A P H I A R
i t e m . C A E L A T O R I
f i l I O . P I I S S I M O M A T E R

L. 6 : [*ch*]orographiar(*io*), chargé du relevé topographique ; l. 7 : *caelatori*, qui grave le métal.

Tenatius Primio aurait été un *immunis* chargé de graver sur bronze les plans relevés.

P. 39-46. G. M. Bersanetti. A *Leptis Magna*, au *forum novum*. Base (copie de G. Caputo).

62)

PIETATE INSIGNI PRAEDITO AC LEGVM
OMNIVM IVSTISSIMO MODERATORI
DN FLAVIO IVLIO CONSTANTIO VICTO
RIOSISSIMO SEMPER AVGVSTO
MARCVS NICATIVS VP PRAESES
PROVINCIAE TRIPOLITANAE DICAVIT
NVMINI MAIESTATIQVE EIVS CVM LEPCI
MAGNENSIBVS DEVOTVS

L'auteur étudie les éloges donnés à Constance II, établit une liste des inscriptions où le nom de ce prince est précédé de *dominus noster*. Un nouveau

praeses de Tripolitaine apparaît ici, peut-être entre la mort de Gallus (fin de 354) et la nomination de Julien comme César le 6 novembre 355.

P. 47-71. C. Pietrangeli. Inscriptions de Bevagna (*Mevania*), à 10 kilomètres de Foligno.

P. 47-60. Étude d'un exemplaire nouvellement retrouvé d'un manuscrit de Coletti qui, autour de 1780, recueillit les inscriptions de Bevagna ; cet exemplaire fut mis à jour après 1875 par Ambrogio Bartoli.

P. 60-62. Étude d'une petite œuvre épigraphique inconnue d'un antiquaire du XVIII^e siècle, né et mort à Bevagna, Fabio Alberti.

P. 62-68. Inscriptions inédites ; les plus intéressantes sont celles-ci :

Fragment de cippe incomplet à droite.

63) A · R V B R i u s
H A R I S P E X
V O L S I N I E N S I S
S · C

L. 3 : peut-être *Volsinien-si[um]* ; l. 4 : *s(enatus) c(onsulio)*.

Stèle de travertin.

64) C · C A R P E L A N V
C · L G R A T V S
S A G A R I V S
M A G · V A L

L. 4 : *mag(ister) Val(etudinis)*, mention assez fréquente dans les

inscriptions de *Mevania* (*C. I. L.*, XI, p. 733), où la déesse Valetudo, qui correspondait à Hygea, avait un sanctuaire.

P. 68-71. Additions et corrections à des inscriptions éditées antérieurement.

P. 101-108. Orvolina Montevicchi. Essai d'interprétation de l'attitude de Tibère à l'égard des honneurs divins, d'après l'inscription de *Gythion* en Laconie (*Ann. épigr.*, 1929, n° 100).

P. 109-122. A. Calderini. A Milan, dans les églises Saint-Ambroise et Saint-Laurent. Inscriptions récemment découvertes et publiées dans des livres et revues qui ne sont pas spécialement épigraphiques.

P. 109-113. 65) Fragment publié par F. R. Reggiori, *La basilica Ambrosiana, ricerche e restauri* 1933-1940, Milan, 1941, dans lequel A. Calderini a reconnu un nouveau fragment du testament de Pline le Jeune (*C. I. L.*, V, n° 5262).

Dans l'église Saint-Ambroise. Deux épitaphes païennes, dont l'une (n° 9) est 66) celle d'un centurion de la *legio V^a Macedonica* ; inscription chrétienne (n° 5) offrant peut-être un mélange de caractères grecs et latins ; six épitaphes chrétiennes.

Dans l'église Saint-Laurent (A. Calderini, *Aevum*, XIX, 1945, p. 3-4.)

Plaque de marbre.

- 67) B colombe, fleur, colombe M
- HIC REQVIESCET IN PACE PROTAΔΙΑ
 RELEGIOSA FEMINA QVI VIXET (sic)
 IN SECVLO ANNVS PLVS MINVS (sic)
 5 LV DEPOSITA EST SVD DIE X KA (sic)
 LENDAS AGVSTAS OPILIONE VI (sic)
 RO CLARISSIMO CONSVLI IND SE
 CVNDA

L. 1 : *B(onae) m(emoriae)*.

Date : 524 ap. J.-C.

Stèle portant une inscription
 métrique chrétienne dont voici
 la transcription :

- 68)
 || *cuius in occasu*
 ... *mors discrimena sentit* || *cum n[il]*
uita perit cui lux mutata sepulcris || *et*
 5 *superest in morte dies quem sortes* (sic) *su-*
prema || *ultima bis quinis peremerunt*
tempora lustris. || *Dep. su. d. XVIII kal.*
Febr. Maximo u. c. cons.

Date : 523 ap. J.-C.

P. 125-127. Recension par
 A. Calderini de sa *Silloge di iscrizioni latine delle raccolte milanesi, appunti delle lezioni di antichità romane*, Milan, 1940.

HESPERIA, X, 1941.

P. 65-90 ; p. 237-261 avec
 fig. J. H. Oliver. A Athènes,

dans les fouilles de l'agora. In-
 scriptions grecques pour la plu-
 part.

P. 72-77, n° 32. Fragments
 d'une base de marbre très in-
 complète.

69) En haut, sur la moulure :
 [‘H ἐξ Ἀρείου πάγου] βου[λ]ῆ καὶ ἡ
 β[ουλ]ῆ τῶν Χ’].

Au-dessous de la moulure :

[Κοῦτον Τρεῖλλιον Ῥοῦφον Κοίντου υἱόν [Λαμπιρέα ἀρχιγερέα πρῶτον ἐπ]-
[αρχιγείας τῆς ἐκ] Ναρβῶνος καὶ ὕπατον Καίνεήνησιν [εἰρῶν δῆμου Ῥωμαίων καὶ]
[πάσαις τιμαῖς ἐ]ν τῇ πατρίδι. Τολόση τετευμημένον καὶ ἀ]ργοντ[α ἐ] πώνυμον]
[ἐν Ῥοῦφῳ καὶ ἐ]περέα Δ[ρ]ούσου ὕπατου καὶ ἱερέα Εὐδακτείας καὶ [Εὐνο]μία[ς διὰ βίου]
[καὶ χρυσ]οφο[ρί]α δ[ιὰ βίου] τετευμημένον καὶ ψηφίσματα ἀ]ναθέσει[ως ἀ]νδράντων]
[καὶ εἰκό]λω[ν ἐν παντί ναῶ καὶ ἐπιστήμῳ τῇ]ς πόλεως τόπω καὶ]
[.] Τρεῖλλίου Ῥοῦφου γυναικί [ἐ]περιαν [ἐν Τ]ολόσῃ θεᾷς [Ῥοῦφῳ, . . .]
[.] Τρεῖλλι[κ]ιον Ῥοῦφ[ι]ον Μάξιμ[ον] υἱόν [τοῦ Τ]ρεῖλλίου Ῥ[οῦφου] φιλέας -ῆς]
εἰς [τοῦς Ῥοῦφῳ] [ῆς].

10

A gauche au-dessous de la dédicace (en lettres plus petites) :

[Τὸ κοινόν Να]ρβωνητῶν ἐπαρχιγείας [τῇ ἐξ Ῥοῦφου π]α-
[γου β]ουλλῇ καὶ τῇ βουλλῇ τῶν [ἐξ] ἀκοσίων
χάριεν.

[. . .] υἱ ἀρχιγερέα πρῶτο[ν] ἡμ[έτερο]ν]

15-28. De ces lignes il ne reste que des débris épars.

A droite au-dessous de la dédicace (en lettres plus petites) :

[Οἱ] ἀργον[τες καὶ] ἡ [β]ουλλῇ Τολωσά[ων τῇ ἐξ Ῥοῦφου] π[αγ]ου βουλλῇ καὶ τῇ βουλλῇ τῶν [ἐξ] ἀκοσίων καὶ τῷ δῷ]-
μῳ τῷ Ῥοῦφῳ.

30

[Π]εισι[τε]ν υἱεὺν χ[ι]δρον οἱ [δ]αμεν αἱ ἀσιν[.] Τ]ρεῖλλίου Ῥοῦφου]
τὰς γ[ιν]ομένης τ[ι]μῆς εἰς δι[ἀ]κοσμι[ον] τῆς ἡμ[έτερας] δόξης ἐ[γγ]εινώσασθαι]
αὐτο[ν]] υἱ] αἱ] οἱ οἶους ἀνα[τε]φ[οντες ἐπ]α[ν]ισαν καὶ χρυσ[ο]φορία]
[.]] θασεν] εἰς κοινὴν τόνων εὐδακτείας ὅ [ημ[έτερος] Ῥοῦφου]
[.]] δὲ καὶ Ῥοῦφῳ ὅτι εἰς ἀμύλλαν πόλεων φιλεῖται [εἰς γὰρ πάντας τ[ῆς]]
[.]] διελ[ίστη]σεν, οὐ παρ' ἡμῶν δὲ μόνον ἐπιφανῆς ἀλλὰ καὶ ἐν ἑκά[στη]ς]
[.]]]]]]]]]
[.]]]]]]]]]
[.] Ῥομαίω[ν]]]]]]]]]
[.] υἱ ἡμῶ[ν]]]]]]]]]
[.]]]]]]]]]
[.]]]]]]]]]
[.]]]]]]]]]

35

40

45

L. 3 : *summus Caeninensis sacrorum populi romani* ; l. 32 : ἐ[πιγ]εινώσκομεν (J. et L. Robert, *R. É. G.*, LVII, 1944, p. 203) ; l. 36 : ἐν ὅλα[ις ἐπαρχείαις] (cf. plus loin, n° 83), ἐν ὅλ[ηι τῇ ἐπαρχείαι] (J. et L. Robert).

L. 1-10 : inscription en l'honneur du Toulousain Q. Trebellius Rufus, de sa femme (ou de sa fille) et de son fils ; l. 11-28 : lettre du *concilium* de la Narbonnaise à l'Aréopage et au Conseil ; l. 29-45 : lettre des autorités de Toulouse aux Athéniens.

Q. Trebellius Rufus est déjà connu entre autres par les décrets honorifiques *I. G.*, II², n° 4193 qui donnent le même texte que nos l. 1-7 ; il a été archonte à Athènes sous Domitien entre 85-86 et 94-95 ; on peut ainsi fixer la date de l'inauguration du flaminat provincial de la Narbonnaise sous les Flaviens ; πρῶτος (ici l. 14, cf. l. 2-3 ; n° 4193) a un sens chronologique et non honorifique (J. et L. Robert, d'après J. A. O. Larsen, *Classical Philology*, XXXIX, 1944, p. 198, n. 2 ; A. Aymard, *Rev. des Études latines*, XXIV, 1946, p. 36) ; — l. 34 : peut-être allusion à la prêtrise d'Eukleia et d'Eunomia dont il est question *I. G.*, II², n° 4193 et ici l. 5 (J. et L. Robert) ; — l. 35 : les πόλεις seraient, pour J. H. Oliver (cf. plus loin, n° 83), probablement Rome et Athènes, pour J. et L. Robert plutôt Athènes, Toulouse et les autres villes de la Narbonnaise ; l. 40 : ἐπε[θ]ύμησεν ἡσυχίαν, cf. plus loin, n° 83.

P. 77-78, n° 33. Stèle de marbre brisée en haut et à droite. **70)** Début des douze dernières lignes d'un document où l'auteur voit une lettre de l'empereur Hadrien relative aux honneurs décernés à Antinoüs après sa mort (réserves de J. et L. Robert concernant la restitution, *loc. cit.*, p. 203).

P. 78-82, n° 34. Partie inférieure d'une stèle de marbre. **71)** 14 lignes fort endommagées, surtout les six premières (Pittakis, *Ἐπιγραφαὶ Ἀνέκδοτοι*, II, 1852, p. 8' et ε', non comprise au *Corpus*). Fin d'une lettre d'un proconsul d'Achaïe ou d'un *legatus pro praetore* ; il s'agit d'une affaire judiciaire dans laquelle le magistrat promet que châtement sera fait (voir l'interprétation de J. et L. Robert, *loc. cit.*, p. 203-204).

P. 84-85, n° 36. **72)** Petit fragment d'un décret en l'honneur de Julia Domna analogue à *I. G.*, II², n° 1076 (cf. plus haut, n° 11).

P. 85-90, n° 37. **73)** Trois petits fragments inédits de *I. G.*, II², nos 1081-1085, auxquels l'auteur rattache le n° 1116. Ce seraient les restes d'un décret, datant de 203 ap. J.-C., en l'honneur de C. Fulvius Plautianus, préfet du prétoire de Septime Sévère (J. et L. Robert, *loc. cit.*, p. 204, n'acceptent ni les arguments ni la restitution).

P. 237-238, n° 38. Deux petits fragments de marbre.

74)

CN

F·AR

COS.

*prou. africae**prou. cretae et cyrenarum*

D'après l'auteur, époque julio-claudienne.

P. 238, n° 39. Fragment de marbre complet seulement à gauche. Au-dessus du début d'un texte grec, datant probablement de l'époque de Claude :

75)

gradvs

AB·ARIS·

La l. 1 semble évoquer l'escalier monumental qui menait aux Propylées et fut construit sous Claude.

P. 239-241, n° 40. Cinq fragments de marbre.

76)

a)

EI

O·INTER

praefecto eqvitatvs

R

d)

*b + c) comiti et legato in BRITANNIA**legato CAESARIS·**legato·DIVI CLAVDII**legato augusti* e)*legato pr. pr. provinciae moesiae**legato pr. pr. provinciae britanniae*

V

Il s'agirait d'A. Didius Gallus, qui aurait accompagné l'empereur Claude en Bretagne en 43 ap. J.-C.

L'auteur propose une restitution nouvelle de l'inscription d'Olympie (*C. I. L.*, III, n° 7247, cf. 12278) ; il rejette les compléments d'A. von Domaszewski et revient en général à ceux de Th. Mommsen ; aux l. 5-6, il restitue :
5 *comes et legatus imperatoris in*
6 *britannia* . . .

P. 242, n° 41. Fragment de dédicace à l'empereur Vespasien.

P. 243-244, n° 43. 77) Épitaphe latine et grecque de Valeria Fortunata, faite par Antiochus *Caes. n̄s.* [= *n(o)s(tri)*] *uerna.*

P. 244-246, n° 44. Stèle de marbre.

78)

T FABI VSTAF ARNAPVDES
BRIXELCMIL LEGAXI cl. p. F
STIP VIIANNA XXVIII E
IVL HAF. CB

Au-dessous, transcription de la même épitaphe en lettres grecques, les chiffres seuls étant en grec.

P. 246. Liste des épitaphes de marins et de soldats romains trouvées à Athènes et au Pirée.

P. 247, n° 45. Fragment de l'épitaphe d'un soldat.

P. 247, n° 46. **79)** Fragment de l'épitaphe d'un soldat originaire de *Virunum*.

P. 248, n° 47. Fragment de l'épitaphe d'un vétéran.

P. 248-249, n° 48. Fragment de l'épitaphe d'un marin de la flotte de Misène.

P. 249-251, nos 49-52. Fragments de dédicaces à l'empereur Hadrien.

P. 251, n° 53. Fragment de dédicace aux empereurs Septime Sévère et Caracalla.

P. 255-258, n° 61. **80)** Fragments d'une base en l'honneur de Sosia Falconilla, dont le texte grec peut être restitué d'après l'inscription n° 7066 du *C. I. L.*, VIII (*Cirta*). Le titre de ὑπατικός donné au grand-père, Pompeius Falco, montre que au n° 7066 du *C. I. L.*, *cos.* doit bien être développé en *consularis*. Dans l'inscription n° 12117 du *C. I. L.*, III, corriger *consularis* en *consulari* et *curator viae Trajanae* en *curatori*. Dans l'inscription n° 4539 du *C. I. L.*, XIV, on ne peut restituer le nom d'un consul comme [Q. Pompei]us F[alco], ainsi que l'a proposé Edm. Groag (*Jahreshefte des österr. archäol. Instit. in Wien*, XXIX, 1935, *Beiblatt*, col. 178).

P. 361-370 avec fig. J. H. Oliver. **81)** Trois documents concer-

nant l'empereur Hadrien : *I. G.*, II², n° 1094 ; — *Ibid.*, n° 1088 auquel il faut ajouter *Ibid.*, n° 1090 et *I. G.*, III, n° 3985 (voir les remarques de J. et L. Robert, *R. É. G.*, LVII, 1944, p. 204, n° 83) ; — lettre aux habitants de *Beroea* ; l'auteur retouche la lecture de J. M. R. Cormack (cf. plus loin, n° 93) et présente une restitution du fragment Delacoulonche (cf. *Ibid.*) à l'aide de ce texte.

P. 388-390 avec fig. O. Broeneer. A Corinthe, dans une petite chambre tout près du bouleutérion. Base mutilée en haut.

82) COLONIA e L
I V L I A E ·
CORINTHIENSI
Q · GRANIVS · Q · F
BASSVS · S · P · D · D
P R O C · A V G

Restes d'une inscription plus ancienne martelée.

Id., XI, 1942.

P. 29-103 avec fig. J. H. Oliver. A Athènes, dans les fouilles de l'agora. 41 inscriptions d'époque romaine.

P. 80. Appendice concernant l'inscription reproduite plus haut, n° 69.

83) L. 35 : εἰς ἀμύλλαν πόλεων, probablement Rome et Athènes ; l. 36 : restituer ἐπαρχείαις ; l. 40 : ἐπε[θ]ύμησεν ἡσυχίαν, allusion probable au fait que le personnage a décliné sa promotion au rang de sénateur, cf. *Plin. Epist.*, I, 14, 5.

P. 81-89. Liste chronologique des archontes athéniens sous l'Empire romain.

P. 90. Aux épitaphes de marins et de soldats romains trouvées à Athènes et au Pirée qui ont été groupées dans *Hesperia*, X, 1941, p. 244-249, en ajouter deux autres : I. G., II², n^{os} 13212 et 13213. J. H. Oliver restitue ainsi le n^o 13213 (cf. L. Robert, *Rev. de philologie*, LXX, 1944, p. 38, n. 2) provenant d'Éleusis :

84) D. M. || C. Domi <ti>us
Aper Panon(ius) || mil(es) clas-
s(is) Pr(aetoriae) Misenens(is) ||
[vix(it)] an(nis) XLV mil(itavit)
an(nis) XXIII || [...] eius Maxi-
mus h(eres) b(ene) m(erito). 'Εάν
τις κτλ.

L. 5 : [Apul]eius ou [frater] ejus.

Dans I. G., II², n^o 12595, il est difficile que le personnage soit

un centurion, puisque c'est un affranchi.

85) Restituer peut-être l. 1 :
ἐκατοντ[αέτους] ; l. 3-4 : [ἐλεύ]-
θερος ἔζησεν ἔτη ιγ'.

P. 91-103. Index des noms figurant dans les inscriptions publiées p. 29-103.

P. 338-348. H. R. Immerwahr. A Athènes, dans le mur Nord de l'Acropole.

P. 347 avec fig. Bloc de marbre.

86)

‘Ο δῆμος
Γαῖον Ἀλλιηνὸν Αὔλου υἱόν.

Aulus Allienus fut notamment prêteur en 49 av. J.-C. ; sur sa carrière, cf. Klebs, P. W., *R. E.*, I, col. 1585.

P. 347-348 avec fig. Bloc de marbre.

87)

‘Η βουλὴ ἡ ἐξ Ἀρχοῦ πάγου
Γαῖον Ουῒέττιον Σαβῖνον Γρανιανὸν
ταμίαν καὶ ἀντιστράτηγον.

C. Vettius Sabinus Granianus, *quaestor pro praetore*, est inconnu ; l'inscription serait du 1^{er} ou du 11^e siècle ap. J.-C.

Id., XII, 1943.

P. 12-88. A. E. Raubitschek.

P. 73-76 avec fig., n^o 22. Base (I. G., II², n^o 4076 avec six fragments nouveaux).

88)

Ῥαππίαν Ἀννίαν Ῥή[γυλλ[αν Ἀτι]-
λία[ν Καυκιδίαν Τερτύλλα]ν
Ἀπ[πίου ὑπάτου ποντίφ]ικος
θυγ[ατέρα Ἡρώιδου Μα]ραθω-
νίου [ὑπάτο]υ ἐξηγητο[ῦ] γυναικα
Φλ. Σο[υλπι]κιανὸς Δωρ[ίω]ν ἄρχων
τοῦ Π[ανελ]ληνίου εἰς [πα]ρηγορίαν
φ[ίλ]ου.

Le dédicant appartenait à une noble famille crétoise (cf. Stein, P. W., R. E., VI, col. 2618-2619, nos 185-188); peut-être est-il identique à T. Flavius Sulpicia-

nus, beau-père de l'empereur Pertinax, ou au moins son parent.

P. 81-87 avec fig., n° 25. A Athènes, neuf fragments provenant de l'agora.

- 89) [Ἡ ἐξ Ἀ]ρε[ίου πάγο]υ βο[υλή καὶ ἡ]
[βου]λή τῶν [Φ' καὶ ὁ] δῆμος [ὁ Ἀθη]-
[ναίων]ν Ἀ. Λου[κίλιον Πά]νσ[α Πρεις]-
κιλλιανὸν [ἡγεμόνα ? πρεσβευτὴν ? τοῦ]
5 κυρίου Αὐτοκ[ράτορος ἐπίτροπον]
ἐπαρχείας Κιλικίας [ἐπίτροπον Παν]-
νονίας κατωτέρας ἐπίτ[ροπον τῶν ἐν]
[Ρ]ώμῃ ὑδάτων ἐπίτροπ[ον Πόντου ? Βιθυ]-
[νίας ? Παφλαγο ?]νίας ἐπίτ[ροπον Ἀσίας]
10 [πατέρα] συνκλητικῶν
[ἀρετῆς] ἔνεκεν καὶ [τῆς] εἰς τὴν
πα[τρίδα] τὰς Ἀθῆν[ας εὖν]ο[ί]ας χάρ[ιν]
αἰτ[ησα]μένου καὶ ἐπιμεληθέντος
Θεο[φίλου] ὁ Ὑβιάδο[υ τὸν ἑαυτοῦ]
15 [φίλον καὶ ε]ὐεργέτην.

Si l'on admet les restitutions de l'auteur, qui sont fort sujettes à caution (voir plus haut, n° 18), le favori de Caracalla qui gouverna l'Achaïe (Cassius Dio, LXXVIII, 21, 3-5) aurait été le procureur d'Asie L. Lucilius Pansa Priscillianus (cf. A. Stein, *Röm. Ritterstand*, p. 172-173) et non son fils, le συκλητικός d'Éphèse (J. Keil, *Forschungen in Ephesos*, III, p. 139, n° 53; cf. Edm. Groag, *Reichsbeamten von Achaia*, col. 82-84).

Remarques sur Théophilos qui appartient à une famille en vue d'Athènes au temps des Sévères.

P. 120 et pl. V. K. Lehmann-Hartleben. A Samothrace. Relevé plus complet du C. I. L., III, n° 719 par Cyriaque d'Ancone (cf. I. G., XII, 8, nos 191, 211 et 212).

Id., XIII, 1944.

P. 263 avec fig. B. D. Meritt. A Athènes. Petit fragment d'une dédicace en l'honneur de l'empereur Hadrien.

P. 315-348. R. Scranton. A Corinthe. Fragments d'architraves appartenant à deux temples de l'empereur Commode.

Fig. p. 325 et 326, p. 345.

90) IMP · CAESAR · DIVI · M̄ · ANTONINI · PII · GER
DIVI · NERVAE · ADNEPOS · M · AVREL · COMM
.....
EX · TESTAMENTO · CORNEL · BAEBIAE · FECIT · CVR

Fig. p. 340 et 344.

91)

pronepos · divi · traiani · parthici · ab · nepos ·
pontif max trib p x imp vii cos iii pp

P. 344-348. Commentaire de ces deux inscriptions.

L'auteur propose de restituer la première ainsi après la filiation : l. 2, *Comm[odus Ant. Aug. Pius Sarm. Germ. max. Britt. pontif. max. trib. p. XV imp. VIII cos. VI p. p.]*, ce qui reporterait à 189-190 ap. J.-C. ; l. 3, *cur[avitque...]*.

La seconde se date entre le 10 décembre 184 et le 9 décembre 185.

JOURNAL OF ROMAN STUDIES,
 XXX, 1940.

P. 1-10. A. Alföldi. Les dates des règnes de Valérien et de Gallien. Listes des dates qui sur les inscriptions et les monnaies sont comptées normalement et de celles qui, pour la *tribunicia potestas* ou le consulat, présentent des chiffres supérieurs à ce qu'ils devraient être et qu'il convient de rectifier.

P. 32-49. W. H. Friend. Les *memoriae Apostolorum* dans l'Afrique du Nord romaine. Relevé des inscriptions qui les concernent (22 nos). Le culte des apôtres Pierre et Paul semble avoir été dans cette région non seulement indépendant de toute vénération à l'égard de la papauté, mais inspiré par une tradition africaine hostile aux idées catholiques ; il est particulièrement

florissant dans les milieux donatistes qui l'associent au culte des martyrs locaux.

P. 50-52. J. M. R. Cormack. A *Beroea*. 92) Lecture et restitution nouvelles de l'inscription de Nerva (Delacoulonche, *Arch. Miss. scient.*, VIII, 1859, p. 221-224 et 252, n° 44).

P. 56-74. Chr. Lucas. Les *curatores reipublicae* dans l'Afrique romaine. Liste des curateurs dont la date peut être fixée (le premier est de 196 ap. J.-C.) ; liste de ceux dont la date n'est pas exactement déterminable. Recrutement des curateurs ; leurs fonctions et l'œuvre qu'ils accomplirent.

P. 148-152 avec fig. J. M. R. Cormack. A *Beroea*. 93) Lecture révisée et plus complète de l'inscription publiée par A. Plassart, *Bull. de Corr. hellén.*, XLVII, 1923, p. 183-185 ; *S. E. G.*, II, n° 398 ; rappel (p. 150-151 avec fig.) d'un fragment d'inscription plus anciennement connu, réplique du même texte (Delacoulonche, *loc. cit.*, p. 220-221 et 263, n° 73). — Pour ces deux inscriptions, voir plus haut, n° 81.

P. 177. Mrs. Cotton. A Silchester. Estampille de potier.

P. 182-190. R. P. Wright. Inscriptions de la Bretagne romaine.

P. 182 avec fig. A Carlisle. Bas

d'un autel avec restes d'une inscription.

P. 183. A Corbridge. Plaque portant différentes sculptures.

94) L E G
VI VIC
F E C.

P. 183-185. Provenances diverses. Pierres de construction avec mentions d'unités militaires; une permet de corriger le n° 736 du *C. I. L.*, VII; une autre, le n° 881 de l'*Ephem. epigr.*, VII.

P. 185 et pl. XIX, 1. A Corbridge. Pierre de construction.

95) Deux colonnes soutiennent à leur sommet une guirlande; sur les chapiteaux, à droite : $\overline{D|V}$, à gauche : $\overline{c\bar{A}P}$; sur les bases, des monogrammes qui n'ont pas été déchiffrés; entre les colonnes, dans une couronne COH · VI; dessous, un sanglier.

PI liés, OH liés.

L'auteur lit : *c(enturia) Tu(l-li) Capit(onis)*; le sanglier indique la légion XX^e.

P. 185. A Crindledykes (Northumberland). Borne milliaire (*Ephem. epigr.*, VII, n° 1108). Nouvelle lecture.

96)
IMP CÆS m. NREL
SEVERO ALEXANDRO
PIO FEL AG PM R P II
COS PP CVR CL XENOPH
LEG · AG · PR *praet*
MP · XIIII

Date : 10 décembre 222-9 décembre 223 ap. J.-C.

P. 185. A Cawfields (Northumberland). Borne milliaire (*Ephem. epigr.*, VII, n° 1115). Nouvelle lecture.

97)
IMP CAES NREL
SEVER ALEXANDRO
PI FEL AG PM R P II
COS PP CVR CL XENOPHON
5 TE LEG AG RR
AET M P XVIII

L. 5 : PR PR (le P et l'R sont liés).

P. 185-186 et pl. XIX, 2. A Caerleon (*Esca*).

98)
D · M
T · FLAVIVS · CANDI ·
DVS · VLP · TRAIANA
M · LEG · II · AVG
5 STI · VII · AN · XXVII
FRA · C

L. 3 : *Ulpia Trajana*, auj. Xanten.

P. 186. 99) La l. 1 de l'épithaphe donnée *Ann. épigr.*, 1940, n° 110 peut se lire D · M · S · D IVLIV. Scellement de plomb venant de Corbridge, avec mention de l'*ala Sabiniana*.

P. 186-187. A Caerleon. Grafites en lettres pointillées sur des objets de bronze, dont une phalère avec indication d'une centurie.

P. 187. Estampilles sur briques dont une, incomplète, de la légion IX^e, trouvée à York, et huit, signalées seulement, de la légion XX^e, provenant de Chester.

P. 187-188. A Wiggonholt (Sussex). Graffite sur une brique venant d'un pilier d'hypocauste dans une villa.

100) P XX
CVNIATI IIII
TVBV N̄ DLX (bv liés)

R. G. Collingwood lit : *p[ilares] XX, cuniati* (pour *cuneati*) *IIII, tubu(li) n(umero) DLX*.

Rappel du travail exécuté dans un four.

P. 188-190. Graffites de diverses provenances.

P. 190 avec fig. A Water Newton (Huntingdon). Fragment de grand mortier ; sur le bord, en peinture brune.

101)
SENNIANVS
DVROBRIVIS VRII

L'inscription confirme l'identification de la localité avec *Durobrivae*.

Id., XXXI, 1941.

P. 24-25 avec fig. J. M. R. Cormack. Près de *Beroea*. Stèle.

102)
· B F ·
IVL · AVFIDIVS ·
MIL · LEG · XVI · F̄ · F̄
FVIT · ANN · XXVII ·
5 ♂ MILITAVIT · ANN ·
VIII VAL ·

L. 1 : *B(ona)e f(ortunae)* ; l. 3 : *F(irmae) F(idelis)* ; l. 6 : *val(e)*.

P. 41, 54, 56 et fig. p. 57. F. Oswald. A *Margidunam* (Castle

Hill, Nottinghamshire). Estampilles de potiers.

P. 73-81. C. H. V. Sutherland. 103) La série d'*aes*, attribués à la colonie de *Dium*, en Macédoine, qui portent les noms des *duoviri quinquennales* C. Baebius P. f. et L. Rusticelius Basterna, a été frappée sous Tibère. Reconstitution de la carrière de C. Baebius qu'il faut identifier avec C. Baebius P. f. Cla. Atticus du *C. I. L.*, V, n° 1838.

P. 133, 134, 138. Estampilles de potiers de provenances diverses.

P. 140-148. R. P. Wright. Inscriptions de la Bretagne romaine.

P. 140 et pl. XVIII. A Ebchester (Durham). L'autel *C. I. L.*, VII, n° 9* (*Ephem. epigr.*, IX, p. 681) est authentique. Il faut lire :

104) D E O
V E R N O
S T O N O
C O C I D I
O V I R I I S
G E R V S L Ø

*Deo Vernostono Coccidio Viri-
<l>is Ger(manus) v(olum) s(ol-
vit) l(ibens).*

P. 140. A Corbridge. Autel.

105) A R A
D I A N
P O S V I
N

*Ara(m) Dian(ae) posui(t)
N [...].*

P. 140. A Corbridge. Dédicace à Mercure.

P. 141. Inscriptions minimales de Corbridge et de *Verulamium*.

P. 142. A Carvoran (Northumberland). Faible reste d'une dédicace à l'empereur Hadrien.

P. 142. A Corbridge (*C. I. L.*, VII, n° 482; *Ephem. epigr.*, IX, n° 1156). Il faut lire :

106)

IMP · CAES · L · SEP SEVERVS · PI
PERTINAX · ET · IMP · CAESAR · M^o
AVR · ANTONINVS · PIVS · AVG
VSTI · ET P · SEPTIMIVS GETA
CAESAR HORREUM *per*
VEXILLATIONEM *leg.*
FECERVNT SVB *l. alfen* o
SENECIONE LEG *augg. pr. pr.*

P. 142-143. A Birdoswald. Il faut lire ainsi la fin de la l. 5 et les l. 6 et 7 du n° 113 de l'*Ann. épigr.*, 1930 :

107)

getae caes. HOR
REUM · RESTIT · COH I · AEL
DAC · E · I · TRACUM · C · R · SVB

P. 143-144 et pl. XIX, 1. A Carvoran. Pierre de construction.

108)

> SILVANI ·
VALLAVIT ·
P · CXII · SVB ·
FLA · SECVNDO
prae EF

Lire ainsi le n° 502 c du *C. I. L.*, VII :

109)

> PRIMI
VALLAVIT
P CXII
S V B
FL SECVNDO
PREF

Dans *C. I. L.*, VII, n° 784, l. 2 : VALLAVIT.

P. 144-145 et pl. XIX, 2. A Walltown (Northumberland). Pierre de construction militaire ; rectification du n° 1069 de l'*Ephem. epigr.* VII.

P. 145. Petites inscriptions de provenances diverses.

P. 145-146 et pl. XX. A Brough-on-Humber (*Petuaria*). Cinq saumons de plomb dont quatre avec inscriptions. Trois proviennent du même moule que les deux exemplaires *Ephem. epigr.*, IX, n° 1265 et *C. I. L.*, VII, n° 1216.

110)

C · IVL · PROTI · BRIT · LVT · EX · ARG

C(ai) Jul(i) Proti; (plumbum) Brit(annicum) Lut(udarense) ex arg(entariis fodinis).

Sur le 4^e :

SOC · LVT · BRIT · EX · ARG

Soc(iorum) Lut(udarensium); (plumbum), etc.

P. 146. A Belby, Howden (Yorkshire). Saumon de plomb trouvé en 1910. Le texte est rapporté ainsi :

111)

SOCIOR LF BR EX ARC

Socior(um) L <ut> (udarensium); (plumbum) Br(itannicum) ex ar <g> (entariis fodinis).

P. 146-147. A Londres. Nom sur un jeton en os.

P. 147. A Caerleon. Quatre-vingt-dix briques estampillées. Quelques variantes nouvelles des marques de la *leg. II^a Aug.*

P. 147-148. A Canterbury, estampille incomplète sur brique ; à Plymouth, marque sur un vase (?).

Id., XXXII, 1942.

P. 14-26 avec fig. T. D. Pryce, dans un article sur la céramique romaine rouge vernissée à décor, fabriquée en Italie et dans le Sud de la Gaule entre 30 av. J.-C. et 50 ap., étudie les marques de potiers arrétins.

P. 33-38 avec fig. et pl. I, II, 3-4. R. P. Wright. Nouvelles lectures de l'inscription de *Nicopolis* près d'Alexandrie (*C. I. L.*, III, n° 6580 ; H. Dessau, *I. L. S.*, n° 2304) ; révision de l'original, avec une copie faite en 1801 par le major G. Cookson et trois petits fragments retrouvés en 1939 (l. 8 de la face ; l. 44-45 du côté gauche).

112) Face, l. 8 : *consulibus ii QVIBVS ET PERPETVAM*.

Face, l. 9 : *immunitatem...*

P. 39-52. Ch. Green. A *Glevum*. Quelques marques de potiers.

P. 65-77 avec fig. et pl. III. I. A. Richmond et C. E. Stevens s'occupent du « Land-register » d'Orange.

113) I. A. Richmond traite de la *tabula censualis* (É. Espérandieu, *Inscr. lat. de Gaule, Narbonnaise*, n° 186) ; il accepte l'interprétation *ad k(alendarium)* au lieu de *ad k(ardinem)* (cf. plus loin, n° 119) ; le *ludus* de la l. 13 est une école de gladiateurs en forme d'amphithéâtre sans gra-

dins dont on a découvert les restes en dehors des murs romains, à l'Ouest de la ville et au Nord de la route de Roquemaure. Les *merides* sont des bandes de terre *extra muros*, concédées à titre perpétuel, qui se développaient le long de cette route.

C. E. Stevens considère les fragments *C. I. L.*, XII, n° 1244 et p. 824 ; É. Espérandieu, n° 183 ; *Ann. épigr.*, 1930, n° 51, qui, en relation avec un *kardo* et une opération d'agrimensuration, se rapportent à un lotissement de terre coloniale, soit à l'assignation originelle de Jules César (fragment A de 1244 et *Ann. épigr.*), soit à un nouvel arpentage consécutif à l'accroissement par Domitien de la surface assignée (fragments B, C et D du *Corpus*), A voulant dire *a(ssignatus)*, N · A *n(on) a(ssignatus)*.

P. 78-91. Fr. Schulz. Étude des registres et certificats de naissance romains (première partie). Reprend et discute l'ensemble de la question. Liste par ordre chronologique des documents concernant les enfants légitimes (11) et illégitimes (5). La *professio liberorum* et l'*album professionum*.

P. 115-119. R. P. Wright. Inscriptions de la Bretagne romaine.

P. 115. A York. Dédicace à Mercure.

P. 115 et pl. II, 1. A Stanhope (Durham). 114) L'inscription à *Silvanus invictus* du *C. I. L.*, VII, n° 451 en a remplacé une plus ancienne ; l. 1 : on distingue encore des restes du texte origi-

nal *numinibus augustorum* ;
l. 3-4 : lire SEBOSIAN||NAE.

P. 115-116. Provenances diverses. Pierres de construction avec mentions d'unités militaires, dont à Birdoswald **115**) une centurie de la *coh. I^a Dac(orum)*.

P. 117. A York. Épitaphe.

P. 117-118. A Corbridge. 20 jetons en os, dont quelques-uns avec de petites inscriptions au revers. Liste de jetons semblables déjà connus en Bretagne romaine.

P. 118. A Londres. Petites inscriptions sur cuir.

P. 118. Graffites de diverses provenances.

Id., XXXIII, 1943.

P. 36-38 et pl. II. R. P. Wright.
A Whitley Castle, près d'Alston

118)

u o l u n t a T E M CORROBORAREMVS QVOD
p r a e c i d e r e DEBVIMVS NE QVIS
*m o u e a t a l i*QVAM QVAESTIONEM NAM
s i q u i s m o u e r i t DENOTATVS PROVOCABIT
s e u e r i t a T E M NOSTRAM

Au-dessous, inscription grecque, incomplète à gauche, mentionnant deux Macédoniarques.

Remarques sur cette fonction.

P. 55-64. F. Schulz. Étude des registres et des certificats de naissance romains (seconde partie). Caractères respectifs des actes de naissance des enfants légitimes et illégitimes.

119) Rappelle les compléments de certaines abréviations :
q. p. f. après un quantième du mois = *q(uae) p(roximae) f(ue-*

(Northumberland). Autel (*C. I. L.*, VII, n° 309 ; *Ephem. epigr.*, III, p. 128 ; IX, p. 566).

116) D e O
A P O L L I N I G
..... I V S
.....
C O H i i N E R.

P. 39-44. J. M. R. Cormack. A Beroea.

P. 39-40. **117)** Plaque de marbre avec une inscription grecque relative à un ἀρχιερεύς καὶ ἀγωνοθέτης τοῦ κοινοῦ Μακεδόνων. Remarques sur la distinction entre l'ἀρχιερεύς τῶν Σεβαστῶν et le simple ἀρχιερεύς.

P. 40-44. Plaque de marbre brisée en haut et à gauche.

runt) ; *c. r. e. ad k.* = *c(ivem) r(omanum) e(sse) ad k(alendarium)* ; *d. e. r. e. e. b. i. s. s.* = *= d(e) e(adem) r(e) e(odem) e(xemplo) b(inae) t(abulae) s(criplae) s(unt)*.

P. 56-57. L'auteur n'accepte pas le complément *ad k(ardinem)* suggéré par É. Espérandieu pour l'inscription d'Orange (*Inscr. lat. de Gaule, Narbonnaise*, n° 186) ; là aussi il faut lire *ad k(alendarium)*. Cf. plus haut, n° 113.

P. 77-81. R. P. Wright. In-

criptions de la Bretagne romaine.

P. 77-78. A Whitley Castle.
Autel dédié à Apollon (plus haut,
n° 116).

P. 78 et fig. 15, p. 77. A Corbridge. Autel (*C. I. L.*, VII, n° 483; *Ephem. epigr.*, IX, p. 579).

120) *d* *e* *o*
m A P O N O
A P O l l i n i
P · A E
L V S > L E G V I
u i C · V s. *l. m.*

P. 578. A Chester-le-Street. Autel (*C. I. L.*, VII, n° 452).

123) *diuorum OMNIVM · FILIUS*
imp. caesar TRAIANVS HADRIANVS
augustus IMPOSITA NECESSITATE imperii
intra fines conservati DIVINO PRAECEPTO
5 *COS II*

D I F F V S I S b a r b a r i s e t
P R O V I N C I A r e c i p e r a t a
B R I T A N N I A . A D d i d i t l i m i t e m i n t e r
V T R V M Q V E . O c e a n i l i t u s p e r m . p . l x x x
I O E X E R C I T V S . P r o u i n c i a e o p u s u a l l i f e c i t
S V B C V R A A p l a t o r i n e p o t i s l e g . a u g . p r . p r .

P. 79. A Corbridge. Quelques petits textes, dont la révision de *Ephem. epigr.*, IX, n° 1152.

P. 80 et pl. VII, 2. A Willington (Durham). Début d'un milliaire au nom de l'empereur Gordien.

P. 80-81. Menus textes de diverses provenances, dont deux fragments de briques légionnaires provenant de Chester.

121) DEO APOLLi
NI TERTIVS
VSLM

P. 78. A Corbridge.

122) Sur l'autel *Ephem. epigr.*, IX, n° 1141, lire à la fin de la l. 8 : IVSSU DEI.

P. 78-79 avec fig. A Jarrow (*C. I. L.* VII, n° 498). I. A. Richmond et l'auteur ont étudié les fragments de cette plaque dans l'*Archaeologia Aeliana*, XXI, 1943, p. 93-120 ; ils restituent ainsi le début et la fin du texte, qui comprenait certainement douze et probablement dix-huit lignes.

124) LEG Xx u.u. de
leg. xX V DE

De(vensis) ou *De(vae)*.

P. 82-86. M. N. Tod. A Mcĥeta, près d'Armazi (*Harmozica*), à 22 kilomètres au nord de Tiflis. Stèle de basalte remployée dans une tombe et portant une inscription gréco-araméenne qui a été publiée et commentée entre

autres par G. Tseretheli, dans le *Bulletin of the Marr Institute of Languages, History and Material*

Culture (Tiflis), XIII, 1942, p. 1-83 avec fig.; en géorgien, long résumé en anglais.

125)

Σηραπεΐτις, Ζηουάχου

τοῦ νεωτέρου πιτιάξου

θυγάτηρ, Πουπλικίου Ἀγρίππα πιτι-

άξου υἱοῦ Ἰωδμανγάνου γυνή

5 τοῦ πολλὰς νείκας ποιήσαντος,

ἐπιτρόπου βασιλέως Ἰδέρων

μεγάλου Ξηφαρνούγου, ἀπέ-

θανε νεωτέρα ἐτῶν κα΄,

ἥτις τὸ κάλλος ἀμείμητον

10 εἶχε.

M. N. Tod donne un aperçu de l'article de G. Tseretheli et en fait la critique. Pour lui, τοῦ νεωτέρου (l. 2) ne se rapporte pas à πιτιάξου, mais à Ζηουάχου; l. 5, couper la phrase après ποιήσαντος; μεγάλου (l. 7) qualifie bien βασιλέως; νεωτέρα ἐτῶν κα΄ (l. 8) veut dire âgée de moins de 21 ans.

Le texte araméen, qui suit le texte grec, indique que Zévax était bitaxš (titre perse) du roi Farsman, fort probablement, comme l'a proposé G. Tseretheli, Pharasmanes II, contemporain d'Hadrien et d'Antonin le Pieux (*Prosop. imp. rom.*, III, p. 32-33, n° 250), dont Ksepharnug aurait été le successeur immédiat.

M. N. Tod groupe les renseignements que nous possédons sur les rois des Ibères aux deux premiers siècles de notre ère et renvoie aux inscriptions qui les concernent.

P. 85, n. 2. Dans *I. G. R.*, III, n° 133, = H. Dessau, *I. L. S.*,

n° 8795, lire, avec A. Amiranashvili (cf. *Ann. épigr.*, 1929, p. 22), Ἰαμάσπῳ υἱῷ au lieu de Ἰαμάσδει τῷ υἱῷ; plus loin, φιλωρωμαίῳ <καὶ Ἰδέρῳ >ν τῷ ἔθνι.

Id., XXXIV, 1944.

P. 85-91. R. P. Wright. Inscriptions de la Bretagne romaine.

P. 85. Signale dans l'*Archaeologia Aeliana*, XXI, 1943, p. 127-224, un article de I. A. Richmond, intitulé *Roman legionaries at Corbridge, their supply-base, temples and religious cults*; dans cet article, entre autres, p. 173, 126) l'auteur accepte pour le *C. I. L.*, VII, n° 1037, la lecture de A. S. Hoey *n(atali) ejus* au lieu de *n(umini) ejus* (*Yale Classical Studies*, VII, 1940, p. 111, n. 426), et p. 177, pl. X, D, donne une lecture nouvelle de *Ephem. epigr.*, IX, n° 1383, que voici :

P. 85 et 87. A Corbridge.

127) *deo marti*

VLTORI UEX. LEG.

VI UIC. P. F. SUB

CN·IVL·UERO LEG. AUG.

PER·L·O.....

T R I B U N U M

P. 87 avec fig. p. 86. A Corbridge. Plaque déjà connue (*C. I. L.*, VII, n° 473; *Ephem. epigr.*, IX, n° 1382; *Journ. of Roman Studies*, XXVIII, 1938, p. 202 et pl. XXXII); reconstitution nouvelle par W. Bulmer.

128)

IMPERATORIBUS CAESARIBUS

M·AVRELIO·ANTONINO. AUG. TRIBUNICIAE

POTESTATIS XVII COSIII ET L. AUR

ELIO UERO AUG. ARMENIACO TRIB.

UNICIAE POTESTATIS II COS. II

UEXILLATIO LEG. XX V Φ V Φ FECIT Φ SVB CVRA

SEXTI CALPURNI AGRICOLAE

LEGATI AVGVSTORVM Φ PR PR

Date : automne 163 ap. J.-C.

P. 87-88. 129) A la l. I du
C. I. L., VII, n° 620 a lire VERO LEG.

P. 88. A Chester-le-Street.
Fragment d'une grande plaque.

130)

.....E Q Q ·

a l a e.....

.....TERRITO

RIUM.....AQUAM INDVXIT

BALNEUM.....ASOLO·IN

STRUXIT SUB CURA.....DINI·LEG

AUG. PR. PR. SABINO II ET ANVLLIN·COS

Date : 216 ap. J.-C.

P. 88. A Colchester. Fragment.

P. 88. A Gwennap. Milliaire au nom de l'empereur Gordien, le plus ancien des cinq qui sont connus en Cornouaille et le sixième au nom de Gordien trouvé en Bretagne.

P. 89-91. Petites inscriptions, surtout des graffites, de provenances diverses.

P. 115-116. A. Momigliano.

131) L'inscription *Syll. Inscr.*

graec., 3^e édit., n° 796 A, rapportée le plus souvent à l'époque de Tibère, doit concerner la libération de la Grèce par Néron.

ID., XXXV, 1945.

P. 15-29 avec fig. I. A. Richmond, dans un article sur *Bremennacum veteranorum* (Ritsches-ter), donne des fac-similés des inscriptions nos 218 et 222 du *C. I. L.*, VII; 132) il s'attache surtout à commenter les titres du

dédicant du n° 222, qu'il développe ainsi : (*centurio leg(ionis)*) <de même à la l. 8 du n° 218>, *praep(ositus) n(umeri)* <ils'agit, d'après le n° 218, du *numerus equitum Sarmatarum Bremetennacensium*> et *regi(onis)*...; ici *regio* désigne un ensemble de *praedia* et de *sallus* dont le centre est un point fortifié qui confère son nom à la région, laquelle comprend ainsi des vétérans, les *vicani* du point fortifié et les indigènes du district sur lequel les vétérans sont installés.

P. 49-57. F. Oswald. La céramique décorée de Lavoye, classée d'après les marques de potiers.

P. 90-92. R. P. Wright. Inscriptions de la Bretagne romaine. Fragments sur pierre; estampilles sur tuiles, graffite sur brique.

P. 91. A Belline (20 milles au sud-est de Limerick, Irlande). Lingots d'argent avec estampilles de fabrication.

Id., XXXVI, 1946.

P. 146-148. R. P. Wright. Inscriptions de la Bretagne romaine.

P. 146-147 et pl. X, 1. Près de Bowes (Yorkshire). Autel placé au centre d'un sanctuaire.

133) VINOTONO
SILVANO·IVL
SECVNDVS·)
COH·I·THRAC·
V·S·L·L·M·

La cohorte était en garnison à Bowes depuis le début du III^e siècle.

P. 147-148. Autres petits textes de diverses provenances.

MAGYAR MÚZEUM, 1946.

P. 4-10 avec fig. (résumé en anglais p. 40-41). L. Nagy. A Pilisszantó (*Lusomana*). Stèles remployées dans un tombeau romain de basse époque.

P. 4-7 (cf. p. 41).

134)

	D		M
	SEP · D	ASIO · Q	V
	ND M · M	ETI · L	EG
	II · AD · ST	PXIII	VIXIT
5	ANOS · XXXVI ·	ÆLIA	
	SVRA · MATER ·	EIVS ·	
	ET · AVR · SE	VERVS	
	I M M V N	S · L	EG
	E I V S · E	R E D E S	
IO	T I T V M · B	E N E M	
	F A C I E N D M · C	V R ·	N

L. 4 : TP, l. 5 : XXX, l. 6 : MATE, l. 7 : AVR liés.

L. 9 : *ejus* (*dem*).

Autre tombe militaire du même endroit : *C. I. L.*, III, n° 10572.

P. 8-10 (cf. p. 41). Fragment d'épithaphe.

P. 57-66 avec fig. (résumé en anglais p. 96). L. Barkóczi. A Csapdi (komitat Fehér). Diplôme militaire.

135) Face externe.

- IMP CAES DIVI HADRIANI · F · DIVI TRAIANI
 PARTHIC · N̄ DIVI NERVAE PRON T AELIUS
 HADRIANVS ANTONINVS AVG · PIVS PONT ·
 MAX · TR · POT VIII IMP II COS IIII · P *p* ·
- 5 EQVIT ET PEDIT QVI MILIT IN ALIS V̄ ET COH VII
 Quae APPEL I VLP CONT ∞ ET I THR VICTR ET I CAN
 NANEF C R ET I HISP ARVAC ET III AVG THR SAG ·
 ET I AELIA ∞ SAG ET I VLP CONTAR ∞ ET I THR ·
 C R · ET II ALPINOR ET V̄ CALLAEC LVCENS ET IV̄
- 10 VOL C R · ET XVIII VOL C R ET SVNT IN PANNON
 SVPER · SVB PONTIO LAELIANO QVINIS ET
 VICEN PLVRIBVE STIP EMERIT DIMISS
 HONEST MISSIO QVOR · NOMIN SVB SCR
- SVNT CIVIT ROMAN QVI EORVM NON HA
 15 BER · DEDIT ET CONVB CVM VXOR QVAS TVNC
 HABVIS CVM EST CIVIT IS DATA · AVT CVM IS
 QVAS POSTEA DVXIS DVMTAXAT SINGU
 LIS A D XIV K AVG
 CN TERENTIO IV · NIORE L AVRELIO GALLO cos ·
- 20 ALAE I HISPAN ARVACOR CVI PRAEST
 L ABVRNIVS · SEVERVS HERACL
 EX GREGALE
 VIATORI · ROMANI · F · ASALO
 DESCRIPT ET RECOGNIT EX TABVLA *aerea*
- 25 QVAE FIXA EST ROMAE *in mvro post*
 TEMPL DIVI AVG · AD MINERVAM
- | | | |
|------|---------|----------|
| P | ATTI | SEVERI |
| L | PVLLI | DAPHNI |
| M | SERVILI | GETAE |
| 30 L | PVLLI | CHRESIMI |
| M | SENTILI | IASI |
| TI | IVLI | FELICIS |
| C | IVLI | SILVANI |

Face interne :

Même texte, mais la plupart
 des mots sont plus fortement
 abrégés et les corps ne sont pas

énumérés ; la formule *descriptum*
 manque.

L. 6 et 8 : *I Ulp(ia) Cont(a-
 riorum) (milliaria)*, mais il y a

eu confusion du graveur et, d'après d'autres diplômes, à la l. 8 il faut restituer *I Ulp(ia) <Pannoniorum> (milliaria)*; l. 7 : *I Hisp(anorum) Arvac(orum)*, cf. l. 20; l. 10 : *Vol(untariorum) c(ivium) r(omanorum)*.

Date : 17 juillet 146 ap. J.-C.

Des deux consuls (l. 19 — cf. *Ann. épigr.*, 1936, n° 98), Cn. Terentius Junior est *curator operum publicorum et aedium sacrarum* en 152 (*Ann. épigr.*, 1917-1918, n° 111); L. (notre lecture d'après la fig. p. 58, au lieu de ET donné par l'auteur) Aurelius Gallus est sans doute le père du consul ordinaire de 174; nous devons avoir son cursus au *C. I. L.*, VI, n° 1356, cf. 31637 = H. Dessau, *I. L. S.*, n° 1109 (cf. *Prosop. imp. rom.*, 2^e édit., I, p. 311 et 313, n° 1515).

Le diplôme est le second concernant un Asalus qui est découvert en Pannonie inférieure (cf. plus haut, n° 37).

Répartition locale des troupes auxiliaires qui figurent sur ce diplôme; tableau comparatif (p. 61) des corps de Pannonie supérieure énumérés par les diplômes militaires en 133, 138, 148, 149, 150 et 154 ap. J.-C. (*C. I. L.*, XVI, nos 76 et 77, 84, 96, 97, 99, 104).

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ
SAINT-JOSEPH; BEYROUTH,
XXIV, 1941.

Guide de Palmyre par l'abbé J. Starcky, qui donne p. 59 un fac-similé de la dédicace à Zénobie : *I. G. R.*, III, n° 1030.

Id., XXV, 1942-1943.

P. 21-79. R. Mouterde. Monuments et inscriptions de Syrie et du Liban.

P. 23-32. Rappel d'inscriptions trouvées à Beyrouth et qui ont dû appartenir au forum de la ville (*C. I. L.*, III, n° 160; R. Cagnat, *Syria*, V, 1924, p. 111, n° 7, avec commentaire p. 23-31; — *Ann. épigr.*, 1928, n° 82 et 1926, n° 57).

P. 33-40 avec fig. A Beyrouth. Deux fragments de tarifs, de l'époque byzantine, relatifs à la taxe de l'hékatostê.

P. 41-49. Date des inscriptions forestières d'Hadrien au Liban (*C. I. L.*, III, n° 180; H. Dessau, *I. L. S.*, nos 9384-9386), destinées à réserver dans tel ou tel boqueteau un nombre déterminé d'arbres qui échappent à la propriété privée et concernent les quatre essences propres aux constructions navales (Veget., V, 4).

P. 42-43 avec fig. A M'sêl-Fouwâr, près de Laqlouq, sur la rive droite de l'Adonis.

136)

IMP HAD AVG D F S N CDXLIX

Imp(eratoris) Had(riani) Aug(usti) d(e)f(initio) s(ilvarum). Cf. Dessau, n° 9384.

P. 43-44 avec fig. A Toumm el-Qouboûr, sur une route ancienne qui irait de Ehmeğ (dans la vallée de l'Adonis) jusqu'à Yammouné et Ba'albek. Énorme bloc de calcaire, sur trois faces duquel l'inscription est répartie. Meilleure lecture du *C. I. L.*, III, n° 180 c.

137)

IMP HAD AVG VIC

C·VMBRIVS
PROC AVG IT S P

Imp(eratoris) Had(riani) Aug(usti) vic(ies), ou *vic(ennalibus)*, *C. Umbrius proc(urator) Aug(usti) Imp(eratoris) it(e-rum) s(alutati) p(osuit)*.

Date : 134 ap. J.-C.

Les lettres lues VIC ou VIG, demeurées jusqu'ici inexplicées, se retrouvent sur d'autres inscriptions de cette série (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 272-273, n^{os} 3, 5-6).

P. 50-53. A Boşra. Autel.

138)

M E R C V

R I O

A V G

S A C R V M

5 t H V S D R

i T A N I

G E N C O L

S F

L. 7-8 : *gen(io) col(oniae) s(uae) f(ecerunt)*.

Il s'agit de marchands africains de *Thysdrus* dont Mercure était le patron *C. I. L.*, VIII, n^o 51, cf. p. 1156).

P. 54-56. A Boşra. Autel. 139) Épitaphe d'un *Ocibocus Luc(ii) Ocb(oci) f(i)l(ius)*, très probablement originaire de Dacie.

P. 87-101. J. Mecerian et R. Mouterde. Inscriptions de l'Amanus et de Séleucie.

P. 90-93 avec fig. et pl. V, 1. A Djilanli, provenant sans doute de Gunduzli, peut-être *Meleagrum*, sur la voie d'Antioche à *Nicopolis*. Autel.

140)

Διε(ι) τῷ 'Ομ-

δραρχῷ λε-

γεῶνος

τρίτης Γα-

5 λλικῆς·

Οὐαλέριος

Κάσσιος >

χώρατης

μεγάλης

10 πρώτης κ-

ομιδῇ ἐ[κ]

κοιν. κο. χ-

ώρατης πρώ-

της ἀνέθη-

15 κεν.

L. 12 : κοιν(ῶν) κό(πων).

P. 93-94 avec fig. Sur le chemin allant de Djilanli vers la plaine. Stèle.

141)

[Γ]άιον Βάσ-

[σ]ον 'Ροῦφο-

[ν ο]ῦτερ. τοῦ

[στ]όλ. α Πρ.

5 Μει. ἔτ. σ'

[Κ]όιντος

[φί]λος αὐτο[ῦ]

σὺν τέκνω[ις].

L. 3-5 : [ο]ῦτερ(ανὼν) τοῦ [στ]ό-
λ(ου) Πρ(ατωρίου) Μει(σηνῶν)
ἔτ(ων) σ' (?).

Ce vétéran a sans doute servi à Séleucie de Piérie (cf. *Ann. épigr.*, 1939, n^{os} 216-228).

P. 135-139. R. Mouterde. A Niha, à 28 kilomètres au Sud-Ouest de Ba'albek.

P. 135-139 et pl. X, 4. Bloc de calcaire.

142)

DEA · SVRIA · NIHATHE
PRO · AVG · PAGVS
AVGVSTVS · FECIT
ET DEDICAVIT

L. 1 : *Nihathe* est le génitif de *Nihatha* ; l. 2 : *Aug(usto)*.

P. 139 avec fig. Épitaphe.

Id., XXVI, 1944-1946.

P. 39-79. R. Mouterde. Inscriptions de Syrie et du Liban.

P. 41-42 et pl. II, 1. A Beyrouth. 143) Sur un sarcophage (*Ann. épigr.*, 1903, n° 259). *Pyrbiste* semble un nom féminin répondant au nom dace *Burebista*, *Burvista*.

145)

Θ. [μ. I.]

ὕπ[ἐ]ρ σὺ τ[η ρί] -

ας Κλ. Κ

α σ ι á ν ο υ δ ι ζ (?)

Ἰ τ < α > λ ο ζ (?) Τ α μ á [λ α] -

το ς Σ ε α ν ί ο υ Κ α [ρ] -

ο < π > ο < λ > ε ί τ < η > ς < κ α > ι Ὁ σ -

τ á ρ θ η λ ο ς τ ὸ < ν > β ω μ -

ὄ ν κ α τ ' εὐ χ ή ν ἔ θ η κ α ν .

L. 1 : Θ(εῶ) [μ(εγάλω) ?? Ἰ(α-ερωδηνῶν) ? ?].

Cl(audius) Cas(s)ianus, portant le même nom que son père (δίζ), pourrait être apparenté au consul suffect homonyme de la fin du II^e siècle ap. J.-C. Κα[ρ]ο<π>ο-<λ>είτ<η>ς est l'ethnique inédit de Qāra, localité importante sur

P. 45-46 avec fig. et p. 79. A Beyrouth. Base de marbre.

144)

DEAE VRANI

Λ Ε

VALERIVS

A D I V T O R

V · A · L · S

La même dédicace est répétée sous une autre forme sur une face secondaire.

La déesse *Urania* est l'Aphrodite-Astarté Céleste, déesse poliaide des cités phéniciennes sous l'Empire romain.

P. 61-63 avec fig. A Tyr, près de l'ancien port du Sud. Base ronde. Dédicace honorant, en 66 ap. J.-C., un citoyen romain peut-être originaire de la *colonia Berytus*.

P. 67-70 avec fig. A Yabroud. Base brisée en haut.

la route Émèse-Damas (*Cehere* sur la table de Peutinger, Χομό-καρα, Χονάκαρα des listes ecclésiastiques).

P. 70-71 avec fig. A 'Ibrīn, près de Zaidal, à 5 kilomètres de Homs.

Stèle de basalte (copie des PP. Mougél et de Laperrière).

146) [Ἵπὲρ σωτη]-
[ρ]ίας καὶ νί-
[κ]ης τῶν κυ-
ρίων ἡμῶν-
ν Αὐτοκρα-
τόρων Καισ-
άρων <δ>ρο[ι]
Σαχάμα <ν>
<ἐξ> Ἀρκετο <υ>.

Σάχαμα est sans doute le nom antique de Zaïdal.

MONUMENTI ANTICHI.
XXXVIII. 1939.

Col. 74-311 et 49 pl. hors texte.
G. Jacopi. A *Aphrodisias*.

Col. 86-96. Dédicace, sur une seule ligne, d'un grand portique.

147) Ἀφροδίτῃ καὶ Αὐτοκρά-
τορι Καίσαρι θεῶι Σεβαστῶι Διὶ
Πατρώωι καὶ Αὐτοκράτορι Τιβε-
ρίωι Καίσαρι θεοῦ Σεβαστοῦ υἱῶι
Σεβαστῶι καὶ Ἰουλίαι Σεβαστῇ
καὶ τῶι Δῆμ[ω]ι Διογένης Μενάν-
δρου τοῦ [Δ]ιογένους τοῦ Ἀρτεμι-
δώρου... Ἀφροδίτης καὶ Μέναν-
δ[ρος]...

Le portique a été dédié entre la mort d'Auguste et celle de Livie, entre 14 et 29 de notre ère.

Col. 202-225 avec fig. Fragments de plaques donnant des passages inédits en latin de l'*Edictum de pretiis* de Dioclétien.

1^o Col. 205-221 avec fig. 18-19 et pl. XLVII. Deux grandes plaques, portant l'une (A) 76, l'autre (B) 25 lignes.

Fragment A :

148)	<i>Secundae formae</i>	×	<i>uiginti quinque</i>	
	<i>penicillum</i>	×	<i>sex</i>	
	<i>schoenianthus</i>	p ^o unum	×	<i>quinquaginta</i>
	<i>aristolochie</i>	— ¹	—	
5	<i>alasanthi</i>	—	—	
	<i>rapontici</i>	—	—	
	<i>terebinthinae Chiaie</i>	—	<i>centum quinquaginta</i>	
	<i>terebinthinae secundae</i>	—	<i>octoginta</i>	
	<i>pityenis</i>	—	<i>uiginti</i>	
10	<i>colofoniae</i>	—	<i>sedecim</i>	
	<i>opiime nosthebaicu</i>	—	<i>mille</i>	
	<i>opii Tyrenaici</i>	—	<i>mille ducentis quinquaginta</i>	
	<i>corelli primi</i>	—	<i>duobus milibus</i>	
	<i>corelli secundae qualitatis</i>	—	<i>mille</i>	

1. Nous remplaçons par un tiret une indication identique à celle de la ligne ou des lignes précédentes.

15	<i>ochrae</i>	p^{o} unum \times centum	
	<i>rodoides</i>	—	centum quinquaginta
	<i>scamoniae</i>	—	quingentis
	<i>cretae argentariae</i>	—	decem
	<i>ichthyocollae</i>	—	octoginta
20	<i>taurocollae</i>	—	uiginti
	<i>gastraciae basuum</i>	\times decem.	
	<i>Ex quibus locis ad quas prouincias quantum nauli excedere minime sit licitum</i>		
	<i>ab Alexandria Romam</i>	<i>in k. M̃. uno</i>	\times sedecim
25	— <i>Nicomedia</i>	—	duodecim
	— <i>Byzantio</i>	—	—
	— <i>Dalmatia</i>	—	decem et octo
	— <i>Aquleia</i>	—	uiginti quattuor
	— <i>Africam</i>	—	decem
30	— <i>Siciliam</i>	—	—
	— <i>Efeso</i>	—	octo
	— <i>Thessalonica</i>	—	duodecim
	— <i>Pamfylia</i>	—	sex.
	<i>Item ab Oriente Romam</i>	—	decem et octo
35	<i>ab Oriente Salonam</i>	—	sedecim
	— <i>Aquleiam</i>	—	uiginti duo
	— <i>ad Africam</i>	—	sedecim
	— <i>in Spaniam</i>	—	uiginti
	— <i>in Baeticam</i>	—	uiginti duo
40	— <i>in Lysitaniam</i>	—	uiginti sex
	— <i>in Galliis</i>	—	uiginti quattuor
	— <i>Byzantium</i>	—	duodecim
	— <i>Efeso</i>	—	decem
	— <i>ad Siciliam</i>	—	sedecim.
45	<i>Item ab Asia Romam</i>	—	—
	<i>ab Asia ad Africam</i>	—	octo
	— <i>ad Dalmatiam</i>	—	duodecim.
	<i>Item ab Africa Romam</i>		
	<i>ab Africa Salonam</i>	—	decem et octo
50	— <i>in Siciliam</i>	—	sex
	— <i>ad Spaniam</i>	—	octo
	— <i>ad Gallias</i>	—	quattuor
	— <i>ad Achaïam</i>	—	duodecim
	[<i>ab A</i>]frica ad Pamfyliam	—	quattuordecim

55a Siciliam usque	in k. $\overset{\circ}{M}$. uno \times sex
Thessalonicam	— decem et octo
	[.....A]chaiam	— quattuordecim
	[.....a]d Ispaniam	— decem
	[.....a]d Gallias	— quattuor
60	[.....a]d Gallias	— octo
	[a Nico]media Romam usque	— decem et octo
	[a Nicomedi]a Efeso	— sex
	[a Nicome]dia Thessalonica	— octo
	[a Nicomed]ia in Achaia	—
65	[a Nicomedi]a Salonam	— quattuordecim
in Pamfylia	— octo
Foenice	— duodecim
am	— quattuordecim
Trapezunta usque	
70	[.....in k.] $\overset{\circ}{M}$. uno \times decem et octo	
	[.....in k. $\overset{\circ}{M}$.] uno \times octo	
Sinope Tomis usque	
 \times octo	
	[...de animalibus? item et pecoribus i]d observa-	
75	[ri debeat.....castrensibu?]s modis	
t bos.	

Fragment B :

149)

quat]tordecim	
 \times quattuor	
Romam.....	
	onera fisc[alia formam suam opt]inent	
5	[.....in k.] $\overset{\circ}{M}$. uno \times duos	
	[.....ae] formam suam optinent	
	[.....i]n k. $\overset{\circ}{M}$. uno \times sex	
	[a Nico]media[.....]m	in k. $\overset{\circ}{M}$. uno \times octo
	[a Nic]omedia.....	— —
10	[a] Nicomedia.....	— quattuordecim
	a Nicomedia.....m	— sedecim
	a Nicomedi[a.....]am	— octo
	[a] Nicomedia.....m	— duodecim
	[a Nicomedia.....]m	— decem et octo

15

... *Amastri et Sinope*

..... in *k. M̄. uno* ✕ *octo*
 [*de animalibus?*] *item et pecoribus id observari debet*

..... *ro castrensibus modis uiginti quinque*

[.....] *e]t burdo et bos et asianu[s] in k. M̄. uno* ✕ *sexaginta*

20

..... *t et porcus in k. M̄. decem inputentur*

..... *ns praeter frumenta fiscalia quae ex singulis*

..... *quaeque formam suam optinent*

[.....] *um? a]qua discindentis per singulos M̄. ✕ unum*

..... *milia passus XX per singulos M̄. ✕ duos*

25

[.....] *Rau]enna Aquleiam in M̄. ∞ ✕ septemilia quingenis.*

Fragment A, l. 3-21 : *po(ndus)* ;

l. 11 : *opii <me nos? > Thebaic <i>* ; l. 12 : *<C>yrenaici (?)* ;

l. 24 et suiv. : *in k(astrensi) mo(dio)*.

L. 1-2 : dispositions relatives aux éponges, plantes médicinales, drogues, résines, colles, matières colorantes, qui peuvent suivre le chapitre 22 du texte reconstitué.

Viennent ensuite des prescriptions concernant les prix, calculés par *k(astrensis) mo(dius)*, des transports maritimes, notamment pour le bétail et le blé, entre des ports et des provinces du monde méditerranéen ; le trafic apparaît extrêmement actif et les prix très peu élevés. Les cargaisons fiscales bénéficient dans certains cas de tarifs spéciaux (B, l. 3-7, 21-22).

Pour les transports de Ravenne à Aquilée, A. Calderini, *Aquileia nostra*, X, 1939, col. 33-36 (cf. *Ann. épigr.*, 1941).

Cf. E. R. Graser, *Trans. and Proceed. of the Amer. philolog. Assoc.*, LXXI, 1940, p. 157-174.

2° Col. 221-225 avec fig. 20-22. Trois fragments plus courts de 10, 8 et 5 lignes.

a)

150)

Form[ae primae

Scyth[opolitanorum

Tarsico[rum

Bybliar[um (sic)

Laodicen[orum

Tarsico[rum Alexandrinorum

Form[ae secundae

Scyth[opolitanorum

Tarsic[orum

Byblio[rum.

Le fragment se rapporte à un des chapitres compris entre 26 et 28, où il est question des diverses qualités de tissus et d'étoffes, catalogués selon leur provenance.

b) 151) Restes minimes de 8 lignes se rattachant, semble-t-il, au chapitre 29, 13-15 : prix des étoffes teintées de pourpre et, précisément, pour les variétés *hypoblatta* et *oxytyria*.

c) Très minimes restes de 5 lignes.

Col. 231-232. Deux fragments, également en latin, de l'*Edictum de pretiis* de Dioclétien, retrouvés à Rome, au Museo dell'Impero.

a) **152)** 10 lignes se référant aux chap. 15, 55-63 et 16,1 du texte grec.

b) **153)** 4 lignes se référant, semble-t-il, aux chapitres 29, 49 du texte grec.

Id., XXXIX, 1943.

Col. 1-166. G. Jacopi. A Pietra Papa, sur la rive droite du Tibre, à environ un demi-mille en avant du port fluvial de San Paolo.

Col. 7. Tuile estampillée (*C. I. L.*, XV, n° 1214).

Col. 25 et fig. 24, col. 27 ; pl. II, d, — col. 28 et fig. 29, col. 29 ; pl. II, e. Cippes encore en place.

154)

C · ASINIVS C · F · GALLVS

C · MARCIVS L · F · L · N ·

CENSORINVS

COS

5 EX S · C · TERMIN

L. 5 : *termin(averunt)*.

Appartiennent à la délimitation des rives du Tibre sous Auguste (8 av. J.-C.) ; cf. *C. I. L.*, VI, n° 1235 = 31541.

Col. 44. Tuyau de plomb estampillé.

Col. 107, n. 1. Tuile estampillée (*C. I. L.*, XV, n° 1214 ?).

Col. 141-158 avec fig. Épitaphes latines, quelques-unes grecques (31 n°s) ; col. 154, n° 20 : **155)** un *Augustorum libertus*.

Col. 169-178 avec fig. G. Gatti. Estampilles doliaires trouvées dans la fouille précédente (29 n°s) ; la plupart figurent déjà au *C. I. L.*, XV ; quelques-unes sont inédites.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICITÀ, 1944-1945.

P. 23-35. M. Marella Vianello. A Corese Terra (*Cures*).

P. 24 avec fig. Fragments d'une grande inscription honorifique. **156)** Le nom du personnage manque, mais d'après ce qui subsiste du cursus, le texte concerne L. Julius L. f. Fab. Marinus Caecilius Simplex, consul suffect en 102 ap. J.-C., et ressemble au n° 4965 du *C. I. L.*, IX, trouvé dans les mêmes parages. Sur ce personnage, qui fut proconsul d'Achaïe, cf. Edm. Groag, *Reichsbeamten von Achaia*, col. 52-54. — S. Mazzarino donnera un commentaire du texte.

P. 32. Plaque de columbarium. Épitaphe métrique en grec d'Elpidéphorus, dédiée par son père Cerealis. Le troisième vers, aux l. 5-6, est ainsi conçu :

157) [Μύλ ?] ασα μ' ἔθρεψεν Πώμην δ' ἔλα[χ]ον κατὰ μοῖραν.

P. 36-38. R. Paribeni. A Mentana. Cinq épitaphes, dont les suivantes :

P. 36. Cippe de travertin.

P. 77-78. Au kilomètre 10, à Oguzzano, près du pont de Mammo. Deux épitaphes.

P. 79. R. Paribeni. A Castel Fusano, dans le domaine Aldobrandini.

162) Cippes funéraires de Π. Αἴλιος Σάμιος Ἰσοκράτης Νικομεδεὺς καὶ Ἐφέσιος σοφιστῆς élevé τῶν πατέρων καὶ θρῆσκαντι par Ἀρατος μουσικός.

SYRIA, XXI, 1940.

P. 281, n. 2. H. Seyrig rapproche du *C. I. L.*, III, n° 7954 quelques autres monuments mentionnant Belhammôn.

P. 348. **163)** R. Dussaud pense que le terme de δεσμοφύλαξ d'une inscription de Doura-Europos (*Ann. épigr.*, 1940, n° 237) « désigne celui qui veille à l'exécution du rituel » et est peut-être « un équivalent du titre de δειπνοκρίτης rencontré à Rome » dans le sanctuaire syrien du Janicule (*Ibid.*, 1907, n° 94).

Par ce dernier texte, Gaionas rappelle à sa confrérie l'obligation de participer avec piété au repas sacrificiel qu'il a institué

et présidait. — Voir plus loin, n° 181. Réserves sur cette interprétation par J. et L. Robert, *R. É. G.*, LIV, 1941, p. 263, n° 155.

Id., XXII, 1941.

P. 44-48. H. Seyrig. A *Bostra*.

P. 45 et pl. IV, 1. Bloc de basalte brisé en bas.

164) C · IVL · PROCV
LINO > LEG III

STRATORI
POMPONI
SECVNDINI
LEG · AVG · PR · PR

STRATOres
EIVS

Le surnom de la légion est omis ; il s'agit de la *III^a Cyrenaica*, qui a été cantonnée à *Bostra*. Le légat d'Arabie, mentionné ici, est peut-être déjà connu comme légat de Galatie (*I. G. R.*, III, n° 184).

P. 46-48 et pl. IV, 2. Deux fragments incomplets sur toutes les faces.

165)

TEMPLVM IOVIS HAMMONIS dirutum a PALMYRENIS HOSTIBVS
QVEM REFECIT CVM STATVA ARGENTEA ERRA

La ligne 2 est complète à gauche et à droite.

L'auteur met l'inscription en rapports avec un passage de Malalas (*Chronogr.*, XII, p. 299, Bonn), selon lequel Zénobie s'est emparée de la province d'Arabie après avoir massacré le chef des

Romains et sa troupe. Le temple aurait été saccagé parce que Jupiter Hammon, ici le dieu de l'oasis de Siwa, était la divinité tutélaire de la légion *III^a Cyrenaica*, amené par elle quand elle vint d'Égypte à *Bostra*.

P. 155-175. H. Seyrig décrit,

d'après les documents surtout épigraphiques, les transformations successives du statut de Palmyre.

P. 167. 166) Il propose de restituer ainsi, dans la loi fiscale de Palmyre, les l. 150-151, en s'aidant quelque peu de la version palmyrénienne (C. I. S., II, n° 3913, l. 74) : Γάιο[ς Λακίνιος Μουκιανὸς πρεσβευτῆς καὶ] ἀντι[στράτηγος λέγει.

L'édit dont il s'agit dans cette partie du texte émanerait de Mucien, dont la légation de Syrie est de 68-69 ap. J.-C.

P. 174-175. Liste des légats-propréteurs de Syrie entre 63 et 137.

P. 175. A Palmyre. Dans un des bastions de l'enceinte construits par Justinien. Bloc de pierre. « Le texte est en deux lignes, dont la coupe ne saurait être qu'arbitraire. »

167) [*Nero Claudius diui Claudii f. Germanici Caesar*]ar. [ne]p. *Ti. Caesaris Aug. pron. diu[i Aug. abnep. Caesar Aug. Germani]c.*

168)

M. Ἀκείλιον Ἀκειλίου Μοκίμου
υἱὸν Σεργία Ἀθηνόδωρον χειλί-
αρχον λεγ. ἰ΄ Φρετηνσίας καὶ χειλί-
αρχον σπείρης α΄ Οὐλπίας Πετρα-
ῖκῆς Μ. Οὐλπίος Μαλχος τὸν
ἑαυτοῦ φίλον.

Le même personnage, ayant rempli les mêmes fonctions (la cohorte est dite Πετραίων) est honoré sur une autre console (pl. XVII).

P. 227-228. Sept familles de

pont. maxi. trib. protest. (sic)
X imp. VI[III cos. IV p. p., etc.].

Date : 63 ap. J.-C.

P. 218-223. H. Seyrig montre l'intérêt que présentent, pour l'étude de l'occupation militaire romaine dans le Sud de l'Arabie, sur la route de Médine, certaines inscriptions rupestres déjà publiées, notamment par Jaussen et Savignac, *Mission archéol. en Arabie*, II, p. 647 et suiv. ; — p. 193 et suiv., p. 644 et suiv. Ce sont des graffites de deux postes surveillant la route des épices et des aromates dans la seconde moitié du II^e siècle ap. J.-C. : l'un était tenu, dans la plaine de Medaïn-Saleh (*Hegra*), au Sud-Est du Djebel Etlib, par un détachement de l'*ala Gaetulorum* ; l'autre, entre Medaïn-Saleh et El-Ela, par une aile de méharistes, divisée en turmes, où servaient aussi quelques cavaliers.

P. 223-270. H. Seyrig. A Palmyre, sur l'agora.

P. 226-230. Console.

citoyens romains, portant des gentilices divers, appartiennent à la tribu Sergia : Hadrien a dû affecter Palmyre à sa propre tribu.

P. 229. Liste d'officiers palmy-

réniens du II^e siècle, tous de rang équestre, dont quatre au moins ont commandé des corps d'archers.

P. 230-233. Partie antérieure d'une console.

- 169) [M]ἄρκον Οἰλπιον Ἀδγα]ρον ἑπαρχον
Παλμυρενῶ[ν το]ξοτῶν καὶ γερ-
.....
[Mḁρ]κοι Οὔλπιοι Ο.....
5ων ἑκατοντ[άρχης]
.....οἱ υἱοὶ αὐτοῦ τε[ιμῆς]
[χάριν ἔτ]ους ὄνυ' Αὐδυναίο[υ].

L. 1 : le surnom est restitué d'après le texte palmyrénien qui suit et dont le début est seul conservé (Abgar était fils de Taimarsô) ; l. 2-3 : la restitution du mot commençant par γερ reste énigmatique.

Date : janvier 141 ap. J.-C.

Partie antérieure d'une console.

- 170)
Τ. Αἴλιο[ν...ἑπαρχον τῶν
ἐν Παρολί[σσω τῆς ἀνωτέ]-
ρας Δακίας [κα]τε[ι]λεγμένων
τοξότων οἱ ἀπὸ τοῦ πρώτο[υ]
5 αὐτοῦ οὐγξί[λλ]ου τειμῆς
[χάριν].

L. 2 : Παρολί[σσω] pour Πορο-
λί[σσω] semble une faute d'im-

pression (M. N. Tod, *J. H. S.*, LXV, 1945, p. 96, n° 928) ; l. 3 : [κα]τε[ι]λεγμένων, enrôlés, non le-
vés.

Le *numerus Palmyrenorum Porolissensium sagittariorum* (C. I. L., III, n° 803 ; H. Dessau, *I. L. S.*, n° 9472 ; *Ann. épigr.*, 1944, n° 56 ; cf. le *numerus Palmyrenorum* : C. I. L., III, n° 837) est peut-être sorti plus tard des archers d'Aelius. Rapporter à notre troupe les fragments de diplôme de juin 120 trouvés à *Porolissum* et qui ont un Palmyrénien pour bénéficiaire (C. I. L., XVI, n° 68 ; cf. *Ann. épigr.*, 1935, n° 3).

P. 233-236. Partie antérieure d'une console ; le bas est brisé.

- 171) [Τιβέριον Κλαύδιον Φι.....]
ἑπαρχον σπείρης πρώτης Αὐγούσ-
της Θρακῶν ἱππέων καὶ χειλίαρχον
λεγεῶνος ἐκκαιδεκάτης Φλαουίας
5 Φίρμης καὶ ἑπαρχον εἰλης πρώτης
[Οὐλπί]ας δρομαδαρίων Παλμυρη-
[νῶν καὶ πολεῖτη]ν τῆς Παλμυρη-
[νῶν πό[λ]εως Μἄρκος Οὔλπιος
Αἰρανού υἱὸς Σεργία Ιαραῖος τὸν
10 ἐαυτοῦ φίλον.....

L. 1 : les noms sont restitués d'après les vestiges du texte palmyrénien ; Φ... ou Π...

M. Ulpius Iarhai avait à Palmyre au moins neuf statues, toutes datées et dédiées entre 155 et 159 ap. J.-C. ; une dixième dédicace ici, p. 259.

Un diplôme de 156-157 nomme une *ala Ulpia dromedariorum miliaria* en Syrie (C. I. L., XVI, n° 106).

P. 236-240. Console (cf. C. I. S., II, n° 3962 avec addition d'un fragment des l. 1 et 2).

- 172) [.....*Celestico* > leg. III Gall.] IIII Scy. VI Ferr.
 [curatori.....curator]i ripae superior.
 [et inferior. Euphratis curatori?] coh. (S)ebaste-
 [n]ae SVPIUVIM [.....]T Hierapoli
 5 Elabelus qui et Saturninus Malichi f.
 h. c.

L. 6 : *h(onoris) c(ausa)*.

Le surnom et le grade de centurion sont, l'un suggéré (Suidas connaît la forme grecque Κελεστικός), l'autre donné par le texte palmyrénien qui suit ; le personnage reparait dans un texte de

même teneur sur une autre console assez mutilée.

P. 238. Rappel d'autres personnalités préposés aux rives des grands fleuves. Ils'agit sans doute ici de l'Euphrate.

P. 240 et pl. XVIII. Console.

173)

Κλώδιον Κέλσον ἑ-
 παρχον εἵλης Ἑρακλ-
 ιανῆς Ζαβδιβωλος Ζα-
 [β]διβωλου τοῦ Ζαβδα-
 5 [θ]ους τοῦ Ακκαβελο[υ].

De la fin de la l. 5, il ne reste que le haut des lettres ; l'e seul est visible en entier.

Autre texte, fort mutilé, mentionnant l'εἴλη Ἑρακλιανή, qui au II^e siècle forma longtemps la garnison de Palmyre (au moins jus-

qu'en 183, peut-être seulement jusqu'en 170).

P. 241. 174) Fragment d'une inscription concernant un centurion de la *legio III^a Gallica*.

Dédicace honorifique sans titres ni fonctions.

P. 242 et pl. XIX. Console.

- 175) [Ἰούλιον Μάξιμον ἑκατοντάρχην λεγ...]
 Μᾶρκος Οὐλπίος Αἰγάρως
 Αἰγάρου υἱὸς καὶ οἱ ἀπὸ Σπασίνου
 Χάρακος τειμῆς χάριν.

La l. 1 est restituée d'après le texte palmyrénien qui suit, lequel donne en outre la date : décembre 135 ap. J.-C.

M. Ulpius Abgar, à la caravane de qui Julius Maximus avait

dû rendre service, est sans doute le frère du célèbre Iarhai (cf. plus haut, n° 171).

P. 243-244 et pl. XVII. Console.

- 176) Φούλουιον Τιτιαν[ὸν πρεσ]-
 βευτὴν Σεβαστοῦ καὶ λ[ογιστὴν]
 ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος [τὸν σωτῆρα]
 καὶ εὐεργέτην τῆς [πόλεως ἡμῶν εὖ]-
 (ν)οίας καὶ μνήμη[ς χάριν προνοίας]
 Εὐδόλου τοῦ κα[ὶ.....καὶ]
 Ἑλιοδώρ[ου]
 τοῦ καὶ Ιαρά[ιου].

P. 244-246 et pl. XVII. Console.

- 177) [Ἡ βουλὴ κα]ὶ ὁ δῆμος
 Μαλχον Βαρεα τοῦ Μα-
 λιχου τοῦ Σημαναίου προε-
 δρεύσαντα ἀγνώως καὶ ἐπισ-
 ῆμως καὶ μαρτυρηθέντα ὑ-
 [π]ὸ Αἰτρίου Σεουήρου το[ῦ]
 λαμπροτάτου ἡγεμόνο[ς]
 [ἔτους.....Λ]ώου.

Ce gouverneur est peut-être le même qu'Aetrios Severus, préteur tuteur entre 193 et 198 de notre ère.

P. 246-248. Fragment d'une inscription où le témoignage de satisfaction est décerné par le dieu Iarhiból. A ce propos, renseignements sur les différentes personnes d'où peuvent émaner ces témoignages, la hiérarchie et la procédure de ces félicitations.

P. 248-251. Trois dédicaces, plus ou moins complètes, à des synèdres, membres du sénat local.

P. 251-252 et pl. XX. Console.

- 178) Μανείλιον Φοῦσκον
 Μανειλίου Φοῦσκου
 ὑπατικοῦ υἱὸν
 Ἑρώδης Σοραιχοῦ.

Sous la mortaise où était engagée la console, inscription métrique mutilée de quatre lignes, en l'honneur du fils de Manilius Fuscus, qui était légat de Syrie-Phénicie vers 194 ap. J.-C.

P. 252-263 et pl. XVIII-XVII. Textes concernant les rapports de Palmyre avec la Characène (ou Mésène), la Susiane (ou Élymène) et le royaume scythe de l'Indus : caravanes, fourniture de fonctionnaires, ambassades, échanges commerciaux.

P. 263-266 et pl. XX. Console.

179)

Μάρκον Αἰμίλιον Μαρκιανὸν
 Ἀσκληπιάδην Ἀντιοχέων βου-
 λευτὴν τεταρτώνην οἱ ἀναδάν-
 τεσ ἀπὸ Σπασίνου Χαρακὸς ἔμπο-
 ροὶ προηγούμενου αὐτῶν Νεση Βωλι-
 αδους ἔτους βου' μηνὶ Πανήμωι.

Date : juillet 161 ap. J.-C.
 Console.

180)

L · ANTONIO · CALLIS
 TRATO · MANC IIII MERC
 GALENVS · ACTOR
 Α·ΑΝΤΩΝΙΩ ΚΑΛ
 ΛΙΤΡΑΤΩ ΤΕΤΑΡΤΩ
 ΝΗ ΓΑΛΗΝΟC ΠΡΑΓ
 ΜΑΤΕΥΤΗC ΙΔΙΟC

Date donnée par le texte pal-
 myrénien qui suit : mars 174 ap.
 J.-C.

Τεταρτώνης est nouveau (fer-
 mier d'une taxe du quart).
 Le complément de l'abréviation
merc., désignant cet impôt du
 quart, est peut-être *merc(aturae)*
 ou *merc(ium adventiciarum)* ; il
 semble qu'il s'agisse de la douane
 d'empire.

P. 266-267 et pl. XIX. Console
 avec une inscription en l'honneur
 de Julia Maesa.

P. 267-270. Inscription relative
 à la consécration d'un prêtre de
 Bêl.

P. 292-295. 181) F. Cumont
 estime que le terme δεσμοφύλαξ
 (*Ann. épigr.*, 1940, n° 237),
 comme le pense R. Dussaud (voir
 plus haut, n° 163), a une valeur
 spirituelle et est appliqué au
 gardien qui veille à ce que les fi-

dèles observent l'engagement
 contracté par eux en se vouant
 aux mystères d'Adonis et cons-
 truit pour ceux qui se sont « liés »
 une salle où l'on versait le vin,
 breuvage d'immortalité.

L'inscription de Rome (*Ann.
 épigr.*, 1907, n° 94), où il est ques-
 tion d'un δεσμός imposé par un
 δειπνοκρίτης fait allusion au ser-
 ment prêté devant le « juge des
 festins », à la suite duquel les néo-
 phytes, s'étant engagés au secret,
 ont été admis à l'initiation, à par-
 ticiper au banquet qui est un sa-
 crifice de communion avec le dieu.

Id., XXIII, 1942-1943.

P. 173-200. P. Roussel et F. de
 Visscher. A Dmeir (ou Doumeir), à
 40 kilomètres à l'est de Damas.
 Temple de Zeus Hypsistos, établi
 sur le territoire de *Goharia* et dé-
 pendant aussi de Thelsée.

P. 174-194 et pl. IX. Sur le
 podium du temple, à droite de
 l'entrée, inscription répartie en
 colonnes, dont les deux premières
 subsistent ; les 14 premières li-
 gnes en sont reproduites sur une
 ante du même temple (29 lignes :
 fac-similé p. 177) ; nous donnons
 le texte du podium qui est le
 plus complet ; il s'agit d'un pro-
 cès devant Caracalla.

1re colonne :

182)

Sabino et Anulino cos. [VI] kal. Iunias Antio[chiae Imp. Caesar] M. Aurel.
Antoninus Pius Fel. Aug. Par. max. Brit. max. Ge[rm. max.] cum sal. a praef. praet.
e. u. item amicis et princ. offic(i) or. sed. in aud. admitti iussit Aur. Carzeum Ser-
gi defen. Go[har.] agentem aduersus Auid. Hadrianum mancipem, quam

5 cognitionem dominus suscipere dignatus est, cum aduocato Egnatio Iu-
liano, Auid. Hadriano manc. cum aduocato Lolliano Aristae-neto,
ex quibus Aristae-netus d. : παραγράφομαι. Lollianus d. : ταῖς ἐκέ-
λευσες τὴν διάγνωσιν. Aristae-netus d. : αἱ ἐκκλητῶι νόμῳ γείνονται·

10 ἢ λαμβάνει τὴν ἐκκλητὸν ὁ ἡγεμὼν καὶ εἰσέρχεται σου εἰς τὸ δι-
καστήριον ἢ μὴ δεξαμένου τοῦ ἡγεμόνος πῶς εἰσαγγιγμός

ἐστὶν ἡ δίκη ; μετὰ πολλὰς κρίσεις καὶ ἀποφάσεις σὺ ἐνετεύχθης ἐν [ταῖς]
ἀξιώσεσιν τῶν <ο> Γοα[ριη]ῶν. Οὔτε σύνδικος οὐ πρεσβευτής, ἄνθρω-
πος ἀντίδικος ἰδι[ωτικὸς] ὧν εἰσῆγγ(α)εν ἔντευξιν ὥστε σε δικαστὴν

15 ἀπὲρ ἡγεμόν[ος] ἔχειν]· Σὺ [γάρ] ε[ἴ]πες αὐτ[ῷ]· εἰ βούλεσθε ἀκοῦσαί με, ἀκούσομαι.
Πρότερον οὔτοι οὐδέ ἀ[v]τυλέγοντ[ες], νῦν ὅποτε εἰσήμεν νόμῳ δικαστηρίου,
σοι ἐνέτυχον· ἀλλὰ δεῖ λέγειν ὅτι οὔτε ἐκκλητὸν ἔχουσιν οὔτε ἔχειν δύνανται πρὸς

20 [τὸ δικαστήριόν σου. Lollianus d. : γεωργοὶ οἱ σοὶ μετὰ τῶν ἄλλων δέησεν
ἐνέτυχον, καὶ τούτην τὴν] ἱκεσίαν σοι προσήγαγον· Κάσσιος οὐ προσήκατο τὴν πα[ρα]-
γραφήν, ὅτι οὐ πρότερον κατεμύψαντο· εἰσήγαγε[ν] πρὸς τὸ] θεῶν δικα-
στήριόν σου μετὰ] τῶν ἄλλων ἀξιώσεων ὥστε σ[ὺ] ἐτύγχανες ὧν δικ[αστῆ]ς
..... κελεύσας τοῦτο ἀναγ[ωσθῆναι] d. : ε.....

3 lignes très mutilées.

2^e colonne :

- 25 [Antoninus Aug. d. : λέγεις οὐν ὅτι οὐκ ἐξεκαλέσατο ; Aristae-
tus d. : [οὐκ ἔχουσιν] ἔκκλητον ὅτι οὐκ ἐξῆν. Antoninus Aug. d. :
ἵδε οὐν ἵνα ἐγὼ τῇ ἐμυτοῦ γνώμῃ τι εἰπῶ καὶ ἐν τοῦ-
τῳ τῷ [πρ]άγματι · οὐτε ἐξεκαλέσατο οὔτε ἐμέψ[α]το
οὔτε τὸ πρᾶγμα τοῦτο ἐλέχθη παρὰ τῷ ἡγουμένῳ·
30 ἐπὶ τοῦ Αὐτοκράτορος μέμφομαι σε, φησ[ί]ν·
οὐ θέλεις ἐμὲ ἀκοῦσαι τοῦ πράγματος ; Aristaeus d. :
λέγω. Antoninus Aug. d. : ἐγὼ εἰ ἔσπευδον ἐντεῦθεν
ἀναστῆν[αι] ἔλεγον· ἡ παραγραφή χωρὴν ἔχει.
Ἐν τίσιν οὐν μέμφομαι ; Lollianus d. : λέγω ἐντὸς
35 ἡμυσείας· el[t su]biunxit : ὁ μὲν ἀγὼν ὑπὲρ εὐσεθείας·
τοῖς [μὲν γ]εωργοῖς, σοὶ δὲ προσδύτερον εὐσεθείας· οὐ-
δὲν· τῶρα οὐν θαρρο[ύ]σιν ἐπὶ τοῦ παρόντος ἀγωνιζόμε-
νοι παρὰ εὐσεβεστάτῳ βασιλεῖ καὶ δικαστῇ. Διὸς ἱερὸν
ἐπιφανές ἐστιν παρ' αὐτοῖς· ἀμέλει παρὰ τῶν περιχώρων
40 ἀπάντων Ω.ΕΙ Η θεωρεῖται· βαδίζουσιν αὐτόσσε καὶ ποιμ[π]ὰς
πέμπονται. Τοῦ ἀντιδίκου τοῦτο πρῶτον ἀδίκημα
.....καὶ ἀλιτουργία χρῆται καὶ στέφανον χρυσοῦν ἔχων
.....καὶ ἱερέα τοῦ Διὸς ἑαυτὸν ἀνεκέρυσεν· ὅπως
καὶ ἱερέα τοῦ Διὸς ἑαυτὸν ἀνεδεικνύτω· ἐγὼ γὰρ αὐτ[οῦ]
45 [ταύτης] ἡξίωται δωρεᾶς ἐπιδεικνύτω·
[κατεν]αντίον ὅτι μὴδὲ ὁ τούτ[ου] πατήρ ἀναγνώσο-
μαι.

L. 2 : *cum sa(lutatus) a prae-
f(ectis) praet(orio)*, cf. *Cod. Just.*,
IX, 51, 1 ; l. 3 : *princ(ipibus)
offic(i)or(um) sed(isset) in au-
d(itorio)* ; l. 4 : *defen(sorem) Go-
[har(ienorum)]* ; l. 7 et autres :
d(ixit). — L. 5-6 : les deux textes
sont fautifs dans l'indication du
nom des avocats ; il faut rétablir
*Aur. Carzaeum cum aduocato
Egnatio Lolliano Auidium Ha-
drianum mancipem cum aduocato
Iuliano Aristaeneto*.

Traduction française p. 181-182.

Date : 27 mai 216 ap. J.-C.

Le Κόσσιος de la l. 18 doit être
D. Pius Cassius, qui gouverna la

Syrie-Phénicie en 213 ap. J.-C.

P. 194-200 et pl. X. Sur le po-
dium oriental du même temple à
l'angle sud-est.

183) Inscription grecque mu-
tilée (26 lignes), dont la date doit
approcher celle du texte précé-
dent et qui donne le compte rendu
d'un procès intéressant le sanc-
tuaire de Zeus ; l'interrogatoire
est mené par un certain Laberia-
nus, dont l'enquête porte sur des
xoana qui semblent avoir été en-
levés du sanctuaire et transportés
on ne sait où ; les [πρω]τεύοντες
τῆς Θεολογητῶν μ[ητρο]κόμης y as-
sistent.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

G. CALZA. LA NECROPOLI DEL
PORTO DI ROMA NELL' ISOLA
SACRA. Rome, 1940.

P. 263-284. Étude des inscrip-
tions funéraires. **184)** 200 ont été
retrouvées ; 8 sont grecques ; une
seule est chrétienne (fig. 159),
deux fragmentaires le sont proba-
blement aussi. Les noms sont en
majorité d'origine grecque ou
orientale. Il y a des centurions,
des *evocati Augusti*, des soldats,
des prêtres de la *Mater magna* et
d'Esculape, des affranchis impé-
riaux et toutes sortes d'artisans.
Deux défunts simplement sont
indiqués comme d'origine provin-
ciale : *Annaeus Atticus pictor ex
Aquitania pro(vincia)*, Gorgias de
Nicomédie λευκουργός.

P. 271-275. Datation, caracté-

ristiques et particularités des
épitaphes.

P. 275-278. Sanctions pénales.

P. 278. Marques de briques.

P. 279-284. 17 inscriptions
trouvées en dehors des tombes.

P. 285-378. Description des
tombes avec leurs inscriptions.

R. DEMANGEL. CONTRIBUTION A LA
TOPOGRAPHIE DE L'HEBDOMON
(RECHERCHES FRANÇAISES EN
TURQUIE, fasc. 3). Paris, 1945.

P. 34-43 avec fig. A Bakirköi
(Macrikeuy), emplacement de
l'*Hebdomon*, faubourg de Con-
stantinople. Fragments d'un bloc
de marbre blanc qui portait une
statue équestre au sommet d'une
colonne de granit haute de
11 m. 25.

- 185) D N THEODOSIUS pius felix augustvs
IMPERATOR ET fortissimus triumphator
gentium barbararum perENNIS et ubique
uictor pro VOTIS SORORVM PACATO
orbe romano CELSVS EXVLTAT

La colonne avait été élevée en l'honneur de l'empereur Théodose II, par suite des vœux de ses sœurs Pulchérie, Arcadie et Marina, pour perpétuer un traité de paix, soit celui qui fut signé avec le roi des Perses en 422, soit peut-être plutôt celui qui fut négocié avec les Huns en 449.

P. 51-53 avec fig. A Bakirköi. Fragments d'une croix pattée portant une inscription grecque sur chaque face : d'un côté, le Trisagion ; de l'autre, une prière où le nom de l'empereur manque, peut-être celui de Léon I^{er} le Grand (457-474).

F. K. DÖRNER. INSCRIFTEN UND DENKMÄLER AUS BITHYNIEN (ISTANBULER FORSCHUNGEN, T. 14). Berlin, 1941.

Le volume appartient à la collection que publie la section de l'Institut archéologique allemand installée à Stamboul.

129 textes : n^{os} 23-122, inscriptions de Nicomédie et de la région ; n^{os} 123-142, inscr. de Bi-

thynie au Musée de Brousse ; n^o 143, inscr. d'Yenişehir au Musée de Stamboul ; n^{os} 144-151, monuments funéraires de Tiri-liye (cf. l'analyse critique de L. Robert, *Rev. de philologie*, LXIX, 1943, p. 176-201).

P. 52-53 et pl. 18, n^o 23. A Izmit. Fragment brisé de tous côtés. Reste très minime d'une lettre de l'empereur Hadrien à la ville de Nicomédie.

P. 53 et pl. 18, n^o 24. A Izmit. Fragment brisé de tous côtés. Reste d'un édit impérial intervenant contre les taux de l'usure (cf. L. Robert, *loc. cit.*, p. 181).

P. 53-54 et pl. 19, n^o 25. A Izmit. Fragment complet seulement à gauche. Reste d'un édit impérial qui semble accorder à la ville de Nicomédie un secours de l'État.

P. 64 et pl. 22, n^o 38. A Izmit. Petit autel dédié à l'empereur Hadrien.

P. 70 et pl. 26, n^o 48. A Izmit. Bloc de marbre.

- 186) SVBACTORI DOMITORIQVE GENTIUM
D · N · C AVR · VAL · DIOCLETIANO P · F
IN VICTO AVG ·
IVL · ANTONINVS V P RAT · D · N · M QVE EIVS

L. 4 : *v(ir) p(erfectissimus) rati(onalis)*.

Une dédicace du même person-

nage à l'empereur Maximien est déjà connue à Nicomédie (*C. I. L.* III, n^o 325).

P. 71 et pl. 26, n° 50. A Gebze (Dakibyza). Borne au nom de Gordien III marquant le XXXI^e mille a *Nicomedia ad fines* (Th. Wiegand, *Athen. Mitteil.*, XXXIII, 1908, p. 152, n° 7).

Pour les conclusions à en tirer sur l'extension du territoire de Nicomédie vers l'Ouest, cf. p. 43-44.

P. 90-91 et pl. 35, n° 91. A Izmit. Stèle.

187)

[‘Ορᾶτ]ε νέκυν, παροδεῖται· ||
 [Οὔν]ομά μοι παγανόν ’Απολλῶ-
 [νι]ς ἐκλήθην, || οὐ πατρίς ’Απά-
 [μι]α, νῦν δὲ Νικομηδείας <με
 5 [γ]αῖα> || πρὸς δάπεδον κατέχει με
 μίτος καὶ νήματα Μοίρων. ||
 ’Οκτάκι νεικήσας τὸν ἐν στα-
 δίοισιν ἀγῶναν, || τῇ δ’ ἐνά- (sic)
 τη πυγμῇ τὸ πεπρωμένον
 10 ᾧδε ἀπέδωκε. || Παῖζε, γέλα, (sic)
 παροδεῖτα, εἰδὼς ὅτι καὶ
 σὲ θανεῖν δεῖ. || ’Αλεξανδρί-
 α ἡ σύμβιος αὐτοῦ ἐκ τῶν
 αὐτοῦ τὸ μνημεῖον ἀνέστη-
 15 σα μνείας χάριν· εἰ δέ τις
 τὸν βωμὸν τολμήσει κα-
 ταστρέψει, δώσει προστεί-
 μου τῷ φίσκῳ ✕ /βφ’.

L. 1 : le poème commence par la seconde moitié d'un hexamètre qu'on retrouve *I. G. R.*, III, n°s 43 et 44 ; l. 2 : sur le sens de [οὔν]ομά μοι παγανόν, indiquant le nom porté par le gladiateur comme « civil », avant ou après sa gladiature, cf. J. Keil, *Anz. Wien*, 1942, p. 84-87 (J. et L. Robert, *R. É. G.*, LVI, 1943, p. 336, n° 14) ; l. 4-6 : l'auteur construit : Νῦν δὲ μίτος καὶ νήματα Μοίρων κατέχει με πρὸς δάπεδον Νικομηδείας ; με [γ]αῖα doit venir de ce que des parties de vers ont été empruntées de divers côtés et est sans doute à supprimer ; l. 9 :

prendre πυγμῇ, comme souvent dans les inscriptions de gladiateurs, dans le sens général de combat.

Sur cette épitaphe, cf. L. Robert, *Rev. de philol.*, LXIX, 1943, p. 186-187.

P. 108-109 et pl. 42, n° 126. A Brousse. Bloc de marbre portant une dédicace à l'empereur Trajan.

P. 109-110 et pl. 42, n° 127. A Beyce (fait partie non de la Bithynie, mais de la province d'Asie : L. Robert, *loc. cit.*, p. 178, n. 2). Dédicace à l'empereur Hadrien en 134-135 (*Ann. épigr.*,

1936 : *Échos d'Orient*, XXXIX, 1936, p. 230-231).

P. 110 et pl. 42, n° 128. A Mundanya. Dédicace d'un *bali-neum Hadrianum* par la *col. Iul. Conc. Apame[a]* (C. I. L., III, n° 6992 ; H. Dessau, I. L. S., n° 314).

P. 111-112 et pl. 43, n° 130. A Bech-Evler. Borne milliaire de 199 ap. J.-C. (*Ann. épigr.*, 1931, n° 66).

P. 113 et pl. 44, n° 132. A Brousse. Base incomplète en bas.

188) D M
N O B I L I N I O
S C R I P T I O N I
M I L · L E G · X X X
5 V · V · P · F · A N T ·
V I X I T · A N · X X X X
M I L I T · A N · X V I I
A P V L E I V S · A E
Q V A L I S · E T · R V F I
I O N I V S · S A T V R N I N
V S · C I V I · S V O · C V I

L. 5 : . *U(lpiae) V(icticis)*
P(iae) F(idelis) Ant(oninianae).

P. 113-114 et pl. 44, n° 133. A Brousse. Base.

189)
Α. α Κλαυδίω Αύφρ[ι]-
ανῶ Παρθενίω
ἐτ. β λ α'
καὶ Νείκυ β Α. β Κλ.
'Αττικοῦ πραγμα-
τευτῇ β ἐτ. β λ ζ'
τελευτήσασιν
ἐν Συρίᾳ β υἱ ἀδελφῶ
τὸν βωμὸν
μνήμης χάριν.

Sur les *πραγματευταί* en Asie Mineure, cf. L. Robert, *Ét. anatoliennes*, p. 241 et 310-311.

P. 125. Nombreuses indications d'amendes funéraires, à payer la plupart au *ταμεῖον*, quelques-unes au *φίσκος*.

P. 126. Renvois à des inscriptions datées par les années du règne des empereurs (de Domitien à Commode).

F. K. DÖRNER ET R. NAUMANN.
FORSCHUNGEN IN KOMMAGENE
(ISTANBULER FORSCHUNGEN,
T. 10). Berlin, 1939.

Le volume appartient à la même collection que le précédent (cf. l'analyse critique de L. Robert, *Rev. de philologie*, LXIX, 1943, p. 172-176 ; voir aussi Ch. Picard, *Rev. archéol.*, 1944, I, p. 80-82).

P. 17-51. F. K. Dörner. 190) Recherches sur des monuments relatifs à Antiochus I^{er} de Commagène.

P. 17-29 avec fig. et pl. 3-4. Révision de l'inscription d'*Arsameia* (Gerger) (L. Jalabert et R. Mouterde, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 47) ; en particulier, texte de la colonne VI, tel qu'il résulte de cette révision et des compléments que lui apporte la stèle récemment découverte à Samosate (cf. *Ann. épigr.*, 1939 : *Boll. del Istituto di archeologia e storia dell'arte*, 1937, p. 21-24).

P. 30-43 avec fig. et pl. 5, 1-2. Texte de la stèle de Samosate établi après révision et avec les compléments que fournit la co-

lonne VI de l'inscription d'*Arsameia*.

L'inscription était gravée au revers de la stèle de Samosate ; sur le devant, un autre texte, très mutilé, jusqu'à présent inédit, reproduit depuis la l. 24 les l. 67 et suiv. de la grande inscription du Nemroud-Dagh (L. Jalabert et R. Mouterde, *op. cit.*, n° 1, p. 17). Le culte avait été organisé par Antiochus I^{er} de la même façon au Nemroud-Dagh et à Samosate.

P. 43-47 et pl. 5, 4. Revient sur l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1936, n° 91. Lire notamment l. 1 : [βα]σιλέα Ἀντί[οχον] ; l. 3 : [ἐ]-πιφανῆ <ι> ; l. 15-16 : [τε]||ταγμαένος δ[ἐ καί] ; l. 17 : [στ]ρατηγὸς[ς...].

P. 47-51 et pl. 9, 1. Reprend l'építaphe des *I. G. R.*, III, n° 1530 ; L. Jalabert et R. Mouterde, *op. cit.*, n° 45, et refuse

d'admettre les conjectures émises par le premier éditeur concernant la personnalité du défunt qu'elle commémore.

P. 51-53. J. Keil présente des compléments à un fragment de stèle trouvé et publié par G. Jacopi (*Ann. épigr.*, 1939 : *Boll.*, *loc. cit.*, p. 24-25).

A. E. GORDON. A MYSTERIOUS LATIN INSCRIPTION IN CALIFORNIA (UNIVERSITY OF CALIFORNIA PUBLICATIONS IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY), I, n° 13, p. 313-356 et pl. 41-42). Berkeley et Los Angeles, 1944.

Frottis possédé par le Département d'Anthropologie de l'Université de Californie : inscription métrique, sans doute de Rome, connue en 1775 par Donati, dont le relevé a été fait en 1902 ; le lieu de conservation de l'original est ignoré.

191) HOMO BONVS · INFAS · ADQVE · AMICVS OMNIBVS
HIC · CONQVIESCIT · ANIMA · SVPERIS · TRADITA ·
QVI · ACCEPTVM · LV MEN · MENSE · X̄I · REDDIDIT
AMYMONE · E · MATRE · E · Q · MARCELLO · PATRE
5 NATVS · QVIRINA ATHENODORVS · ROMA · DOMO

L. 1 : *Homobonus*, nom propre ou *homo bonus* (ce qui est préférable) ; le *b* n'est pas sûr, peut-être *homofonus* ; l. 4 : l'auteur pense que le premier *E* est pour *est*, le second pour *et* ; le premier, à notre avis, est l'équivalent de *ex*, couramment employé pour indiquer la filiation (par *ex*.

Ann. épigr., 1939, nos 305, 309, 310, 314).

L'inscription, qui compte cinq sénaires iambiques, semble authentique, mais renferme de nombreuses singularités ; pour l'auteur, elle est peut-être, mais pas nécessairement, chrétienne ; elle pourrait être crypto-chrétienne.

EDM. GROAG. DIE REICHSBEAMTEN VON ACHAIA IN SPÄTRÖMISCHER ZEIT (DISSERTATIONES PANNONICAE, série I, fasc. 14). Budapest, 1946.

Ouvrage posthume, faisant suite à celui que l'auteur avait précédemment consacré aux fastes de l'Achaïe jusqu'à Dioclétien (*Ann. épigr.*, 1939). Après des compléments à son premier travail (p. 5-12), Edm. Groag donne, par ordre chronologique, les fastes de la province depuis Dioclétien jusqu'à Justinien.

EDM. GROAG. ZUM MILITÄRKOMMANDO IN DEN SENATORISCHEN PROVINZEN (extrait de SERTA HOFFILLERIANA). Zagreb, 1940.

Généralisant une remarque d'E. Ritterling (*Journ. of Roman Studies*, XVII, 1927, p. 28-32) à propos de l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1920, n° 55, l'auteur établit qu'au 1^{er} et au II^e siècle ap. J.-C., dans les provinces sénatoriales autres que l'Afrique, les troupes auxiliaires étaient placées sous le commandement du *legatus pro praetore*, en Asie sous celui d'un des *legati pro praetore*. Licinius Priscus (*C. I. L.*, XVI, n° 128) n'est pas légat impérial de Lycie-Pamphylie en 178 ; Octavius Antoninus (*Ibid.*, n° 67) ne doit pas être considéré comme proconsul de Macédoine ; tous deux sont légats du proconsul de ces provinces.

INSCRIPTIONES ITALIAE, VOL. XIII, FASTI ET ELOGIA, fasc. I,

FASTI CONSULARES ET TRIUMPHALES. Rome, 1947.

Fascicule 1, publié par A. Degrassi, du tome XIII des *Inscriptiones Italiae*, dont le fasc. 3 a paru en 1937 (*Ann. épigr.*, 1938).

Le présent fascicule se compose de deux volumes dont la pagination est continue : xxxi-678 pages, CIV planches.

T. I (p. 1-572).

P. 1-142, n° 1. *Fasti consulares et triumphales Capitolini*. Une étude complète de toutes les questions relatives aux Fastes, notamment à leur découverte, à leur disposition dans l'antiquité, à l'époque où ils ont été écrits, précède les textes, reproduits en fac-similés, leur transcription et leur commentaire.

P. 143-158, n° 2. *Fasti feriarum latinarum*. Introduction, texte, commentaire.

P. 159-166, n° 3. *Fasti Antiales majores*.

P. 169-270, nos 4-16. Fastes municipaux, dont p. 173 à 241 (n° 5) les *Fasti Ostienses*, avec tous les fragments. Introduction, dessins et textes, commentaire.

P. 271-337, nos 17-34. Fastes des collèges et fastes privés, entre autres p. 279-290 (n° 20) ceux des *magistri vici*.

P. 338-346, nos 35-36. *Fasti triumphales Urbisalvienses et Barberiniani*.

P. 346-533. Fastes des consuls, décevirs, tribuns militaires, dic-tateurs, *magistri equitum*, cen-

seurs, *triumviri reipublicae constituendae* de 509 av. J.-C. à 13 ap., d'après les inscriptions et les textes littéraires.

P. 534-571. Liste chronologique des triomphes jusqu'à 19 av. J.-C., avec commentaires.

T. II (planches ; indices).

Les dix premières planches sont consacrées à la question de l'emplacement des fastes Capitolins, qui ne se trouvaient pas sur la Regia, mais sur l'arc d'Auguste au forum (cf. *Atti della Pontif. Accad. rom. di archeol., Rendiconti*, XXI, 1945-1946, p. 57-104) ; les seize suivantes à la mise en place des Fastes sur le mur du Musée des Conservateurs et à leur reconstitution exacte (cf. *Capitolium*, XVIII, 1943, p. 326-335). Le reste des planches comprend des photographies des fragments complétées par des gravures et des dessins.

R. MOUTERDE ET A. POIDEBARD.

LE LIMES DE CHALCIS, ORGANISATION DE LA STEPPE EN

HAUTE SYRIE ROMAINE (Mission archéologique permanente au Levant, BIBLIOTHÈQUE ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE, t. XXXVIII). Paris, 1945.

Parmi les inscriptions grecques, qui sont données surtout p. 183-221, nous signalerons les suivantes :

P. 187, n° 13. Linteau de la forteresse d'El-Bab qui domine à l'Ouest le lac Gabboûl.

192)

Ἔτους ελφ'
Μαλλούων ὕξασεν.
Γερμανός Φάνης ἀδ.

L. 3 : ἀδ(ελφοί).

Date : 223-224 ap. J.-C.

P. 193. Rappel et commentaire du n° 297 de L. Jalabert et R. Mouterde, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, II.

P. 194-195, n° 20 et pl. XXXII, 1. A Hanaşer. Linteau, aujourd'hui remployé, mais provenant de l'église hors les murs.

193) [+Γ]υναικείας φύσεως Μαουία [θαυμάσ]-
[ι]ον (?) ἄ[γ]αλμα, σωφροσύνης τε κ[αὶ] εὐσεβ]-
[ε]ίας αὐτῆς καὶ φ[ι]λ[αν]δρίας κ[αὶ] λ[ο]γ[ο]ς (?) , ἔκ]-
[τι]σεν ἁγίου μαρτύριον Θωμᾶ τ[οῦ]το, χρ]-
[ό]νοις ἰνδικτιῶνος ι' τοῦ ζψ' [ἔτους+].

Date : septembre à décembre 425 ap. J.-C.

Une princesse sassanide chrétienne nommée Maouia, après avoir, en 372-373, battu le comte d'Orient et le *dux* de Phénicie, scella la paix avec les Romains en mariant sa fille au comte Victor, *stratélates* : ce serait cette

filles, nommée comme sa mère, qui figurerait ici.

Saint Thomas est l'apôtre des Indes. La conversion des nomades remonte au règne de Valentinien et Valens (cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 33) ; cinquante ans après, « se dessine le rôle de défenseurs de l'empire

que joueront un jour les Sassanides ».

P. 197. Les nos 304-306 et 308 des *Inscr. gr. et lat. de la Syrie* sont non de Zebed, mais d'Et-Touba (cf. p. 199-200); les nos 311-315 ne proviennent pas de

la basilique de Saint-Serge à Zebed, mais sont gravés sur les cancels de la basilique construite à l'intérieur de la qal'a.

P. 200-201, n° 30 et pl. CV, 1. A Et-Touba. Linteau à la porte d'une tour (?).

- 194)** Προνοία Θεοῦ ἀνέγειρεν Βέλλιχος Λιθι-
ανοῦ ἐξ ἰδίων καμάτων τὸ ὄριον καὶ
τὴν κυρ. ᾧδα, ἔτους ἐξχ' μνηρὸς Δίου γ'. Παῖσ[ι]
φίδων, τὸ ἐ. φιλοκαλόν, Βέλλιχος Λυθιαν[οῦ].

L. 3 : κυρ (ίαν) ; l. 4 : τὸ ἐ(ργον)
φιλοκαλ<ῶ>ν.

Date : 353 ap. J.-C.

Le personnage est déjà connu comme fondateur du *horreum* (*Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 306); on le retrouve ailleurs en Chalcidique (présent ouvrage,

p. 140 et p. 216, n° 54); il « est le premier en date des magnats chrétiens des confins désertiques ».

P. 209-210 avec fig. et pl. CXVII, 3. A Membiğ (*Hierapolis*). Angle supérieur gauche d'une plaque.

- 195)** + Ιουστινιαν + ίου [κ(αὶ) Θεοδώρας +]
τῶν αἰωνίων Α[ὐγούστων π]-
ολλὰ τὰ ἔτη, ἐκ Θεοῦ[.....]
τοῖς δεσπόταις · Εὐστα[θίου στρα]-
τηλάτου πολλὰ τ[ὰ ἔτη.....αῦ]-
θις (?) τοῦ βασιλέ[ως.....]
τας.....

Le chef d'armée Eustathios est sans doute l'ancien chef d'état-major de Bélisaire (*Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 147, de 542 ap. J.-C.).

P. 211, n° 46 et pl. CXVII, 5. Dans les terres attenantes au bourg de Membiğ (*Hierapolis*). Linteau (H. Seyrig, *Syria*, XX, 1939, p. 304, n° 3). Buste humain entre deux têtes de taureau. Au pourtour :

- 196)** Ἐτους εμφ', Σάχσ||ος ἐξ
ἰ||δίων τῶ Ἀδά||ταρ.

Date : 233-234 ap. J.-C.

« Témoignage décisif de la survivance du culte de Hadad jusqu'à la fin du Haut-Empire ».

L. ROBERT. *HELLENICA. RECUEIL D'ÉPIGRAPHIE, DE NUMISMATIQUE ET D'ANTIQUITÉS GRECQUES*. T. I. Limoges, 1940.

P. 7-17. L. Robert rectifie le commentaire d'une épigramme de Cyrène, datée de 2 ap. J.-C. et se rapportant à l'heureuse fin d'une guerre contre les indigènes

de la Libye (*S. E. G.*, IX, n° 63).

P. 27-28. Dans l'inscription de Téos (*E. Pottier et A. Hauvette, Bull. de Corr. hellén.*, IV, 1880, p. 181, n° 41), l'ἄρχισυναγωγός Π. Πουτ(ίλιος) Ἰωσήs est un dignitaire juif.

P. 30-32. 197) Dans *C. I. G.*, n° 9227 (= *E. A. Gardner, J. H. S.*, VI, 1885, p. 362, n° 177 b), lire ainsi les trois dernières lignes : [δω]ρισάμενος Ἀν[α]στάσι(ος) σχο[λ]ῆς.

P. 43-53. 198) Correction au texte d'une lettre écrite par un fonctionnaire romain à la ville de Corinthe (*Ann. épigr.*, 1939, n° 110). C'est le gouverneur qui intervient, parce qu'il s'agit d'une affaire financière concernant le domaine public de la cité, dans la vente par celle-ci à Priscus, sous certaines conditions, d'un terrain où sera construit un portique avec cinquante salles. A la fin de *I. G.*, IV, n° 203, dont les première et troisième parties se rapportent à la même entreprise, lire τῆς λεγομένης Πηγλια[ν]ῆς στοῶς τὰ ἐρείπια] (cf. ἐρείπια στοῶς à la l. 1 de la nouvelle inscription). Le portique ruiné, acheté avec le terrain, tirait sans doute son nom de P. Memmius Regulus, légat propréteur de la province d'Achaïe, Macédoine et Mésie de 35 à 44 ap. J.-C. (cf. *R. É. G.*, LIII, 1940, p. xi).

P. 54-55. 199) Dans *I. G. R.*, IV, n° 1346, l'évergète de Magnésie du Sipyle, dont le nom manque et qui est passé en Asie au titre de questeur : [δι]αθέντα

δὲ καὶ εἰς [τὴν Ἀσίαν] ταμίαν καὶ ἀντι[στράτηγον] (l. 4-6), avait pour père un proconsul d'Asie dont le prénom était Marcus : Μάρκου υἱὸν [τοῦ ἀνθυ]πάτου (l. 2-3).

P. 56-59. 200) L'auteur, dans la titulature de Sardes que présente *I. G. R.*, IV, n° 1528, restitue aux l. 9-11 [οἰκεί]ας τοῦ κυρίου ἡμῶν Αὐτοκράτορος, en rapprochant *Ann. épigr.*, 1939, n° 295, et traite des liens de parenté entre les villes et les empereurs ou les rois.

P. 78-80. 201) Une inscription publiée par Th. Sauciuc-Săveanu, *Analele Dobrogei*, XVI, 1935, p. 163-165 et conservée au Musée de Constantza, est un nouveau fragment d'un acte de bornage, en grec et en latin, dont deux fragments, trouvés à Mangalia (*Kallatis*), sont reproduits dans *I. G. R.*, I, n° 657 : énumération des bornes 42 à 50. Un autre fragment, qui précédait celui-ci, figure dans Th. Sauciuc-Săveanu, *Callatis* (extrait de *L'archéologie en Roumanie*, 1938), p. 18.

P. 136, n. 1. *Marsus* (*C. I. L.*, VIII, nos 2564, 2618) désigne un charmeur et chasseur de serpents (cf. R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, 2^e édit., p. 192).

L. ROBERT. LES GLADIATEURS DANS L'ORIENT GREC (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, *Sciences historiques et philologiques*, fasc. 278). Paris, 1940.

Le livre est consacré à mettre en valeur le « succès des combats

de gladiateurs dans l'Orient grec » Le chapitre I élucide notamment le sens de divers termes et classe les documents suivant leur nature ; le chapitre II donne une édition critique de ces documents groupés géographiquement (302 n^{os}) ; les chapitres III à V tirent les conclusions relatives à la diffusion et à l'organisation des combats de gladiateurs, des chasses et combats de bêtes dans l'amphithéâtre.

P. 18-19. La formule latine *pugnarum...* a pour équivalent *πυγμαῶν...*

P. 18-19, cf. p. 124, n^o 68 (*Ann. épigr.*, 1915, n^o 108). **202**) Lire *πυγμαῶν* θ', 0 représentant le chiffre 9.

P. 19, cf. p. 82, n^o 16 (*Ann. épigr.*, 1914, n^o 214). **203**) Π κ' = *πυγμαῶν* κ'.

P. 28-31. Explication du mot *palus*, *πάλος* et des expressions *primus*, *secundus* ... *palus*, qui désignent des sections hiérarchisées de gladiateurs d'un même *ludus*, « composées d'hommes de même force, s'exerçant ensemble ».

P. 38-39. Liste des inscriptions relatives à la gladiature qui, dans l'Orient grec où la majorité des textes est en grec, sont rédigées en latin.

P. 39-40. Le vocabulaire latin des combats a pénétré en grec par simple transcription.

P. 75, n^o 2 (*C. I. L.*, III, n^o 607). **204**) L. 8 : restituer *munus* au lieu de *ludos*, les deux mots n'étant jamais confondus.

P. 87-90, n^o 25 (*Ann. épigr.*, 1936, n^o 47). **205**) Ponctuer après *βασιλῆος*, puis écrire *Εὐστεφίη στείχων ἔλιπον κατ.* : « c'est en m'avancant dans la gloire de mon couronnement que j'ai quitté la douce lumière du monde ».

P. 100-101, n^o 39 (*Ann. épigr.*, 1915, n^o 117). **206**) L. 9 : suppléer : *φιλότιμο[ς ἀρχιέρεια ἐπιτελέσουσιν]* ; l. 10 : on a une date, *[τῇ] ιθ' καὶ...*

P. 105-106, n^o 45 (*Ann. épigr.*, 1938, n^o 5). **207**) L. 2 : *ναι(κῶν) ζ'.*

P. 107, n^o 48 (*Ann. épigr.*, 1922, n^o 33). Explications d'après H. Seyrig, *Bull. de Corr. hellén.*, LII, 1928, p. 388-389.

P. 120-121, cf. p. 289 (*C. I. L.*, VI, n^o 10194 ; H. Dessau, *I. L. S.*, n^o 5088). **208**) Comprendre : *Fimbriam, lib(erum), VIIII (pugnarum), miss(um) f(ecit) (?)*, et non *lib(eratum) nona (pugna)*.

P. 135-137, n^o 86 (*O. G. I. S.*, n^o 533). Le texte est reproduit d'après la révision de M. Schede, *Der Tempel in Ankara*, 1936, p. 52 et suiv.

P. 169-170, n^o 155 (*Ann. épigr.*, 1940, n^{os} 157 et 192). **209**) L. 1 : restituer ou *οὗτος* ou *πά(λος) α'.*

P. 196, n^o 202, cf. p. 24-27. D'après une communication de J. Keil, copie de Wood en 1868, restée inédite. A Éphèse. Sur un sarcophage.

210) *Αὕτη ἡ σορός ἐστὶν Αὐρ. Νείκονος ἀρτοκόπου καὶ γυναικὸς αὐτοῦ Αὐρ. Ἐπικρατεῖης, ἐν ᾗ σορῶ οὐδενὶ ἐξέσσει (sic) βληθῆναι, εἰ μὴ μόνοις τοῖς προγεγραμμέ-*

νοις. Εἰ δέ τις θελήσει πτώμα ἐπι-
βάλαι ἢ γράμματα ἐκκόψαι, δώσει
τῇ φιλοπλῖα Φιλοδηδίων (δραχ-
μὰς) μ(υ)ρ(ίας) ῥωμανητὰς καὶ
τῇ φιλοπλῖα ἱεροῦ μακέλλου τὰς
αὐτὰς (δραχμὰς) μ(υ)ρ(ίας) ῥωμα-
νηστὰς.

L'interprétation n'est pas as-
surée. L'auteur propose la sui-
vante : le boulanger Nikon, ama-
teur de combats de gladiateurs
(φιλοπλος), réserve l'amende aux
associations d'amateurs de ces
mêmes combats qu'il avait fré-
quentées et dont l'une avait pour
protecteurs la grande famille
éphésienne des *Vedii* (φιλοπλῖα
Φιλοδηδίων) et dont l'autre se te-
nait au marché sacré.

P. 288-292. Ἐλευθ, ἐλευ, ἐλ qui,
dans les inscriptions grecques,
s'oppose parfois à δοῦλος, doit se
compléter ἐλεύθερος, homme li-
bre ; la mauvaise interprétation
ἐλευθερωθεῖς a faussé les com-
mentaires donnés à des inscrip-
tions latines où figure *lib.*, qu'il
ne faut comprendre ni *liberatus*,
ni *libertus*, mais *liber*, homme
libre (cf. plus haut n° 208).

P. 297-298. Noms grecs de gla-
diateurs transcrits du latin.

P. 310, n. 4. 211) Dans une
tabella defixionis de Carthage,
noter qu'à la lecture de R.
Wünsch : *in omnem prolud[ium]*,
A. Audollent a substitué : *in
omnem prolium* (= *proelium*) (*De-
fixionum tabellae*, 1904, p. 342,
cf. p. 344).

P. 322-323. Entre *Serdica* et
Oescus (S. Frankfurter, *Arch-
epigr. Mitteil. aus Oesterreich*,
VIII, 1891, p. 159, n° 48). Lire
ainsi :

212)

...ον τὸν Νεικίου·
[τὸν] φιλοκύνηγον
[ἐβί]ω(σ)ε ἔ(τ)η νθ', καὶ
...αν καὶ γαμβρὸν
5 ...ανδὸν βφ'
[ῆ] σύμβριος κτλ.

L. 2 : φιλοκύνηγον est un ama-
teur de chasse ; l. 5 : β(ενε)-
φ(ικιάριος).

Renvoi à d'autres inscriptions
de *beneficarii* dans la même ré-
gion.

P. 336-337. Liste des nom-
breuses inscriptions des *I. G. R.*,
I, III et IV corrigées ou étudiées.

ALF. MERLIN.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités

A. — PÉRIODIQUES

- | | |
|---|--|
| <p><i>American Journal of archaeology</i>, 1940, depuis la p. 181 ; 1941 ; 1942 ; 1943 ; 1944 ; 1945 ; 1946.</p> <p><i>American Journal of philology</i>, 1940, depuis la p. 385 ; 1941 ; 1942 ; 1943 ; 1944 ; 1945 ; 1946.</p> <p><i>Apulum</i>, 1942 ; 1943-1945.</p> <p><i>Archaeologiai Értesítő</i>, 1940 ; 1941 ; 1942 ; 1943 ; 1944-1945.</p> <p><i>Athenaeum</i>, 1940, depuis la p. 105 ; 1941 ; 1942 ; 1943 ; 1944-1945 ; 1946.</p> <p><i>Atti della Reale Accademia d'Italia. Rendiconti della classe di Scienze morali e storiche</i>, 1943.</p> <p><i>Berytus</i>, 1939-1941 ; 1942 ; 1943.</p> <p><i>Clara Rhodos</i>, X.</p> | <p><i>Epigraphica</i>, 1945.</p> <p><i>Hesperia</i>, 1939, depuis la p. 201 ; 1940 ; 1941 ; 1942 ; 1943 ; 1944 ; 1945 ; 1946 ; 1947, p. 1 à 54.</p> <p><i>Journal of Roman Studies</i>, 1940 ; 1941 ; 1942 ; 1943 ; 1944 ; 1945 ; 1946.</p> <p><i>Magyar Múzeum</i>, 1946.</p> <p><i>Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth</i>, 1940 ; 1941 ; 1942-1943 ; 1944-1946.</p> <p><i>Monumenti antichi</i>, XXXVIII ; XXXIX ; XL.</p> <p><i>Notizie degli Scavi di Antichità</i>, 1944-1945.</p> <p><i>Syria</i>, 1940 ; 1941 ; 1942-1943 ; 1944-1945.</p> |
|---|--|

B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

- | | |
|--|---|
| <p>G. Calza, <i>La necropoli del Porto di Roma nell'Isola sacra</i>.</p> <p>R. Demangel, <i>Contribution à la topographie de l'Hebdomon</i>.</p> <p>F. K. Dörner, <i>Inchriften und Denkmäler aus Bithynien</i>.</p> <p>F. K. Dörner et R. Naumann, <i>Forschungen in Kommagene</i>.</p> <p>A. E. Gordon, <i>A mysterious Latin Inscription in California</i>.</p> | <p>Edm. Groag, <i>Die Reichsbeamten von Achaia in spätrömischer Zeit</i>.</p> <p>Edm. Groag, <i>Zum Militärkommando in den senatorischen Provinzen</i>.</p> <p><i>Inscriptiones Italiae</i>, XIII, 1, <i>Fasti consulares et triumphales</i>.</p> <p>R. Mouterde et A. Poidebard, <i>Le limes de Chalcis</i>.</p> <p>L. Robert, <i>Hellenica</i>, I.</p> <p>L. Robert, <i>Les gladiateurs dans l'Orient grec</i>.</p> |
|--|---|

2^o Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros en caractères gras qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome

Grottes Vaticanes, 59.
Pietra Papa, 154.
Via Tiburtina (kil. 6), 161.
Rome, 20 (?), 52, 191 (?).

II. Italie

Alanno, 42.
Besozzo, 47.
Bevagna (*Mevania*), 63, 64.
Capiate, 46.
Castel Fusano, 162.
Chieti (*Teate*), 41.
Corese Terra (*Cures*), 156, 157.
Fogliano di Maranello, 7.
Guidonia, 160.
Herculanum, 53.
Mentana, 158, 159.
Milan, 65 à 68.
Ostie, 13, 14.
Padoue (région), 45.
Parenzo (*Parentium*), 51.
Pesaro (*Pisaurum*), 40.
Porto, 184.
Rimini, 43.
Vardacate, 44.
Vérone, 60, 61.

III. Péninsule ibérique

Castello d'Aguiar, 8.

IV. Gaule

Orange, 113, 119.

V. Grande-Bretagne

Belly, Howden, 111.
Birdoswald, 115.
Bowes (environs), 133.
Brough-on-Humber (*Petuarium*), 110.
Caerleon (*Esca*), 98.
Carvoran, 108.
Cawfields, 97.
Chester (*Deva*), 124.
Chester-le-Street, 121, 130.
Corbridge (*Corstopitum*), 94, 95, 99, 105, 106, 120, 122, 126 à 128.
Crindledykes, 96.
Eborchester, 104.

Jarrow, 123.
Ritschester, 132.
Stanhope, 114.
Water Newton, 101.
Whitley Castle, 116.
Wiggonholt, 100.

VI. Provinces danubiennes

1. Macédoine.

Beroea, 81, 92, 93, 117, 118.
Beroea (environs), 102.

2. Pannonie.

Ács-pusztá (*Ad Mures*), 36.
Aquincum, 31, 38.
Brigetio, 33, 34.
Brigetio (environs), 35.
Csapdi, 135.
Dunaszekcső (environs), 27.
Pilisszántó (*Lusomana*), 134.
Regöly, 37.
Szentendre (*Ulcisia castra*), 28, 29.
Szombathely (*Savaria*), 25, 26, 30.

3. Mésie et Thrace.

Bakirköi, 185.
Entre *Serdica* et *Oescus*, 212.

4. Dacie.

Apulum, 21 à 24.
Porolissum, 32.

VII. Grèce et îles

Athènes, 10, 17, 69 à 80, 86, 87, 89.
Corinthe, 82, 90, 91.
Cos, 55 à 58.
Eleusis, 84.
Samothrace, 1 à 6.

VIII. Asie

1. Lydie.

Éphèse, 210.

2. Carie.

Aphrodisias, 147 à 153.

3. Bithynie.

Brousse, 188, 189.
Izmit, 186, 187.
Iznik (*Nicaea*), 19.

4. *Syrie*.

Beyrouth, 143, 144.
 Boşra, 138, 139, 164, 165.
 Djilanli, 140, 141.
 Dmeir, 182, 183.
 El-Bab, 192.
 Et-Toûba, 194.
 Hanaşer, 193.
 'Ibrîa, 146.
 Membîğ (*Hierapolis*), 195, 196.
 M'sêl-Fouwâr, 136.
 Niha, 142.
 Palmyre, 166 à 180.
Rhosos, 9.

Toumm el-Qouboûr, 137.
 Yabroûd, 145.

5. *Arménie*.

Mçeta (*Harmozica*), 125.

6. *Iran*.

Naqsh-i-Rustam, 54.

IX. **Afrique**1. *Égypte*.

Nicopolis, 112.

2. *Tripolitaine*.

Leptis Magna, 48 à 50, 62.

3° Table des matières

I. — NOMS ET SURNOMS

L. Aburnius Severus, 135.
 M. Acilius Acili Mocimi filius Sergia
 Athenodorus, 168.
 Aelia Apollonia, 31.
 Aelia Marcia, 31.
 Aelia Sura, 134.
 T. Aeliu[s...], 170.
 Q. [Ael. Apoll]onius, 31.
 Ael. Procul[inus ?], 29.
 [Ael. ?] Proculus, 29.
 P. Aelius Samius Isocrates, 162.
 Aem[ilia...], 29.
 Marcus Aemilius Marcianus Asclepia-
 des, 179.
 Aetrius Severus, 177.
 Agathus Gennadius v. p., 57.
 C. Albinus C. f. Ou. Optatus, 47.
 Alexandria, 187.
 L. Alfenas Felix, 161.
 [L. Alfenus] Senecio, 106.
 Allia M. f. Alfenas, 161.
 Caius Allienus Auli filius, 86.
 Amymone, 191.
 [An]astasi, 197.
 Annaeus Atticus, 184.
 Antiochus, 77.
 L. Antonius Albus, 59.
 L. Antonius Callistratus, 180.
 Cn. Antustius Lapeth[us], 12.
 Apoll[odorus] Diodoti, 3.
 Apollô[ni]s, 187.
 [Appia Annia Re]gill[a Ati]lia [Cauci-
 dia Tertulla] Ap[pii] fil[ia], 88.
 Apuleia Restituta, 159.

Apuleius Aequalis, 188.
 Aratus, 162.
 [M. A.]rrecinus M. f. Cam. [Clemen]s, 40.
 L. Arrunti[us...], 2.
 Athenodorus Quirina, 191.
 P. Attius Severus, 135.
 Aur. Epicrateia, 210.
 Aurelia Marcell[i]na, 33.
 Aur. Carzeus Sergi, 182.
 Aur. Nico, 210.
 L. Aurelius Pudor, 12.
 Aur. Severus, 134.
 Avid. Hadrianus, 182.
 A. Avilius Urinatus Quadratus, 59.
 Caius Bassus Rufus, 141.
 Bato Batonis, 1.
 Bellicus Liviani, 194.
 C. Bet. Galat<us ?>, 21.
 M. Caecilius Cornutus, 52.
 Sex. Caecilius Maximus, 59.
 [Sextus Calpurnius] Agrico[li]a, 128.
 [Lucius Calpurnius] Lucii [filius Pi]so,
 6.
 C. Carpelanu. C. l. Gratus, 64.
 Cl. Casianus Cl. Casiani filius, 145.
 Cassius, 182.
 C. Cassius C. f. Moes. Proculeianus, 23.
 [... Celesticus], 172.
 M. Claudius M. f. Accerentinus, 51.
 Ti. Claudius Agrippinus, 59.
 L. Cl. Atticus, 189.
 L. Claudius Aufrianus Parthenius, 189.
 T[i. Cl. Herod]es Attici, 10, cf. 88.
 Ti. Claudius L..., 2.

- L. Claudius Modestus, 59.
 [Tiberius Claudius Phi...], 171.
 ... Claudius Pollio, 59.
 Cl. Xenophon, 96, 97.
 Clodia Tonmianae l. Chresta, 60.
 Clodius Celsus, 173.
 Clodius Secundus, 44.
 ... Clodius Stefanus, 3.
 M. Cluvius Jucundus, 160.
 [...] Cluius [.. f. Es]q. Labe[o], 56.
 Cornel. Baebia, 90.
 Cornelia Daphnis, 24.
 Cn. Cornelius Qurvini l. Neritus, 60.
 T... bius Diadumenus, 12.
 [A. Didius Gallus], 76.
 Διογένης Μενάνδρου τοῦ [Δ]ιογένους
 τοῦ Ἀρτεμιδώρου, 147.
 L. Domitius Ah[enobarbus], 52.
 C. Domi<ti>us Aper, 84.
 Egnatius Julianus (lire Lollianus), 182.
 T. E[gn]n[at]ius Tib[erianus ?], 12.
 Elab[us] qui et Saturninus Malichi f.,
 172.
 Eubulus, 176.
 Eustathius, 195.
 M. Fabius Julianus Heracleo Optatia-
 nus, 59.
 T. Fa[bi]us T. f. Arn. [Pud]es, 78.
 T. Flavius Candidus, 98.
 Fla. Secundus, 108, 109.
 Fl. S[ulp]i[cianus] Dor[i]o], 88.
 T. Flavius T[iti]anus, 12.
 T. Fl. Vitalis, 26.
 C. Fufius Atte..., 12.
 Fulvius Titian[us], 176.
 Fuscus Luci f., 37.
 Galenus, 180.
 Germanus, 192.
 Gorgias, 184.
 Q. Granius Q. f. Bassus, 82.
 Heliodor[us] qui et Iarhai, 176.
 Erennia Antonia fil. Luci Erenni Va-
 lentis, 12.
 C. Herennius... Arn. Capito, 39.
 Hermadion, 7.
 Ἡρώδης Σοράχου, 178.
 Homobonus (??), 191.
 Ἰωδμανγάνος υἱὸς Πουπλικίου
 Ἀγρίππα, 125.
 Ἰτάλος (?) Ταμά[λα]τος Σεανίου, 145.
 Jul. Optata, 29.
 Julia Q. f. Quinta, 3.
 <Julianus> Aristaenetus, 182.
 T. Julius... 59.
 Jul. Antoninus v. p., 186.
 Jul. Aufidius, 102.
 Ti. Julius Candidus Capito, 59.
 C. Jul. Diocletianus, 22.
 Ti. Julius Felix, 135.
 [L. Julius L. f. Fab. Marinus Caecilius
 Simplex], 156.
 [Julius Maximus], 175.
 . Julius Sp. f. Pap. Niger, 3.
 C. Jul. Proculinus, 164.
 C. Julius Protus, 110.
 Julius Secundus, 133.
 M. Julius M. f. Secundus, 20.
 C. Julius Silvanus, 135.
 Cn. Jul. [Verus], 127.
 Laberianus, 183.
 Lalus Salliae (servus), 160.
 Caiu[s] Licinius Mucianus], 166.
 Lollianus (lire Julianus) Aristaenetus,
 182.
 L. Lu[cilius] Pa[ns]a Pr[is]c[ill]ianus, 89.
 Lupus, 31.
 Μαλλούων, 192.
 Μαλχος Βαρεα τοῦ Μαλιχου τοῦ Ση-
 μανικου, 177.
 Manilius Fuscus Manilii Fusci consu-
 laris filius, 178.
 Maouia, 193.
 Q. Marcellus, 191.
 . Marius Fructus, 3.
 . Marius L. f. Ste. Schinas, 3.
 ... eius Maximus, 84.
 [Men]ander, 3.
 Metronax, 3.
 C. Modius Asclepiades, 1.
 ... ος ὁ Νεαίου, 212.
 Νείκως, 189.
 Νεση Βωλιαδους, 179.
 Marcus Nicatius v. p., 62.
 Nobilinius Scriptio, 188.
 M. Nonius Men. Balbus, 53.
 M. Numisius Longus, 12.
 Ocibocus Luc. Och. f(i)l., 139.
 M. Ofillius Celer, 53.
 Ὅστάρβηλος, 145.
 Q. Ovi. Q. l. Barg., 43.
 Q. Ovi. C. f. Freg., 43.
 Q. (Ovius Q. l.) Nadiacus, 43.
 Q. (Ovius Q. l.) Pilonicus, 43.
 Sex. Palpellius Candidus Julittianus, 1.
 Paullus Fabius Maximus, 52.
 Paullus Fabius [Paulli f. Persicus], 52.
 Phanes, 192.
 A. [Platorius Nepos], 123.
 L. Plotius L..., 56.
 Pom[ponia ? Procu ?]lina, 51.

- L. Pomponius Maximus Flavius... ianus, 4.
 Pomponius Secundianus, 164.
 Pontius Laelianus, 135.
 Primus, 109.
 Protadia, 67.
 Publius Diodorus, 12.
 L. Pullius Chresimus, 135.
 L. Pullius Daphnus, 135.
 Purpurio, 1.
 [T. Qu]inctius Cr[ispinus Valerianus], 52.
 Quintus, 141.
 Renn. Candidus, 33.
 A. Rubr[ius], 63.
 Rufinius Saturninus, 188.
 [Sac]c. Nundi[anus], 34.
 Σάχσος, 196.
 Sennianus, 101.
 M. Sentilius Iasus, 135.
 Sep. Dasius, 134.
 Σηραπειῖτις Ζηούχου τοῦ νεωτέρου θυγάτηρ, 125.
 M. Servilius Geta, 135.
 Silvanus, 108.
 Sintia Marcella, 159.
 L. Sintius Rodocles, 159.
 Sosia Falconilla, 80.
 [T]enatius L. f. Primio, 61.
 Tertius, 121.
 Theophilus Theophili f., 89.
 C. Titius Hercu[lanus], 12.
 [Quintus Trebell]ius Rufus Quinti filius, 69.
 Trebellius Rufus Maximus filius Trebellii Rufi, 69.
 Tu. Capit., 95.
 [Mar]ci Ulpii..., 169.
 [M]arcus Ulpiu[s Abga]r, 169.
 Marcus Ulpius Abgar Hairân filius, 175.
 M. Ulp. Celerinus, 35.
 M. Ulp. Fintianus, 30.
 Marcus Ulpius Hairân filius Sergia Iarhai, 171.
 M. Ulpus Malchus, 168.
 M. Ulp. Romanus, 35.
 C. Umbrius, 137.
 Valeria Fortunata, 77.
 Valerius Adjutor, 144.
 Valerius Cassius, 140.
 M. Valerius Junianus, 59.
 G. Valerius Marcianus, 30.
 A. Vereius Felix, 1.
 Caius Vettius Sabinus Granianus, 87.
 Viator Romani f., 135.
 Virilis Ger., 104.
 Vitellia Calliste, 158.
 Ζαβδιθωλος Ζα[6]διθωλου τοῦ Ζαβδα-α[0]ους τοῦ Ακκαβελο[υ], 173.

II. — DIEUX, DÉESSES, HÉROS

- Aeternus, 21.
 Aeternus sanctissimus pientissimus-que, 22.
 Aphroditè et Imperator Caesar divus Augustus Zeus Patrôos..., 147.
 Apollo, 32.
 Apollo deus, 116, 121.
 Ceres, 31.
 Dia dea, 59.
 Diana, 105.
 Δώδεκα θεοί, 14.
 Domus divina, 34.
 Fortuna confluentis, 160.
 Fulgur divum, 13.
 Genius..., 36.
 Hadad, 196.
 Jupiter fulgur, 8.
 J. O. M., 23.
 J. O. M. et Genius coloniae Claudiae Savariae, 26.
 J. O. M. D., 30.
 Liber pater, 47.
 Maponus deus Apollo, 120.
 Mars pater Gradivus, 57.
 Mars Ultor deus, 127.
 Mater magna Aug., 33.
 Mercurius Aug. genius coloniae Thusedritanae, 138.
 Minerva, 31, 56.
 Minerva diva, 7.
 Moerae, 187.
 Numina Augustorum, 114.
 Parcae, 31.
 Quadriviae, 24.
 Silvanus domesticus, 34.
 Suria dea Nihathe, 142.
 Urania dea, 144.
 Venus, 31.
 Vernostonus Cocidius deus, 104.
 Vinotonus Silvanus, 133.
 Zeus Ombraros legionis III Gallicae, 140.

III. — PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdotes païens.*

Ἀρχιερεὺς πρῶτος ἐπαρχείας τῆς ἐκ
Ναρδῶνος, 69.
Ἀρχιερεὺς καὶ ἀγωνοθέτης τοῦ κοινοῦ
Μακεδόνων, 117.
Ἀρχων τοῦ Πανελληνίου, 88.
Augur coloniae Sarmizegetusae, 22.
Augustalis, 46.
Epoetae, 3.
Flamen annuus (des Arvales), 59.
Flamen divi Nervae, 46.
Flamen divi Titi, 46.
Fratres Arvalis, 52.
Fratres Arvales, 59.
Harispex Volsiniensis, 63.
Ἱέρεια θεᾶς Ρώμης ἐν Τολώσῃ, 69.
Ἱερεὺς τοῦ Διός, 182.
Ἱερεὺς Δροῦσου ὑπάτου, 69.
Ἱερεὺς Εὐκλείας καὶ Εὐνομίας διὰ βίου,
69.
Ἱεροσύνῃ διηνεχῆς, 69.
Magister (annuus) fratrum Arvalium, 52,
59.
Magister Valetudinis (à *Mevania*), 64.
Magisterium (des *Minervales*), 56.
Magistri (de la Fortuna confluens), 160.
Minervalis, 56.
Mystae, 2 à 4.
Pontifex, 46, 88.
Promagister, 2.
Promagister (des Arvales), 52.
Rex, 1.
Sacerdos, 36.
Sevir Augustalis, 60.
Summus Caeninensis sacrorum populi
romani, 69.
Symmystae, 3.

2° *Particularités du culte païen.*

Actes des Arvales, 52, 59.

Agna opima, 59.
Ara, 145, 189.
Ara (de la dea Dia), 59.
Ara (de Diane), 105.
Ara (des Quadriviae), 24.
Ara marmorea, 53.
Arae, 75.
Corona aurea, 182.
Coronae argenteae, 59.
Coronae spiceae vittatae, 59.
Desultores, 59.
Epulum (des Arvales), 59.
Foculus deae Diae, 59.
Lucus deae Diae, 59.
Ludi in theatro (à *Herculanum*), 53.
Ludi gymnici (à *Herculanum*), 53.
Palmae, 59.
Parentalia, 53.
Pompa, 53.
Porcae piaculares, 59.
Quadrigae, 59.
Saturnalia prima, secunda, 59.
Sceptum, 182.
Sella, 53.
Signa uncta, 59.
Statua argentea, 165.
Templum, 36.
Templum Jovis, 182.
Templum Jovis Hammonis (à *Bostra*),
165.
Tetrastylum, 59.
Vacca honoraria alba, 59.
Xoana, 183.

3° *Antiquités chrétiennes.*

Inscriptions chrétiennes, 38, 67, 68,
191 (?), 193 à 195.
Martyrium sancti Thomae, 193.
Religiosa femina, 67.

IV. — NOMS GÉOGRAPHIQUES

Achaia, 148.
Africa, 74, 148.
Alexandria, 148.
Amastris, 149.
Antiochenses (βουλευτής), 179.
Antiochia, 182.
Apamia, 187.
Apulensis colonia (*decurio*), 22.
Aquileia, 148, 149 (Aqueia).

Aquitania provincia, 184.
Asia, 148.
Athenae, 89.
— (ἄρχων ἐπώνυμος), 69.
Atheniensis populus, 69, 89.
Azalus, 37, 135 (Asalus).
Baetica, 148.
Britannia provincia, 123.
Britannicum plumbum, 110, 111.

- Brixellum, 78.
 Byblii, 150.
 Byzantium, 148.
 Byzantius, 17.
 Καροπολείτης, 145.
 Chiaë terebinthinae, 148.
 Chius, 3.
 Coa civitas, 55.
 Comum (*quattuorvir i. d. bis*), 46.
 Corinthiensis colonia Laus Julia, 82.
 Creta et Cyrenae, 74.
 Cyrenaici (?) opii, 148.
 Dacorum interpres, 35.
 Dalmatia, 148.
 Deva, 124.
 Disaenius pagus, 45.
 Durobrivae, 101.
 Ephesus, 162.
 Ephesus, 148 (Efesus).
 — (*macellum*), 210.
 Epiphania, 23.
 Frentani Histonienses, 41.
 Galliae, 148.
 Goharieni (*defensor*), 182.
 Heraclea, 135.
 Herculanensis populus, 53.
 Herculanium (*theatrum*), 53.
 Hierapolis, 172.
 Hispania, 148 (Spania, Ispania).
 Laodicensi, 150.
 Lepcimagnenses, 62.
 Lepcitani Septimiani, 49, 50.
 Leptis Magna (*curia Nervia*), 48.
 Lysitania, 148.
 Lutudarenses socii, 110, 111.
 Macedones (κοινόν), 117.
 Mediolanum (*quattuorvir i. d., adlectus quinquennalis*), 46.
 Mylasa, 157.
 Narbonensis provincia (ἀρχιερεὺς πρῶτος, κοινόν), 69.
 Nicomedensis, 162.
 Nicomedia, 148, 149, 184, 187.
 Nihatha, 142.
 Oceanus, 123.
 Pagus Augustus, 142.
 Palmyreni, 165.
 Παλμυρηνῶν ἡ πόλις, 171.
 Pamfylia, 148.
 Pannonia superior, 135.
 Pannonius, 84.
 Pergamenus, 3.
 Phoenice, 148 (Foenice).
 Πορόλισσον τῆς ἀνωτέρας Δακίας, 170.
 Quadriburgium, 28.
 Ravenna, 149.
 Roma, 148, 149, 157, 191.
 — (*aquae*), 89.
 — (*Aedes Apollinis in Palatio*), 52.
 — (*Templum divi Augusti ad Miner-vam*), 135.
 Romani, 69.
 Romanus orbis pacatus, 185.
 Romanus populus, 36.
 Σάχαμα, 146.
 Salona, 148.
 Sarmizegetusa colonia (*decurio et augur*), 22.
 Scythopolitani, 150.
 Sicilia, 148.
 Sinope, 148, 149.
 Spasinu Charax, 175.
 — (ἐμποροί), 179.
 Syria, 189.
 Tarsici, Tarsici Alexandrini, 150.
 Teatini Marrucini, 42.
 Thebaici opii, 148.
 Ἡ Θεσσαλονῶν μητροκώμη, 183.
 Thessalonica, 148.
 Thudritani (*colonia*), 138.
 Tolosa (ἱέρεια θεᾶς Ρώμης), 69.
 Tolosani (οἱ ἄρχοντες καὶ ἡ βουλὴ), 69.
 Tomi, 148.
 Trapezus, 148.
 Ulpia Trajana, 98.
 Valeria via, 41, 42.
 Vardacate (*municipes*), 44.
 Virunum, 79.
 Volsiniensis harispex, 63.

V. — EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

- [C. Julius Cae]sar ponti[fex maxim]us
 [pa]ter [patriae], 55.
 [Ti. divi Aug. f.] Augustus pontifex
 maximus magister fratrum [Arva-
 lium], 52.

- Imperator Tiberius Caesar divi Au-
 gusti filius Augustus et Julia Au-
 gusta, 147.
 Divus Claudius, 76.
 [Nero Claudius divi Claudi f. Germa-
 nici Cae]sar. [ne]p. Ti. Caesaris Aug.

pron. div[i Aug. abnep. Caesar Aug. Germani]c. pont. maxi. trib. potest. X imp. VI[III cos IV p. p.], 167.
 Imp. Hadr. Aug., 136.
 [Imperator Caesar Trajanus Hadrianus Augustus] Olymp[ius], 17.
 Imp. Hadr. Aug. vic[ic]s... imp. it. s[alutatus], 137.
 [Divorum] omnium fil[ius Imp. Caesar Tra]janus Hadr[ianus Augustus]... [... c]os. II, 123.
 Imp. Caes. divi Hadriani f. divi Tra- [jani] Parthic. n. divi Nervae pron. T. Aeli[us] Hadrianus Antoninus Aug. Pius pon[t.] max. tr. pot. VIII imp. II cos. IIII p. [p.], 135.
 Imperato[res Caesares] M. Aurelius An- [toninus Aug. tribuniciae] potesta- ti[s XVII] cos. [III et L. Aurelius Verus Aug.] A[rmeniacus tribuni- cae potestati]s I[II] co[s.] II, 128.
 Imp. Caesar divi M. Antonini Pii Ger... divi Nervae adnepos M. Aurel. Comm... 90.
 [... prone]pos divi Trajani Parthici abnepos ... pontif. max. trib. p. X imp. VII cos. IIII p. p., 91.
 Dominus noster Imp. Caesar Lucius Septimius Severus Pius Pertinax Augustus Arabicus Adiabenicus Par- thicus maximus, 49, 50.
 Dominus n. Imp. Caes. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arabi- cus Adiabenicus Parthicus maximus pontifex maximus trib. potest. VIII imp. XI cos. II p. p. procos., 48.
 Imp. Caes. L. Sep. [S]everus Pi. Per- tinax et Imp. C[a]esar M. Aur. Anto- ninu[s] Pius Augusti et P. Septi- mi us Geta Caesar, 106.

[Imp. Caesar] M. Aurel. Antoninus Pius Fel. Aug. Par. max. Brit. max. Ge[rm. max.], 182.
 Imp. Caes. M. Aurel. Sever. Alexander Pi. Fel. Aug. p. m. tr. p. II cos. p. p., 97.
 Imp. Caes. [M.] Aurel. Severus Al[e]xan- der Pius Fel. Aug. p. m. tr. p. II cos. p. p., 96.
 Imp. Caesar M. Ant. Gordianus P. F. invictus Aug. pont. maximus trib. pot. III p. p. cos. procos., 27.
 Dd. nn. Imperatores Caesares, 146.
 Domini nostri Imperatores Caesares, 146.
 Dd. nn. Imp. et Caess., 57.
 D. n. C. Aur. Val. Diocletianus P. F. invictus Aug., 186.
 D. n. Flavius Julius Constantius victo- riosissimus semper Augustus, 62.
 D. n. Theodos[ius Pius Felix Augus- tus Imperator et [fortissimus trium- fat]or [gentium barbararum pere]n- nis [et ubique] [victor], 185.
 Justinianus [et Theodora] aeterni Au- gusti, 195.

2° Personnages de la famille im- périale.

Drusus Caesar, 52.
 Drusus consul, 69.
 Claudius Severus gener Imperatoris Antonini Germanici, 10.
 P. Septimius Geta (pater L. Septimi Severi), 48.
 Fulvia Pia (mater L. Septimi Severi), 49.
 Paccia Marciana (quondam uxor L. Sep- timi Severi), 50.
 Sorores (de Théodose II), 185.

3° Roi étranger.

Ksepharnux rex Iberorum, 125.

VI. — POUVOIRS PUBLICS

1° Consuls.

C. Julio Caesare M. Lepido cos. (46 a. C.), 5.
 C. Asinius C. f. Gallus C. Marcius L. f. L. n. Censorinus cos. (8 a. C.), 154.
 L. Nonio... M. Arruntio... cos. (1^{er} siè- cle ap. J.-C.), 2.
 M. Junio Silano L. Norbano Balbo cos. (19 p. C.), 3.

Priscus et Pompeius (93 p. C.), 25.
 L. Fundanio Lamia Aeliano Sex. Car- minio Vetere cos. (116 p. C.), 4.
 Cn. Terentio Juniore L. Aurelio Gallo cos. (146 p. C.), 135.
 Imp. Antonino III et Geta Caes. II cos. (208 p. C.), 30.
 Sabino et Anulino cos. (216 p. C.), 182.

Sabino II et Anullino cos. (216 p. C.), 130.

Maximo v. c. cos. (523 p. C.), 68.

Opilione v. c. cos. (524 p. C.), 67.

2° *Fonctions supérieures.*

Amici, 182.

Consul, 74, 88.

Consul iterum, 10, 40.

Consularis, 178.

Curator ripae superioris et inferioris (de l'Euphrate ?), 172.

Ἐπιτρόπος βασιλέως Ἰδάρων, 125.

Equo publico, 22.

Ἡγεμών (de Phénicie-Syrie), 177.

Imperator, 6.

Judex ex selectis, 46.

Legatus Augusti (Syrie), 176.

Leg. Aug. pr. pr. (Arabie), 164.

Leg. Aug. pr. pr. (Bretagne), 96, 97, 130.

Leg. Aug. pr. pr. prov. Hispaniae citerioris, 40.

Leg. Augg. pr. pr. (Bretagne), 106, 128.

Legatus (?) Imperatoris (Achaïe ?), 89.

Legatus in Brittannia, 76.

Leg. pr. pr. (Syrie), 166.

Pater clarissimorum, 89.

Praefecti praetorio eminentissimi viri, 182.

Praefectus Aegypti, 12.

Praeses (province des Îles), 57.

Praeses prov. Tripolitanae, 62.

Praetor, 53.

Praetor urbanus, 40.

Principes officiorum, 182.

Proconsul, 53.

Procurator aquarum Romae, 89.

Procurator Asiae, 89.

Procurator Augusti, 44, 82, 127.

Procurator Pannoniae inferioris, 89.

Procurator Ponti (?) Bithyniae (?) Paphlagoniae (?), 89.

Procurator prov. Ciliciae, 89.

Quaestor pr. pr., 4.

Quaestor pr. pr. (Achaïe), 87.

Quaestor prov. Achaiae, 1.

Senatus, 36.

3° *Fonctions inférieures.*

Libertus Augustorum, 155.

Verna Caes. n., 77.

4° *Finances.*

Actor, 180.

Manceps, 182.

Manceps quartae merc(ium adventiciorum), 180.

Rationalis, 186.

Τεταρτώνης, 179, 180.

VII. — CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I Adjutrix (*veteranus*), 33.

Leg. I Adjutrix Pia Fidelis (*salariarius*), 35.

Leg. II Adjutrix (*immunis, miles*), 134.

Leg. II Adjutrix Pia Fidelis (*signifer, veteranus*), 29.

Leg. II Augusta (*miles*), 98.

Leg. III (Cyrenaica) (*centurio*), 164.

Leg. III Gallica (*centurio*), 172, 174. — (*centurio cohortis primae*), 140.

Leg. IIII Scythica (*centurio*), 172.

Leg. V Macedonica (*centurio*), 66.

Leg. VI Ferrata (*centurio*), 172.

Leg. VI Victrix, 94.

— (*centurio*), 120.

— (*tribunus, vexillatio*), 127.

Leg. X Fretensis (*tribunus*), 168.

Leg. X Gemina (*beneficiarii consulares*), 30.

Leg. XI Claudia Pia Fidelis (*miles*), 78.

Leg. XIII Gemina (*centurio*), 23.

Leg. XV Apollinaris (*tribunus*), 19.

Leg. XVI Flavia Firma (*tribunus*), 171.

Leg. XVI Firma Fidelis (*miles*), 102.

Leg. XX Valeria Victrix (*briques*), 124.

— (*vexillatio*), 128.

[Leg. XX Valeria Victrix] (*centuria*), 95.

Leg. XXX Ulpia Victrix Pia Fidelis Antoniniana (*miles*), 188.

2° *Ailes.*

Ala I Flavia Britannica (*ex sesquipliario*), 37.

Ala I Cannanefatium civium romanorum, 135.

Ala I Ulpia Contariorum milliaria, 135.

Ala I Ulpia dromedariorum Palmyrenorum (*praefectus*), 171.

Ala Herculania (*praefectus*), 173.

Ala I Hispanorum Arvacorum (*ex gre-gale*), 135.

Ala Sabiniana, 99.

Ala I Thracum Victrix, 135.

Ala III Augusta Thracum sagittarium, 135.

3° Cohortes.

Coh. II Alpinorum, 135.

Coh. I Brittonum milliaria equitata Pia Fidelis civium romanorum, 32.

Coh. V Callaecorum Lucensium, 135.

Coh. I Aelia Dacica, 107.

Coh. I Dacorum (*centuria*), 115.

Coh. II Nerviorum, 116.

Coh. I Noricorum Gordiana equitata, 27.

Coh. I Ulpia <Pannoniorum> milliaria, 135.

Coh. I Ulpia Petraeorum (*tribunus*), 168.

Coh. I Aelia milliaria Sagittarium, 135.

Coh. Sebastena (*curator* ?), 172.

Coh. milliaria nova Surorum (*miles*), 31.

Coh. I Thracum (*centurio*), 133.

Coh. I Thracum civium romanorum, 107, 135.

Coh. I Augusta Thracum equitata (*praefectus*), 171.

Coh. IV Voluntariorum civium romanorum, 135.

Coh. XVIII Voluntariorum civium romanorum, 135.

4° Garnison de Rome.

Miles praetorianus, 35.

Coh. IIII (*miles praetorius*), 61.

Coh. VI vigilum (*miles*), 20.

Scholaris, 197.

5° Numeri, corps spéciaux.

[Numerus equitum Sarmatarum Bre-metennacensium] (*praepositus*), 132.

Palmyreni sagittarii (*praefectus*), 169.

Τοξόται οἱ ἐν Πορολίσσω τῆς ἀνω-τέρας Δακίας κατεiléγμενοι, 170.

6° Flotte.

Classis Praetoria Misenensis (*miles*), 84.

— (*veteranus*), 141.

7° Grades.

Beneficiarius, 36, 212.

Centurio, 169.

Centurio legionis, 132.

Chorographarius item caelator, 61.

Equites, 130.

Evocati Augusti, 184.

Interprex Dacorum, 35.

Praefectus, 108, 109.

Praefectus equitatus, 76.

Primoscrinius praefectorum (praetorio), 35.

Στρατηλάτης, 195.

Stratores, 164.

8° Particularités.

Briques légionnaires, 124.

Campagnes de Shapour I^{er} contre les Romains, 54.

Centuria, 108, 109.

Diplômes militaires, 37, 135.

Hostes Palmyreni, 165.

Vallavit, 108, 109.

Vexillatio legionis, 106.

Vexillum, 170.

VIII. — ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Οἱ ἄρχοντες καὶ ἡ βουλὴ Τολωσίω, 69.

Ἄρχων ἐπώνυμος ἐν Ἀθήναις, 69.

Βουλευτὴς Ἀντιοχείων, 179.

Ἡ βουλὴ ἡ ἐξ Ἀρχοῦ πάγου, 87.

Ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλὴ καὶ ἡ βουλὴ τῶν Φ' καὶ ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων, 89.

Ἡ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλὴ καὶ ἡ βουλὴ τῶν Χ' καὶ ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων, 69.

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος (à Palmyre), 176, 177.

Curia Nervia (à *Leptis Magna*), 48.

Curiales, 58.

Décret des décurions d'Herculanum en l'honneur de M. Nonius Balbus, 53.

Decretum decurionum, 44.

Decurio coloniae Apulensis, 22.

Decurio coloniae Sarmizegetusae, 22.

Decuriones (à *Herculanum*), 53.

Ὁ δῆμος (à Aphrodisias de Carie), 147.

Duovir (à *Herculanum*), 53.

Duumvir jure dicundo manumittendi potestate, 47.

Λογιστής, 176.

Magistratus, 44.

Ordo populi Herculaniensis, 53.
 Patronus (à *Herculanum*), 53.
 — (à Samothrace), 6.
 Populus (à Athènes), 86.
 Προεδρεύσας (à Palmyre), 177.
 Quattuorvir aedilicia potestate (à Parenzo), 51.

Quattuorvir jure dicundo (à Parenzo), 51.
 Quattuorvir jure dicundo Comi bis, 46.
 Quattuorvir jure dicundo Mediolani, 46.
 Quinquennalis adlectus Mediolani, 46.
 Senatus consultum (à *Mevania*), 63.

IX. — COLLÈGES

Cives romani qui Coi negotiantur, 55.
 Οἱ ἀναβάντες ἀπὸ Σπασίνου Χαρακος
 ἔμποροι, 179, cf. 175.
 Κοινὸν Μακεδόνων, 117.

Κοινὸν Ναρθωνητῶν ἐπαρχείας, 69.
 Φιλοπλία ἱεροῦ μακέλλου, 210.
 Φιλοπλία Φιλοθηδίων, 210.
 Socii Lutudarenses, 110, 111.

X. — PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Actor, 189.
 Advocatus, 182.
 Alasanthi, 148.
 Amendes funéraires, 158, 187, 210.
 Ancrae, 41, 42.
 Argentariae fodinae, 110, 111.
 Aristolochiae, 148.
 Ἀρτόκοπος, 210.
 Asianus, 149.
 Auditorium (principis), 182.
 Auteur d'un poème, 31.
 Bornes-limites, 136, 137, 146, 154.
 Bornes milliaires, 96, 97.
 Bos, 148.
 Burdo, 149.
 Carceres, 59.
 Castrensis modius, 148.
 Chrysophoria, 69.
 Cineres, 53.
 Colofoniae, 148.
 Compte de potier, 100.
 Contubernalis (?), 60.
 Corelli, 148.
 Cretae argentariae, 148.
 Cuniati, 100.
 Defensor Goharienorum, 182.
 Édit de pretiis de Dioclétien (nouveaux fragments), 148 à 153.
 Fiscus, 187.
 Frumenta fiscalia, 149.
 Funeris arbitrae, 161.
 Gastraciae basuum, 148.
 Γεωργοί, 182.
 Gradus, 75.
 Graffite sur une brique, 100.
 Horreum, 106, 107, 194.
 Hypoblatta, 151.

Ichthyocollae, 148
 Inscriptions métriques, 68, 157, 187, 191.
 Inscription métrique acrostiche, 31.
 Inscription peinte sur un mortier, 101.
 Inscription sur une plaque de bronze, 44.
 Inscriptions sur des saumons de plomb, 110, 111.
 Inscription sur une tablette de bois, 12.
 Inscription sur tuile, 28.
 Kalendarium, 113, 119.
 Lettre des autorités de Toulouse, 69.
 Lettre du concilium de la Narbonnaise, 69.
 Λευκουργός, 184.
 Lex capturae, 45.
 Lex Julia et Titia, 12.
 Liberta, 60.
 Liberti, 43, 44.
 Liberti libertaeque, 159.
 Libertus, 43, 60, 64, 161.
 Macellum, 210.
 Maceria, 159.
 Munera des liberti appartenant à deux municipes, 44.
 Musicus, 162.
 Naulum, 148.
 Ochrae, 148.
 Onera fiscalia, 149.
 Opii, 148.
 Oxytyria, 151.
 Pagani, 45.
 Paganus, 187.
 Patroni, 44.
 Patronus, 43, 162.
 Patronus causarum, 22.

Pecora, 149.	Schoenianthus, 148.
Penicillum, 148.	Senatus consultum, 12, 154.
Φιλοκύνηγος, 212.	Servi, 3.
Pictor, 184.	Servus, 160.
Pilares, 100.	Silvarum definitio, 136.
Πιτιάξης, 125.	Sophistes, 162.
Pityenis, 148.	Statua equestris, 53.
Plumbum Britannicum, 110, 111.	Taurocollae, 148.
Porcus, 149.	Terebinthinae, 148.
Praedes, 44.	Testament de Plinie le Jeune (nouveau fragment), 65.
Praetextae, 59.	Testamentum, 90, 161.
Procès devant Caracalla, 182.	Theatrum, 53.
Rapontici, 148.	θήρες, 162.
Ῥηγλιανή στοά (au sanctuaire de l'Isthme), 198.	Tibre (délimitation sous Auguste), 154.
Rescrits impériaux, 44, 58, 118.	Toralia segmentata, 59.
Rodoides, 148.	Tribunal, 182.
Sagarius, 64.	Tubuli, 100.
Scamoniae, 148.	Tutor, 12.

L'année 1948 de la *Revue Archéologique* devant former des *Mélanges* en l'honneur de M. Charles Picard, l'*Année Épigraphique 1948* ne pourra paraître que dans le numéro janvier-mars 1949 de la *Revue Archéologique*.

TABLES

DU TOME XXVIII DE LA SIXIÈME SÉRIE

	PAGES
Dionysos combattant le géant, par F. VILLARD	5
Le site antique d'Olbia près d'Hyères (Var), par Jacques COUPRY et Félix DESCROIX	12
Nouveaux monuments antiques de la Bulgarie, par D. TSONTCHEV.....	23
Arpentage antique en Normandie, par Lucien MUSSET.....	31
<i>Variétés</i> : I. L'Arc des Changeurs, à Rome, par Jacques HEURGON. — II. Le Palais de Théodoric-le-Grand, à Galeata, par Pierre LÉVÊQUE.....	52
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Ad memoriam : Paul Vouga (1880-1940). — Nécrologies de savants allemands. — Un nouveau crâne paléolithique. — Sur un rhyton mycénien de Rhodes. — Les chapiteaux à doubles protomés de griffons perses, à l'Apadana de Persépolis. — Les Choéphores d'Eschyle, ou l'Iphigénie en Tauride d'Euripide ? — La tête d'Ensérune. — Le Serapeion ptolémaïque d'Alexandrie. — Sur une statuette magique alexandrine (?). — Amycos et les Dioscures ? — Autour du Banquet des Sept Sages. — Le « petit théâtre » (Odéon) de Fourvière, à Lyon. — Au nouveau Musée de Damas. — La Cité de Paris au xv ^e siècle. — Donatello et l'antique. — S. Botticelli et l'antique. — Une journée archéologique à Mariemont (Belgique). — Opinions téméraires	62
<i>Bibliographie</i> : Arvid SERNER. — Svend Aage PALLIS. — POSENER. — <i>Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt</i> . — B. BRUYÈRE. — MERCEUR. — EPRON, DAUMAS et GOYON. — Jacques PERRET. — Juliette DAVREUX. — A. ADRIANI. — Paolo Enrico ARIAS. — Edmond GROAG. — Paul FRIEDLANDER. — <i>Antioch on-the Orontes</i> . — <i>Les livres d'études locales</i> . — Jean SEZNEC. — Vicomte Charles TERLINDEN. — W. F. VOLBACH. — Thomas WHITTEMORE. — A. BERTHIER, F. LOGEART et M. MARTIN. — P. DU COLOMBIER	82
<i>Illustrations</i> : Stannos attique du Louvre : Dionysos combattant un géant, fig. 1 (p. 6) ; stannos attique du Louvre : le serpent de Dionysos attaquant un géant, fig. 2 (p. 7). — Le site d'Olbia, fig. 1 et 2 (p. 13 et 14) ; plan et élévation des assises dégagées, fig. 3 (p. 15) ; photographie prise du Pic des Oiseaux, fig. 4 (p. 16) ; fig. 5-6 (p. 17) ; le mur dégagé, fig. 7 à 10 (p. 18) ; mur antique d'Olbia, fig. 11-12 et 13 (p. 19 et 20). — Banquet funéraire, fig. 1 (p. 24) ; ex-voto à Asclépios, fig. 2 (p. 25) ; ex-voto à la déesse Daeira, fig. 3 (p. 26) ; inscription d'un sarcophage de Plovdiv, fig. 4 (p. 27). — Arpentage antique en Normandie, fig. 1, 2 et 3 (p. 34, 38 et 40) ; fig. 4 (p. 46). — Griffon perse de l'Apadana de Persépolis, fig. 1 et 2 (p. 68 et 69).	
Le nom des Grecs en ancien égyptien et l'antiquité des Grecs en Egypte, par Pierre MONTET	129
Thésée à Délos, par Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE	145
Habitations irlandaises du Haut Moyen âge, par François HENRY	157
<i>Variétés</i> : A propos des châteaux de plan polygonal, par Antoine BON	177
Est-ce un faux ?, par Ch. PICARD	179
<i>Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine</i> , par Alf. MERLIN	180
<i>Illustrations</i> : Les Helou-nebout, ceux qui sont dans leur nebout, les Helou-mer, fig. 1 (p. 135) ; Helou-nebout, en haut, et Syriens, en bas, prisonniers d'Horemheb, fig. 2 (p. 142). — La dune et la côte de l'île d'Inishkea, fig. 1 (p. 161) ; hutte A, fig. 2, (p. 163) ; hutte A, fig. 3 (p. 165) ; hutte C, fig. 4 (p. 168) ; plan de la hutte A, fig. 5 (p. 169) ; plan de la hutte C, fig. 6 (p. 171) ; coupe sur la hutte C, fig. 7 (p. 172) ; foyer de la hutte A, fig. 8 (p. 173) ; la stèle n° 2, fig. 9 (p. 174). — Fig. 1 (p. 177).	

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BON (A.). — A propos des châteaux de plan polygonal	177
COUPRY (J.). — Le site antique d'Olbia près d'Hyères (Var).....	12
DESCROIX (F.). — Le site antique d'Olbia près d'Hyères (Var).....	12
HENRY (F.). — Habitations irlandaises du Haut Moyen âge.....	157
HEURGON (J.). — L'Arc des Changeurs, à Rome	52
LA COSTE-MESSELIÈRE (P.). — Thésée à Délos	145
LÉVÊQUE (P.). — Le Palais de Théodoric-le-Grand, à Galeata.	58
MERLIN (Alf.). — <i>Revue des publications épigraphiques</i>	180
MONTET (P.). — Le nom des Grecs en ancien égyptien et l'antiquité des Grecs en Egypte	129
MUSSET (L.). — Arpentage antique en Normandie	31
PICARD (Ch.). — Est-ce un faux ?.....	179
TSONTCHEV (D.). — Nouveaux monuments antiques de la Bulgarie	23
VILLARD (F.). — Dionysos combattant le géant	5

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

✓ REVUE ARCHÉOLOGIQUE

fondée en 1844

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6^e SÉRIE. Tome XXVIII

Juillet-Septembre 1947

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

SIXIÈME SÉRIE — TOME XXVIII

JUILLET-SEPTEMBRE 1947

SOMMAIRE

	PAGES
Dionysos combattant le géant, par F. VILLARD	5
Le site antique d'Olbia près d'Hyères (Var), par Jacques COUPRY et Félix DESCHOUX	12
Nouveaux monuments antiques de la Bulgarie, par D. TSONTCHEV	23
Arpentage antique en Normandie, par Lucien MUSSET	31
Variétés : I. L'Arc des Changeurs, à Rome, par Jacques HEURGON. — II. Le Palais de Théodoric-le-Grand, à Galeata, par Pierre LÉVÊQUE	52
Nouvelles archéologiques et correspondance : Ad memoriam : Paul Vouga (1880-1940). — Nécrologies de savants allemands. — Un nouveau crâne paléolithique. — Sur un rhyton mycénien de Rhodes. — Les chapiteaux à doubles protomes de griffons perses, à l'Apadana de Persépolis. — Les Choéphores d'Eschyle, ou l'Iphigénie en Tauride d'Euripide ? — La tête d'Ensérune. — Le Serapeion ptolémaïque d'Alexandrie. — Sur une statuette magique alexandrine (?). — Amycos et les Dioscures ? — Autour du Banquet des Sept Sages. — Le « petit théâtre » (Odéon) de Fourvière, à Lyon. — Au nouveau Musée de Damas. — La Cité de Paris au x ^v siècle. — Donatello et l'antique. — S. Botticelli et l'antique. — Une journée archéologique à Mariemont (Belgique). — Opinions téméraires	62
Bibliographie : Arvid SERNER. — Svend Aage PALLIS. — POSENER. — <i>Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt</i> . — B. BRUYÈRE. — MERCEUR. — EPRON, DAUMAS et GOYON. — Jacques PERRET. — Juliette DAVREUX. — A. ADRIANI. — Paolo Enrico ARIAS. — Edmond GROAG. — Paul FRIEDLANDER. — <i>Antioch on the Orontes</i> . — <i>Les livres d'études locales</i> . — Jean SEZNEC. — Vicomte Charles TERLINDEN. — W. F. VOLBACH. — Thomas WHITTEMORE. — A. BERTHIER, F. LOGEART et M. MARTIN. — P. DU COLOMBIER	82
Illustrations : Stannos attique du Louvre : Dionysos combattant un géant, fig. 1 (p. 6); stannos attique du Louvre : le serpent de Dionysos attaquant un géant, fig. 2 (p. 7). — Le site d'Olbia, fig. 1 et 2 (p. 13 et 14); plan et élévation des assises dégagées, fig. 3 (p. 15); photographie prise du Pic des Oiseaux, fig. 4 (p. 16); fig. 5-6 (p. 17); le mur dégagé, fig. 7 à 10 (p. 18); mur antique d'Olbia, fig. 11-12 et 13 (p. 19 et 20). — Banquet funéraire, fig. 1 (p. 24); ex-voto à Asclépios, fig. 2 (p. 25); ex-voto à la déesse Daeira, fig. 3 (p. 26); inscription d'un sarcophage de Plovdiv, fig. 4 (p. 27). — Arpentage antique en Normandie, fig. 1, 2 et 3 (p. 34, 38 et 40); fig. 4 (p. 46). — Griffon perse de l'Apadana de Persépolis, fig. 1 et 2 (p. 68 et 69).	

RÉDACTION

49, boulevard Saint-Michel, PARIS (5^e)
Le mardi, de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boul. Saint-Germain, PARIS (6^e)
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1947

Un an (à dater de janvier) France	500 »
— — — — — Étranger	650 »
Prix des numéros 1, 2, 3, chacun	160 »
Le n ^o 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i>	200 »
(Baisse légale à déduire : 5 %)	

Les Éditeurs rachètent les numéros des années 1940 à 1945

AVIS IMPORTANT : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme de DIX francs.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

fondée en 1844

DIRECTEURS

RAYMOND LANTIER

CHARLES PICARD



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

6^e SÉRIE. Tome XXVIII

Octobre-Décembre 1947

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PARAISANT TOUTS LES TROIS MOIS

SIXIÈME SÉRIE — TOME XXVIII

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1947

SOMMAIRE

	PAGES
Le nom des Grecs en ancien égyptien et l'antiquité des Grecs en Egypte, par Pierre MONTET	129
Thésée à Délos, par Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE	145
Habitations irlandaises du Haut Moyen âge, par Françoise HENRY	157
Variétés : A propos des châteaux de plan polygonal, par Antoine BON	177
Est-ce un faux ?, par Ch. PICARD	179
Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par Alf. MERLIN	180
Illustrations : Les Helou-nebout, ceux qui sont dans leur nebout, les Helou-mer, fig. 1 (p. 135) ; Helou-nebout, <i>en haut</i> , et Syriens, <i>en bas</i> , prisonniers d'Horemheb, fig. 2 (p. 142). — La dune et la côte de l'île d'Inishkea, fig. 1 (p. 161) ; hutte A, fig. 2, (p. 163) ; hutte A, fig. 3 (p. 165) ; hutte C, fig. 4 (p. 168) ; plan de la hutte A, fig. 5 (p. 169) ; plan de la hutte C, fig. 6 (p. 171) ; coupe sur la hutte C, fig. 7 (p. 172) ; foyer de la hutte A, fig. 8 (p. 173) ; la stèle n° 2, fig. 9 (p. 174). — Fig. 1 (p. 177).	

RÉDACTION

49, boulevard Saint-Michel, PARIS (5°)
Le mardi, de 14 heures à 16 heures

ADMINISTRATION

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6°)
Compte chèques postaux : PARIS 392-33

Abonnements 1948

Un an (à dater de janvier) France..... 750 »
— — — — — Étranger..... 900 »
Le présent numéro contenant *L'Année épigraphique*. 350 »

Les Éditeurs rachètent les numéros des années 1940 à 1945

AVIS IMPORTANT : Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant. Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de la somme de QUINZE francs.



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

(FORMA ORBIS ROMANI)

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE

dressée sous la direction de M. ADRIEN BLANCHET, membre de l'Institut

Volumes parus :

Fascicule I. — Partie orientale (carte) et texte complet du Département des Alpes-Maritimes
par M. Paul COUISSIN, Professeur à Aix
Partie orientale (carte) du Département des Basses-Alpes
par le Comte Henry DE GÉRIN-RICARD

Un volume (23 × 28 cm.), viii-56 pages, figures dans le texte, 4 planches hors-texte, accompagné d'une carte au 1/200.000, sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1931..... 300 fr.

Fascicule II. — Carte (partie orientale) et texte complet du Département du Var
préparés par M. Paul COUISSIN

avec la collaboration de M. le D^r A. DONNADIEU et de M. Paul GOBY
terminés par le Directeur avec la collaboration du Comte Henry DE GÉRIN-RICARD

Un volume (23 × 28 cm.), xvi-78 pages, figures dans le texte, 4 planches hors-texte, accompagné d'une carte au 1/200.000 et d'un plan, sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1932..... 300 fr.

Fascicule III. — Carte* et texte du Département de la Corse

préparés par M. Ambroise AMBROSI

Conservateur du Musée Corse de Bastia, Professeur au Lycée Louis-le-Grand

Un volume (23 × 28 cm.), xi-26 pages, 3 figures dans le texte et une planche hors-texte, accompagné d'une carte au 1/200.000 sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1933..... 200 fr.

Fascicule IV. — Carte de la partie occidentale du Département du Var et de la partie orientale du Département des Bouches-du-Rhône

d'après les recherches

de MM. Paul COUISSIN, Henry DE GÉRIN-RICARD et Fernand BENOIT

Une carte au 1/200.000, sous couverture (38 × 58 cm.), 1935..... 100 fr.

Fascicule V. — Carte de la partie occidentale et texte complet du Département des Bouches-du-Rhône

par Fernand BENOIT, Conservateur du Musée d'Arles

Un volume (23 × 28 cm.), xxiv-232 pages, 3 plans hors-texte et 7 planches en phototypie, accompagné d'une carte au 1/200.000, sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1936..... 400 fr.

Fascicule VI. — Carte et texte complet du Département des Basses-Alpes

préparés par le Comte Henry DE GÉRIN-RICARD

terminés par le Directeur

Un volume (23 × 28 cm.), xii-36 pages, avec 2 planches hors-texte et 1 carte au 1/200.000, sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1937..... 200 fr.

Fascicule VII. — Carte et texte complet du Département de Vaucluse

par M. le Chanoine Joseph SAUTEL

Correspondant de l'Institut, Conservateur du Musée Municipal de Vaison

Un volume (23 × 28 cm.), xxxii-140 pages, 6 figures dans le texte, 6 planches hors-texte ; accompagné d'une carte au 1/200.000 et 2 plans de villes antiques (Vaison et Orange), sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1939..... 400 fr.

Fascicule VIII. — Texte complet du département du Gard

préparé par M. LOUIS

complété et terminé par le Directeur

Un volume (23 × 28 cm.), xxx-228 pages, 2 figures dans le texte, 3 planches hors-texte, accompagné d'un plan de Nîmes antique et d'une carte présentant le tracé de l'aqueduc, dit du Pont-du-Gard, sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1941..... 400 fr.

Fascicule IX. — Carte et texte complet du département de l'Aveyron

préparés par M. Émile BONNET

complétés et terminés par le Directeur

Un volume (23 × 28 cm.), xvi-48 pages, 1 fig. dans le texte, 4 planches hors-texte, accompagné d'un plan de Rodez antique et d'une carte au 1/200.000, sous couverture spéciale (38 × 58 cm.), 1944..... 300 fr.

Fascicule X. — Texte complet du département de l'Hérault

préparé par M. Émile BONNET

et terminé par le Directeur

Un volume (23 × 28 cm.) xii-66 pages, 4 planches hors-texte, 1947..... 300 fr.

ÉDITIONS A. & J. PICARD & C^{ie}
82, rue Bonaparte — PARIS (6^e)

Viennent de paraître dans notre collection :

MANUELS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE L'ART

CHARLES PICARD

Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne
Directeur de l'Institut d'Art de l'Université de Paris
Directeur honoraire de l'École Française d'Athènes

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE
LA SCULPTURE

III

Période classique — iv^e siècle

PREMIÈRE PARTIE

Deux volumes in-8° (898 pages) avec 379 figures dans le texte et douze
planches hors-texte. 2.000 fr.

Extrait de la table des matières : CHAPITRE PREMIER : La formation d'un nouveau classicisme. —
CHAP. II : Premiers maîtres d'Attique et de Grèce Centrale. — CHAP. III : L'art ionien, de
l'Anatolie à la Grèce du Nord. — CHAP. IV : Œuvres et artistes du Péloponnèse. — CHAP. V :
La jeunesse de Praxitèle. — CHAP. VI : Scopas statuaire. — CHAP. VII : Deux indépendants
Silanion et Euphranor. — Index alphabétique des noms de sculpteurs.

Précédemment parus :

TOME I. Période archaïque, 1935, un vol. (237 illustrations, 14 planches
hors-texte en héliogravure, dont 3 en couleurs). Ne se vend pas séparément
et est réservé aux acheteurs de l'ouvrage complet.

TOME II. Période classique, V^e siècle, 1940, 2 vol. (366 illustrations,
18 planches hors-texte en héliogravure et en simili) 1.200 fr.

Les deux tomes en trois volumes ensemble 2.000 fr.

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre

par

le **D^r G. CONTENAU**

TOME IV. Les découvertes archéologiques de 1930 à 1939.

Un fort vol. in-8° avec 327 gravures, 7 cartes et 1 index. 1.250 fr.

Précédemment parus :

TOME I. Notions générales. Histoire de l'Art (Elam Sumer), 357 illustra-
tions 450 fr.

TOMES II et III. Histoire de l'Art (III^e, II^e et I^{er} millénaires jusqu'à
Alexandre) avec 616 illustrations, 3 cartes et un index. (Ne se vendent pas
séparément.)

Les 3 vol. ensemble, quelques exempl. 1.650 fr.

